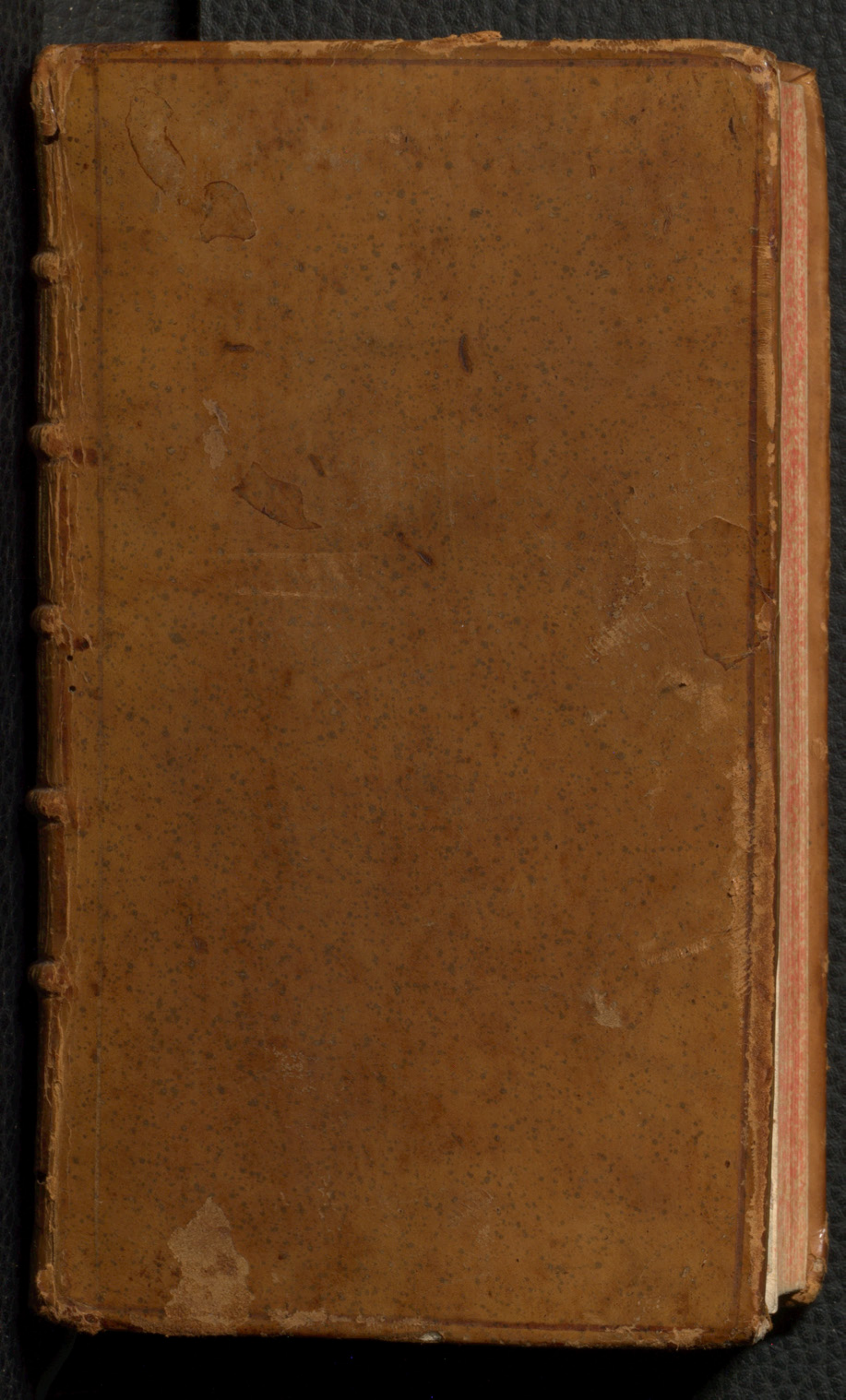




EX LIBRIS
איוב
Except the Lord build the house they labour in vain that build it
Lawrence Lande



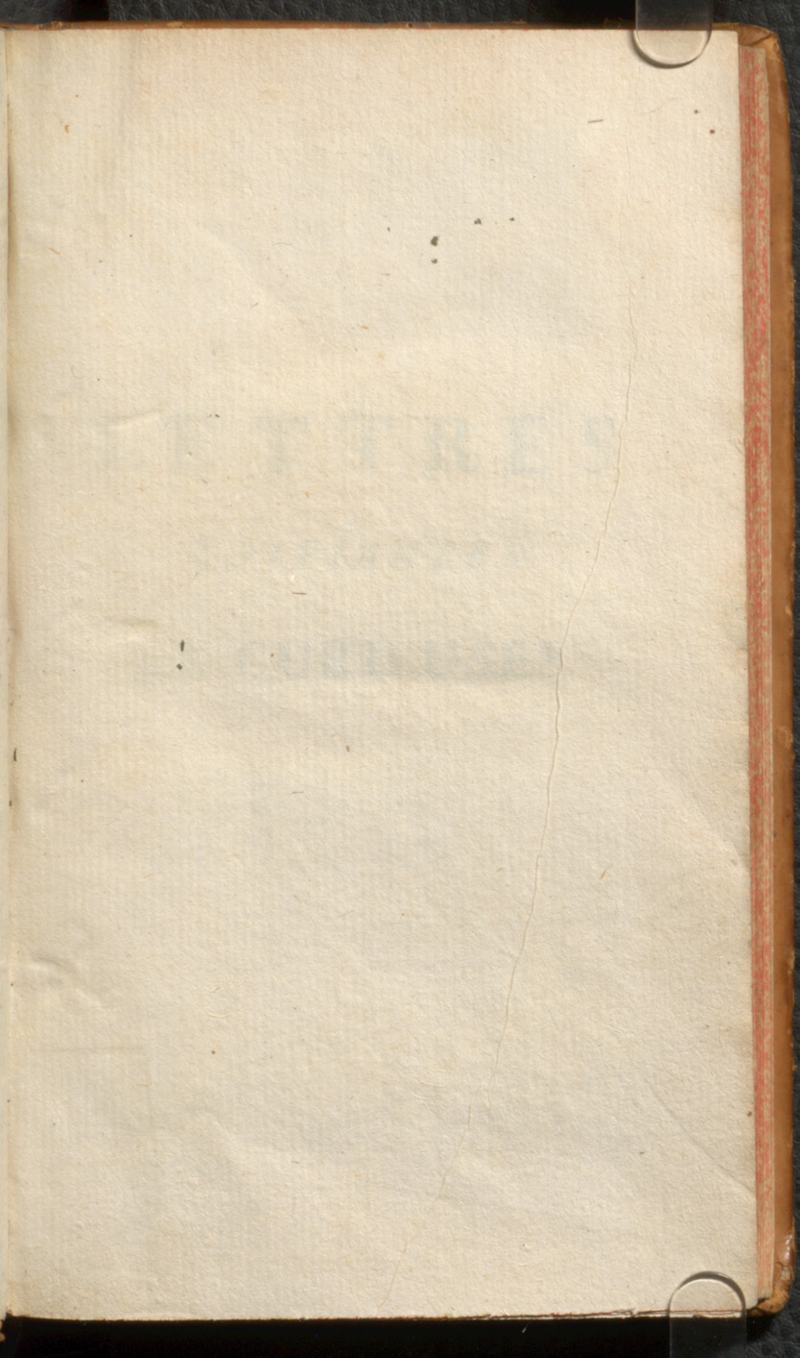
1 vol.

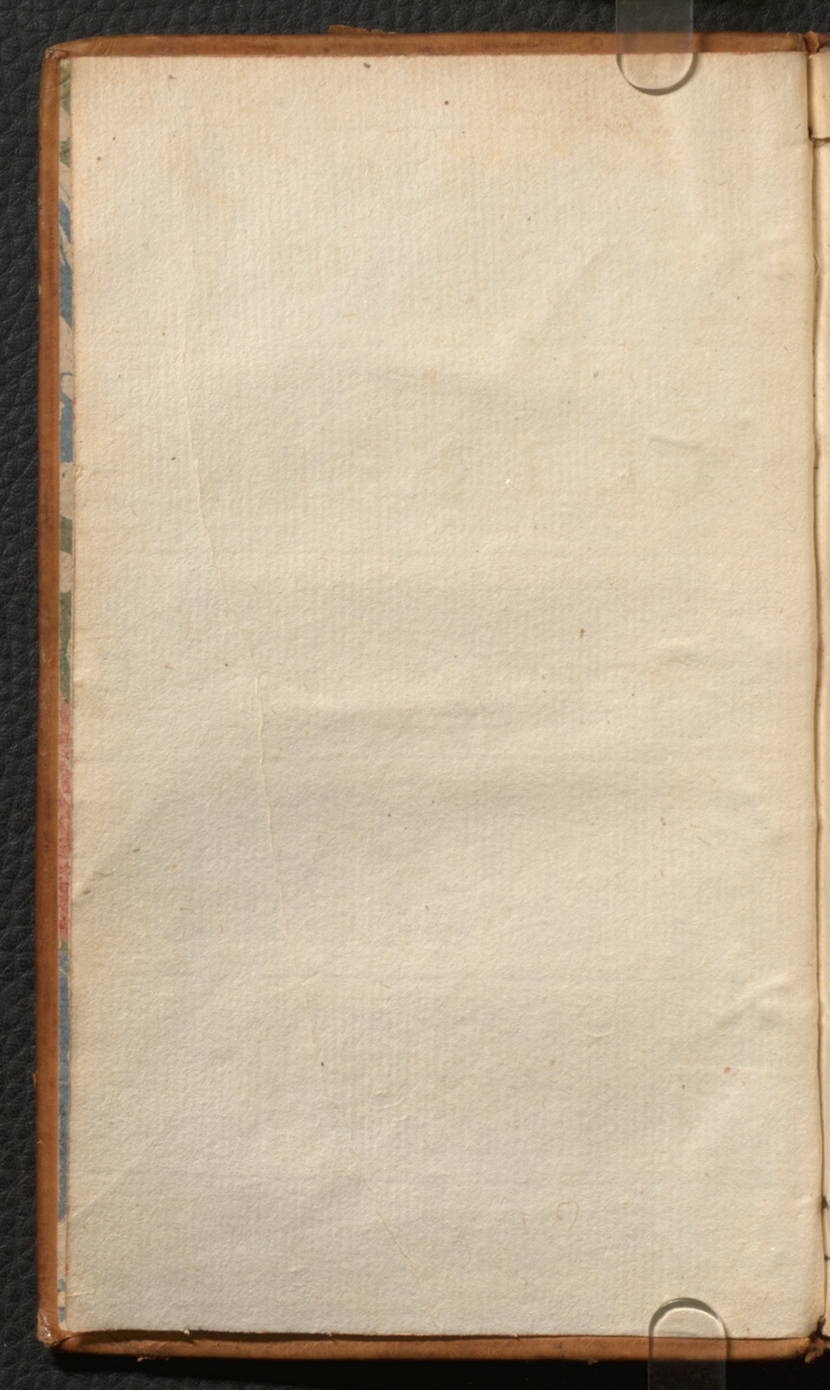
1 grav.

Canada

Missouri

Mississipi





LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME SIXIEME.

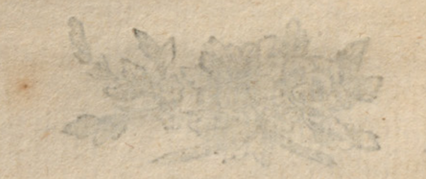


A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





PRÉFACE
DES MÉMOIRES
DE L'AMÉRIQUE.

Les Mémoires de l'Amérique offrent à la curiosité du Lecteur des objets bien différens de ceux des Missions du Levant. Les isles de l'Archipel, Constantinople, la Syrie, les Provinces adjacentes, le Royaume de Perse & celui d'Egypte conservent encore des traces de leur ancienne splendeur, & dans ces contrées dégradées pour ainsi dire, tout rappelle cependant l'industrie, la richesse & la magnificence de ses premiers habitans. L'Amérique au contraire ne nous présente presqu'autre chose que

des lacs, des forêts, des terres incultes, des rivieres & des Sauvages.

La cupidité & une ſorte d'inquiétude firent découvrir cette quatrieme partie du monde. Nous ne parlerons ici ni des voyàges, ni des conquêtes de ces premiers Navigateurs. Aſſez d'autres Ecrivains nous ont dépeint la hardieſſe de leurs entrepriſes, & les trop funeſtes ſuccès de ces modernes Argonautes. Des régions immenſes découvertes, dépeuplées, dévaſtées; des millions d'hommes libres & tranquilles dans leurs poſſeſſions, anéantis, immolés à l'avarice, aux caprices même de leurs nouveaux hôtes, pourroient peut-être intéreſſer, mais ils affligeroient encore plus.

La France n'a point à ſe reprocher de pareilles & de ſi cruelles uſurpations. Elle a laiſſé longtemps ſes voiſins courir les mers,

& n'a cédé qu'aſſez tard à l'impulſion qu'avoit donné à toute l'Europe le génie de Chriſtophe Colomb & de ſes imitateurs.

Forcée enfin de ſonger, à l'exemple des autres Puiſſances, à étendre ſon commerce, elle s'eſt ébranlée. Mais nous n'avons cherché à nous établir que l'olive à la main, nous n'avons jamais uſé de violence envers les anciens Colons. C'eſt avec leur permiſſion que nous avons bâti, cultivé, défriché; c'eſt en leur offrant notre alliance, en faiſant avec eux des traités de commerce, c'eſt en reſpectant les droits toujours ſacrés de la liberté & de la propriété, que nous avons occupé de vaſtes terreins, qu'on nous abandonnoit ſans peine & en faveur des avantages que pouvoit procurer notre voiſinage.

Nos Souverains touchés de ce qu'on leur rapportoit de la barbarie,

de l'ignorance & de la ſuperſtition de leurs nouveaux alliés, ſongerent aux moyens non de les ſubjuguer, mais de les éclairer, de les civiliſer. Ils leur envoyerent des Miſſionnaires, & c'eſt parmi les Iroquois, les Hurons, les Illinois, &c. que par les ordres & ſous les auſpices de nos Rois, les Jéſuites François allerent arborer l'étendard de la croix & prêcher le ſaint Evangile.

Ces terres glaciales ont été arroſées de leurs ſueurs & quelquefois abreuvées de leur ſang. Pluſieurs ont péri dans des tourmens dont le ſouvenir ſeul fait frémir la nature, & tous ont ſouffert des peines & des fatigues incroyables.

Obligés en quelque ſorte de devenir Sauvages avec ces Barbares, pour en faire d'abord des hommes & enſuite des Chrétiens; ils apprenoient leurs langues, vivoient comme eux, couroient les bois

avec eux, ſe prêtoient enfin à tout ce qui n'étoit pas mal, pour les porter à écouter, à aimer, à eſtimer, à pratiquer ce qui étoit bien.

Dieu a beni leurs travaux, ils ont réuſſi avec ſa grace à faire ſuivre ſa ſainte Loi par des Nations qui n'en connoiſſoient preſqu'aucune, & à les plier ſous le joug de la foi & de la morale, malgré l'habitude & le goût de l'indépendance la plus abſolue. Mais combien ont été victimes de leur attachement & de leur zèle pour la Religion, & quelquefois auſſi de l'honneur qu'ils avoient d'être François, & du ſoin qu'ils prenoient de maintenir leurs Néophytes dans l'alliance de la France.

Cette partie des Mémoires de l'Amérique contiendra quatre volumes. Nous commencerons par les lettres des Miſſionnaires de la Nouvelle France; elles préſenteront

quelques détails assez satisfaisans sur les mœurs des Canadiens, sur la nature du climat, sur ses productions, sur le commerce qu'on pouvoit y faire, & sur les ressources qu'une bonne administration y auroit pu trouver.

Nous passerons ensuite chez les Illinois & à la Louisiane, colonie plus récente, pays excellent, fertile, tempéré, & d'une étendue prodigieuse dont nous n'avons pas sçu profiter; & après quelques lettres de Saint-Domingue, dans lesquelles on trouve une excellente histoire de la conquête de cette Isle, nous en viendrons à celles qui ont été écrites de Cayenne & de la Guyanne, vaste continent qui s'étend depuis cette derniere Isle jusqu'au fleuve des Amazones, & qui est peuplé de Nations vagabondes, paresseuses & barbares.

Les Missionnaires commencent

à les fixer, à les réunir en Peuplades, à les accoutumer au travail, à les former à la piété, & par la ſuite ils pourroient, dans un terrein propre aux productions les plus recherchées, procurer à la France de grandes richeſſes, & lui donner un nombre prodigieux de ſujets fidèles & laborieux.

En ſuivant toujours notre marche du nord au midi, nous parlerons des Miſſions Eſpagnoles ſituées le long du Maragnon, dans la Californie, le Mexique, le Perou & le Paraguay.

Nous ne nous étendrons point ici ſur cette derniere Miſſion, pour ne pas anticiper ſur le plaiſir que cauſeront, à ce que nous eſpérons, les relations que nous avons recueillies. Elles portent, ainſi que toutes les autres lettres de cet Ouvrage, un caractere de ſimplicité & de vérité qui touche & qui perſuade.

On voit par-tout une grande attention à ne rien hasarder, à ne parler que de ce qu'on sçait, que de ce qu'on a examiné avec une sorte de scrupule ; un goût d'observation qui se porte à tout, un desir de s'instruire & de communiquer ses connoissances, fruit peut-être d'une bonne éducation, d'une émulation louable, d'un sentiment heureux & profond, qui sans faire oublier aux Missionnaires tout ce qu'exige le zèle le plus pur & le plus ardent, leur faisoit trouver le secret de concilier avec l'amour des sciences utiles les travaux les plus suivis, les plus constans, les plus pénibles de leur saint Ministere.

Nous ajoutons ici, pour servir de supplément au Mémoire du Pere Picolo sur la Californie, une histoire abrégée des différentes tentatives qu'on a faites pour s'y

établir. Ce que nous dirons n'eſt pas nouveau, & ſervira cependant à éclaircir ce qu'avance un Hiſtorien très-eſtimable & pour l'ordinaire très-impartial. Il affirme dans ſa nouvelle hiſtoire de l'Amérique, que la Californie n'eſt bien connue que depuis la retraite des Miſſionnaires Jéſuites, qui abuſant de la confiance de leur Souverain, cachoient avec des ſoins infinis les richeſſes de ce vaſte Royaume; mais on ſçait, dit-il, à préſent (1) que la côte eſt excellente pour la pêche des perles, &c. On ſçavoit tout cela depuis longtemps: il en eſt parlé dans le 5ᵉ recueil des Lettres édifiantes imprimées à Paris dès le commencement de ce ſiecle; & Don Fernand Cortez, Marquis del Vallé, ſi fameux par ſes exploits, ayant achevé ſa premiere entrepriſe de la conquête du Mexique,

(1) Hiſtoire d'Amérique, t. 3, p. 108 de la traduction.

équipa une flotte pour en faire une ſeconde, en s'emparant d'un Pays qui paſſoit pour l'un des plus riches du monde. Le projet étoit noble, & n'auroit pû avoir que des ſuites très-avantageuſes, s'il eût eu le bonheur de l'exécuter; mais le temps lui manqua. Ce grand homme fut obligé de revenir promptement au Mexique, où ſa préſence étoit néceſſaire, pour prévenir les troubles dont cet Etat étoit menacé. Il ne penſa donc plus à la Californie, quoiqu'il y fût attiré, ſur-tout par les grands tréſors qu'on lui faiſoit eſpérer de la pêche des perles, qui eſt très-abondante le long de ſes côtes. Depuis ce temps-là les Eſpagnols ont ſouvent eſſayé de s'en rendre les maîtres : mais ſoit qu'ils n'euſſent pas pris des meſures aſſez juſtes pour y faire des établiſſemens ſolides, ſoit qu'après les avoir faits, ils euſſent manqué de conſtance ou de ſecours pour les

ſoutenir, il eſt certain que toutes leurs entrepriſes avoient échoué, & qu'ils avoient entiérement abandonné ce nouveau Royaume, lorſque le Roi d'Eſpagne Charles II, animé d'un ſaint zèle, donna ordre d'y envoyer des Miſſionnaires pour travailler à la converſion de ces Peuples, & établir, ſi l'on pouvoit, un commerce ſolide avec eux.

Le Marquis de la Laguna, alors Viceroi du Mexique, y fit paſſer l'Amiral Don Iſidoro d'Atondo, avec deux frégates, une corvette, & tout ce qui étoit néceſſaire pour y établir une Colonie. Cette petite armée partit du port de Chalaca dans la Nouvelle Galice, le dix-huitieme de Janvier de l'année mil ſix cent quatre-vingt-trois, & arriva au port de Notre-Dame de la Paix, dans la Californie, le trentieme de Mars la même année. On y bâtit un Fort, & les Peres

Matthias Gogni & Eusébe-François Kino, tous deux Jésuites, commencerent à y prêcher Jesus-Christ, & à y exercer leur ministere. Mais cet établissement dont on avoit conçu de si grandes espérances, ne fut pas plus heureux que les autres, & nos Missionnaires furent obligés au bout de quelque temps de quitter la Californie, & de se retirer dans les provinces de Cinaloa & de Sonora, où la foi faisoit depuis quelques années de merveilleux progrès.

Le retour des Peres Gogni & Kino affligea sensiblement le Pere Jean-Marie de Salvatierra, Jésuite Milanois, qui travailloit avec un grand zéle à la conversion des Indiens de la province de Taraumara, que les Espagnols appellent la Nouvelle Biscaye. Un jour qu'il gémissoit en la présence de Notre Seigneur sur cette multitude innom-

brable de Peuples qui périssoient tous les jours dans ces vastes pays, faute d'instruction & de secours, il se sentit fortement inspiré de se consacrer à la Mission de la Californie, & d'y porter de nouveau l'Evangile. Quelque envie qu'il eût de suivre la voix qui l'appelloit, il ne le put faire alors, parce que ses Supérieurs le retirerent des Missions pour lui confier la conduite du College de Guadalaxara, & ensuite celle du College de Tepotzotlan, & la direction des Novices de la province du Mexique. Quoique ces différens emplois semblassent l'éloigner du dessein que Dieu lui avoit inspiré, il ne le perdit point de vue, au contraire, il ménagea pendant ce temps-là tout ce qu'il jugeoit être nécessaire pour venir à bout d'une entreprise si difficile. Il eut l'honneur d'en conférer souvent avec la Duchesse

de Seſſa & avec le Comte de Montezuma ſon époux, qui avoit ſuccédé au Marquis de la Laguna dans la Viceroyauté de la Nouvelle Eſpagne.

Ce Comte que le Roi Catholique vient de faire Duc d'Atriſco, & Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe, pour les ſervices importans qu'il a rendus à la Religion & à l'État, loua le deſſein du Pere de Salvatierra, & lui promit de le faire approuver par le Roi d'Eſpagne. Sur ces aſſurances le Pere commença d'agir, ſans s'effrayer des obſtacles qu'il avoit à vaincre. Ils étoient grands, car pour réuſſir dans une entrepriſe qui avoit ſi ſouvent échoué, non ſeulement il étoit néceſſaire d'établir une nouvelle Colonie Eſpagnole dans la Californie, de l'y entretenir & de l'y faire ſubſiſter, mais il falloit encore ſe procurer des vaiſſeaux pour

y aller, pour y porter les provisions nécessaires, & y conserver ensuite une communication libre & facile avec le Mexique, sans le secours duquel la nouvelle Colonie ne pouvoit absolument se maintenir. Ces difficultés & beaucoup d'autres que je ne marque pas ici, pour ne point entrer dans un trop grand détail, eussent paru insurmontables à tout autre qu'à un homme qui comptoit beaucoup plus sur la protection de Dieu que sur le secours des hommes. Il ne se trompa point: car le Bachelier Don Juan Cavallero y Ocio, Commissaire de l'Inquisition & de la Croisade, à qui il s'ouvrit, lui promit de l'assister, & Don Pedro Gil de la Sierpé, Trésorier du port d'Acapulco, s'engagea de lui faire trouver des vaisseaux.

Le Pere de Salvatierra, assuré de ces secours, partit pour aller

dans les provinces de Cinaloa, de Sonora & de Taraumara, chercher des Miſſionnaires & des gens de bonne volonté pour former ſa Colonie. Il parcourut, en faiſant chemin, les montagnes de Cinipas & de Guazaperez, dont il avoit eu autrefois le bonheur de convertir preſque tous les habitans. Ces nouveaux Chrétiens qui le regardoient comme leur Pere, le reçurent avec des témoignages de joie auſſi grands que fut enſuite leur triſteſſe, quand ils ſçurent qu'il ne faiſoit que paſſer. Après les avoir exhortés à vivre dans l'innocence & dans la ferveur, comme il deſcendoit de leurs montagnes pour prendre le chemin de la mer, il apprit que les Peuples de la province de Taraumara, qui n'avoient pas voulu renoncer à leurs anciennes ſuperſtitions, venoient de prendre les armes, dans la réſolu-

tion d'exterminer les Eſpagnols, & tous ceux de leurs compatriotes qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme.

Ce ſoulévement imprévu déconcerta les deſſeins du Pere de Salvatierra, & rompit preſque toutes les meſures qu'il avoit priſes pour ſon voyage de la Californie. Le Pere Euſébe-François Kino, qui devoit l'y accompagner, lui écrivit que dans une conjoncture ſi délicate il ne pouvoit quitter la Miſſion de Sonora, dont il avoit ſoin. Pluſieurs perſonnes qui s'étoient engagées à paſſer avec lui dans ce nouveau Royaume, pour y former ſa Colonie, furent arrêtées par cette révolte, qui donnoit de grandes inquiétudes aux Eſpagnols, de ſorte qu'il ſe vit preſque abandonné de tous ceux ſur leſquels il avoit le plus compté.

Mais quoique tous ces ſecours

lui manquassent, il ne se rebuta point, persuadé, comme tous les hommes Apostoliques, que plus on trouve d'obstacles & de contradictions dans ce qu'on entreprend pour la gloire de Dieu, plus on a lieu d'espérer qu'à la fin le succès en sera plus heureux. Ainsi dès qu'il eut appris que les vaisseaux du Trésorier d'Acapulco étoient arrivés aux côtes de Cinoloa, il s'y rendit, & s'embarqua le dixieme d'Octobre mil six cent quatre-vingt-dix-sept, jour auquel l'Eglise célébre la fête de saint François de Borgia, qui a été le premier Fondateur de nos Missions du Mexique. Il mit à la voile le lendemain, & après avoir couru divers dangers pendant deux jours, le vaisseau qui le portoit se trouva à la vue de la Californie par le travers des montagnes des Vierges. On prit terre à la baye de la Conception, où le

Pere de Salvatierra dit la Meſſe le jour de ſainte Thérefe ; mais comme ce lieu ne parut pas commode, on ne s'y arrêta pas, non plus qu'à ſaint Bruno, où l'on ne trouva que des eaux ſalées. Enfin après avoir paſſé la nuit à l'ancre devant l'iſle Coronados ou des Couronnés, on prit terre le dix-huitieme d'Octobre au quartier de Saint-Denis, dans un lieu nommé *Concho*. Le Pere & ceux qui l'accompagnoient firent amitié aux Indiens, qui ſemblerent d'abord y répondre de bonne foi ; mais ce n'étoit que pour ſurprendre les Eſpagnols, & pour les faire tous périr, ce qui ſeroit arrivé, ſi quelques jours après on n'eût réprimé la violence de ces Barbares. Ce ne fut pas une petite conſolation pour le Pere de Salvatierra, qui ne comptoit de longtemps ſur aucun ſecond, de voir arriver quelques jours après lui le

Pere François-Marie Picolo, ancien Miſſionnaire de la province de Taraumara, homme diſtingué par ſa vertu & par ſon zèle. Ces deux hommes Apoſtoliques, qu'une longue expérience rendoit très-habiles dans leur miniſtere, commencerent alors à travailler ſolidement à la converſion des Peuples de la Californie. Le Mémoire qui eſt dans le ſeptieme tome de cette édition, apprendra les bénédictions qu'il a plû à Dieu de donner à leurs travaux. Le Pere Picolo, dont on vient de parler, l'a compoſé par l'ordre exprès du Conſeil Royal de Guadalaxara, à qui il le préſenta le dixieme de Février de l'année mil ſept cent deux.

Le Roi Philippe V ayant appris auſſi-tôt après ſon avénement à la Couronne, les progrès de l'Evangile dans la Californie, en écrivit incontinent à l'Archevêque de

Mexique, qui avoit ſuccédé par *interim* au Comte de Montezuma dans la charge de Viceroi & de Capitaine général de la Nouvelle Eſpagne. La lettre de Sa Majeſté Catholique eſt datée de Madrid du dix-ſeptieme de Juillet de l'année mil ſept cent un. Il lui mande qu'ayant ſçu par les lettres (1) de Don Joſeph Sarmiento de Valladares, Comte de Montezuma, ſon prédéceſſeur, les ſuccès que Dieu donnoit aux travaux des Peres de la Compagnie de Jeſus, ſoit dans les Miſſions qu'ils ont dans les provinces de Cinaloa, de Sonora & de la Nouvelle Biſcaye, ſoit dans celles qu'ils viennent récemment d'établir dans le grand & vaſte Royaume de la Californie, il ſouhaite qu'on protége ces Miſſions,

(1) Ces lettres ſont datées de la ville de Mexique le 5 de Mai 1698, & le 20 d'Octobre 1699.

& qu'on les multiplie pour la gloire de l'Eglise & le salut des ames ; & il ordonne pour cela, qu'outre ce qu'on fournit de sa part aux Missions de Cinaloa, de Sonora & de la Nouvelle Biscaye, on donne ce qui est nécessaire pour l'entretien de la nouvelle Mission de la Californie. Il ajoute qu'il veut qu'on l'informe exactement de l'état où elle se trouve, & des moyens dont on pourra se servir, non seulement pour maintenir une œuvre si importante à l'Eglise & à l'Etat, mais pour l'affermir & la perfectionner autant qu'il sera possible.

Il n'en demeure pas-là, car pour montrer combien il a à cœur la conversion de ces Peuples, voici comme il finit la lettre qu'il écrit à l'Archevêque de Mexique. « Je » vous commande de donner les » ordres nécessaires, afin que le » secours que j'ai marqué soit

» prompt & effectif, & que les
» Peres Jésuites puissent continuer
» cette entreprise avec la même
» ardeur qu'ils l'ont commencée.
» Je vous ordonne aussi de remer-
» cier de ma part les personnes de
» piété qui ont contribué par leurs
» aumônes au premier établisse-
» ment de ces Missions, & de leur
» marquer que je suis sensible au
» zèle qu'elles ont pour la propa-
» gation de la Foi, & au service
» qu'elles m'ont rendu en cette
» occasion. Invitez-les par mon
» exemple, à contribuer encore
» dans la suite à une œuvre si sainte
» & si agréable à Dieu ». Le Roi
Catholique accompagna cette let-
tre d'une autre au Conseil Royal
de Guadalaxara, dont ces Missions
dépendent.

Mais pendant que le Pere de
Salvatierra & le Pere Picolo tra-
vailloient de la sorte vers le milieu

de la Californie, où ils étoient entrés par mer, la Providence voulut que le Pere Kino, Jésuite Allemand, se fît une nouvelle route vers le nord, pour y entrer par terre.

Ce Pere Kino est le même dont nous avons déjà parlé, & qui étant entré dans la Californie en mil six cent quatre-vingt-trois, pour y prêcher l'Evangile, fut obligé d'en sortir avec les Espagnols au bout de quelque temps. Comme il étoit attentif à faire chaque année de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, il avança en mil six cent quatre-vingt-dix-huit du côté du nord, le long de la mer, jusqu'à la montagne de Sainte-Claire. Là, voyant que la mer tournoit de l'est à l'ouest, au lieu de la suivre davantage, il entra dans les terres, & marchant toujours du sud-est au nord-ouest, il découvrit en mil six cent quatre-

vingt-dix-neuf

vingt-dix-neuf les bords du Rio Azul ou de la Riviere bleue, qui après avoir reçu les eaux de la Hila ou de la Pillaſſe, va porter les ſiennes d'orient en occident, dans le grand fleuve Colorado ou du nord. Il paſſa le Rio Azul, & ſe trouva en mil ſept cent proche du Colorado, & l'ayant traverſé, il fut bien ſurpris en mil ſept cent un de ſe voir dans la Californie, & d'apprendre qu'environ à trente ou quarante lieues de l'endroit où il étoit alors, le Colorado, après avoir fait une baye d'une aſſez longue étendue, alloit ſe jetter dans la mer à la côte orientale de la Californie, qui ne ſe trouve ainſi ſéparée du Nouveau Mexique que par les eaux de ce fleuve.

Ainſi, comme l'on voit, les Jéſuites bien loin de cacher ce vaſte pays, ont fait part de leurs découvertes, ont ouvert de nouvelles

voies pour y arriver, & ſont preſque les ſeuls qui en ayent parlé avec quelque étendue.

Le Pere Kino même, auſſi habile Mathématicien que zélé & infatigable Miſſionnaire, leva dans le temps une carte de la route par terre qu'il avoit trouvée, & l'envoya ſans délai à la Cour d'Eſpagne. Nous la joindrons au Mémoire du Pere Picolo.

Nous avons tiré preſque tout ce que nous venons de dire de la Californie, de l'Epître préliminaire du cinquieme Recueil de l'ancienne édition des Lettres édifiantes & curieuſes. Nous ne nous arrêterons point à parcourir toutes les autres Lettres que contient cette partie des Mémoires de l'Amérique, elles n'ont pas beſoin d'explication, mais nous croyons qu'il eſt de notre devoir de dire un mot des écrivains eſtimables qui ont rédigé le Recueil entier des Lettres édifiantes.

Le Pere le Gobien eſt l'Editeur des huit premiers tomes, il écrivoit avec goût & avec cette facilité que donne l'étude profonde & réfléchie des grands modéles, & joignoit aux excellentes qualités de ſon eſprit, les vertus les plus rares & les plus précieuſes.

Le Pere Duhalde lui ſuccéda : dix-huit tomes qu'il a publiés & qui ſont également goûtés des Sçavans & des perſonnes vertueuſes prouvent juſqu'où alloient ſes ſoins, ſes recherches & ſes connoiſſances.

Le Pere Patouillet en fut chargé après lui, & il étoit bien digne de le remplacer. Théologien profond, écrivain élégant , homme verſé dans preſque toutes les parties de la Littérature, il avoit tout ce qu'on peut déſirer pour ſoutenir & faire valoir l'Ouvrage qu'il étoit chargé de continuer ; il eſt mort depuis aſſez peu de temps à l'âge

de 80 ans, à Avignon, & ſes vertus encore plus que ſes talens, le faiſoient chérir & reſpecter de tous ceux qui le connoiſſoient.



LETTRES



LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES, *ÉCRITES* PAR DES MISSIONNAIRES *DE* LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

Du Pere Gabriel Mareſt, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere de Lamberville, de la même Compagnie, Procureur de la Miſſion du Canada.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Il eſt un peu tard pour me demander des nouvelles de la baye d'Udſon. J'é-

tois bien plus en état de vous en dire quand je repaſſai en France, en retournant des priſons de Plymouth. Tout ce que je puis faire maintenant, c'eſt de vous envoyer un extrait du petit Journal que j'écrivis en ce temps-là, & dont j'ai conſervé une copie. Il commence par notre départ de Quebec, & finit par le retour des deux vaiſſeaux qui nous porterent à cette Baye. Trouvez bon néanmoins qu'auparavant je vous faſſe part de ce que j'avois appris à Quebec, ſoit par rapport aux deux Jéſuites qui avoient fait avant moi le même voyage, ſoit touchant la premiere découverte de la baye d'Udſon.

Il y a déja plus de deux ſiecles que les Navigateurs de différentes Nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau à la Chine & au Japon par le Nord, ſans qu'aucun d'eux y ait pu réuſſir, Dieu y ayant mis un obſtacle invincible par les montagnes de glace qu'on trouve dans ces mers. C'étoit dans le même deſſein qu'en 1611 le fameux Udſon, Anglois, pénétra 500 lieues & davantage plus avant que les autres, par la grande Baye qui porte aujourd'hui ſon nom, & dans laquelle il paſſa l'hiver. Il vouloit continuer ſa route au printems de l'an-

née suivante : mais les vivres commençant à lui manquer, & les maladies ayant affoibli son équipage, il se vit contraint de retourner en Angleterre. Il fit deux ans après une seconde tentative, & il avança en 1614 jusqu'au 82 degré. Il y fut tant de fois en danger de périr, & il eut tant de peine à s'en retirer, que depuis ce temps-là, ni lui ni aucun autre n'ont plus osé s'engager si loin.

Cependant les Marchands Anglois, pour profiter des voyages & des découvertes de leurs compatriotes, ont fait depuis un établissement à la baye d'Udson, & y ont commencé le commerce de pelleteries avec plusieurs Indiens septentrionaux, qui pendant le grand été viennent, dans leurs pirogues, sur les rivieres qui se déchargent dans cette Baye. Les Anglois n'y bâtirent d'abord que quelques maisons pour y passer l'hiver & y attendre les Sauvages. Ils y eurent beaucoup à souffrir, & plusieurs y moururent du scorbut. Mais comme les pelleteries que les Sauvages apportent à cette Baye sont très-belles, & que les profits y sont grands, les Anglois ne furent point rébutés par l'intempérie de l'air, ni par la rigueur du climat. Les François du Canada voulurent s'y éta-

blir de même, prétendant que plusieurs des terres voisines étant du même continent que la nouvelle France, ils avoient droit d'y négocier par le 51 dégré, & même plus haut.

La mésintelligence se mit bientôt entre les deux Nations; chacun bâtit des forts pour se mettre réciproquement à couvert des insultes les uns des autres. Les fréquentes maladies & les dangers continuels auxquels on est exposé dans cette périlleuse navigation, obligerent les François à ne la point entreprendre, sans avoir avec eux un Aumônier. C'est en cette qualité que le P. Dalmas, natif de Tours, s'embarqua pour la baye d'Udson. Y étant arrivé, il s'offrit à rester dans le fort, tant pour y servir les François qu'on y laissoit en garnison, que pour avoir occasion d'apprendre la langue des Sauvages, qui y apportent leurs pelleteries pendant l'été, & pour pouvoir ensuite leur aller annoncer l'Evangile. Le vaisseau qui devoit leur apporter des vivres l'année suivante, ayant toujours été repoussé par la violence des vents contraires, ceux qui étoient restés dans le fort périrent pour la plûpart de faim ou de maladies: ils étoient réduits à huit seulement; cinq desquels s'étant

détachés pour aller chasser sur les neiges dans les bois, laisserent dans le fort le P. Dalmas, le Chirurgien & un Taillandier.

Etant de retour quatre ou cinq jours après, ils furent fort surpris de ne plus trouver ni le Pere ni le Chirurgien. Ils demanderent au Taillandier ce qu'ils étoient devenus. L'embarras où ils le virent; les mauvaises réponses qu'il leur donna; quelques traces de sang qu'ils apperçurent sur la neige, les déterminerent à se saisir de ce misérable & à le mettre aux fers. Se voyant arrêté & pressé par les remords de sa conscience, il avoua qu'étant mal depuis long-temps avec le Chirurgien, il l'avoit assassiné un matin, & qu'il avoit traîné son corps dans la riviere, où il l'avoit jetté par un trou qu'il avoit fait à la glace; qu'ensuite étant retourné au fort, il y trouva le Pere dans la Chapelle qui se préparoit à dire la Messe. Ce malheureux demanda à lui parler; mais le Pere le remit après la Messe, qu'il lui servit à son ordinaire.

La Messe étant dite, il lui découvrit tout ce qui étoit arrivé, lui témoignant le désespoir où il étoit, & la crainte qu'il avoit que les autres étant de retour, ne le missent à mort. « Ce n'est pas ce que

» vous avez le plus à craindre, lui ré-
» pondit le Pere : nous ſommes un trop
» petit nombre, & on a trop beſoin de
» vos ſervices, pour qu'on veuille vous
» perdre. Si on vouloit le faire, je vous
» promets de m'y oppoſer autant que
» je pourrai. Mais je vous exhorte à
» reconnoître devant Dieu l'énormité
» de votre crime, à lui demander par-
» don & à en faire pénitence. Ayez ſoin
» d'appaiſer la colere de Dieu, pour
» moi j'aurai ſoin d'appaiſer celle des
» hommes ».

Le Pere lui ajouta que s'il ſouhaitoit il iroit au devant de ceux qui étoient allés chaſſer; qu'il tâcheroit de les adoucir, & de leur faire promettre qu'ils ne le maltraiteroient point à leur arrivée. Le Taillandier accepta cette offre, parut ſe calmer, & le Pere partit. Mais à peine étoit-il ſorti du fort que ce malheureux ſe ſentit troublé de nouveau, entra dans une humeur noire, & ſe mit en tête que le Pere le trompoit, & qu'il n'alloit trouver les autres que pour les prévenir contre lui.

Dans cette penſée il prit ſa hache & ſon fuſil pour courir après le Pere. L'ayant apperçu le long de la riviere, il lui cria de l'attendre, ce que fit le Miſ-

ſionnaire. Si-tôt qu'il l'eut atteint, il lui reprocha qu'il étoit un traître, & qu'il le trompoit, & en même temps lui donna un coup de ſon fuſil, qui le bleſſa. Pour ſe ſouſtraire à la fureur de ce miſérable, le Pere ſe jetta ſur une grande glace qui flottoit ſur l'eau. Le Taillandier y ſauta après lui, & l'aſſomma de deux coups de hache qu'il lui déchargea ſur la tête, & après avoir jetté ſon corps ſous la glace même ſur laquelle le Pere s'étoit réfugié, il revint au fort, où les cinq autres arriverent bientôt après. Voilà ce que ce malheureux avoua lui-même pendant qu'on le tenoit dans les fers.

On avoit réſolu de le garder de la ſorte juſqu'à l'arrivée des premiers vaiſſeaux, ſur leſquels on devoit l'embarquer : mais avant qu'il pût venir du ſecours, les Anglois attaquerent le fort. Ceux qui le gardoient avoient eu la précaution de tenir chargés tout ce qu'ils avoient de canons & de fuſils, & par-là ils furent en état de faire une furieuſe décharge ſur les ennemis lorſqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand feu, qui leur tua & leur bleſſa pluſieurs hommes, leur fit croire qu'il y avoit encore bien du monde dans le fort. C'eſt pourquoi ils s'en retournerent, mais

dans la résolution de revenir bientôt avec de plus grandes forces. Ils revinrent en effet, & se preparerent à attaquer la place dans les formes. Les cinq François qui la gardoient se voyant hors d'état de résister, se sauverent la nuit par une embrasure de canon, & gagnerent les bois, ayant laissé le Taillandier seul & lié comme il étoit. On n'a point sçu ce que les Anglois en firent, ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq personnes sorties du fort, trois moururent en chemin, & deux seulement arriverent après bien des fatigues à Mont-Réal. C'est d'eux qu'on a appris tout ce que je viens de raconter.

L'accident arrivé au P. Dalmas, n'empêcha pas le Pere Sylvie de retourner quelque temps après à la baye d'Udson pour y servir aussi d'Aumônier ; mais en même temps à dessein de s'ouvrir un chemin pour aller prêcher l'Evangile aux Sauvages les plus septentrionaux, qui jusqu'ici ont été sans instruction. Ce Pere y fut tellement incommodé, qu'il se vit obligé de se rembarquer pour revenir à Quebec, où il ne s'est jamais bien remis des maladies qu'il avoit contractées à cette Baye. Je fus destiné à la même fonction dès que j'arrivai en Ca-

nada, & je ne vous diſſimulerai pas que ce fut contre mon inclination. Mon deſſein en partant de France étoit de me conſacrer le plutôt que je pourrois au ſervice des Sauvages, & je m'en voyois par-là un peu éloigné.

Feu M. d'Iberville, un des plus braves Capitaines que nous ayons eu dans la nouvelle France, avoit ordre de s'emparer de quelques poſtes que les Anglois occupoient dans la baye d'Udſon. On avoit pour cela équipé deux vaiſſeaux de guerre, le *Poli*, qu'il devoit monter, & la *Salamandre*, commandée par M. de Serigny. Il demanda à notre Pere Supérieur un Miſſionnaire qui pût ſervir d'Aumônier aux deux vaiſſeaux. Le Pere Supérieur jetta les yeux ſur moi, apparemment parce qu'étant nouvellement arrivé, & ne ſçachant encore aucune langue ſauvage, j'étois le moins néceſſaire en Canada.

Nous nous embarquâmes donc le 10 d'Août 1694, & nous allâmes mouiller vers le minuit proche la traverſe du Cap *Tourmente* (1). Nous le doublâmes le 11

(1) Ce Cap n'eſt éloigné que de huit lieues de Quebec. Il s'appelle *Tourmente*, parce que

ſur les ſept à huit heures du matin. Nous ne fîmes gueres de chemin le reſte du jour, ni les trois jours ſuivans, parce que le vent nous étoit contraire. Je profitai de ce loiſir pour engager une bonne partie de notre équipage à bien célébrer la Fête de la ſainte Vierge. Le 14, je diſtribuai dans le *Poli* les images de Notre-Dame que m'avoit donné à Quebec Madame de Champigny, Intendante du Canada, & je paſſai tout le ſoir & le lendemain matin à entendre les confeſſions : pluſieurs firent leurs dévotions le jour de la Fête. Comme je finiſſois la Meſſe, le vent changea, & on appareilla auſſi-tôt. Le 20, le vent ayant tout-à-fait calmé, je paſſai du *Poli* à la *Salamandre* pour voir M. de Serigni, & pour dire la Meſſe à ſon bord. L'équipage en fut fort aiſe, & pluſieurs profiterent de cette occaſion pour s'approcher des Sacremens.

Le 21, nous dépaſſâmes *Belle-Iſle.* Cette Iſle, qui paroît de figure ronde, eſt par la hauteur de 52 degrés à 220 lieues de Quebec, au milieu d'un dé-

---

pour peu qu'il y faſſe de vent, l'eau y paroît agitée comme en pleine mer. Note de l'ancienne édition.

troit que forme l'Iſle de *Terre-Neuve*, avec la terre ferme de *Laborador.* Nous commençâmes dès-lors à appercevoir de ces groſſes montagnes de glace qui flottent dans la mer ; nous en vîmes peut-être une vingtaine. Elles paroiſſoient de loin comme des montagnes de criſtal, & quelques-unes comme des rochers hériſſés de pointes.

Le 29, nous eûmes le matin un grand calme, & l'après-midi un vent contraire & violent qui continua le 24 & le 25. Les deux jours ſuivans un grand calme qui nous étoit auſſi préjudiciable que le vent contraire. La ſaiſon étoit avancée ; nous allions dans un Pays où l'hiver vient avant l'automne ; nous n'étions que par la hauteur de 56 degrés ; il nous reſtoit encore beaucoup de chemin à faire par une mer dangereuſe, à cauſe des grands bancs de glace qu'on a coutume d'y trouver, au milieu deſquels il falloit ſe faire un paſſage juſques par les 63 degrés.

Le 28, ſur les huit heures du ſoir, il s'éleva un petit vent aliſé, qui nous prenant en poupe, nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois jours qu'il dura. Le 31, le vent changea un peu, ſans ceſſer néanmoins

de nous être favorable ; mais il nous amenoit une grosse brume, qui nous empêchoit de voir les terres dont nous estimions n'être pas éloignés, & dont nous étions en effet assez proches. Sur le midi, le temps s'éclaircit, & nous vîmes à l'aise la côte bordée d'une grande quantité de rochers, qu'on nomme pains de sucre, parce qu'ils en ont la figure ; ils étoient encore tous couvert de neige. Sur le soir, nous reconnûmes l'entrée du détroit qu'il faut passer pour aller à la *baye d'Udson.*

Ce détroit, qu'on appelle le *canal* ou le *détroit du nord*, est très-difficile à cause des glaces qui viennent continuellement des Pays froids, & qui se déchargent dans la pleine mer par ce canal. Les terres du détroit courent ordinairement *ouest-nord-ouest*, & *est-sud-est.* Il y a au commencement & à la fin du détroit des isles situées du côté du *sud.* Les isles qu'on trouve à l'entrée du détroit, du côté d'Europe, s'appellent les isles *Boutons* : elles sont vers le 60 degré quelques minutes. Celles qui sont à l'autre extrêmité du même détroit, se nomment les *isles Digues* ; elles sont vers le 63 degré. Il y en a outre cela plusieurs le long & au mi-

lieu du détroit, lequel a 135 lieues de longueur. Sa moindre largeur est d'environ sept ou huit lieues, mais elle est ordinairement plus grande. On y voit de temps en temps de grandes bayes, surtout après les isles *Boutons*. Il y en a une plus considérable que les autres, par laquelle on prétend qu'on peut aller jusqu'au fond de la baye d'Udson; mais cela est fort incertain.

On est quelquefois fort long-temps à passer le détroit : nous le passâmes en quatre jours fort heureusement. Nous y étions entrés à quatre heures du matin le premier Septembre, & nous en sortîmes le 5 aussi le matin avec un vent qui n'étoit pas trop favorable, & qui s'augmenta beaucoup le sixieme. Le 7, le temps se calma, & donna à plus de cinquante personnes la facilité de faire leurs dévotions le lendemain, fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Le calme continua le 8, le 9 & le 10, ce qui causa beaucoup de tristesse & d'inquiétude à tout l'équipage. J'exhortai nos Canadiens à implorer la protection de sainte Anne, qu'on regarde comme la Patrone du Pays, & que les Canadiens honorent avec beaucoup de piété. Ma proposition fut reçue avec

joie, & nous nous engageâmes à faire tous les jours, matin & ſoir, des prieres publiques en l'honneur de la Sainte. Dès la nuit ſuivante, le vent devint favorable.

Le 12, nous découvrîmes la *terre du nord*, mais au-deſſous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent étant encore devenu contraire, nous louvoyâmes inutilement pendant quelques jours, & nous fûmes obligés de jetter l'ancre. Cependant nous commencions à ſouffrir beaucoup; le froid s'augmentoit, & nous manquions d'eau. Dans cette extrémité, nos Canadiens me vinrent propoſer de faire un vœu à ſainte Anne, & de lui promettre de conſacrer en ſon honneur une partie du premier gain qu'ils feroient dans le Pays. J'approuvai leur deſſein, mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en même-temps de travailler à leur ſanctification, puiſque c'étoit par la pureté des mœurs qu'on rendoit ſes vœux agréables à Dieu. La plupart profiterent de mon avis, & s'approcherent des Sacremens. Le lendemain les matelots voulurent imiter les Canadiens, & faire le même vœu qu'eux. M. d'Iberville & les autres Officiers ſe mirent à leur tête. Dès

la nuit ſuivante, qui étoit celle du 21 au 22 Septembre, Dieu nous donna un vent favorable.

Le 24, ſur les ſix heures du ſoir, nous entrâmes dans la riviere *Bourbon*. La joie fut grande dans tout l'équipage. C'étoit un vendredi ; nous chantâmes l'Hymne *Vexilla Regis*, & ſur-tout l'*O crux ave*, que nous répétâmes pluſieurs fois pour honorer la Croix adorable du Sauveur, dans un pays où elle eſt inconnue aux Barbares, & où elle a été tant de fois profanée par les hérétiques qui y ont abattu avec mépris toutes les Croix que nos François y avoient autrefois élevées.

La riviere à laquelle les François ont donné le nom de *Bourbon*, eſt appellée par les Anglois la riviere de *Pornetton*, d'où vient que pluſieurs François nomment encore le Pays des environs, les terres de *Pornetton*. Cette riviere eſt grande, large, & s'étend fort avant dans la profondeur des terres. Mais comme elle a pluſieurs *rapides*, elle eſt moins commode pour le commerce des ſauvages ; c'eſt pour cela que les Anglois n'ont pas bâti leur Fort ſur le bord de cette riviere.

Au *ſud-eſt* de la riviere de *Bourbon*,

& dans la même anſe, ſe décharge auſſi une autre grande riviere, que les François qui ont été les premiers à la découvrir appellerent la riviere de ſainte *Théreſe*, parce que la femme de celui qui en fit la découverte, portoit le nom de cette grande Sainte.

Ces deux rivieres ne ſont ſéparées l'une de l'autre que par une langue de terre fort baſſe, qui produit dans l'une & dans l'autre de très-grandes *battures*. Leurs embouchûres ſont par le 57 degré quelques minutes. Elles courent toutes deux le même rhumb de vent; & pendant un long eſpace, leurs lits ne ſont éloignés l'un de l'autre que d'une ou de deux lieues. Les battures, dont ces deux rivieres ſont remplies, les rendent dangereuſes aux gros vaiſſeaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de *Bourbon*, on ſe détermina à faire hiverner le *Poli* dans cette riviere, & *la Salamandre* dans celle de *ſainte Théreſe*, ſur le bord de laquelle les Anglois ont bâti leur Fort dans la langue de terre qui ſépare les deux rivieres.

Nous étions arrivés, comme je l'ai déja dit, le 24 Septembre, dans la riviere de *Bourbon*, ſur les ſix heures du

ſoir. Cette nuit là même on mit quelques-uns de nos gens à terre, pour tâcher de ſurprendre quelques Anglois. Ils eurent bien de la peine à aborder, à cauſe des *battures* : il fallut ſe jetter à l'eau, ce qui les incommoda beaucoup, les bords de la riviere étant déja glacés. Un ſauvage Iroquois, qu'on m'avoit dit de baptiſer, lorſque je partis de Quebec, étoit du nombre de ceux qui furent envoyés à terre. Voyant les périls auxquels il alloit être expoſé, je ne crus pas devoir différer plus long-temps ſon baptême que j'avois remis juſqu'à ce jour-là, afin qu'il fût mieux inſtruit. Un de nos Canadiens, qui parle fort bien la langue Iroquoiſe, m'a beaucoup ſervi à l'inſtruire. Les gens que nous avions envoyés à terre ne purent ſurprendre aucun Anglois, parce que nous en avions été apperçus au moment de notre arrivée, & que ſur le champ tous s'étoient retirés dans le fort ; mais ils nous amenerent le 25 deux ſauvages qu'ils avoient pris auprès du fort.

M. d'Iberville étoit allé le même jour ſonder la riviere, & chercher un endroit où notre vaiſſeau pût être à l'abri pendant l'hiver. Il en avoit trouvé un fort commode. Après avoir viſité

ceux qu'il avoit fait débarquer, & leur avoir donné ses ordres, il chargea M. de Serigni de conduire *le Poli* à l'endroit marqué, & il passa le 27 dans *la Salamandre*, où je le suivis.

Nous arrivâmes le soir du même jour à l'entrée de la riviere de sainte Thérese : nous ne manquâmes pas en y entrant de nous mettre sous la protection de cette grande Sainte. M. d'Iberville partit vers le milieu de la nuit pour aller sonder cette seconde riviere. Le 28 nous avançâmes une lieue & demie dans la riviere à la faveur de la marée, le vent nous étant contraire. On employa le reste du jour à sonder de tous côtés. Le 29 nous fîmes encore une petite lieue, & M. d'Iberville alla à terre pour marquer son camp, & l'endroit où il feroit aborder le vaisseau. Il en trouva un à son gré, une demi-lieue au-dessus du fort. Une grande pointe de terre assez haute qui s'avance dans la riviere, y forme une maniere d'anse, où le vaisseau pouvoit être tout à fait à l'abri du refoulement des glaces qui est fort à craindre au printemps. On donna ordre à ceux de nos gens qui étoient à terre de venir camper en cet endroit. Ils n'étoient pas plus de vingt ; mais les

Sauvages du Pays avoient dit aux Anglois qu'ils étoient quarante ou cinquante, ce qui les a toujours empêché de ſortir du fort.

Le 30 il nous fut impoſſible d'avancer. Le premier Octobre nous fûmes dans le même état ; toujours le vent contraire échouant à chaque baſſe marée, & dans l'impoſſibilité de louvoyer. Cependant le vent, le froid, les glaces croiſſoient tous les jours. Nous nous voyons à une lieue de l'endroit où nous devions débarquer, & nous étions en danger de n'y pouvoir arriver. Notre équipage en étoit allarmé. Je les exhortai à recourir à la protection de Dieu, qui ne nous avoit point encore manqué dans le voyage. On fit ſur *la Salamandre* le même vœu qu'on avoit fait ſur *le Poli* : & ce jour-là même le temps changea & devint fort beau.

Sur les huit heures du ſoir, nous levâmes l'ancre, la lune étant fort belle ; & à la faveur de la marée notre chaloupe, armée de ſeize rames, remorqua le vaiſſeau, & le conduiſit juſqu'à une portée de fuſil de l'endroit où nous voulions aller, & où nous ne pûmes aborder, la marée nous ayant manqué. En paſſant vis-à-vis le Fort, on nous

tira trois ou quatre volées de canon, dont les boulets ne vinrent pas jusqu'à nous. Nos Canadiens n'y répondirent que par des *Saſſa Koués* : c'eſt le nom que les Sauvages donnent aux cris qu'ils font à la guerre en ſigne de réjouiſſance.

Le 2, notre vaiſſeau penſa périr. Comme nous appareillions, dans l'eſpérance de nous rendre bientôt au port que nous touchions, pour ainſi dire, un gros tourbillon de neige nous cacha la terre, & un gros vent de nord-oueſt nous jetta ſur une batture, où nous échouâmes à marée haute. Nous y paſſâmes une triſte nuit. Sur les dix heures du ſoir, les glaces emportées par les courans & pouſſées par les vents, commencerent à donner contre notre vaiſſeau avec une violence & un bruit ſi épouvantable, qu'on pouvoit l'entendre d'une lieue : ce fracas dura quatre ou cinq heures. Les glaces heurtoient ſi rudement le navire, qu'elles percerent le bois & en emporterent juſqu'à trois ou quatre doigts en pluſieurs endroits. M. d'Iberville, pour décharger le vaiſſeau, fit jetter ſur la batture douze pieces de canon & diverſes autres choſes qui ne pouvoient pas ſe perdre dans l'eau, ni s'y gâter. Il fit depuis couvrir de ſable

tes pieces de canon, de peur qu'elles ne fussent entraînées au printemps par le refoulement des glaces.

Le 3, le vent s'étant un peu calmé, M. d'Iberville prit le parti de faire décharger son vaisseau, qui étoit toujours en danger de périr. Nous ne pûmes nous servir pour cela de la chaloupe, parce qu'il n'étoit pas possible de la manier à travers des glaces qui couloient toujours en grande quantité : mais nous y employâmes les canots d'écorce que nous avions apportés de Quebec, & que nos Canadiens conduisoient au travers des glaces avec une adresse admirable.

J'étois incommodé depuis quelques jours, & j'avois même eu la fiévre ; M. d'Iberville me pressoit d'aller à terre ; mais je ne pouvois me résoudre à quitter le vaisseau dans le péril où il étoit, & dans l'alarme où je voyois tout l'équipage. Je fus contraint de le faire par la triste nouvelle que nous apprîmes bientôt. M. de Châteauguai, jeune Officier de dix-neuf ans, & frere de M. d'Iberville, étoit allé faire le coup de fusil vers le Fort des Anglois, pour les amuser & leur ôter la connoissance de notre embarras. S'étant trop

avancé, il fut bleſſé d'une balle qui le perçoit de part en part. Il me demandoit pour ſe confeſſer, & je m'y tranſportai ſur le champ. Nous crûmes d'abord que la bleſſure n'étoit pas mortelle : nous fûmes bientôt détrompés, car il mourut le lendemain.

Un moment auparavant, nous avions appris des nouvelles du *Poli*, & nous avions ſçu que ce vaiſſeau n'étoit pas moins en danger que le nôtre. Les vents, les glaces, les battures, tout lui avoit été contraire ; une fois qu'il étoit échoué, il étoit ſorti un grand éclat de la quille : quatre pompes ne ſuffiſoient pas pour vuider l'eau qui y entroit. Pluſieurs barrils de poudre avoient été mouillés en déchargeant ce vaiſſeau. Il n'étoit point encore rendu, & il étoit en danger de ne pouvoir ſe rendre à l'endroit où il devoit hiverner.

Tant de triſtes nouvelles n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville : il étoit extraordinairement touché de la mort de ſon frere, qu'il avoit toujours aimé tendrement. Il en fit un ſacrifice à Dieu, dans lequel il vouloit mettre toute ſa confiance. Prévoyant que le moindre ſigne d'inquiétude qui paroîtroit ſur ſon viſage, jetteroit tout le monde dans la

consternation, il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-même & donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola dès le même jour; une même marée mit les deux vaisseaux hors de danger, & les conduisit chacun dans les endroits qu'on avoit marqué.

Le 5, je baptisai deux enfans d'un Sauvage, qui étoient malades depuis long-temps, & que je jugeois en danger. Je me pressai de les baptiser, parce que dès le lendemain, les Sauvages devoient partir pour aller passer l'hiver dans les bois fort loin de nous. Mais avant que de les baptiser, je fis promettre à leur pere que s'ils revenoient de leurs maladies, il me les rameneroit au printemps pour les instruire. Ils étoient tous deux enfans du même pere, mais de différentes meres, la polygamie étant en usage parmi les Sauvages de ce Pays. L'un des deux mourut, & le pere me ramena l'autre le printemps suivant, comme il me l'avoit promis. Nous travaillâmes ensuite à nous cabaner, à décharger le vaisseau, & à préparer tout pour le siége.

Le 9, je partis pour me rendre au

Poli, où M. de Tilly, Lieutenant, étoit dangereuſement malade depuis quelques jours. C'eſt là le premier voyage que j'ai fait dans les bois de l'Amérique. Le terrein par où il nous falloit paſſer eſt fort marécageux : nous fûmes contraints de faire de grands détours pour éviter les marais. L'eau commençoit à geler, mais la glace n'étoit pas aſſez forte pour nous porter : nous enfoncions ſouvent juſqu'à mi-jambe. Nous fîmes ainſi cinq lieues ſur la neige & dans les bois, ſi cependant on peut ſe ſervir de ce terme; car il n'y a point en ce Pays-là de bois francs, ce ne ſont quaſi que des broſſailles & des épines aſſez épaiſſes en quelques endroits, & mêlées en d'autres de beaucoup de Savanes claires.

Quand nous fûmes arrivés au bord de la riviere *Bourbon*, nous nous trouvâmes fort embarraſſés; le vaiſſeau étoit de l'autre côté : la riviere en cet endroit-là a une lieue & demie de large; elle eſt fort rapide & traînoit alors beaucoup de glaces. Ceux qui m'accompagnoient jugerent que le paſſage étoit impraticable : j'eus même de la peine à vaincre leur réſiſtance; mais peu après la riviere ſe fit belle, les glaces ayant dérivé avec la marée baiſſante. Nous

nous

nous embarquâmes aussitôt après avoir porté notre canot sur les glaces qui bordoient la riviere. Nous partîmes au soleil couchant, & nous arrivâmes heureusement au commencement de la nuit.

Nous trouvâmes le navire dans un endroit sûr & commode. On commençoit à se remettre des fatigues passées. J'allai voir le malade que je consolai; je le confessai le lendemain, & lui donnai le saint Viatique. Je passai l'après-dînée à visiter nos Canadiens & nos Matelots, qui s'étoient cabanés à terre. A mon retour, on m'avertit que la riviere étoit praticable, & je m'embarquai aussitôt, parce que j'avois promis de retourner incessamment à cause de l'attaque du Fort. Nous arrivâmes fort tard à l'autre bord, & nous y fîmes une cabane pour y passer la nuit. Nous la fîmes avec beaucoup de négligence, parce que le Ciel paroissoit fort serein: nous nous en repentîmes; car nous y fûmes pendant trois heures exposés à la neige.

Le 11, nous arrivâmes à notre camp, où tout étoit fort avancé pour le siége. On avoit fait un beau chemin dans le bois pour conduire le canon, les mor-

tiers & les bombes. Le 12, on plaça les mortiers. Le 13, comme on étoit prêt de tirer, on envoya ſommer les ennemis de ſe rendre, & leur offrir de bonnes conditions, s'ils ſe rendoient d'abord. Ils demanderent juſqu'au lendemain matin huit heures pour donner leur réponſe, & prierent qu'on ne les inquiétât point cette nuit-là auprès du Fort. Cela leur fut accordé. Le lendemain à l'heure marquée, ils apporterent leurs conditions. On y ſouſcrivit ſans peine ; car ils ne demandoient pas même leurs armes, ni leur pavillon. Leur Miniſtre avoit mis la capitulation en latin, & moi je ſervis d'interprête de notre côté. La peur les avoit ſaiſis dès notre arrivée. Depuis ce tems-là, ils s'étoient toujours tenus renfermés, ſans oſer même ſortir pendant la nuit pour aller chercher de l'eau à la riviere qui bat le pied du Fort.

M. d'Iberville envoya le même jour M. du Tas, ſon Lieutenant, avec ſoixante hommes, pour prendre poſſeſſion du Fort. Il y alla lui-même le lendemain, jour de ſainte Thérèſe, & il le nomma le Fort *Bourbon*. J'y dis la Meſſe le même jour, & nous y chantâmes le *Te Deum*. Ce Fort n'eſt que de

bois, plus petit & plus foible que nous n'avions cru. Le butin qu'on y trouva fut aussi moins considérable que nous n'avions espéré. Les Anglois y étoient au nombre de cinquante-trois, tous assez grands & bienfaits : celui qui les commandoit, étoit plus habile dans le commerce que dans la profession des armes qu'il n'avoit jamais exercée ; c'est ce qui fut cause qu'il se rendit si aisément. Nous admirâmes la disposition merveilleuse de la Providence divine. En entrant dans la riviere de sainte Thérese, nous avions invoqué avec confiance la grande Sainte, dont cette riviere portoit le nom : & Dieu arrangea tellement les choses, que justement le jour de la fête de la même Sainte, nous entrâmes dans le Fort ; ce qui nous rendit les maîtres de la Navigation & de tout le Commerce de cette grande riviere.

Ce jour-là même, je crus devoir retourner voir M. de Tilly, que j'avois laissé bien mal. Je partis donc après dîner, & j'arrivai au bord de la riviere *Bourbon*, que nous trouvâmes absolument impraticable. Nous cabanâmes, & nous passâmes-là toute la nuit. Le lendemain, la riviere n'étant pas meilleu-

re, nous fîmes ſur le bord de grandes fumées, qui étoit le ſignal dont on étoit convenu, pour donner connoiſſance au *Poli* de la priſe du Fort. On répondit par des ſignaux ſemblables, & nous retournâmes au Fort. Trois jours après, c'eſt-à-dire le 18 d'Octobre, je me joignis à M. de Caumont, frere de M. de Tilly, à deux autres de ſes parens, & à un autre Canadien, pour tâcher de paſſer enſemble au *Poli*. Nous trouvâmes encore la riviere mauvaiſe, & le lendemain elle n'étoit pas meilleure. Nous haſardâmes néanmoins à la paſſer: ce ne fut pas ſans courir beaucoup de riſque; mais enfin nous arrivâmes heureuſement. Je ne quittai plus le malade juſqu'au 28, qui fut le jour de ſa mort. Après ſes obſéques, je voulois retourner au Fort célébrer la fête de la Touſſaint, mais il fut impoſſible de paſſer la riviere que le jour des morts. Nous nous égarâmes ce ſoir-là dans les bois: & après avoir long-temps marché, nous nous retrouvâmes quaſi à l'endroit dont nous étions partis; nous y paſſâmes la nuit, & je n'arrivai au Fort que le 3 Novembre. J'ai fait ſouvent dans la ſuite ces petits voyages; car la maladie & le ſcorbut s'étant mis dans nos équi-

pages, j'étois obligé d'aller continuellement du Fort au *Poli*, & du *Poli* au Fort, pour aſſiſter tous les malades. J'eus moi-même quelques atteintes du ſcorbut : les mouvemens que je me donnai pour aller ſecourir de côté & d'autre ceux qui étoient en quelque danger, diſſiperent, à ce que je crois, les commencemens du mal.

La riviere de *ſainte Thérèſe* étoit tout à fait priſe dès le mois d'Octobre, à trois ou quatre lieues au-deſſus du Fort où il y a des iſles, qui en rendent le canal plus étroit : mais on ne commença à paſſer deſſus, vis-à-vis le Fort, que le 13 Novembre. La riviere de *Bourbon* ne fut tout à fait priſe que la nuit du 23 au 24 Janvier 1695. Depuis ce temps-là, nous paſſâmes deſſus la glace pour aller au *Poli*, & cela nous abrégeoit bien du chemin. Les glaces commencerent à ſe briſer dans la riviere de *ſainte Thérèſe* le 30 Mai, & le 11 Juin ſeulement dans la riviere *Bourbon*. Le 30 Juillet, nous nous embarquâmes pour aller avec nos deux vaiſſeaux en rade à l'entrée de la riviere de *ſainte Thérèſe*, & y attendre les vaiſſeaux Anglois qui ont coutume d'y venir vers ce temps-là. Mais nous les avons at-

tendu en vain : il n'en a paru aucun.

J'avois pris le parti, dès mon arrivée, d'apprendre la Langue des Sauvages : je voulus pour cela me servir de deux d'entr'eux qui étoient restés pendant l'hiver dans une cabane près du Fort. Mais mes fréquentes courses d'une riviere à l'autre m'en ont empêché ; d'ailleurs l'homme étoit un esclave d'une autre Nation, qui ne savoit qu'imparfaitement leur Langue : la femme qui haïssoit fort les François, ne me parloit que par fantaisie & me trompoit souvent. Cependant les visites que je leur rendois eurent du moins un bon effet. J'avois gagné la confiance de ce pauvre homme, & je commençois à l'instruire le mieux qu'il m'étoit possible : il tomba malade ; il me demanda le baptême, & j'eus la consolation de le lui donner avant qu'il mourût. Voici maintenant ce que j'ai pu apprendre des Sauvages de ce Pays.

Il y a sept ou huit Nations différentes, qui ont rapport au Fort, & il y en est bien venu en traite cette année 1695, trois cens Canots ou davantage. Les plus éloignés, les plus nombreux & les plus considérables sont les *Assiniboëls* & les *Kriqs*, ou autrement, les

Kiriſtinnons : il n'y a même que les Langues de ces deux Nations-là à apprendre. La Langue des *Kriqs* qui eſt *Algonquine*, & celle des Sauvages les plus voiſins du Fort, eſt la même à quelques mots près, & quelque peu de différence dans l'accent. La langue des *Aſſiniboëls*, eſt fort différente de celle-ci, elle eſt la même que celle des *Scioux*, où mon frere a fait deux voyages. On prétend même que ces *Aſſiniboëls* ſont une Nation *Sciouſe*, qui s'en eſt ſéparée il y a long-temps, & qui lui fait depuis continuellement la guerre. Les *Kriqs* & les *Aſſiniboëls*, ſont alliés enſemble, ils ont les mêmes ennemis & entreprennent les mêmes guerres. Pluſieurs *Aſſiniboëls* parlent *Kriqs*, & pluſieurs *Kriqs*, *Aſſiniboël.*

Les *Kriqs* ſont nombreux, & leur pays plus vaſte, ils s'étendent juſques vers le Lac ſupérieur, où pluſieurs vont en traite. J'en ai vu qui ont été au Sault de *ſainte-Marie*, & à *Michilimakinak.* J'en ai vu même qui ont été juſqu'à *Montréal.* La Riviere *Bourbon*, va juſqu'au Lac des *Kriqs* : il faut d'ici vingt ou vingt-cinq jours pour y aller, il en faut trente-cinq ou quarante pour aller chez les *Aſſiniboëls.*

Ces Sauvages ont le corps bien fait; ils sont grands, robustes, alertes, endurcis au froid & à la fatigue. Les *Assiniboëls* ont de grands traits sur le corps, qui représentent des serpens, des oiseaux & diverses autres figures, & qu'ils s'impriment en se piquant la peau avec de petits os pointus, & en remplissant ces piquures de poussiere de charbon détrempé. Ils sont posés & paroissent avoir beaucoup de flegme. Les *Kriqs* sont plus vifs, toujours en action, toujours dansans ou chantans. Les uns & les autres sont braves & aiment la guerre. On compare les *Assiniboëls* aux Flamans, & les *Kriqs*, aux Gascons: leurs humeurs ont en effet du rapport à celles de ces deux nations. Ces Sauvages n'ont point de Villages, ni de demeure fixe. Ils sont toujours errans & vagabonds, vivans de leur chasse & de leur pêche. L'été néanmoins ils s'assemblent sur des Lacs, où ils sont deux ou trois mois; & ensuite ils vont ramasser de la folle avoine, dont ils font leur provision.

Les Sauvages qui sont plus proches d'ici, ne vivent que de leurs chasses; ils courent continuellement dans les bois, sans s'arrêter dans aucun endroit, ni l'hyver, ni l'été, sinon quand ils

font bonne chasse ; car pour lors ils cabanent là, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à manger. Ils sont souvent contraints de passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, manque de prévoyance. Ils sont comme les autres, endurcis au froid & accoutumés à la fatigue ; mais du reste, ils sont lâches, timides, fainéans, grossiers, & tout-à-fait vicieux.

Pour ce qui est de la Religion qu'ils professent, je crois qu'elle est la même que celle des autres Sauvages : je ne sçaurois encore dire bien précisément en quoi consiste leur Idolâtrie. J'ai sçu qu'ils ont des especes de Sacrifices : ils sont grands jongleurs, ils ont comme les autres l'usage de la pipe, qu'ils appellent *calumet ;* ils font fumer le soleil, ils font aussi fumer les personnes absentes ; ils ont fait fumer notre Fort, notre Vaisseau : je ne puis cependant vous dire rien de certain sur les idées qu'ils peuvent avoir de la Divinité, n'ayant pu l'approfondir. Je vous ajouterai seulement qu'ils sont extrêmement superstitieux, fort débauchés, qu'ils vivent dans la polygamie & dans un grand éloignement de la Religion Chrétienne

Par-là, vous voyez, mon R. Pere,

qu'il ſera fort difficile d'établir la Religion parmi ces Peuples. Je crois que ſi on veut y faire quelque progrès, il faut commencer par les *Kriqs* & les *Aſſiniboëls*. Outre que ces Sauvages ſont en plus grand nombre, il me ſemble qu'ils ne ſont pas ſi éloignés de la Religion : ils ont plus d'eſprit, ils ſont du moins ſédentaires pendant trois ou quatre mois; on peut former plus aiſément dans leur pays une Miſſion. Ce n'eſt pas que je ne voye les peines qu'on auroit à s'y établir. Je ne ſçai ſi nos premiers Peres en ont eu autant dans leurs premieres Miſſions du Canada, que celles-ci en promettent. Mais ce n'eſt pas là ce qui nous doit effrayer, Dieu prendra ſoin de nous, & j'eſpere que plus ces Miſſions ſeront pénibles, plus il ſe trouvera de Miſſionnaires, qui s'offriront à Dieu pour y être envoyés.

Il me reſte encore, mon R. P. à parler du climat & de la température de ce pays. Le Fort eſt, comme je l'ai déja dit, vers le cinquante-ſeptieme dégré de latitude, ſitué à l'embouchure de deux belles rivieres; mais la terre y eſt très-ingrate; c'eſt un Pays tout marécageux & rempli de *Savannes*. Il y a peu de bois, & il y eſt très-petit. Du Fort, à

plus de trente & quarante lieues, il n'y a point de bois franc. Cela vient sans doute des grands vents de mer qui soufflent ordinairement, des grands froids & des neiges qui y sont presque continuelles. Dès le mois de Septembre le froid commence, & il y est déja assez grand pour remplir les rivieres de glaces, & les geler même quelquefois tout-à-fait. Les glaces ne quittent que vers le mois de Juin: mais le froid ne quitte pas pour pour cela.

Il est vrai qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds ; (car il n'y a gueres de milieu entre le grand chaud & le grand froid,) mais cela dure peu, les vents de Nord qui sont fréquens, dissipent bientôt cette premiere chaleur : & souvent après avoir sué le matin, on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre ; mais elle n'est pas fort haute ; le plus qu'elle a eu de hauteur cet hyver, a été deux ou trois pieds.

Ce long hyver, quoiqu'il soit toujours froid, ne l'est cependant pas toujours également. Il y a souvent, à la vérité, des froids excessifs, pendant lesquels on ne se montre pas impunément dehors. Il y en a peu d'entre nous qui

n'en ayent porté des marques : & un Matelot entr'autres y a perdu les deux oreilles : mais auſſi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaît davantage, c'eſt qu'on n'y voit point de pluie ; & qu'après certains temps de neige & de poudrerie, (c'eſt ainſi qu'on appelle une petite neige, qui s'inſinue par-tout), l'air y eſt net & clair ; ſi j'avois à choiſir de l'hyver ou de l'été de ce pays, je ne ſçai lequel je prendrois ; car dans l'été outre que les chaleurs y ſont brûlantes, qu'on y paſſe ſouvent d'un grand chaud à un grand froid, & qu'on y a rarement trois beaux jours de ſuite ; il y a encore tant de *Maringuoins* ou couſins, que vous ne ſçauriez ſortir ſans en être couvert & piqué de tous côtés. Ces moucherons ſont ici en plus grand nombre & plus forts qu'en Canada : ajoûtez que les bois ſont pleins d'eau, & pour peu qu'on avance, on en a ſouvent juſqu'à la ceinture.

Quoique le Pays ſoit tel que je viens de dire, cela n'empêche pas qu'on n'y puiſſe vivre aiſément ; les rivieres ſont pleines de poiſſons, la chaſſe y eſt abondante : tout l'hyver il y a une grande multitude de perdrix, nous en avons bien tué vingt mille. Le printems &

l'automne, on y trouve auſſi une multitude prodigieuſe d'oyes, d'outardes, de canards, de bernaches, & d'autres oiſeaux de riviere. Mais la meilleure chaſſe eſt celle du Caribou ; elle dure toute l'année , & ſur-tout au printems & dans l'automne, on en voit des troupes de trois ou quatre cens à la fois, & davantage. M. de Serigni nous a dit, que le jour de la Touſſaint & le jour des Morts, il en avoit bien paſſé dix mille à une lieue des Cabanes, que ceux du *Poli* avoient de l'autre côté de la riviere *Bourbon*. Les Caribous reſſemblent aſſez aux Dains, à leurs cornes près. Les Matelots, la premiere fois qu'ils en virent, en eurent peur & s'enfuirent. Nos Canadiens en tuerent quelques-uns: & les Matelots qui ont été raillés par les Canadiens, ſont devenus plus braves & en ont tué auſſi dans la ſuite. Voilà comme Dieu a ſoin de ces Sauvages. Pendant que la terre leur eſt ingrate, le Seigneur pourvoit à leur nourriture, en leur envoyant une ſi grande quantité de gibier, & leur donnant même une adreſſe paticuliere pour le tuer.

Outre les Nations qui viennent en traite à la riviere de *ſainte Théreſe*, il y en a encore d'autres qui ſont plus au

nord, dans un climat encore plus froid que celui-ci, comme les *Ikoviriniouckś*, qui ſont environ à cent lieues d'ici, mais ils ont guerre avec les Sauvages du Pays, & n'ont point de commerce avec le Fort. Plus loin on trouve les *Eskimaux*, & à côté des *Ikoviriniouckś*, une autre grande Nation, qui leur eſt alliée: on les appelle les *Alimouſpigut*. C'eſt une Nation nombreuſe: elle a des Villages, & s'étend juſques derriere les *Aſſiniboëls*, avec qui elle eſt preſque toujours en guerre.

Je ne parle pas bien encore la langue des Sauvages, & cependant il n'en eſt point venu au Fort, à qui je n'aye parlé de Dieu. J'avois un ſecret plaiſir de l'annoncer à ces pauvres gens, qui n'en avoient jamais entendu parler; pluſieurs m'ont écouté volontiers: ils ont du moins connu que je venois à une autre fin que les autres François. Je leur ai dit que j'irois dans leur Pays, pour leur faire connoître le Dieu que j'adorois, ils en ont été bien aiſes & m'y ont invité. J'ai encore plus de peine à entendre le Sauvage qu'à le parler. Je ſçais déja la plus grande partie des mots: M. de la Motte m'en a beaucoup donné, & un Anglois qui ſçait fort bien la Langue, m'en a donné bien davantage. J'ai fait un Dictionnaire

de tous ces mots, selon notre alphabet, & pour peu que je fusse avec les Sauvages, je crois que je commencerois à parler aisément, & à entendre leur langue. J'ai traduit le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, & les Commandemens de Dieu. J'ai seulement baptisé deux Sauvages adultes, qui sont morts incontinent après. J'ai baptisé encore trois enfans, dont deux sont allés au Ciel; & si j'avois pu aller parmi eux, j'y en aurois mis davantage.

Nos deux vaisseaux partirent au commencement de Septembre 1695, pour s'en retourner. Comme il y avoit de l'apparence qu'ils iroient droit en France, j'aimai mieux rester dans le Fort avec les quatre-vingts hommes qu'on y laissoit en garnison, qui d'ailleurs n'avoient point d'Aumônier. J'étois persuadé, qu'ayant plus de loisir après le départ des Vaisseaux, je pourrois apprendre tout-à-fait la langue des sauvages, & me mettre en état d'y commencer une Mission. Dieu ne m'en a pas jugé digne : les Anglois nous vinrent assiéger & nous prirent. Je vous en ai dit, en repassant en France, le détail avec l'histoire de notre prison. Il seroit inutile de vous le répéter ici. Je suis dans la participation

de vos ſaints ſacrifices, &c. Gabriel Mareſt, Miſſionnaire.

LETTRE

Du Pere Cholenec, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Auguſtin le Blanc, de la même Compagnie, Procureur des Miſſions du Canada.

Au Sault de S. Louis, le 27 Août 1715.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Les merveilles que Dieu opere tous les jours par l'interceſſion d'une jeune vierge Iroquoiſe, qui a vécu & qui eſt morte parmi nous en odeur de ſainteté, m'auroit porté à vous informer des particularités de ſa vie, quand même vous ne m'auriez pas preſſé par vos lettres de vous en faire le détail. Vous avez été témoin vous-même de ces merveilles, lorſque vous rempliſſiez ici avec tant de zèle les fonctions de Miſſionnaire; & vous ſçavez que le grand

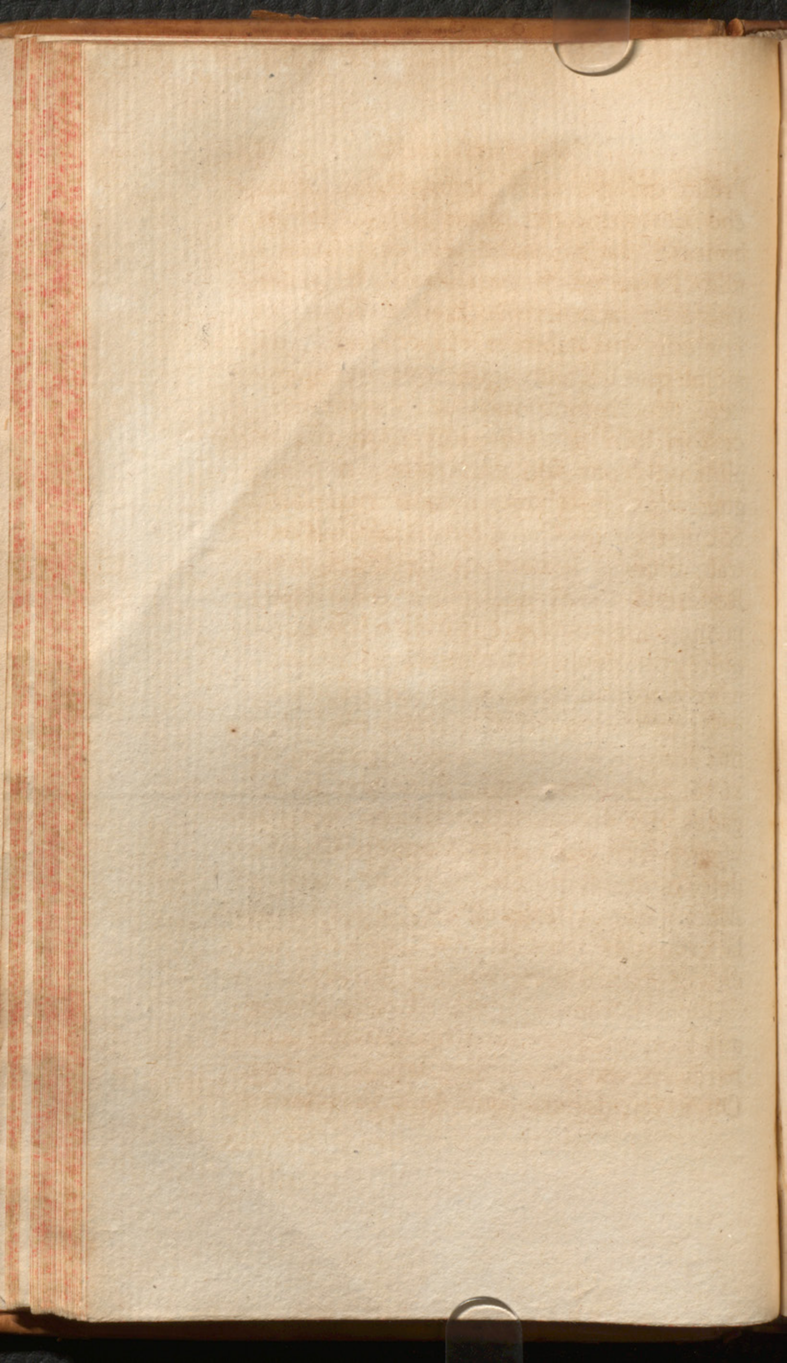
Tom. 6. Pag. 40.



CATHERINE TEGAHKOUITA IROQUOISE

Morte en odeur de Sainteté dans le Canada.

Gravé par N. Ransonnette Graveur Or.e de Monsieur.



Prélat qui gouverne cette Eglise, touché des prodiges dont Dieu daigne honorer la mémoire de cette sainte fille, l'a appellée avec raison la Geneviéve de la nouvelle France. Tous les François qui habitent ces colonies, de même que les Sauvages, ont une singuliere vénération pour elle : ils viennent de fort loin prier sur son tombeau, & plusieurs, par son entremise, ont été guéris sur-le-champ de leurs maladies, & ont reçu du Ciel d'autres faveurs extraordinaires. Je ne vous dirai rien, mon Révérend Pere, que je n'aye vu moi-même, lorsque j'ai eu soin de sa conduite, ou que je n'aye appris du Missionnaire qui lui a conféré le saint Baptême.

Tegahkouita (c'est le nom de la sainte fille dont j'ai à vous entretenir) naquit l'an 1656 à Gandaouagué, l'une des bourgades des Iroquois inférieurs appellés *Agniez*. Son pere étoit Iroquois & infidele : sa mere, qui étoit Chrétienne, étoit Algonquine ; elle avoit été baptisée dans la ville des trois Rivieres, où elle fut élevée parmi les François.

Dans le temps qu'on faisoit la guerre aux Iroquois, elle fut prise par ces barbares, & menée captive dans leur pays. On a sçu depuis, que dans le sein de

l'infidélité même, elle conserva sa foi jusqu'à la mort. Elle eut de son mariage deux enfans, un garçon & une fille, qui est celle dont je parle : mais elle eut la douleur de mourir sans leur procurer la grace du Baptême. Une petite verole qui ravageoit le pays des Iroquois, l'enleva elle & son fils en peu de jours : Tegahkouita en fut attaquée comme les autres, mais elle ne succomba point à la violence du mal. Elle se trouva donc orpheline à l'âge de quatre ans sous la conduite de ses tantes, & au pouvoir d'un oncle qui étoit le plus distingué du village.

La petite verole lui avoit affoibli les yeux, & cette incommodité l'empêcha, pendant quelque temps, de paroître au grand jour. Elle demeuroit les jours entiers retirée dans sa cabane : peu-à-peu elle s'affectionna à la retraite, & dans la suite elle fit par goût, ce qu'elle avoit fait auparavant par nécessité. Cette inclination pour une vie retirée, si contraire au génie de la jeunesse Iroquoise, fut principalement ce qui conserva l'innocence de ses mœurs dans le séjour même de la corruption.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupa dans le domesti-

que à rendre à ses tantes tous les services dont elle étoit capable & qui convenoient à son sexe : elle piloit le Bled, elle alloit quérir de l'eau, elle portoit le bois : car c'est, parmi nos Sauvages, l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du temps elle le passoit à faire de petits ouvrages, pour lesquels elle avoit une adresse extraordinaire. Par-là elle évitoit deux écueils également funestes à l'innocence ; l'oisiveté, si ordinaire ici aux personnes du sexe, & qui est pour elle la source d'une infinité de vices ; & la passion extrême qu'elles ont de couler le temps dans des visites inutiles, de se montrer aux assemblées publiques, & d'y étaler leurs parures. Car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules nations civilisées ; les femmes de nos Sauvages, surtout les jeunes filles, affectent de paroître ornées de ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustemens consistent en certaines étoffes qu'elles achetent des Européens, en des manteaux de fourrure & en divers coquillages dont elles se couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds : elles s'en font des bracelets, des colliers, des pendans d'oreilles, des ceintures : elles en garnissent même leurs

ſouliers, car ce ſont-là toutes leurs richeſſes, & c'eſt parmi elles à qui ſe diſtinguera le plus par ces ſortes d'ajuſtemens.

La jeune Tegahkouita qui avoit naturellement de l'averſion pour toutes les parures propres de ſon ſexe, ne put réſiſter aux perſonnes qui lui tenoient lieu de pere & de mere; & pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornemens. Mais lorſqu'elle fut Chrétienne, elle s'en fit un grand crime, & elle expia cette complaiſance qu'elle avoit eue, par des larmes preſque continuelles, & par une ſévere pénitence.

M. de Thracy ayant été envoyé de la Cour pour mettre à la raiſon les nations Iroquoiſes qui déſoloient nos colonies, porta la guerre dans leur pays, & y brûla trois villages des *Agniez*. Cette expédition répandit la terreur parmi ces barbares, & ils en vinrent à des propoſitions de paix qu'on écouta. Leurs Députés furent bien reçus des François, la paix ſe conclut à l'avantage des deux nations.

On ſaiſit cette occaſion, qui paroiſſoit favorable, pour envoyer des Miſſionnaires aux Iroquois. Ils avoient déjà

quelque teinture de l'Evangile qui leur avoit été prêché par le Pere Jogues, ſur-tout ceux d'*Onnontagué*, parmi leſquels ce Pere avoit fixé ſa demeure. On ſçait que le Miſſionnaire reçut alors la récompenſe qu'il devoit attendre de ſon zèle : ces barbares le tinrent dans une dure captivité, & lui mutilerent les doigts : ce ne fut que par une eſpece de miracle qu'il ſe déroba pour un temps à leur fureur. Il ſemble pourtant que ſon ſang devoit être la ſemence du Chriſtianiſme dans cette terre infidelle ; le Pere Jogues ayant eu le courage d'aller l'année ſuivante continuer ſa Miſſion auprès de ces peuples qui l'avoient traité ſi inhumainement, finit ſa vie apoſtolique dans les ſupplices qu'ils lui firent endurer. Les travaux de ſes deux compagnons furent couronnés par une mort ſemblable ; & c'eſt ſans doute au ſang de ces premiers Apôtres de la nation Iroquoiſe, qu'on doit attribuer les bénédictions que Dieu répandit ſur le zèle de ceux qui leur ſuccederent dans le miniſtere évangélique.

Le Pere Fremin, le Pere Bruyas, & le Pere Pierron qui ſçavoient la langue du pays, furent choiſis pour accompagner les Députés Iroquois dans leur

retour, & pour confirmer de la part des François la paix qui venoit de leur être accordée. On confia aux Missionnaires les présens que faisoit le Gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares. Ils y arriverent dans le temps que ces peuples ont accoutumé de se plonger dans toute sorte de débauches, & personne ne se trouva en état de les recevoir.

Ce contre-temps procura à la jeune Tegahkouita l'avantage de connoître de bonne heure ceux dont Dieu vouloit se servir pour la conduire à une haute perfection : elle fut chargée de loger les Missionnaires & de subvenir à leurs besoins : sa modestie, & la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, toucherent les nouveaux hôtes ; elle de son côté fut frappée de leurs manieres affables, de leur assiduité à la priere, & des autres exercices dont ils partageoient la journée. Dieu la disposoit ainsi à la grace du Baptême, qu'elle auroit demandée, si les Missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village.

Le troisieme jour de leur arrivée ils furent appellés à *Tionnontoguen*, où se fit leur réception : elle fut des plus

ſolemnelles. Deux des Miſſionnaires s'établirent dans ce village; le troiſieme commença une Miſſion dans le village d'*Onneiout*, qui eſt à trente lieues au-delà dans les terres. L'année ſuivante on forma une troiſieme Miſſion à *Annontagué*. La quatrieme fut établie à *Tſonnontouan*, & la cinquieme au village de *Goiogoen*. Les nations des *Agniez* & des *Tſonnontouans* étant nombreuſes & ſéparées en pluſieurs bourgades, on fut obligé d'augmenter le nombre des Miſſionnaires.

Cependant, Tegahkouita entroit dans l'âge nubile, & ſes parens étoient intéreſſés à lui trouver un époux, parce que, ſelon la coutume du pays, le gibier que le mari tue à la chaſſe, eſt au profit de la femme, & de tous ceux de ſa famille. La jeune Iroquoiſe avoit des inclinations bien oppoſées aux deſſeins de ſes parens : elle avoit un grand amour pour la pureté, avant même qu'elle pût connoître l'excellence de cette vertu, & tout ce qui étoit capable de la ſouiller tant ſoit peu, lui faiſoit horreur. Ainſi, quand on lui propoſa de s'établir, elle s'en excuſa ſous divers prétextes, elle allégua ſur-tout ſa grande jeuneſſe, & le peu d'inclination

qu'elle avoit alors pour le mariage.

Ses parens parurent goûter ses raisons, mais peu après ils résolurent de l'engager lorsqu'elle y penseroit le moins, sans même lui laisser le choix de la personne avec qui ils vouloient l'unir. Ils jetterent les yeux sur un jeune homme dont l'alliance leur paroissoit avantageuse, & ils lui en firent faire la proposition aussi bien qu'à ceux de sa famille. L'affaire étant conclue de part & d'autre, le jeune homme entra le soir dans la cabane de celle qui lui étoit destinée, & il vint s'asseoir auprès d'elle. C'est ainsi que se font les mariages parmi nos Sauvages : bien que ces infideles poussent le libertinage & la dissolution jusqu'à l'excès, néanmoins il n'y a point de nation qui garde si scrupuleusement en public les bienséances de la plus exacte pudeur. Un jeune homme seroit à jamais deshonoré, s'il s'arrêtoit à converser publiquement avec une fille : quand il s'agit de mariage, c'est aux parens à traiter l'affaire, & il n'est pas permis aux parties intéressées de s'en mêler : il suffit même qu'on parle de marier un jeune Sauvage avec une jeune Indienne, pour qu'ils évitent avec soin de se voir & de se parler. Quand les

parens

parens agréent de part & d'autre le mariage, le jeune homme vient le ſoir dans la cabane de ſa future épouſe, & il s'aſſied auprès d'elle, c'eſt-à-dire, qu'il la prend pour femme, & qu'elle le prend pour mari.

Tegahkouita parut toute déconcertée quand elle vit ce jeune homme aſſis auprès d'elle : elle rougit d'abord, & ſe levant bruſquement, elle ſortit avec indignation de la cabane, & ne voulut point y rentrer que le jeune homme ne fût dehors. Cette fermeté outragea ſes parens, qui crurent recevoir par-là un affront, & ils réſolurent de ne pas en avoir le démenti. Ils tenterent encore d'autres ſtratagêmes, qui ne ſervirent qu'à faire éclater davantage la fermeté de leur niéce.

L'artifice n'ayant pas réuſſi, on eut recours à la violence. On la traita comme une eſclave, elle fut chargée de tout ce qu'il y avoit à faire de plus pénible & de plus rebutant, ſes actions les plus innocentes étoient interprétées malignement ; on lui reprochoit ſans ceſſe ſon peu d'attachement pour ſes parens, ſes manieres farouches & ſa ſtupidité, car c'eſt ainſi qu'on appelloit l'éloignement qu'elle avoit du

mariage ; on l'attribuoit à une haine ſecrete qu'elle portoit à la nation Iroquoiſe, parce qu'elle étoit de race Algonquine. Enfin, on mit tout en œuvre pour ébranler ſa conſtance.

La jeune fille ſouffrit tous ces mauvais traitemens avec une patience invincible ; & ſans rien perdre de ſon égalité d'ame & de ſa douceur naturelle, elle rendit tous les ſervices qu'on exigeoit d'elle, avec une attention & une docilité qui étoient au-deſſus de ſon âge & de ſes forces. Peu-à-peu ſes parens s'adoucirent, ils lui rendirent leurs bonnes graces, & ils ne l'inquiéterent plus ſur le parti qu'elle avoit pris.

En ce temps-là le Pere Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence au village de notre jeune Iroquoiſe, & il reçut ordre de ſes Supérieurs de s'y arrêter, bien qu'il ſemblât plus naturel que ce Pere allât ſe joindre à ſon frere qui avoit ſoin de la Miſſion des iroquois d'*Onnontagué*. Tegahkouita ne manqua pas d'aſſiſter aux Inſtructions & aux prieres qui ſe faiſoient tous les jours dans la Chapelle ; mais elle n'oſoit s'ouvrir ſur le deſſein qu'elle avoit depuis long-temps d'être Chrétienne : ſoit

qu'elle fût arrêtée par l'appréhension d'un oncle de qui elle dépendoit absolument, & à qui des raisons d'intérêt donnoient de l'aversion pour les Chrétiens ; soit que sa pudeur même la rendît trop timide, & l'empêchât de découvrir ses sentimens au Missionnaire.

Enfin, l'occasion de déclarer le desir qu'elle avoit d'être baptisée, se présenta à elle lorsqu'elle y pensoit le moins. Une blessure qu'elle s'étoit faite au pied l'avoit retenue au village, tandis que la plûpart des femmes faisoient dans les champs la récolte du bled d'Inde. Le Missionnaire prit ce temps-là pour faire sa tournée, & pour instruire à loisir ceux qui étoient restés dans leurs cabanes. Il entra dans celle de Tegahkouita. Cette bonne fille ne put retenir sa joie à la vue du Missionnaire : elle commença d'abord par lui ouvrir son cœur, en présence de ses compagnes même, sur l'empressement qu'elle avoit d'être admise au rang des Chrétiens : elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle auroit à surmonter de la part de sa famille, & dans ce premier entretien elle fit paroître un courage au-dessus de son sexe. La bonté de son naturel, la vivacité de son esprit, sa naïveté & sa candeur firent

juger au Miſſionnaire qu'elle feroit un jour de grands progrès dans la vertu; il s'appliqua particuliérement à l'inſtruire des vérités Chrétiennes, mais il ne crut pas devoir ſe rendre ſi-tôt à ſes inſtances, la grace du Baptême ne devant s'accorder aux adultes, ſur-tout dans ce pays-ci, qu'avec précaution & après de longues épreuves. Tout l'hyver fut employé à ſon inſtruction & à une recherche exacte de ſes mœurs.

Il eſt ſurprenant que malgré le penchant que les Sauvages ont à médire, ſur-tout les perſonnes du ſexe, il ne s'en trouvât aucune qui ne fît l'éloge de la jeune catéchumene : ceux mêmes qui l'avoient perſécutée le plus vivement, ne purent s'empêcher de rendre témoignage à ſa vertu. Le Miſſionnaire ne balança plus à lui adminiſtrer le ſaint Baptême, qu'elle demandoit avec une ſainte impatience. Elle le reçut le jour de Pâques de l'année 1676, & elle fut nommée Catherine; c'eſt ainſi que je l'appellerai dans la ſuite de cette lettre.

La jeune Néophyte ne ſongea plus qu'à remplir les engagemens qu'elle venoit de contracter. Elle ne voulut pas ſe borner à l'obſervation des pratiques

communes, elle ſe ſentoit appellée à une vie plus parfaite. Outre les inſtructions publiques auxquelles elle aſſiſtoit réguliérement, elle en demanda de particulieres pour ſa conduite intérieure. Ses prieres, ſes dévotions, ſes pénitences furent réglées, & elle fut ſi docile à ſe former, ſelon le plan de perfection qui lui avoit été tracé, qu'en peu de temps elle devint un modele de vertu.

Elle paſſa de la ſorte quelques mois aſſez paiſiblement. Ses parens mêmes ne parurent pas déſapprouver le nouveau genre de vie qu'elle menoit. Mais le Saint-Eſprit nous avertit par la bouche du Sage, que l'ame fidelle qui commence de s'unir à Dieu, doit ſe préparer à la tentation; & c'eſt ce qui ſe vérifia en la perſonne de Catherine. Sa vertu extraordinaire lui attira des perſécutions de ceux mêmes qui l'admiroient : ils regardoient une vie ſi pure comme un reproche tacite de leurs déréglemens; & dans le deſſein de la décréditer, ils s'efforcerent par divers artifices de donner atteinte à ſa pureté. La confiance que la Néophyte avoit en Dieu, la défiance qu'elle avoit d'elle-même, ſon aſſiduité à la priere, ſa délicateſſe de conſcience qui lui faiſoit

appréhender jusqu'à l'ombre même du péché, lui donnerent une victoire entiere sur les ennemis de sa pudeur.

L'exactitude avec laquelle elle se trouvoit tous les jours de Fête à la chapelle, fut la source d'un autre orage qui vint fondre sur elle du côté de ses proches. Le chapelet recité à deux chœurs est un des exercices de ces saints jours: cette espéce de psalmodie réveille l'attention des Néophytes, & anime leur dévotion. On y mêle des hymnes & des cantiques spirituels que nos Sauvages chantent avec beaucoup de justesse & d'agrément : ils ont l'oreille fine, la voix belle, & un goût rare pour la musique. Catherine ne se dispensoit jamais de cet exercice. On trouva mauvais dans la cabane qu'elle s'abstînt ces jours-là d'aller travailler comme les autres à la campagne ; on en vint à des paroles aigres, on lui reprocha que le Christianisme l'avoit amollie & l'accoutumoit à une vie fainéante ; on ne lui laissa même rien à manger, pour la contraindre, du moins par la faim, à suivre ses parens & à les aider dans leur travail. La Néophyte supporta constamment leurs reproches & leurs mépris, & elle aima mieux se passer ces jours-là de nourriture, que

de violer la loi qui ordonne la ſanctification des Fêtes, & de manquer à ſes pratiques ordinaires de piété.

Cette fermeté que rien n'ébranloit, irrita de plus en plus ſes parens infideles. Quand elle alloit à la chapelle, ils la faiſoient pourſuivre à coups de pierre par des gens ivres, ou qui faiſoient ſemblant de l'être; enſorte que pour ſe mettre à couvert de leurs inſultes, elle étoit ſouvent obligée de prendre des chemins détournés. Il n'y avoit pas juſqu'aux enfans qui la montroient au doigt, qui crioient après elle & qui l'appelloient par dériſion la Chrétienne. Un jour qu'elle étoit retirée dans ſa cabane, un jeune homme y entra bruſquement les yeux étincelans de colere, & la hache à la main qu'il leva comme pour le frapper : peut-être n'avoit-il d'autre deſſein que de l'effrayer. Quoi qu'il en ſoit des intentions de ce barbare, Catherine ſe contenta de baiſſer modeſtement la tête, ſans faire paroître la moindre émotion. Une intrépidité ſi peu attendue étonna ſi fort le Sauvage, qu'il prit auſſi-tôt la fuite, comme s'il avoit été épouvanté lui-même par quelque Puiſſance inviſible.

Ce fut dans ces exercices de patience

& de piété que Catherine passa l'été & l'automne qui suivirent son baptême. L'hyver lui procura un peu plus de tranquillité : elle ne laissa pas néanmoins d'avoir à souffrir quelques traverses, sur-tout de la part d'une de ses tantes ; c'étoit un esprit double & dangereux, qui ne pouvoit souffrir la vie réguliere de sa niéce, & qui censuroit jusqu'à ses actions & à ses paroles mêmes les plus indifférentes. C'est un usage parmi les Sauvages, que les oncles donnent le nom de filles à leurs niéces; & que réciproquement les niéces appellent leurs oncles du nom de pere : de-là vient que les cousins germains s'appellent communément freres. Il échappa une ou deux fois à Catherine d'appeller de son nom propre, & non pas de celui de pere, le mari de sa tante : c'étoit tout au plus une méprise ou un manque de réflexion. Il n'en falut pas davantage à cet esprit mal fait pour fonder une calomnie des plus atroces : elle jugea que cette maniere de s'exprimer qui lui paroissoit trop familiere, étoit l'indice d'une liaison criminelle, & à l'instant elle alla trouver le Missionnaire pour la décrier dans son esprit & lui faire perdre les sentimens d'estime qu'il avoit

pour la Néophyte. » Hé bien, lui dit-elle
» en l'abordant, Catherine, dont vous
» estimez tant la vertu, est pourtant
» une hypocrite qui vous trompe, elle
» vient en ma présence de solliciter
» mon mari au péché. Le Missionnaire qui
connoissoit cette femme pour un mauvais esprit, voulut sçavoir sur quoi fondé elle formoit une accusation de cette nature; & ayant appris ce qui avoit donné lieu à un soupçon si odieux, il lui fit une sévére réprimande, & la renvoya bien confuse. Quand il en parla ensuite à la Néophyte, elle lui répondit avec une candeur & une assurance qui ne s'emprunte gueres du mensonge. Ce fut en cette occasion qu'elle déclara, ce qu'on auroit peut-être ignoré, si elle n'avoit pas été mise à cette épreuve, que par la miséricorde du Seigneur elle ne se souvenoit pas d'avoir jamais terni la pureté de son corps, & qu'elle n'appréhendoit point de recevoir aucun reproche sur cet article au jour du Jugement.

Il étoit triste pour Catherine d'avoir tant de combats à soutenir, & de voir son innocence exposée sans cesse aux outrages & aux railleries de ses compatriotes; d'ailleurs elle avoit tout à crain-

dre dans un pays, où si peu de gens goûtoient encore les maximes de l'Evangile : elle souhaitoit passionnément de se transplanter dans une autre Mission, où elle pût servir Dieu en paix & en liberté : c'étoit le sujet de ses prieres les plus ferventes, c'étoit aussi l'avis du Missionnaire : mais la chose n'étoit pas facile à exécuter. Elle étoit sous la puissance d'un oncle attentif à toutes ses démarches, & incapable de goûter sa résolution par l'aversion qu'il portoit aux Chrétiens. Dieu qui exauce jusqu'aux simples desirs de ceux qui mettent en lui toute leur confiance, disposa toutes choses pour le repos & la consolation de la Néophyte.

Il s'étoit formé depuis peu, parmi les François, une colonie d'Iroquois. La paix qui étoit entre les deux Nations, donnoit la liberté à ces Sauvages de venir chasser sur nos terres : plusieurs d'entr'eux s'étoient arrêtés vers la prairie de la Madeleine : des Missionnaires de notre Compagnie qui y demeuroient, les rencontrerent, & les entretinrent à diverses fois de la nécessité du salut : Dieu agit en même temps sur leurs cœurs par l'impression de sa grace ; ces Barbares se trouverent tout-à-coup chan-

gés, & ils se rendirent sans peine à la proposition qu'on leur fit de renoncer à leur patrie, & de demeurer parmi nous. Ils reçurent le Baptême après les instructions & les épreuves accoutumées.

L'exemple & la piété de ces nouveaux Fideles attirerent avec eux plusieurs de leurs compatriotes, & en peu d'années la Mission de saint François Xavier du Sault (c'est ainsi qu'elle s'appelle) devint célebre par le grand nombre & par la ferveur extraordinaire des Néophytes. Pour peu qu'un Iroquois y eût fait de séjour, quoiqu'il n'eût d'autre dessein que de visiter ses parens & ses amis, il perdoit aussi-tôt le desir de retourner dans sa patrie. La charité des Néophytes alloit jusqu'à partager avec les nouveaux venus, les champs qu'ils n'avoient défrichés qu'avec beaucoup de peine; mais où elle éclatoit davantage, c'étoit dans l'empressement qu'ils faisoient paroître pour les instruire des vérites de la foi : ils y employoient les jours entiers, & souvent une partie de la nuit. Leurs discours, plein d'onction & de piété, faisoient de vives impressions sur les cœurs de leurs hôtes, & les transformoient, pour ainsi dire, en d'autres hommes. Tel qui peu aupa-

ravant ne respiroit que le sang & la guerre, devenoit doux, humble, docile & capable des plus grandes maximes de la Religion.

Ce zele ne se bornoit pas à ceux qui venoient les trouver, il les portoit encore à faire des excursions dans les différentes bourgades de leur Nation, & ils revenoient toujours accompagnés d'un grand nombre de leurs compatriotes. Le jour que Catherine reçut le baptême, le plus considérable des Agniez, après une excursion semblable, retourna à la Mission du Sault en compagnie de trente Iroquois de sa Nation qu'il avoit gagnés à Jesus-Christ. La Néophyte eût bien voulu le suivre; mais elle dépendoit, comme je l'ai dit, d'un oncle qui ne voyoit qu'à regret le dépeuplement de sa bourgade, & qui se déclaroit ouvertement l'ennemi de ceux qui pensoient à aller demeurer parmi les François.

Ce ne fut que l'année suivante qu'elle trouva les facilités qu'elle souhaitoit pour l'exécution de son dessein. Elle avoit une sœur adoptive qui s'étoit retirée avec son mari à la Mission du Sault. Le zele qu'avoient les nouveaux Fideles pour attirer leurs parens & leurs amis

dans la nouvelle Colonie, lui inſpira la même penſée à l'égard de Catherine : elle s'en ouvrit à ſon mari qui lui donna les mains. Celui-ci ſe joignit auſſi-tôt à un Sauvage de Lorette & à pluſieurs autres Néophites qui, ſous prétexte d'aller faire la traite des caſtors avec les Anglois, parcouroient les bourgades Iroquoiſes, à deſſein d'engager ceux de leur connoiſſance à les ſuivre, & à participer au bonheur de leur converſion.

A peine fut-il arrivé dans la bourgade de Catherine, qu'il l'avertit ſecrétement du ſujet de ſon voyage, & du deſir que ſa femme avoit de l'avoir auprès d'elle dans la Miſſion du Sault, dont il lui fit l'éloge en peu de paroles. Comme la Néophyte parut tranſportée de joie à ce diſcours, il l'avertit de ſe tenir prête à partir, auſſi-tôt qu'il ſeroit de retour d'un voyage qu'il ne faiſoit chez les Anglois, que pour ne point donner d'ombrage à ſon oncle. Cet oncle de Catherine étoit alors abſent, & n'avoit garde d'entrer dans aucun ſoupçon du deſſein de ſa niece. Catherine alla ſur le champ prendre congé du Miſſionnaire, & le prier de la recommander aux Peres qui gouvernoient la Miſſion du Sault. Le Miſſionnaire, de ſon

côté, qui ne pouvoit manquer d'approuver la résolution de la Néophyte, l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu, & lui donna les conseils qu'il jugea lui être nécessaires dans la conjoncture présente.

Comme le voyage du beau-frere n'étoit qu'un prétexte pour mieux cacher son dessein, il fut bientôt de retour à la bourgade; & dès le lendemain de son arrivée, il partit avec Catherine & avec le Sauvage de Lorette qui lui avoit tenu compagnie. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir dans le village que la Néophyte avoit disparu, & l'on se douta qu'elle avoit suivi les deux Sauvages. On dépêcha aussi-tôt un exprès vers son oncle pour lui en donner avis. Ce vieux Capitaine, jaloux de l'accroissement de sa nation, frémit de colere à cette nouvelle. A l'instant il chargea son fusil de trois balles, & courut après ceux qui emmenoient sa niece. Il fit tant de diligence, qu'il les joignit en peu de temps. Les deux Sauvages qui avoient prévu qu'on ne manqueroit pas de les poursuivre, avoient caché la Néophyte dans un bois épais, & s'étoient arrêtés comme s'ils eussent voulu prendre un peu de repos. Le vieillard fut

bien étonné de ne pas trouver ſa niece avec ces Sauvages : après un moment d'entretien qu'il eut avec eux, il ſe perſuada qu'il avoit cru trop légérement un premier bruit qui s'étoit répandu, & il retourna ſur ſes pas vers le village. Catherine regarda cette retraite ſubite de ſon oncle, comme un effet de la protection de Dieu ſur elle ; & continuant ſa route, elle arriva à la Miſſion du Sault ſur la fin de l'automne de l'année 1677.

Ce fut chez ſon beau-frere qu'elle alla loger. La cabane appartenoit à une Chrétienne des plus ferventes de ce lieu, nommée Anaſtaſie, dont le ſoin étoit d'inſtruire les perſonnes de ſon ſexe qui aſpiroient à la grace du baptême. Le zele avec lequel elle rempliſſoit les devoirs de cet emploi, ſes entretiens & ſes exemples charmerent Catherine ; mais ce qui l'édifia infiniment, ce fut la piété de tous les Fideles qui compoſoient cette nombreuſe Miſſion. Elle étoit ſur-tout frappée de voir des hommes devenus ſi différens de ce qu'ils avoient été lorſqu'ils demeuroient dans ſon pays ; elle comparoit leur vie exemplaire avec la vie licencieuſe qu'elle leur avoit vu mener ;

& reconnoiſſant le doigt de Dieu dans un changement ſi extraordinaire, elle le béniſſoit ſans ceſſe de l'avoir conduite dans cette terre de bénédiction.

Pour répondre à cette faveur du Ciel, elle crut qu'elle devoit ſe donner toute entiere à Dieu, ſans uſer d'aucune réſerve, & ſans ſe permettre le moindre retour ſur elle-même. Le lieu ſaint fit dès-lors tous ſes délices : elle s'y rendoit dès les quatre heures du matin ; elle entendoit la meſſe du point du jour; & aſſiſtoit enſuite à celle des Sauvages qui ſe dit au lever du ſoleil. Pendant le cours de la journée, elle interrompoit de temps en temps ſon travail pour aller s'entretenir avec Jeſus-Chriſt aux pieds des autels. Le ſoir elle revenoit encore à l'Egliſe & n'en ſortoit que bien avant dans la nuit. Quand elle étoit en prieres, elle paroiſſoit toute renfermée au-dedans d'elle-même ; le Saint-Eſprit l'éleva en peu de temps à un don ſi ſublime d'oraiſon, qu'elle paſſoit ſouvent pluſieurs heures de ſuite dans des communications intimes avec Dieu.

A cet attrait pour la priere, elle joignit une application preſque continuelle au travail ; & elle ſe ſoutenoit dans le travail par de pieux diſcours qu'elle te-

noit avec Anastasie, cette fervente Chrétienne dont j'ai parlé, & avec qui elle avoit lié une amitié très-étroite. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur la douceur qu'on goûte au service de Dieu, sur les moyens de lui plaire & d'avancer dans la vertu, sur quelque traits de la vie des Saints, sur l'horreur qu'on doit avoir du péché, & sur le soin d'expier, par la pénitence, ceux qu'on a eu le malheur de commettre. Elle finissoit la semaine par une recherche exacte de ses fautes & de ses imperfections, pour les effacer dans le Sacrement de Pénitence dont elle approchoit tous les samedis au soir : elle s'y disposoit par diverses macérations dont elle affligeoit son corps ; & quand elle s'accusoit des fautes mêmes les plus légeres, c'étoit avec des sentimens si vifs de componction, qu'elle fondoit en larmes, & que ses paroles étoient entrecoupées de soupirs & de sanglots. La haute idée qu'elle avoit de la majesté de Dieu, lui faisoit regarder la moindre offense avec horreur, & quand il lui en étoit échappé quelqu'une, elle ne pouvoit se la pardonner.

Des vertus si marquées ne me permirent pas de lui refuser plus long-temps

la permiſſion qu'elle me demandoit inſtamment de faire ſa premiere communion à la fête de Noël qui approchoit. C'eſt une grace qui ne s'accorde à ceux qui viennent de chez les Iroquois, qu'après bien des années & après beaucoup d'épreuves : mais la piété de Catherine la mettoit au-deſſus des regles ordinaires. Elle participa, pour la premiere fois de ſa vie, à la ſainte Euchariſtie avec une ferveur qui égaloit l'eſtime qu'elle faiſoit de cette grace, & les empreſſemens qu'elle avoit eus de l'obtenir. Toutes les autres fois qu'elle approcha de la ſainte Table, ce fut toujours avec les mêmes diſpoſitions. Son ſimple extérieur inſpiroit alors de la piété aux plus tiédes ; & lorſqu'il ſe faiſoit une communion générale, les Néophytes les plus vertueuſes s'empreſſoient à l'envi de ſe mettre auprès d'elle; parce que, diſoient-elles, la ſeule vue de Catherine leur ſervoit d'une excellente préparation pour communier dignement.

Après les fêtes de Noël, la ſaiſon étant propre pour la chaſſe, elle ne put ſe diſpenſer de ſuivre dans les bois ſa ſœur & ſon beau-frere. Elle fit voir alors qu'on peut ſervir le Seigneur dans

tous les lieux où sa providence nous conduit; elle ne relâcha rien de ses exercices ordinaires ; sa piété lui suggéra même de saintes pratiques pour suppléer à celles qui étoient incompatibles avec le séjour des forêts. Son temps étoit réglé pour toutes ses actions. Dès le matin, elle se mettoit en prieres, & elle ne les finissoit qu'avec celles que les Sauvages font en commun selon leur coutume. Le soir elle les continuoit bien avant dans la nuit. Quand les Sauvages prenoient leur repas pour se disposer à chasser tout le long du jour, elle se retiroit à l'écart pour faire oraison : c'étoit à peu près le temps qu'on a coutume d'entendre la Messe dans la Mission. Elle avoit placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvoit au bord d'un ruisseau : cet endroit solitaire lui tenoit lieu d'oratoire. Là elle se mettoit en esprit au pied des autels ; elle unissoit son intention à celle du Prêtre ; elle prioit son Ange Gardien d'assister pour elle au saint Sacrifice, & de lui en appliquer tout le fruit. Le reste de la journée, elle s'occupoit du travail avec les autres personnes de son sexe ; mais pour bannir les discours frivoles, & afin de s'entretenir dans l'union avec

Dieu, elle entamoit toujours quelque discours de piété, ou bien elle les invitoit à chanter des hymnes & des cantiques à la louange du Seigneur. Ses repas étoient très-sobres, & souvent elle ne mangeoit qu'à la fin du jour : encore mêloit-elle secrétement de la cendre aux viandes qu'on lui servoit, pour ôter à son goût toute la pointe qui en fait le plaisir. C'est une mortification qu'elle pratiqua toutes les fois qu'elle pouvoit n'être pas apperçue.

Le séjour des bois ne plaisoit guere à Catherine, bien qu'il soit si agréable aux femmes des Sauvages; parce que, débarrassées des soins domestiques, elles passent le temps dans les divertissemens & les festins. Elle soupiroit sans cesse après la saison où l'on a coutume de retourner au village. L'Eglise, la présence de Jesus-Christ dans l'auguste Sacrement de nos Autels, le saint Sacrifice de la Messe, les exhortations fréquentes, & les autres exercices de la Mission dont on est privé tandis qu'on est occupé de la chasse, étoient les seuls objets qui la touchassent. Elle avoit du dégoût pour tout le reste. Ainsi quand elle se vit une fois de retour à la Mission, elle se fit une loi de n'en plus sor-

tir. Elle y arriva vers le temps de la semaine sainte ; & c'est pour la premiere fois qu'elle assista aux cérémonies de ces saints jours.

Je ne m'arrêterai pas, mon Révérend Pere, à vous décrire ici combien elle fut attendrie d'un spectacle aussi touchant que celui des douleurs & de la mort d'un Dieu pour le salut des hommes ; elle répandit des larmes presque continuelles, & elle forma la résolution de porter le reste de ses jours dans son corps la mortification de Jesus-Christ. Depuis ce temps-là elle chercha toutes les occasions de se mortifier, soit pour expier des fautes légeres qu'elle regardoit comme autant d'attentats contre la Majesté divine, soit pour retracer dans elle l'image d'un Dieu crucifié pour notre amour. Les entretiens d'Anastasie qui lui parloit souvent des peines de l'enfer, & des rigueurs que les Saints ont exercées sur eux-mêmes, fortifierent l'attrait qu'elle avoit pour les austérités de la pénitence. Elle s'y sentit encore animée par un accident qui la mit en grand danger de perdre la vie. Elle coupoit un arbre dans le bois, qui tomba plutôt qu'elle ne l'avoit prévu : elle eut assez de temps pour éviter, en

ſe retirant, le gros de l'arbre qui l'auroit écraſée par ſa chûte; mais elle ne put échapper à une des branches qui lui frappa rudement la tête, & qui la jetta évanouie par terre. Elle revint peu après de ſon évanouiſſement, & on lui entendit prononcer doucement ces paroles: *Je vous remercie, ô bon Jeſus, de m'avoir ſecourue dans ce danger.* Elle ne douta point que Dieu ne l'eût conſervée pour lui donner le loiſir d'expier ſes péchés par la pénitence: c'eſt ce qu'elle déclara à une compagne qui ſe ſentoit appellée comme elle à une vie auſtere, & avec qui elle fut dans une liaiſon ſi intime, qu'elles ſe communiquoient l'une à l'autre ce qui ſe paſſoit de plus ſecret dans leur intérieur. Cette nouvelle compagne a eu tant de part à la vie de Catherine, que je ne puis me diſpenſer de vous en parler.

Thérèſe (c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit) avoit été baptiſée par le Pere Bruyas dans le pays des Iroquois: mais la licence qui régnoit parmi ceux de ſa nation, & les mauvais exemple qu'elle avoit ſans ceſſe devant les yeux, lui firent bientôt oublier les engagemens de ſon baptême. Le ſéjour même qu'elle faiſoit depuis quelque temps à la Miſſion

du Sault, où elle étoit venue demeurer avec sa famille, n'avoit produit qu'un médiocre changement dans ses mœurs. Une avanture des plus étranges qui lui arriva, opéra enfin sa conversion.

Elle étoit allée à la chasse avec son mari & un jeune neveu vers la riviere des *Outaouacs* : quelques autres Iroquois les joignirent en chemin, & ils formerent une troupe composée d'onze personnes; sçavoir, de quatre hommes, de quatre femmes & de trois jeunes gens. Therese seule étoit Chrétienne. La neige qui ne tomba que fort tard cette année-là, les mit hors d'état de chasser : leurs provisions furent bientôt consommées, & ils se virent réduits à manger quelques peaux qu'ils avoient apportées pour se faire des souliers : ils mangerent ensuite leurs souliers mêmes; & enfin, pressés par la faim, ils ne se nourrirent plus que des herbes & de l'écorce des arbres. Cependant le mari de Therèse tomba dangereusement malade, & obligea les chasseurs à s'arrêter. Deux d'entr'eux, sçavoir un *Agnié* & un *Tsonnontouan*, prirent le parti d'aller un peu au loin pour y chercher quelque bête, avec promesse d'être de retour au plus tard

dans dix jours. L'*Agnié* revint effectivement au temps marqué, mais il revint ſeul, & aſſura que le *Tſonnontouan* avoit péri de faim & de miſere. On le ſoupçonna de l'avoir tué, & d'avoir vécu de ſa chair : car il avouoit qu'il n'avoit trouvé aucune bête, & cependant il étoit plein de force & de ſanté. Peu de jours après le mari de Therèſe mourut avec un grand regret de n'avoir pas reçu le baptême, & le reſte de la troupe ſe mit en chemin pour gagner le bas de la riviere, & ſe rendre aux habitations Françoiſes. Après deux ou trois jours de marche, ils s'affoiblirent de telle ſorte, faute de nourriture, qu'ils ne purent plus avancer. Le déſeſpoir leur inſpira une étrange réſolution : ce fut de tuer quelques-uns de la bande, afin de faire vivre les autres. On jetta les yeux ſur la femme du Tſonnontouan & ſur ſes deux enfans, qui furent égorgés l'un après l'autre. Ce ſpectacle effraya Therèſe : elle avoit lieu de craindre le même traitement : alors elle réfléchit ſur le déplorable état de ſa conſcience : elle ſe repentit de s'être engagée dans les forêts, ſans s'être purifiée auparavant par une bonne confeſſion ; elle demanda pardon

à

à Dieu des-désordres de sa vie : elle promit de s'en confesser au plutôt, & d'en faire pénitence. Sa priere fut écoutée ; après des fatigues incroyables, elle arriva enfin au village avec quatre autres qui restoient de cette troupe. A la vérité, elle garda une partie de sa promesse, car elle se confessa aussi-tôt après son retour, mais elle fut plus lente à réformer ses mœurs, & à embrasser les rigueurs de la pénitence.

Un jour qu'elle considéroit la nouvelle église qu'on bâtissoit au Sault, lorsqu'on y transporta la Mission qui étoit auparavant à la prairie de la Madeleine, elle y rencontra Catherine qui regardoit aussi cet édifice : elles se saluerent l'une l'autre pour la premiere fois ; & pour entrer en conversation, Catherine lui demanda quel lieu de l'église étoit destiné pour les femmes. Therèse lui montra l'endroit où elle jugeoit qu'on les devoit placer. « Hélas! » reprit Catherine en soupirant, ce » n'est pas dans ce temple matériel que » Dieu se plaît davantage à demeurer, » c'est au-dedans de nous-mêmes qu'il » veut habiter : notre cœur est le temple qui lui est le plus agréable. Mais, » malheureuse que je suis, combien de

» fois l'ai-je forcé d'abandonner ce
» cœur où il vouloit régner lui ſeul ?
» & ne mériterois-je pas que, pour me
» punir de mon ingratitude, on me
» fermât à jamais l'entrée de ce temple
» qu'on éleve à ſa gloire? »

Ce ſentiment d'humilité toucha vivement le cœur de Therèſe : elle ſe ſentit preſſée en même-temps par les remords de ſa conſcience, d'exécuter enfin ce qu'elle avoit promis au Seigneur, & elle ne douta point que Dieu ne lui eût adreſſé cette ſainte fille pour la ſoutenir de ſes conſeils & de ſes exemples dans le nouveau genre de vie qu'elle vouloit embraſſer. Elle s'ouvrit donc à Catherine ſur les ſaints deſirs que Dieu lui inſpiroit, & inſenſiblement l'entretien les porta à ſe faire part de leurs penſées les plus ſecretes. Pour s'entretenir plus commodément, elles allerent s'aſſeoir au pied d'une croix qui eſt placée au bord du fleuve Saint Laurent. Cette premiere entrevue, où ſe découvrit la conformité de leurs ſentimens & de leurs inclinations, commença à ſerrer les liens d'une amitié ſainte qui dura juſqu'à la mort de Catherine. Depuis ce temps-là elles furent inſéparables; elles alloient enſemble à

l'église, dans les bois & au travail : elles s'animoient l'une l'autre au service de Dieu par des discours de piété, elles se communiquoient leurs peines & leurs répugnances, elles s'avertissoient de leurs défauts, elles s'encourageoient à la pratique des vertus austeres, & par-là elles se servirent infiniment l'une l'autre à avancer de plus en plus dans les voies de la perfection.

Dieu préparoit ainsi Catherine à un nouveau combat que son amour pour la virginité eut à soutenir. Des vues intéressées inspirerent à sa sœur le dessein de la marier : elle crut qu'il n'y avoit point de jeune homme dans la Mission du Sault, qui n'ambitionnât le bonheur d'être uni à une fille si vertueuse, & qu'ayant à choisir dans tout le village, elle auroit pour beau-frere quelqu'habile chasseur qui porteroit l'abondance dans la cabane. Elle s'attendoit bien à trouver des difficultés de la part de Catherine, car elle n'ignoroit pas les persécutions que cette généreuse fille avoit déja souffertes, & la constance avec laquelle elle les avoit soutenues : mais elle se persuada que la force de ses raisons l'emporteroit sur sa résistance. Elle la prit donc un jour en particulier.

& après lui avoir témoigné beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire, elle lui parla avec cette éloquence qui est si naturelle aux Sauvages, quand il s'agit de leur propre intérêt.

« Il faut l'avouer, ma chere sœur, » lui dit-elle avec un air plein de dou- » ceur & d'affabilité, vous avez de » grandes obligations au Seigneur de » vous avoir tirée, aussi-bien que nous, » de notre malheureuse patrie, & de » vous avoir conduite à la Mission » du Sault, où tout vous porte à la » piété. Si vous avez de la joie d'y » être, je n'en ai pas moins de » vous avoir auprès de moi : vous » l'augmentez tous les jours cette joie » par la sagesse de votre conduite qui » vous attire l'estime & l'approbation » générale. Il ne vous reste plus qu'une » chose à faire, qui mettra le comble » à notre bonheur, c'est de songer sé- » rieusement à vous établir par un bon » & solide mariage. Toutes les filles » prennent parmi nous ce parti; vous » êtes en âge de le prendre comme » elles, & vous y êtes obligée plus » particuliérement que d'autres, soit » pour éviter les occasions du péché, » soit pour subvenir aux nécessités de

» la vie. Il est vrai que nous nous fai-
» sons un plaisir, votre beau-frere &
» moi, de vous les fournir, mais vous
» sçavez qu'il est sur le penchant de
» l'âge, & que nous sommes chargés
» d'une nombreuse famille. Si nous ve-
» nions à vous manquer, à qui auriez-
» vous recours? Croyez-moi, Cathe-
» rine, mettez-vous à couvert des mal-
» heurs qui accompagnent l'indigence,
» pensez au plutôt à les prévenir pen-
» dant que vous pouvez le faire si
» aisément, & d'une maniere si avan-
» tageuse pour vous & pour notre fa-
» mille ».

Catherine ne s'attendoit à rien moins qu'à une proposition de cette nature : mais sa complaisance & le respect qu'elle avoit pour sa sœur lui firent dissimuler sa peine, & elle se contenta de lui répondre, en la remerciant de ses avis, que la chose étoit de conséquence, & qu'elle y penseroit sérieusement. C'est ainsi qu'elle éluda cette premiere attaque. Aussi-tôt elle vint me trouver pour se plaindre amérement des importunes sollicitations de sa sœur. Comme je ne paroissois pas me rendre tout-à-fait à ses raisons, & que pour l'éprouver j'appuyois sur celles qui pouvoient la faire

pencher vers le mariage. « Ah! mon » Pere, me dit-elle, je ne ſuis plus à » moi, je me ſuis donnée toute entiere » à Jeſus-Chriſt, il ne m'eſt pas poſſi- » ble de changer de maître. La pau- » vreté dont on me menace ne me » fait pas peur : il faut ſi peu de choſe » pour fournir aux beſoins de cette » miſérable vie, que mon travail peut » y ſuffire, & je trouverai toujours » quelque méchant haillon pour me » couvrir ». Je la renvoyai en lui diſant qu'elle ſe conſultât bien elle-même, que la choſe méritoit qu'elle y fît des attentions ſérieuſes.

A peine fut-elle de retour à la cabane, que ſa ſœur, impatiente de l'amener à ſon ſentiment, la preſſa de nouveau de fixer ſes irréſolutions par un établiſſement utile. Mais ayant jugé par la réponſe de Catherine, qu'il n'y avoit rien à gagner ſur ſon eſprit, elle ſçut mettre dans ſes intérêts Anaſtaſie, que l'une & l'autre regardoient comme leur mere. Celle-ci crut aiſément que Catherine prenoit trop légérement ſa réſolution, & elle employa tout l'aſcendant que ſon âge & ſa vertu lui donnoient ſur l'eſprit de cette jeune fille, pour lui perſuader que le mariage

étoit le seul parti qu'elle eût à prendre.

Cette démarche n'eut pas plus de succès que l'autre, & Anastasie qui avoit trouvé jusques-là tant de docilité dans Catherine, fut extrêmement surprise du peu de déférence qu'elle avoit pour ses conseils. Elle lui en fit des reproches amers, & la menaça de m'en porter ses plaintes. Catherine la prévint, & après m'avoir raconté les peines qu'on lui faisoit pour la déterminer à prendre un parti qui étoit si peu de son goût, elle me pria de l'aider à consommer le sacrifice qu'elle vouloit faire d'elle-même à Jesus-Christ, & de la mettre à couvert des contradictions qu'elle avoit à souffrir de la part d'Anastasie & de sa sœur. Je louai son dessein, mais en même-temps je lui conseillai de prendre encore trois jours pour délibérer sur une affaire de cette importance, & de faire pendant ce temps-là des prieres extraordinaires, afin de mieux connoître la volonté de Dieu : après quoi si elle persistoit dans sa résolution, je lui promis de mettre fin aux importunités de ses parentes. Elle acquiesça d'abord à ce que je lui proposois, mais un demi-quart-d'heure après, elle revint me trouver. « C'en » est fait, me dit-elle en m'abordant,

» il n'eſt plus queſtion de délibérer;
» mon parti eſt pris depuis long-temps;
» non, mon Pere, je n'aurai jamais
» d'autre époux que Jeſus-Chriſt ». Je ne crus pas devoir m'oppoſer davantage à une réſolution qui me paroiſſoit ne lui être inſpirée que par le Saint Eſprit: je l'exhortai donc à la perſévérance, & je l'aſſurai que je prendrois ſa défenſe contre tous ceux qui voudroient déſormais l'inquiéter ſur cet article. Cette réponſe lui rendit ſa premiere tranquillité, & rétablit dans ſon ame cette paix intérieure qu'elle conſerva juſqu'à la fin de ſa vie.

A peine ſe fut-elle retirée, qu'Anaſtaſie vint ſe plaindre à ſon tour de ce que Catherine n'écoutoit aucun conſeil, & ne ſuivoit que ſa propre fantaiſie. Elle alloit continuer, lorſque je l'interrompis, en lui diſant que j'étois inſtruit de ſon mécontentement, mais que je m'étonnois qu'une ancienne Chrétienne comme elle, déſapprouvât une action qui méritoit les plus grands éloges; & que ſi elle avoit de la foi, elle devoit connoître quel eſt le prix d'un état auſſi ſublime que celui de la virginité, qui rend des hommes fragiles ſemblables aux Anges mêmes.

A ces paroles, Anastasie revint comme d'un profond assoupissement ; & comme elle avoit un grand fonds de piété, elle se blâma aussi-tôt elle-même ; elle admira le courage de cette vertueuse fille, & dans la suite elle fut la premiere à la fortifier dans la sainte résolution qu'elle avoit prise. C'est ainsi que Dieu tourna ces différentes contradictions au bien de sa servante. Ce fut aussi pour Catherine un nouveau motif de servir Dieu avec plus de ferveur ; elle ajouta de nouvelles pratiques à ses exercices ordinaires de piété ; toute infirme qu'elle étoit, elle redoubla son application au travail, ses veilles, ses jeûnes & ses autres austérités.

C'étoit alors la fin de l'automne, où les Sauvages ont accoutumé de se mettre en marche pour aller chasser pendant l'hyver dans les forêts. Le séjour que Catherine y avoit déja fait, & la peine qu'elle avoit eue de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvoit au village, lui avoit fait prendre la résolution, comme je l'ai dit, de n'y jamais retourner de sa vie. Je crus cependant que le changement d'air & la nourriture, qui est meilleure dans les forêts, pourroit rétablir sa santé, laquelle étoit fort

altérée ; c'eſt pourquoi je lui conſeillai de ſuivre ſa famille & les autres qui alloient à la chaſſe. Elle me répondit, avec cet air plein de piété, qui lui étoit ſi naturel : « Il eſt vrai, mon Pere, que » le corps eſt traité plus délicatement » dans les bois ; mais l'ame y languit, & » ne peut y raſſaſier ſa faim ; au contraire, » dans le village, le corps ſouffre, j'en » conviens, mais l'ame trouve ſes dé- » lices auprès de Jeſus-Chriſt. Eh bien, » j'abandonne volontiers ce miſérable » corps à la faim & à la ſouffrance, » pourvu que mon ame ait ſa nour- » riture ordinaire.

Elle reſta donc pendant tout l'hyver au village, où elle ne vécut que de bled d'inde, & où elle eut effectivement beaucoup à ſouffrir. Mais non contente de n'accorder à ſon corps que des alimens inſipides, qui pouvoient à peine le ſoutenir, elle le livra encore à des auſtérités & à des pénitences exceſſives, ſans prendre conſeil de perſonne, ſe perſuadant que lorſqu'il s'agiſſoit de ſe mortifier, elle pouvoit s'abandonner à tout ce que lui inſpiroit ſa ferveur. Elle étoit portée à ces ſaints excès par les grands exemples de mortifications qu'elle avoit ſans ceſſe devant les yeux. L'eſprit de

pénitence régnoit parmi les Chrétiens du Sault ; les jeûnes, les diſciplines ſanglantes, les ceintures garnies de pointes de fer, étoient des auſtérités communes. Quelques-uns d'eux ſe diſpoſerent, par ces macérations volontaires, à ſouffrir conſtamment les plus affreux ſupplices.

La guerre s'étoit allumée entre les François & les Iroquois : ceux-ci inviterent leurs compatriotes, qui étoient à la Miſſion du Sault, à revenir dans leurs pays, où ils leur promettoient une entiere liberté pour l'exercice de leur Religion. Le refus qui ſuivit de ſemblables offres, les tranſporta de fureur, & les Chrétiens Iroquois qui demeuroient au Sault furent déclarés auſſi-tôt ennemis de la Patrie. Un parti d'Iroquois, qui en ſurprit quelques-uns à la chaſſe, les emmena dans leur pays : ils y furent brûlés à petit feu. Ces généreux fideles, au milieu des plus cuiſantes douleurs, prêchoient Jeſus-Chriſt à ceux qui les tourmentoient ſi cruellement, & les conjuroient d'embraſſer au plutôt le Chriſtianiſme pour ſe délivrer des feux éternels. Un, entre autres, nommé Etienne, ſignala ſa conſtance & ſa foi : il étoit environné de flammes & de fers ardens ; ſans ceſſe il encourageoit ſa femme, qui

souffroit le même supplice, à invoquer avec lui le saint nom de Jesus. Etant prêt d'expirer, il ranima tout ce qu'il avoit de force, & à l'exemple de son saint Patron, il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité. Plusieurs de ces barbares, touchés d'un spectacle qui leur étoit si nouveau, abandonnerent leur pays & vinrent à la Mission du Sault pour demander le Baptême, & y vivre selon les loix de l'Evangile.

Les femmes ne cédoient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'elles faisoient paroître pour une vie pénitente ; elles alloient même à des excès que nous avions soin de modérer quand ils venoient à notre connoissance. Outre les instrumens ordinaires de mortification qu'elles emploioient, elles trouvoient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se mettoient dans la neige lorsque le froid étoit le plus piquant ; d'autres se dépouilloient jusqu'à la ceinture, dans des lieux écartés, & demeuroient long-temps exposées aux rigueurs de la saison, sur les bords d'une riviere glacée, où le vent souffloit avec fureur. Il y en a eu qui, après avoir

rompu la glace des étangs, s'y plongeoient jusqu'au col, autant de temps qu'il en falloit pour réciter plusieurs dixaines de leur Rosaire. Une entr'autres s'y plongea trois nuits de suite, ce qui lui causa une fievre si violente, qu'elle en pensa mourir. Une autre me surprit extrêmement par sa simplicité : j'appris que non contente d'avoir usé de cette mortification, elle avoit aussi plongé sa fille, qui n'avoit que trois ans, dans une riviere glacée, & l'en avoit retirée à demi-morte. Comme je lui reprochois vivement son indiscrétion, elle me répondit, avec une naiveté surprenante, qu'elle n'avoit pas cru mal faire, & que dans la pensée où elle étoit que sa fille pourroit bien un jour offenser le Seigneur, elle avoit voulu lui imposer par avance la peine que mériteroit son péché.

Quoique ceux qui faisoient ces mortifications, fussent attentifs à en dérober la connoissance au public, Catherine, qui avoit l'esprit vif & pénétrant, ne laissa pas, sur diverses apparences, de conjecturer ce qu'ils tenoient si secret ; & comme elle étudioit tous les moyens de témoigner de plus en plus son amour à Jesus-Christ, elle s'attachoit à exami-

ner tout ce qui se faisoit d'agréable au Seigneur, pour le mettre aussi-tôt en pratique. C'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montréal, où elle vit pour la premiere fois des Religieuses, elle fut si charmée de leur piété & de leur modestie, qu'elle s'informa curieusement de la maniere dont vivoient ces saintes filles, & des vertus qu'elles pratiquoient. Ayant appris que c'étoit des Vierges chrétiennes, qui s'étoient consacrées à Dieu par un vœu de continence perpétuelle, elle ne me donna aucun repos que je ne lui eusse accordé la permission de faire le même sacrifice d'elle-même, non plus par une simple résolution de garder la virginité, comme elle l'avoit déja fait, mais par un engagement irrévocable, qui l'obligeât d'être à Dieu sans retour. Je ne lui donnai mon consentement qu'après l'avoir bien éprouvée, & m'être assuré de nouveau que c'étoit l'esprit de Dieu qui agissoit dans cette bonne fille, & qui lui inspiroit un dessein dont il n'y avoit jamais eu d'exemple parmi les sauvages.

Elle choisit pour cette grande action le jour qu'on célebre la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Un moment après que Notre Seigneur se

fut donné à elle dans la sainte communion, elle prononça, avec une ferveur admirable, le vœu qu'elle faisoit de virginité perpétuelle ; elle s'adressa ensuite à la Sainte Vierge, à qui elle avoit une dévotion très-tendre, pour la prier de présenter à son Fils l'oblation qu'elle venoit de lui faire d'elle-même ; après quoi elle passa plusieurs heures aux pieds des Autels, dans un grand recueillement d'esprit, & dans une parfaite union avec Dieu.

Depuis ce temps-là Catherine ne tint plus à la terre, & elle aspira sans cesse au Ciel, où elle avoit fixé tous ses desirs. Il sembloit même qu'elle goûtoit par avance les douceurs de ce bienheureux séjour ; mais son corps n'étoit pas assez robuste pour soutenir le poids de ses austérités, & l'application continuelle de son esprit à se maintenir dans la présence de Dieu. Il lui prit une maladie violente, dont elle ne s'est jamais bien rétablie ; il lui en resta toujours un mal d'estomac, accompagné de fréquens vomissemens, & d'une fièvre lente qui la mina peu à peu, & la jetta dans une langueur qui la consuma insensiblement.

Cependant, on eût dit que son ame prenoit de nouvelles forces à mesure que

ſon corps dépériſſoit : plus elle appro-choit de ſon terme, plus on voyoit éclater dans elle les vertus éminentes qu'elle avoit pratiquées avec tant d'édification. Je ne m'arrêterai ici à vous rapporter que celles qui ont fait le plus d'impreſſion, & qui étoient comme la ſource & le principe de toutes les autres.

Elle avoit un tendre amour pour Dieu. Son unique plaiſir étoit de ſe tenir recueillie en ſa préſence ; de méditer ſes grandeurs & ſes miſéricordes ; de chanter ſes louanges, & de chercher continuellement les moyens de lui plaire. C'étoit principalement pour n'être pas diſtraite par d'autres penſées, qu'elle ſe plaiſoit ſi fort à la ſolitude. Anaſtaſie & Therèſe étoient les deux ſeules Chrétiennes avec qui elle ſe trouvât volontiers, parce qu'elles parloient bien de Dieu, & que leurs entretiens ne reſpiroient que le divin amour.

De-là venoient cette dévotion particuliere qu'elle avoit pour la ſainte Euchariſtie & pour la Paſſion du Sauveur. Ces deux myſteres de l'amour d'un Dieu, caché ſous le voile euchariſtique, & mourant ſur une croix, occupoient ſans ceſſe ſon eſprit, &

embrâſoient ſon cœur des plus pures flammes de la charité. On la voyoit tous les jours paſſer des heures entieres aux pieds des autels, immobile & comme tranſportée hors d'elle-même ; ſes yeux expliquoient ſouvent les ſentimens de ſon cœur, par l'abondance des larmes qu'ils répandoient, & elle trouvoit dans ces larmes de ſi grandes délices, qu'elle étoit comme inſenſible à la froideur des plus rudes hyvers. Quelquefois la voyant tranſie de froid, je la renvoyois dans ſa cabane pour s'y chauffer : elle obéiſſoit à l'inſtant ; mais un moment après, elle revenoit à l'Egliſe, & y continuoit de longs entretiens avec Jeſus-Chriſt.

Pour entretenir ſa dévotion au myſtere de la Paſſion du Sauveur, & l'avoir toujours préſente à ſa mémoire, elle portoit au col un petit crucifix que je lui avois donné ; elle le baiſoit ſans ceſſe avec des ſentimens de la plus tendre compaſſion pour Jeſus ſouffrant, & de la plus vive reconnoiſſance pour le bienfait de notre rédemption. Un jour, voulant particuliérement honorer Jeſus-Chriſt dans ce double myſtere de ſon amour, après avoir reçu la ſainte communion, elle fit une oblation perpétuelle de ſon ame à Jeſus dans l'Eucha-

riftie, & de fon corps à Jefus attaché à la croix; & dès-lors, elle fut ingénieufe à imaginer tous les jours de nouvelles manieres d'affliger & de crucifier fa chair.

Quand elle alloit dans les bois pendant l'hyver, elle fuivoit de loin fes compagnes, elle ôtoit fes fouliers, & marchoit nuds pieds fur la glace & fur la neige. Ayant oui-dire à Anaftafie que de tous les tourmens, celui du feu étoit le plus affreux, & que la conftance des Martyrs qui avoient fouffert ce fupplice, pour défendre leur foi, devoit être d'un grand mérite auprès du Seigneur, la nuit fuivante, elle fe brûla les pieds & les jambes avec un tifon ardent, à peu près de la même maniere que les Iroquois brûlent leurs efclaves, fe perfuadant que par cette action elle fe déclaroit l'efclave de fon Sauveur. Une autre fois, elle parfema la natte où elle fe couchoit, de groffes épines dont les pointes étoient fort aigues, & à l'exemple de faint Benoît & du Bienheureux Louis de Gonzague, elle fe roula trois nuits de fuite fur ces épines, qui lui cauferent des douleurs très-vives. Elle en eut le vifage tout pâle & tout défait, ce qu'on attribuoit à fes indifpofitions. Mais Thérefe, cette

compagne en qui elle avoit pris tant de confiance, ayant découvert la source de cette pâleur extraordinaire, lui en fit scrupule, en lui déclarant que c'étoit offenser Dieu que de se livrer à ces sortes d'austérités, sans la permission de son Confesseur. Catherine, qui trembloit aux seules apparences du péché, vint aussi-tôt me trouver, pour m'avouer sa faute & en demander pardon à Dieu. Je la blâmai de son indiscrétion, & lui ordonnai d'aller jetter ces épines au feu. Elle le fit aussi-tôt; car elle avoit une soumission aveugle aux volontés de ceux qui gouvernoient sa conscience; & quelque éclairée qu'elle fût des lumieres dont Dieu la favorisoit, elle ne fit jamais paroître le moindre attachement à son propre sens.

Sa patience étoit à l'épreuve de tout. Au milieu de ses infirmités continuelles, elle conserva toujours une paix & une égalité d'ame qui nous charmoient. Il ne lui échappa jamais, ou de se plaindre ou de donner le moindre signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie, ses souffrances furent extraordinaires : elle étoit obligée de se tenir jour & nuit dans la même posture, & le moindre mouvement lui causoit des douleurs très-

aigues. Quand ces douleurs se faisoient sentir avec le plus de vivacité, c'étoit alors qu'elle paroissoit plus contente ; s'estimant heureuse, comme elle le disoit elle-même, de vivre & de mourir sur la croix, & unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur.

Comme elle étoit remplie de foi, elle avoit une haute idée de tout ce qui a rapport à la Religion ; c'est aussi ce qui lui inspiroit un respect particulier pour ceux que Dieu appelle au ministere évangélique. Son espérance étoit ferme, son amour désintéressé, servant Dieu pour Dieu même, par le seul desir de lui plaire. Sa dévotion étoit tendre jusqu'aux larmes, son union avec Dieu intime & continuelle, ne le perdant jamais de vue dans toutes ses actions, ce qui l'éleva en peu de temps à un état d'oraison très-sublime.

Enfin, rien ne fut plus remarquable dans Catherine que cette pureté angélique dont elle fut si jalouse, & qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir. Ce fut un miracle de la grace, qu'une jeune Iroquoise ait eu tant d'attrait pour une vertu si peu connue dans son pays, & qu'elle ait vécu dans une si grande innocence de mœurs pendant vingt années

qu'elle a demeuré dans le centre même du libertinage & de la dissolution. C'est cet amour pour la pureté qui produisoit dans son cœur cette tendre affection pour la Reine des Vierges. Catherine ne parloit jamais de Notre-Dame qu'avec transport ; elle avoit appris par cœur ses Litanies, & elle les récitoit tous les soirs en particulier après les prieres communes de la cabane. Elle portoit toujours sur elle un chapelet qu'elle récitoit plusieurs fois le jour. Les Samedis & les autres jours qui sont particuliérement consacrés à l'honorer, elle faisoit des austérités extraordinaires, & elle s'attachoit à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ses vertus. Elle redoubloit sa ferveur lorsqu'on célébroit quelqu'une de ses Fêtes, & elle choisissoit ces saints jours pour faire à Dieu quelque nouveau sacrifice, ou pour renouveller ceux qu'elle avoit déja faits.

Une vie si sainte devoit être suivie de la plus précieuse mort. Ce fut aussi dans les derniers momens de sa vie, qu'elle nous édifia le plus par la pratique de ces vertus, & sur-tout par sa patience & par son union avec Dieu. Elle se trouva fort mal vers le temps où les hommes sont à la chasse dans les forêts, & où

les femmes ſont occupées depuis le matin juſqu'au ſoir dans la campagne. Alors ceux qui ſont malades reſtent ſeuls le long du jour dans leur cabane avec un plat de bled d'inde, & un peu d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte. Ce fut dans cet abandon que Catherine paſſa tout le temps de ſa derniere maladie. Mais ce qui auroit accablé une autre de triſteſſe, contribuoit à augmenter ſa joie, en lui fourniſſant de quoi augmenter ſon mérite. Accoutumée à s'entretenir ſeule avec Dieu, elle mettoit à profit ſa ſolitude, & elle s'en ſervoit pour s'attacher davantage à ſon Créateur par des prieres & par des méditatious ferventes.

Cependant le temps de ſon dernier ſacrifice approchoit, & ſes forces diminuoient chaque jour. Elle baiſſa conſidérablement le mardi de la ſemaine-ſainte, & je jugeai à propos de lui donner le ſaint Viatique, qu'elle reçut avec ſes ſentimens ordinaires de piété. Je voulois lui adminiſtrer en même temps l'Extrême-onction, mais elle me dit que rien ne preſſoit encore, & ſur ſa parole je crus pouvoir différer juſqu'au lendemain matin. Elle paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans de fervens entretiens avec

Notre-Seigneur, & avec la ſainte Vierge. Le mercredi matin elle reçut la derniere onction avec les mêmes ſentimens de piété, & ſur les trois heures après midi, après avoir prononcé les ſaints noms de Jesus & de Marie, elle entra dans une douce agonie, après quoi elle perdit tout-à-fait l'uſage de la parole. Comme elle conſerva une parfaite connoiſſance juſqu'au dernier ſoupir, je m'apperçus qu'elle s'efforçoit de former intérieurement tous les actes que je lui ſuggérois. Après une petite demi-heure d'agonie, elle expira paiſiblement, comme ſi elle fut entrée dans un doux ſommeil.

Ainſi mourut Catherine Tegahkouita dans la vingt-quatrieme année de ſon âge, ayant rempli cette Miſſion de l'odeur de ſes vertus, & de l'opinion qu'elle y laiſſa de ſa ſainteté. Son viſage qui avoit été extrêmement exténué par ſes maladies & par ſes auſtérités continuelles, parut ſi changé & ſi agréable quelques momens après ſa mort, que les Sauvages qui étoient préſens ne pouvoient en marquer aſſez leur étonnement, & qu'on eût dit qu'un rayon de la gloire, dont il y avoit lieu d'eſpérer qu'elle venoit de prendre poſſeſſion, re-

jailliſſoit juſques ſur ſon corps. Deux François qui venoient de la prairie de la Magdeleine, pour aſſiſter le jeudi matin au ſervice, la voyant étendue ſur ſa natte avec ce viſage ſi frais & ſi doux, ſe dirent l'un à l'autre : Voilà une jeune femme qui dort bien paiſiblement. Mais ils furent bien ſurpris quand ils apprirent un moment après que c'étoit le corps de Catherine qui étoit décédée ; ils retournerent auſſi-tôt ſur leurs pas, ils ſe mirent à genoux à ſes pieds, & ſe recommanderent à ſes prieres. Ils voulurent même donner une marque publique de la vénération qu'ils avoient pour la défunte, en faiſant faire à l'inſtant un cercueil pour enfermer ces ſaintes reliques.

Je me ſers de ce terme, Mon Révérend Pere, avec d'autant plus de confiance, que Dieu ne tarda pas à honorer la mémoire de cette vertueuſe fille, par une infinité de guériſons miraculeuſes, qui ſe ſont faites après ſa mort, & qui ſe font encore tous les jours par ſon interceſſion. C'eſt ce qui eſt connu, non-ſeulement des Sauvages, mais encore des François qui ſont à Québec & à Montreal, & qui viennent ſouvent à ſon tombeau pour y accomplir leurs vœux, ou pour la remercier des graces qu'elle leur

leur a obtenues du Ciel. Je pourrois vous rapporter ici un grand nombre de ces guérisons miraculeuses, qui ont été attestées par des gens dont les lumieres & la probité ne peuvent être suspectes; mais je me contente de vous faire part du témoignage de deux personnes remplies de vertu & de mérite, qui ont éprouvé eux-mêmes le pouvoir de cette sainte fille auprès de Dieu, & qui ont cru devoir en laisser un monument public à la postérité, pour satisfaire tout à la fois & leur piété & leur reconnoissance.

Le premier témoignage est de M. de la Colombiere, Chanoine de la Cathédrale de Quebec, Grand-Vicaire du Diocèse. Il s'explique en ces termes:

« Ayant été malade à Quebec l'année » passée, depuis le mois de Janvier » jusqu'au mois de Juin, d'une fievre » lente, contre laquelle tous les remedes » avoient été inutiles, & d'un flux que » l'Epikakouena même n'avoit pu guérir; » on jugea à propos que je fisse le vœu, » au cas qu'il plût à Dieu de faire cesser » ces deux maladies, de monter à la Mission de saint François Xavier, pour » prier sur le tombeau de Catherine » Tegahkouita. Dès le jour même la » fiévre cessa, & le flux étant beaucoup

» diminué, je m'embarquai quelques
» jours après pour m'acquitter de mon
» vœu. A peine eus-je fait le tiers du
» chemin, que je me trouvai parfaite-
» ment guéri. Comme ma santé est quel-
» que chose de si inutile, que je n'au-
» rois osé la demander, si la déférence
» que je dois avoir pour des serviteurs
» de Dieu, ne m'y avoit obligé, on
» ne peut raisonnablement s'empêcher
» de croire que Dieu, en m'accordant
» cette grace, n'a point eu d'autre vue
» que celle de faire connoître le crédit
» que cette bonne fille a auprès de lui.
» Pour moi je craindrois de retenir la
» vérité dans l'injustice, & de refuser
» aux Missions de Canada la gloire qui
» leur est due, si je ne témoignois,
» comme je fais, que je suis redevable
» de ma guérison à cette Vierge Iro-
» quoise. C'est pourquoi je donne la
» présente attestation avec tous les sen-
» timens de reconnoissance dont je suis
» capable, pour augmenter, si je puis,
» la confiance que l'on a en ma bien-
» faitrice, mais encore plus pour exci-
» ter le desir d'imiter ses vertus. Fait à
» Villemarie, le 14 Septembre 1696.

» J. DE LA COLOMBIERE, P. J. Cha-
» noine de la Cathédrale de Quebec ».

Le ſecond témoignage eſt de M. du Luth, Capitaine d'un Détachement de la Marine, & Commandant au Fort Frontenac. C'eſt ainſi qu'il parle :

» Je ſouſſigné, certifie à qui il ap-
» partiendra, qu'étant tourmenté de la
» goutte depuis vingt-trois ans, avec
» de ſi grandes douleurs qu'elle ne me
» donnoit pas du repos l'eſpace de trois
» mois, je m'adreſſai à Catherine Te-
» gahkouita, Vierge Iroquoiſe, décédée
» au Sault Saint-Louis en opinion de
» ſainteté, & je lui promis de viſiter
» ſon tombeau, ſi Dieu me rendoit la
» ſanté par ſon interceſſion. J'ai été ſi
» parfaitement guéri, à la fin d'une
» neuvaine que je fis faire en ſon hon-
» neur, que depuis quinze mois je n'ai
» ſenti aucune atteinte de mes gouttes.
» Fait au Fort Frontenac, ce 15 Août
» 1696.

» J. DU LUTH, Capitaine d'un Dé-
» tachement de la Marine, Commandant
» au Fort Frontenac ».

J'ai cru que le récit des vertus de cette ſainte fille, née au milieu de la gentilité & parmi les ſauvages, pourroit ſervir à édifier les perſonnes qui, étant nées dans le ſein du Chriſtianiſme, ont encore de plus grands ſecours pour

s'élever à une haute ſainteté. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Chollenec, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus en la nouvelle France, au Pere Jean-Baptiſte Du Halde, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

J'apprends avec beaucoup de conſolation qu'on a été édifié en France du précis que j'y ai envoyé des vertus de la jeune vierge Iroquoiſe qui eſt morte ici en odeur de ſainteté, & que nous regardons comme la protectrice de cette Colonie. C'eſt la Miſſion de ſaint François Xavier du Sault qui l'a formée au Chriſtianiſme, & les impreſſions que ſes exemples y ont laiſſé, durent encore, & dureront long-temps, comme nous l'eſpérons de la miſéricorde de Dieu. Elle avoit prédit la mort glorieuſe de quelques Chrétiens de cette Miſſion

long-temps avant qu'elle arrivât, & il est à croire que c'est elle qui, du Ciel où elle est placée, a soutenu le courage de ces généreux Fidèles, lesquels ont signalé leur constance & leur foi dans les plus affreux supplices. Je vous rapporterai en peu de mots l'histoire de ces fervens Néophytes & je me persuade que vous en serez touché.

Les Bourgades Iroquoises se dépeuploient insensiblement par la désertion de plusieurs familles qui se réfugioient dans la Mission du Sault pour y embrasser le Christianisme. Etienne *te Ganonakoa* fut de ce nombre. Il vint y demeurer avec sa femme, une belle sœur, & six enfans. Il avoit alors environ 35 ans; son naturel n'avoit rien de barbare, & la solidité de son mariage dans un pays où regne la licence, & où l'on change aisément de femmes, étoit une preuve de la vie innocente qu'il avoit menée. Tous ces nouveaux venus demanderent instamment le baptême, & on le leur accorda après les épreuves & les instructions acoutumées. On fut bientôt édifié dans le village de l'union qui étoit dans cette famille, & du soin qu'on y avoit d'honorer Dieu. Etienne veilloit à l'éducation de ses enfans avec

un zele digne d'un Miſſionnaire. Il les envoyoit tous les jours ſoir & matin aux prieres & aux inſtructions qu'on fait à ceux de cet âge : il ne manquoit pas lui-même de leur donner l'exemple par ſon aſſiduité à tous les exercices de la Miſſion, & par la fréquente participation des Sacremens.

C'eſt par une conduite ſi chrétienne qu'il ſe préparoit à triompher des ennemis de la Religion & à défendre ſa foi au milieu des plus cruels tourmens. Les Iroquois avoient mis tout en œuvre pour engager tous ceux de leur nation qui étoient au Sault à retourner dans leur terre natale : les prieres & les préſens ayant été inutiles, ils en vinrent aux menaces, & ils leur ſignifierent que s'ils perſiſtoient dans leur refus, ils ne les regarderoient plus comme parens ou amis ; mais que leur haine deviendroit irréconciliable, & qu'ils les traiteroient en ennemis déclarés. La guerre qui étoit alors entre les François & les Iroquois, ſervit de prétexte à ceux-ci pour aſſouvir leur rage ſur ceux de leurs compatriotes qui, après les avoir ainſi abandonnés, tomboient entre leurs mains. Etienne partit en ce temps-là, vers le mois d'Août de l'année 1690,

pour la chasse d'automne : il étoit accompagné de sa femme & d'un Sauvage du Sault. Le mois de Septembre suivant ces trois Néophytes furent surpris dans les bois par un parti ennemi de 14 *Goïogoens*, qui se saisirent d'eux, les enchaînerent, & les menerent captifs dans leur Pays.

Aussi-tôt qu'Etienne se vit à la merci des *Goïogoens*, il ne douta point qu'il ne dût être bientôt livré à la mort la plus cruelle. Il s'en expliqua ainsi à sa femme, & il lui recommanda sur toutes choses de persévérer dans la foi, & au cas qu'elle retournât au Sault, d'élever ses enfans dans la crainte de Dieu. Il ne cessa pendant tout le chemin de l'exhorter à la constance, & de la fortifier contre les dangers où elle alloit être exposée parmi ceux de sa nation.

Les trois captifs furent conduits non pas à *Goïogoen*, où il étoit naturel qu'on les menât d'abord, mais à *Onnoncagué*. Dieu vouloit, ce semble, que la force & la constance d'Etienne éclatât dans un lieu, qui étoit pour lors célébre par la quantité de Sauvages qui s'y étoient assemblés en foule, & qui s'y plongeoient dans les plus infâmes débauches. Quoi que ce soit la coutume d'at-

tendre les captifs à l'entrée du village, la joie qu'ils eurent d'avoir entre leurs mains des habitans du Sault, les fit tous ſortir de leur Bourgade pour aller aſſez loin au-devant de leur proie. Ils s'étoient parés de leurs plus beaux habits, comme pour un jour de triomphe : ils étoient armés de couteaux, de haches, de bâtons, & de tout ce qu'ils avoient trouvé ſous la main; la fureur étoit peinte ſur leur viſage. Quand ils eurent joint les captifs, l'un de ces barbares abordant Etienne: mon frere, lui dit-il, » tu es mort; ce n'eſt pas nous qui » te tuons, c'eſt toi qui te tues toi-» même, puiſque tu nous a quitté, pou » demeurer parmi ces chiens de Chré-» tiens du Sault. Il eſt vrai, répondit » Etienne, que je ſuis Chrétien, mais » il n'eſt pas moins vrai que je fais » gloire de l'être. Faites de moi tout » ce qu'il vous plaira, je ne crains ni » vos outrages ni vos tourmens : je » donne volontiers ma vie pour un » Dieu qui a répandu tout ſon ſang » pour moi ».

A peine eut-il achevé ces paroles, que ces furieux ſe jetterent ſur lui & lui firent de cruelles inciſions aux bras, aux cuiſſes & par-tout le corps qu'ils

enſanglanterent en un inſtant. Ils lui couperent pluſieurs doigts des mains & lui arracherent les ongles. Enſuite un de la troupe lui cria : Prie Dieu. Oui je le prierai, dit Etienne ; & levant ſes mains liées, il fit le mieux qu'il put le ſigne de la croix en prononçant à haute voix en leur langue ces paroles : Au nom du Pere, &c. Auſſi-tôt ils lui couperent la moitié des doigts qui lui reſtoient, & lui crierent une ſeconde fois : Prie Dieu maintenant. Etienne fit de nouveau le ſigne de la croix, & à l'inſtant ils lui couperent tous les doigts juſqu'à la paume de la main. Puis ils l'inviterent une troiſiéme fois à prier Dieu, en l'inſultant & vomiſſant contre lui toutes les injures que la rage leur dictoit. Comme ce généreux Néophyte ſe mettoit en devoir de faire le ſigne de la croix avec la paume de la main, ils la lui couperent entiérement. Non contens de ces premieres ſaillies de fureur, ils lui tailladerent la chair dans tous les endroits qu'il avoit marqués du ſigne de la croix, c'eſt-à-dire, au front, à l'eſtomac, & au-devant de l'une & de l'autre épaule, comme pour effacer ces auguſtes marques de la Religion qu'il venoit d'y imprimer.

Après ce ſanglant prélude, on mena les captifs au village. On arrêta d'abord Etienne auprès d'un grand feu qui y étoit allumé & où l'on avoit fait rougir des pierres. On lui mit ces pierres entre les cuiſſes, en les preſſant violemment l'une contre l'autre. On lui ordonna alors de chanter à la maniere Iroquoiſe ; & comme il refuſa de le faire, & qu'au contraire il répétoit à haute voix les prieres qu'il recitoit tous les jours, un de ces furieux prit un tiſon ardent & le lui enfonça bien avant dans la bouche. Puis ſans lui donner le temps de reſpirer, on l'attacha au poteau.

Quand le Néophyte ſe vit au milieu des fers rouges & des tiſons ardens, loin de témoigner de la frayeur, il jetta un regard tranquille ſur toutes ces bêtes féroces qui l'environnoient ; & il leur parla ainſi : « Repaiſſez-vous, » mes freres, du plaiſir barbare que » vous vous faites de me brûler ; ne » m'épargnez-pas, mes péchés méri- » tent encore plus de ſouffrances que » vous ne m'en procurerez ; plus vous » me tourmenterez, plus vous aug- » menterez la récompenſe qui m'eſt pré- » parée dans le Ciel ».

Ces paroles ne servirent qu'à enflammer leur fureur : chacun des Sauvages prit à l'envi des tisons ardens & des fers rouges, dont ils brûlerent lentement tout le corps d'Etienne. Le courageux Néophyte souffrit tous ces tourmens sans pousser le moindre soupir. Il paroissoit tranquille, les yeux élevés au Ciel, où son ame étoit attachée par une oraison continuelle. Enfin, lorsqu'il sentit ses forces défaillir, il demanda trêve pour quelques instans, & alors ranimant toute sa ferveur, il fit sa derniere priere ; il recommanda son ame à Jesus-Christ, & il le pria de pardonner sa mort à ceux qui le traitoient avec tant d'inhumanité. Enfin, après de nouveaux tourmens soufferts avec la même constance, il rendit son ame à son Créateur, triomphant par son courage de toute la cruauté Iroquoise.

On donna la vie à sa femme, comme il l'avoit prédit. Elle resta encore quelque temps captive dans le pays, sans que ni les prieres ni les menaces pussent ébranler sa foi. S'étant rendue a *Agnié*, qui est le lieu de sa naissance, elle y demeura jusqu'à ce que son fils l'allât chercher & la remenât au Sault.

Au regard du Sauvage qui fut pris

en même temps qu'Etienne, il en fut quitte pour avoir quelques doigts coupés avec une grande incision qu'on lui fit à la jambe. Il fut conduit ensuite à *Goïogoens*, où on lui accorda la vie. On mit tout en œuvre pour l'engager à s'y marier & à se livrer aux désordres ordinaires de la Nation; mais il répondit constamment que sa Religion lui défendoit ces sortes d'excès. Enfin, étant venu avec un parti de Guerriers vers Montreal, il se déroba secrettement de ses compagnons, & il se rendit à la Mission du Sault, où il a vécu depuis avec beaucoup de piété.

Deux ans après, une femme de la même Mission fit paroître une constance égale à celle d'Etienne, & finit comme lui sa vie dans les flammes. Elle s'appelloit Françoise *Gonannhatenha*. Elle étoit d'Onnontagué, & avoit été baptisée par le P. Fremin. Toute la Mission étoit édifiée de sa piété, de sa modestie, & de la charité qu'elle exerçoit envers les pauvres. Comme elle étoit à son aise, elle partageoit ses biens à plusieurs familles qui se soutenoient de ses libéralités. Ayant perdu son premier mari, elle épousa un vertueux Chrétien qui étoit d'*Onnontagué* comme elle, & qui

demeuroit depuis long-temps à *Chasteau-Guay*, qui est à trois lieues du Sault. Il y passoit tous les étés à la pêche, & il y étoit actuellement, lorsqu'on apprit la nouvelle d'une incursion des ennemis. Aussi-tôt Françoise se mit en canot avec deux de ses amies pour aller chercher son mari, & le délivrer du péril où il se trouvoit. Elles y arriverent à temps, & cette petite troupe se croyoit en sûreté, lorsqu'à un quart de lieue du Sault, elle fut prise à l'imprévu par l'armée ennemie, qui étoit composée d'*Onnontagués*, de *Tsonnontouans*, & de *Goïogoens*. On coupa sur le champ la tête au mari, & les trois femmes furent emmenées captives.

La cruauté qu'on exerça sur elles, la premiere nuit qu'elles passerent dans le camp Iroquois, leur fit juger qu'elles devoient s'attendre aux traitemens les plus inhumains. Ces barbares se divertirent à leur arracher les ongles, & à leur fumer les doigts dans leurs calumets : c'est, dit-on, un tourment très-douloureux. Des avant-coureurs porterent à *Onnontagué* la nouvelle de la prise qu'on venoit de faire. Les deux amies de Françoise furent aussi-tôt données à *Onneïout* & à *Tsonnontouan*, & l'on donna

Françoise à sa propre sœur, qui étoit fort considérée dans le village. Celle-ci se dépouillant de la tendresse que la nature & le sang devoient lui inspirer, l'abandonna à la discrétion des anciens & des guerriers, c'est-à-dire, qu'elle la destina au feu.

A peine les captives furent-elles arrivées à *Onnontagué* qu'on fit monter Françoise sur un échafaud, qui étoit dressé au milieu du village. Là en présence de ses parens & de tous ceux de sa Nation, elle déclara à haute voix qu'elle étoit Chrétienne de la Mission du Sault, & qu'elle s'estimoit heureuse de mourir dans son pays & par la main de ses proches, à l'exemple de J. C. qui avoit été mis en croix par ceux mêmes de sa Nation qu'il avoit comblé de bienfaits.

Un des parens de la Néophyte qui étoit présent, avoit fait un voyage au Sault cinq ans auparavant, pour l'engager à retourner avec lui. Tous les artifices qu'il employa pour lui persuader de quitter la Mission furent inutiles; elle lui répondit constamment qu'elle estimoit plus sa foi que son pays & que sa vie, & qu'elle ne vouloit point risquer un si précieux dépôt. Le barbare

entretenoit depuis long-temps dans ſon cœur l'indignation qu'il avoit conçue d'une pareille réſiſtance ; & piqué encore plus d'entendre les diſcours de Françoiſe, il ſauta ſur l'échafaud, il lui arracha un crucifix qu'elle portoit au col, & d'un couteau qu'il tenoit à la main, il lui fit ſur la poitrine une double inciſion en forme de croix. » Tiens, lui dit-il, voilà » la croix que tu eſtimes tant, & qui » t'empêcha d'abandonner le Sault, lorſ- » que je pris la peine de t'aller cher- » cher. Je te remercie, mon frere, lui » répondit Françoiſe, je pouvois perdre » cette croix que tu m'as ôtée ; mais tu » m'en donnes une que je ne perdrai » qu'avec la vie. »

Elle continua enſuite à entretenir ſes compatriotes des myſteres de la foi, & elle parla avec une véhémence & une onction qui étoient au-deſſus de ſa portée & de ſes talens. « Enfin, dit-elle en » finiſſant, quelque affreux que ſoient » les tourmens auxquels vous me deſti- » nez, ne croyez pas que mon ſort ſoit » à plaindre, c'eſt le vôtre qui mérite » des pleurs & des gémiſſemens ; ce feu » que vous allumez pour mon ſupplice, » ne durera que quelques heures ; mais » pour vous, un feu qui ne finira jamais,

» vous eſt préparé dans les enfers. Il eſt
» pourtant encore en votre pouvoir de
» l'éviter, ſuivez mon exemple, faites-
» vous Chrétiens, vivez ſelon les regles
» d'une Loi ſi ſainte, & vous vous dé-
» roberez aux flammes éternelles. Du
» reſte, je vous déclare que je ne veux
» aucun mal à ceux que je vois tout prêts
» à m'arracher la vie ; non-ſeulement
» je leur pardonne la mort, mais je prie
» encore le ſouverain Arbitre de la vie &
» de la mort d'ouvrir leurs yeux à la
» vérité, de toucher leurs cœurs, de
» leur faire la grace de ſe convertir &
» de mourir Chrétiens comme moi. »

Ces paroles de Françoiſe, loin de fléchir ces cœurs barbares, ne firent qu'augmenter leur fureur. Ils la promenerent trois nuits de ſuite par toutes les cabanes, pour en faire le jouet d'une populace brutale. Le quatrieme jour ils l'attacherent au poteau pour la brûler. Ces furieux lui appliquerent à toutes les parties du corps des tiſons ardens, & des canons de fuſil tout rouges. Ce ſupplice dura pluſieurs heures, ſans que cette ſainte victime pouſſât le moindre cri : elle avoit les yeux ſans ceſſe élevés au Ciel, & l'on eût dit qu'elle étoit inſenſible à des douleurs ſi cuiſantes.

M. de Saint-Michel, Seigneur de la côte de ce nom, qui étoit alors captif à *Onnontagué*, & qui s'échappa comme par miracle des mains des Iroquois une heure avant le temps où ils devoient le brûler, nous raconta toutes ces circonstances dont il fut témoin. La curiosité attiroit au tour de lui tous les habitans de Montreal, & la simple exposition de ce qu'il avoit vu, tiroit des larmes de tout le monde. On ne pouvoit se lasser d'entendre parler d'un courage qui tenoit du prodige.

Quand les Iroquois se sont divertis long-temps à brûler peu à peu leurs Captifs, ils leur cernent la tête, ils leur enlevent la chevelure, ils leur jettent sur la tête de la cendre chaude, & ils les détachent du poteau ; après quoi, ils prennent un nouveau plaisir à les faire courir, à les poursuivre avec des huées horribles, & à les assommer à coup de pierre. Ils en userent de la même sorte à l'égard de Françoise. M. de Saint-Michel nous rapporta que ce spectacle le fit frémir ; mais qu'un moment après il fut attendri jusqu'aux larmes, lorsqu'il vit cette vertueuse Néophyte se jetter à genoux, & levant les yeux au Ciel offrir à Dieu en sacrifice les der-

niers souffles de vie qui lui restoient. Elle fut accablée à l'instant d'une grêle de pierres que lui jetterent les Iroquois, & elle mourut, comme elle avoit vécu dans l'exercice de la priere, dans l'union avec Notre-Seigneur.

Une troisieme victime de la Mission du Sault fut sacrifiée l'année suivante à la fureur des Iroquois. Son sexe, sa grande jeunesse, & l'excès des tourmens qu'on lui fit souffrir, rendent la constance mémorable. On la nommoit Marguerite *Garongoüas* : elle n'avoit que 24 ans, elle étoit d'*Onnontagué*, & elle avoit reçu le baptême à l'âge de 13 ans. Elle se maria peu après, & Dieu bénit son mariage en lui accordant quatre enfans, qu'elle élevoit avec grand soin dans la piété. Le plus jeune étoit encore à la mammelle, & elle le portoit entre ses bras lorsqu'elle fut surprise.

Ce fut vers l'automne de l'année 1693, qu'étant allé visiter son champ à un quart de lieue du fort, elle tomba entre les mains de deux Sauvages d'*Onnontagué*: ils étoient de son pays, & il est même probable qu'ils étoient de ses parens. La joie qu'on avoit eu à *Onnontagué* de la prise des deux premiers Chrétiens du Sault, fit juger à ces Sauvages, que

cette nouvelle captive leur attireroit de grands applaudiſſemens. Ils la menerent donc en diligence à *Onnontagué.*

Au premier bruit de ſon arrivée, tous les Sauvages ſortirent du village, & allerent attendre la Captive ſur une éminence où elle devoit paſſer. Une fureur nouvelle s'étoit emparée de tous les eſprits. Dès que Marguerite parut, elle fut reçue avec des cris affreux, & elle ne fut pas plutôt ſur l'éminence, qu'elle ſe vit inveſtie de tous ces barbares au nombre de plus de quatre cens. On lui arracha d'abord ſon enfant, on la dépouilla de ſes habits, enſuite tous ſe jetterent ſur elle pêle-mêle, & ils l'enſanglanterent à coups de couteaux: Tout ſon corps étoit devenu une ſeule plaie. Un de nos François qui fut témoin d'un ſi effroyable ſpectacle, attribuoit à une eſpece de miracle, qu'elle n'ait pas expiré ſur l'heure. Marguerite l'apperçut, & le nommant par ſon nom: » Hé bien ! lui dit-elle : Vous voyez » quel eſt mon ſort, il n'y a plus que » quelques inſtans de vie pour moi. » Dieu en ſoit béni, je n'appréhende » point la mort, quelque cruelle que » ſoit celle qu'on me prépare : mes pé- » chés en méritent davantage ; priez le

» Seigneur qu'il me les pardonne, &
» & qu'il me donne la force de souffrir.
» Elle parloit à haute voix & dans sa
» langue. » On ne pouvoit assez s'étonner que dans le triste état où elle étoit réduite, elle eût encore l'esprit si présent.

On la conduisit pour peu de temps dans la cabane d'une Françoise habitante de Montreal, qui étoit aussi en captivité. La Françoise prit ce temps-là pour encourager Marguerite, & pour l'exhorter à souffrir avec constance un tourment passager, en vue des récompenses éternelles dont il seroit suivi. Marguerite la remercia des conseils charitables qu'elle lui donnoit, & elle lui répéta ce qu'elle avoit déja dit, qu'elle n'avoit nulle appréhension de la mort, & qu'elle l'acceptoit de bon cœur. Elle ajoûta même que depuis son baptême, elle avoit demandé à Dieu la grace de souffrir pour son amour, & que voyant son corps tout déchiré, elle ne pouvoit douter que Dieu n'eût exaucé sa priere; qu'elle mouroit contente, & qu'elle ne souhaitoit aucun mal à ses parens ni à ses compatriotes qui devenoient ses bourreaux; qu'au contraire, elle prioit Dieu de leur pardonner leur crime, & de leur

faire la grace de se convertir à la Foi. C'est une chose remarquable, que les trois Néophytes dont je parle, ayent prié à la mort pour le salut de ceux qui les traitoient si cruellement : c'est une preuve bien sensible de la charité qui regne dans la Mission du Sault.

Les deux Captives s'entretenoient encore des vérités éternelles, & du bonheur des Saints dans le Ciel, lorsqu'une troupe de Sauvages vingt chercher Marguerite, pour la conduire au lieu où elle devoit être brûlée. Ils n'eurent nul égard ni à sa jeunesse, ni à son sexe, ni à sa patrie, ni à l'avantage qu'elle avoit d'être la fille d'un des plus distingués du village, qui en étoit comme le chef, & au nom duquel se faisoient toutes les affaires de la Nation. Tout cela auroit infailliblement sauvé la vie à toute autre, qu'à une Chrétienne de la Mission du Sault.

Marguerite fut donc liée au poteau, & on lui brûla tout le corps avec une cruauté qu'il n'est pas aisé de décrire. Elle souffroit ce long & rigoureux supplice sans donner aucun signe de douleur : On l'entendoit invoquer les saints noms de JESUS, de Marie & de Joseph, & les prier de la soutenir dans ce rude

conbat, jusqu'à ce que son sacrifice fût consommé. Elle demandoit aussi de temps en temps un peu d'eau ; mais après quelques réflexions, elle pria qu'on lui en refusât, quand même elle en demanderoit. « Mon Sauveur, dit-elle, eut soif » en mourant pour moi sur la croix, » n'est-il pas juste que je souffre la même » incommodité ? » Les Iroquois la tourmenterent depuis midi jusqu'au soleil couché. Dans l'impatience où ils étoient de lui voir rendre le dernier soupir, avant que la nuit les forcât de se retirer, ils la détacherent du poteau, ils lui arracherent la chevelure, ils lui couvrirent la tête de cendre chaude, & ils lui ordonnerent de courir. Elle au contraire se mit à genoux, & élevant les yeux & les mains au Ciel, elle recommanda son ame au Seigneur. Ces barbares lui déchargerent sur la tête plusieurs coups de bâton, sans qu'elle discontinuât de prier. Enfin, l'un d'eux s'écriant; *Est-ce que ce chien de Chrétien ne peut mourir*, prit un couteau tout neuf, & le lui enfonça dans le bas ventre. Le couteau, quoique poussé avec roideur, se brisa au grand étonnement des Sauvages, & les morceaux tomberent à ses pieds. Un autre prit le poteau même où elle

avoit été attachée, & lui en frappa violemment la tête : comme elle donnoit encore quelques signes de vie, ils mirent le feu à un tas de bois sec qui étoit dans la place, & ils y jetterent son corps qui fut bientôt consumé. C'est de-là que Marguerite alla sans doute recevoir au Ciel la récompense que méritoit une sainte vie terminée par une mort si précieuse.

Il étoit naturel qu'on accordât la vie à son fils ; mais un Iroquois à qui il avoit été donné, voulut se venger sur lui de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des François. On fut surpris trois jours après la mort de Marguerite, d'entendre au commencement de la nuit un cri de mort. A ce cri, tous les Sauvages sortirent de leurs cabanes pour se rendre au lieu d'où il partoit. L'habitante de Montreal, dont j'ai parlé, y courut comme les autres. Là se trouva un feu allumé, & l'enfant prêt d'y être jetté. Les Sauvages ne purent s'empêcher d'être attendris à ce spectacle ; mais ils le furent bien davantage, lorsque cet enfant qui n'avoit qu'un an, levant ses petites mains vers le Ciel avec un doux sourire, appella par trois fois sa mere, témoignant par son geste qu'il vouloit l'embrasser. L'habitante de

Montreal ne douta point que sa mere ne lui eût apparu : il est du moins probable, qu'elle avoit demandé à Dieu que son fils lui fût réuni au plutôt, afin de le préserver d'une éducation licentieuse qui l'auroit tout-à-fait éloigné du Christianisme. Quoi qu'il en soit, l'enfant ne fut pas abandonné aux flammes, un des plus considérables du village l'en délivra, mais ce fut pour le faire mourir d'une mort qui n'étoit gueres moins cruelle : il le prit par les pieds, & l'élevant en l'air, il lui fracassa la tête contre une pierre.

Je ne puis m'empêcher, mon Révérend Pere, de vous parler encore d'un quatrieme Néophyte de cette Mission, lequel bien qu'il ait échappé au feu qui lui étoit préparé, a eu pourtant le bonheur de donner sa vie pour ne pas s'exposer au danger de perdre sa foi. C'étoit un jeune *Agnié* nommé *Haonhouentsiontaouet*. Il fut pris par un parti d'*Agniés* qui le menerent esclave dans leur pays. Comme il y avoit beaucoup de parens, on lui accorda la vie, & on le donna à ceux de sa cabane. Ceux-ci le solliciterent fortement de vivre selon les coutumes de la Nation, c'est-à-dire, de se livrer à tous les désordres d'une

d'une vie licencieuſe. Etienne, loin de les écouter, leur oppoſoit les vérités du ſalut, qu'il leur expliquoit avec beaucoup de force & d'onction, & il les exhortoit ſans ceſſe à venir avec lui à la Miſſion du Sault pour y embraſſer le Chriſtianiſme. Il parloit à des gens nés & élevés dans le vice, dont ils s'étoient fait une trop douce habitude pour ſe réſoudre à le quitter. Ainſi les exemples & les exhortations du Néophyte, ne ſervirent qu'à les rendre plus coupables devant Dieu.

Comme il s'apperçut que ſon ſéjour à *Agnié* n'étoit d'aucune utilité pour ſes parens, & qu'il devenoit même dangereux pour ſon ſalut, il prit la réſolution de retourner au Sault; il s'en ouvrit à ſes proches, leſquels y conſentirent d'autant plus volontiers, qu'ils ſe voyoient délivrés par-là d'un cenſeur importun, qui reprenoit continuellement les vices de ſa Nation. Il quitta donc une ſeconde fois ſon pays & ſa famille, pour conſerver ſa foi qui lui étoit plus chere que tout le reſte.

A peine étoit-il en chemin, que le bruit de ſon départ ſe répandit dans toutes les cabanes. On en parla ſurtout dans une, où de jeunes ivrognes

faiſoient actuellement la débauche : ils s'échaufferent contre Etienne, & après bien des invectives ils conclurent qu'il ne falloit pas ſouffrir qu'on préférât ainſi le village des Chrétiens à leur pays, que c'étoit un affront qui rejailliſſoit ſur toute la Nation, qu'ils devoient contraindre ce chien de Chrétien de revenir au village, ou lui caſſer la tête, afin d'intimider ceux qui ſeroient tentés de ſuivre ſon exemple.

Auſſi-tôt trois d'entr'eux s'armerent de leurs haches, & coururent après Etienne : ils l'eurent bientôt atteint, & l'abordant la hache levée : » retourne » ſur tes pas, lui dirent-ils bruſquement, » & ſuis-nous; tu es mort ſi tu réſiſtes, » nous avons ordre des Anciens de te » caſſer la tête ». Etienne leur répondit avec ſa douceur ordinaire, qu'ils étoient les maîtres de ſa vie, mais qu'il aimoit mieux la perdre que de riſquer ſa foi & ſon ſalut dans leur village, qu'il alloit à la Miſſion du Sault, & que c'étoit-là qu'il étoit réſolu de vivre & de mourir.

Comme il vit qu'après une déclaration ſi préciſe de ſes ſentimens, ces brutaux ſe mettoient en devoir de le tuer, il les pria de lui accorder quelques inſtans pour prier Dieu; ils eurent cette

condeſcendance tout ivres qu'ils étoient, & Etienne s'étant mis à genoux, fit tranquillement ſa priere, où il remercia Dieu de la grace qu'il lui faiſoit de mourir Chrétien; il pria pour ſes parens infideles, & en particulier pour ſes bourreaux qui, dans le moment, leverent leurs haches & lui fendirent la tête.

Nous apprîmes une mort ſi généreuſe & ſi chrétienne, par quelques *Agniés* qui vinrent dans la ſuite fixer leur demeure à la Miſſion du Sault.

Je finirai cette lettre par l'hiſtoire d'une autre Chrétienne de cette Miſſion, dont la vie a été un modele de patience & de piété. C'eſt la premiere compagne de Catherine *te Gahkouita*, & la plus fidelle imitatrice de ſes vertus. Jeanne *Goüaſtahra*, c'eſt ſon nom, étoit *Onneiout* de nation. Elle fut mariée à un jeune *Agnié*, dans la Miſſion de Notre-Dame de Lorette; la douceur de ſon naturel, & ſa rare vertu, devoient lui attirer toute la tendreſſe de ſon mari; mais ce jeune homme s'abandonna aux vices ordinaires de ſa Nation, je veux dire, à l'ivrognerie & à l'impureté; & ſon libertinage fut pour la Néophyte une ſource continuelle de mauvais traite-

mens. Il quitta bientôt le village de Lorette, & devint errant & vagabond. Sa vertueuse femme ne voulut jamais le quitter, elle le suivit par-tout dans l'espérance de le faire enfin rentrer en lui-même, & de le gagner à Jesus-Christ, elle supportoit ses débauches & ses brutalités, avec une patience inaltérable; elle pratiquoit même en secret de fréquentes austérités, pour obtenir de Dieu sa conversion. Ce malheureux s'avisa de venir au Sault où il avoit des parens, elle l'y accompagna, & elle eut pour lui des complaisances & des attentions capables d'amollir le cœur le plus dur. Enfin, après bien des courses, & toujours plongé dans le libertinage & la dissolution, il renonça enfin à sa foi, & il retourna chez les *Agniés*. Ce fut l'unique endroit où la Néophyte refusa de le suivre. Elle eut cependant la prudence d'aller demeurer à Lorette chez les parens d'un si indigne mari, se flattant que ce dernier trait de complaisance le feroit revenir de ses débauches; mais elle n'y fut pas un an, qu'elle apprit que cet Apostat avoit été tué par des Sauvages, dont il attaquoit la cabane, au sortir d'une débauche qu'il avoit poussée au dernier excès.

Une mort si funeste la toucha vivement; quoiqu'elle fut encore à la fleur de son âge, elle renonça pour jamais à l'état du mariage, & elle prit le parti d'aller passer le reste de ses jours auprès du tombeau de Catherine, où elle vécut en veuve chrétienne, & où elle acheva de se sanctifier par la pratique de toutes les vertus, & par de continuelles austérités. Elle mourut peu après en odeur de sainteté. Une seule chose lui fit de la peine dans sa derniere maladie : elle laissoit deux enfans dans un âge encore tendre, l'un n'avoit que six ans, & l'autre n'en avoit que quatre; elle appréhendoit qu'ils ne se pervertissent dans la suite, & qu'ils ne marchassent sur les traces de leur malheureux pere; elle eut recours à Notre Seigneur, avec cette ferveur & cette confiance, dont elle animoit toutes ses prieres; & elle lui demanda la grace de ne point séparer les enfans de la mere. Sa priere fut exaucée: quoique ces deux enfans fussent alors dans une santé parfaite, l'un tomba aussi-tôt malade, & mourut avant la mere; l'autre la suivit huit jours après qu'elle fut décédée.

Je serois infini, mon Révérend Pere, si je vous parlois encore de plusieurs

autres Néophytes dont la vertu & la foi ont été pareillement éprouvées : ce que j'ai l'honneur de vous écrire, suffit pour vous donner une idée de la ferveur qui regne dans la Mission de Saint François Xavier du Sault. Monseigneur l'Evêque de Quebec qui a visité nos Néophytes, a rendu un témoignage public à leur vertu ; c'est ainsi qu'en parle ce grand Prélat dans une relation (1) qu'il fit de l'état de la nouvelle France, & qu'il rendit publique en 1688. » La » vie commune de tous les Chrétiens » de cette Mission n'a rien de commun, » & l'on prendroit leur village pour un » véritable Monastere. Comme ils n'ont » quitté les commodités de leur pays, » que pour assurer leur salut auprès » des François ; on les voit tous portés » à la pratique du plus parfait détache» ment, & ils gardent parmi eux un si » bel ordre pour leur sanctification, » qu'il seroit difficile d'y ajouter quel» que chose.

J'espere, mon Révérend Pere, que votre zele vous portera à prier souvent

---

(1) Etat présent de l'Eglise & de la Colonie Françoise de la Nouvelle France, *page* 130. Note de l'ancienne édition.

le Dieu des miséricordes pour ces nouveaux Fideles, afin qu'il les conserve dans cet état de ferveur où il les a mis par sa grace. Je suis avec bien du respect, &c.

LETTRE

Du Pere Sébastien Rasles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus dans la Nouvelle France, à Monsieur son neveu.

A Nanrantsouak, ce 15 Octobre 1722.

MONSIEUR MON CHER NEVEU,

La paix de Notre Seigneur.

Depuis plus de trente ans que je vis au milieu des forêts avec les Sauvages, je suis si occupé à les instruire & à les former aux vertus chrétiennes, que je n'ai guere le loisir d'écrire de fréquentes lettres aux personnes mêmes qui me sont les plus cheres. Je ne puis cependant vous refuser le petit détail que vous me demandez de mes occupations. Je le dois par reconnoissance de l'amitié

qui vous fait si fort vous intéresser à ce qui me touche.

Je suis dans un canton de cette vaste étendue de terre qui est entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre. Deux autres Missionnaires y sont occupés comme moi auprès des Sauvages *Abnakis*, mais nous sommes fort éloignés les uns des autres. Les Sauvages *Abnakis*, outre les deux villages qu'ils ont au milieu de la Colonie Françoise, en ont encore trois autres considérables, situés sur le bord d'une riviere. Les trois rivieres se jettent dans la mer au sud du Canada entre la nouvelle Angleterre & l'Acadie.

Le village où je demeure, se nomme *Nanrantsouak;* il est situé sur le bord d'un fleuve, qui se décharge dans la mer à trente lieues de-là. J'y ai bâti une Eglise qui est propre & très-ornée. J'ai cru ne devoir rien épargner ni pour sa décoration, ni pour la beauté des ornemens qui servent à nos saintes cérémonies: paremens, chasubles, chapes, vases sacrés, tout y est propre, & seroit estimé dans nos Eglises d'Europe. Je me suis fait un petit Clergé d'environ quarante jeunes Sauvages qui assistent au Service divin en soutanes & en

ſurplis : ils ont chacun leurs fonctions, tant pour ſervir au ſaint Sacrifice de la Meſſe, que pour le chant de l'Office divin, pour la bénédiction du Saint Sacrement, & pour les proceſſions qui ſe font avec un grand concours de Sauvages, leſquels viennent ſouvent de fort loin pour s'y trouver. Vous ſeriez édifié du bel ordre qu'ils y gardent, & de la piété qu'ils font paroître.

On a bâti deux Chapelles à trois cens pas environ du village ; l'une qui eſt dédiée à la très-ſainte Vierge, & où l'on voit ſa ſtatue en relief, eſt au haut de la riviere ; l'autre qui eſt dédiée à l'Ange Gardien, eſt au bas de la même riviere : comme elles ſont l'une & l'autre ſur le chemin qui conduit ou dans les bois, ou dans les campagnes, les Sauvages n'y paſſent jamais qu'ils n'y faſſent leur priere. Il y a une ſainte émulation entre les femmes du village, à qui ornera mieux la Chapelle dont elles ont ſoin, lorſque la Proceſſion doit s'y rendre : tout ce qu'elles ont de bijoux, de pieces de ſoie ou d'indienne, & d'autres choſes de cette nature, eſt employé à la parer.

Le grand luminaire ne contribue pas peu à la décoration de l'Egliſe & des

Chapelles ; je n'ai pas lieu de ménager la cire, car ce pays-ci m'en fournit abondamment. Les Isles de la mer sont bordées de lauriers sauvages qui portent en automne des graines à peu près semblables à celles que portent les genevriers. On en remplit des chaudieres, & on les fait bouillir avec de l'eau. A mesure que l'eau bout, la cire verte surnage & se tient au-dessus de l'eau. D'un minot de cette graine, on tire près de quatre livres de cire ; elle est très-pure & très-belle, mais elle n'est ni douce ni maniable. Après quelques épreuves, j'ai trouvé qu'en y mêlant autant de suif ou de bœuf ou de mouton, ou d'orignac, que de cire, on en fait des cierges beaux, fermes, & d'un très-bon usage. Avec vingt-quatre livres de cire & autant de suif, on fera deux cens bougies longues de plus d'un pied de Roi. On trouve une infinité de ces lauriers dans les Isles & sur les bords de la mer : une seule personne cueilleroit aisément quatre minots de graine par jour. Cette graine pend par grappes aux branches de l'arbre. J'en ai envoyé une branche à Québec avec un pain de cire : elle a été trouvée excellente.

Tous mes Néophytes ne manquent

pas de se rendre deux fois chaque jour à l'Eglise, dès le grand matin pour y entendre la messe, & le soir pour assister à la priere que je fais au coucher du soleil. Comme il est nécessaire de fixer l'imagination des Sauvages, trop aisée à se distraire, j'ai composé des prieres propres à les faire entrer dans l'esprit de l'auguste sacrifice de nos Autels : ils les chantent, ou bien ils les recitent à haute voix pendant la Messe. Outre les prédications que je leur fais les Dimanches & les Fêtes, je ne passe guere de jours ouvriers sans leur faire une courte exhortation pour leur inspirer l'horreur des vices auxquels ils ont le plus de penchant, ou pour les affermir dans la pratique de quelque vertu.

Après la Messe, je fais le Catéchisme aux enfans & aux jeunes gens : grand nombre de personnes âgées y assistent & répondent avec docilité aux questions que je leur fais. Le reste de la matinée jusqu'à midi, est destiné à entendre tous ceux qui ont à me parler. C'est alors qu'ils viennent en foule me faire part de leurs peines & de leurs inquiétudes, ou me communiquer les sujets qu'ils ont de se plaindre de leurs compatriotes, ou

me consulter sur leurs mariages & sur leurs autres affaires particulieres. Il me faut instruire les uns, consoler les autres, rétablir la paix dans les familles désunies, calmer les consciences troublées, corriger quelques autres par des reprimandes mêlées de douceur & de charité; enfin, autant qu'il est possible les renvoyer tous contens.

L'après-midi, je visite les malades & je parcours les cabanes de ceux qui ont besoin de quelque instruction particuliere. S'ils tiennent un conseil, ce qui arrive souvent parmi les Sauvages, ils me députent un des principaux de l'assemblée, pour me prier d'assister au résultat de leurs délibérations. Je me rends aussi-tôt au lieu où se tient le conseil; si je juge qu'ils prennent un sage parti, je l'approuve; si, au contraire, je trouve à dire à leur décision, je leur déclare mon sentiment que j'appuye de quelques raisons solides, & ils s'y conforment. Mon avis fixe toujours leurs résolutions. Il n'y a pas jusqu'à leurs festins où je suis appellé. Les invités apportent chacun un plat de bois ou d'écorce; je donne la bénédiction aux viandes; on met dans chaque plat le morceau préparé. La distribution étant faite,

je dis les graces, & chacun se retire; car tel est l'ordre & l'usage de leurs festins.

Au milieu de ces continuelles occupations, vous ne sçauriez croire avec quelle rapidité les jours s'écoulent. Il a été un temps qu'à peine avois-je le loisir de réciter mon Office, & de prendre un peu de repos pendant la nuit: car la discrétion n'est pas la vertu des Sauvages. Mais depuis quelques années, je me suis fait une loi de ne parler à personne depuis la priere du soir jusqu'après la Messe du lendemain, & je leur ai défendu de m'interrompre pendant ce temps-là, à moins que ce ne fût pour quelque raison importante, comme, par exemple, pour assister un moribond, ou pour quelqu'autre affaire qui ne pût pas se différer. Je jouis de ce temps-là pour vaquer à la priere & me reposer des fatigues de la journée.

Quand les Sauvages vont à la mer, pour y passer quelques mois à la chasse des canards, des outardes & des autres oiseaux qui s'y trouvent en quantité, ils bâtissent dans une isle une Eglise qu'ils couvrent d'écorce, auprès de laquelle ils dressent une petite cabane pour ma demeure. J'ai soin d'y transporter une

partie des ornemens, & le ſervice s'y fait avec la même décence & le même concours de peuple qu'au village.

Voilà, mon cher neveu, quelles ſont mes occupations. Pour ce qui me regarde perſonnellement, je vous dirai que je ne vois, que je n'entends, que je ne parle que Sauvage. Mes alimens ſont ſimples & légers : je n'ai jamais pu me faire le goût à la viande & au poiſſon boucanné des Sauvages ; ma nourriture n'eſt que de bled de Turquie qu'on pile, & dont je me fais chaque jour une eſpece de bouillie que je cuis avec de l'eau. Le ſeul adouciſſement que j'y apporte, c'eſt d'y mêler un peu de ſucre pour en corriger la fadeur. On n'en manque point dans ces forêts. Au printemps, les érables renferment une liqueur aſſez ſemblable à celle que contiennent les cannes des iſles. Les femmes s'occupent à la recevoir dans des vaſes d'écorce, lorſque ces arbres la diſtillent ; elles la font bouillir, & elles en tirent un aſſez bon ſucre. Le premier qui ſe tire, eſt toujours le plus beau.

Toute la Nation Abnakiſe eſt Chrétienne, & très-zélée pour conſerver ſa Religion. Cet attachement à la Foi Ca-

tholique, lui a fait préférer jusqu'ici notre alliance, aux avantages qu'elle eût retiré de l'alliance des Anglois ses voisins. Ces avantages sont très-intéressans pour nos Sauvages ; la facilité qu'ils ont de faire la traite avec les Anglois dont ils ne sont éloignés que d'une ou de deux journées, la commodité du chemin, le grand marché qu'ils trouvent dans l'achat des marchandises qui leur conviennent ; rien n'étoit plus capable de les attirer. Au lieu qu'en allant à Quebec, il leur faut plus de quinze jours pour s'y rendre ; qu'ils doivent se munir de vivres pour le voyage ; qu'ils ont différentes rivieres à passer, & de fréquens portages (1) à faire. Ils sentent ces incommodités, & ils ne sont point indifférens sur les intérêts ; mais leur foi leur est infiniment plus chere ; & ils conçoivent que s'ils se détachoient de notre alliance, ils se trouveroient

---

(1) Faire portage, c'est transporter son canot & son bagage d'une riviere à une autre, avec laquelle il n'y a point de communication. Ces portages sont quelquefois de plusieurs lieues, & c'est la principale raison qui porte les Sauvages à se servir de canots d'écorce, car ils sont fort légers & aisés à transporter. Note de l'ancienne édition.

bientôt ſans Miſſionnaire, ſans Sacremens, ſans Sacrifice, ſans preſqu'aucun exercice de Religion, & dans un danger manifeſte d'être replongés dans leurs premieres infidélités. C'eſt-là le lien qui les unit aux François. On s'eſt efforcé vainement de le rompre, ſoit par des pieges qu'on a tendus à leur ſimplicité, ſoit par des voies de fait qui ne peuvent manquer d'irriter une Nation infiniment jalouſe de ſes droits & de ſa liberté. Ces commencemens de méſintelligence ne laiſſent pas de m'allarmer & de me faire craindre la diſperſion du troupeau que la Providence a confié à mes ſoins depuis tant d'années, & pour lequel je ſacrifierois volontiers ce qui me reſte de vie. Voici les divers artifices auxquels on a recours pour les détacher de notre alliance.

Le Gouverneur général de la nouvelle Angleterre envoya, il y a quelques années, au bas de la riviere, le plus habile des Miniſtres de Boſton, afin d'y tenir une Ecole, d'y inſtruire les enfans des Sauvages, & de les entretenir aux frais du Gouvernement. Comme la penſion du Miniſtre devoit croître à proportion du nombre de ſes écoliers, il n'oublia rien pour ſe les

attirer ; il les alloit chercher ; il les caressoit ; il leur faisoit de petits présens ; il les pressoit de venir le voir : enfin il se donna bien des mouvemens inutiles pendant deux mois, sans pouvoir gagner un seul enfant. Le mépris qu'on fit de ses caresses & de ses invitations ne le rebuta point. Il s'adressa aux Sauvages mêmes ; il leur fit diverses questions touchant leur créance ; & sur les réponses qui lui étoient faites, il tournoit en risée les Sacremens, le Purgatoire, l'invocation des Saints, le chapelet, les croix & les images, le luminaire de nos Eglises, & toutes les pratiques de piété si saintement observées dans la Religion Catholique.

Je crus devoir m'opposer à ces premieres semences de séduction ; j'écrivis une lettre honnête au Ministre, où je lui marquois que mes Chrétiens sçavoient croire les vérités que la Foi Catholique enseigne, mais qu'ils ne sçavoient pas en disputer ; que n'étant pas assez habiles pour résoudre les difficultés qu'il proposoit, il avoit apparemment dessein qu'elles me fussent communiquées ; que je saisissois avec plaisir cette occasion qu'il m'offroit d'en conférer avec lui ou de vive voix, ou par lettres ; que je lui envoyois sur cela un

Mémoire, & que je le ſuppliois de le lire avec une attention ſérieuſe. Dans ce Mémoire qui étoit d'environ cent pages, je prouvois par l'Ecriture, par la tradition, & par des raiſonnemens théologiques, les vérités qu'il avoit attaquées par d'aſſez fades plaiſanteries. Je lui ajoutois, en finiſſant ma lettre, que s'il n'étoit pas ſatisfait de mes preuves, j'attendois de lui une réfutation préciſe & appuyée ſur des raiſons théologiques, & non pas des raiſonnemens vagues qui ne prouvent rien, encore moins des réflexions injurieuſes, qui ne convenoient ni à notre profeſſion, ni à l'importance des matieres dont il s'agiſſoit.

Deux jours après avoir reçu ma lettre, il partit pour s'en retourner à Boſton; & il m'envoya une courte réponſe qu'il me fallut lire pluſieurs fois pour en comprendre le ſens, tant le ſtyle en étoit obſcur, & la latinité extraordinaire. Je compris néanmoins, à force d'y rêver, qu'il ſe plaignoit que je l'attaquois ſans raiſon; que le zele pour le ſalut des ames l'avoit porté à enſeigner le chemin du Ciel aux Sauvages; que du reſte mes preuves étoient ridicules & enfantines. Lui ayant envoyé à Boſton une ſeconde lettre, où je re-

levois les défauts de la sienne, il me répondit au bout de deux ans sans jamais entrer en matiere, que j'avois l'esprit chagrin & critique, & que c'étoit la marque d'un tempérament enclin à la colere. Ainsi se termina notre dispute qui écarta le Ministre, & qui fit avorter le projet qu'il avoit formé de séduire mes Néophytes.

Cette premiere tentative ayant eu si peu de succès, on eut recours à un autre artifice. Un Anglois demanda permission aux Sauvages de bâtir sur leur riviere une espece de magasin pour y faire la traite avec eux, & il leur promit de vendre ses mrrchandises à beaucoup meilleur marché qu'ils ne les achetoient à Boston même. Les Sauvages qui y trouvoient leur profit, & qui s'épargnoient la peine du voyage de Boston, y consentirent volontiers. Un autre Anglois demanda peu après la même permission, offrant des conditions encore plus avantageuses que le premier. Elle lui fut également accordée. Cette facilité des Sauvages enhardit les Anglois à s'établir le long de la riviere, sans en demander l'agrément : ils y bâtirent des maisons, y éleverent des forts dont trois sont de pierre.

Cette proximité des Anglois fit d'abord assez de plaisir aux Sauvages qui ne s'appercevoient pas du piege qu'on leur tendoit, & qui ne faisoient attention qu'à l'agrément qu'ils avoient de trouver chez leurs nouveaux hôtes tout ce qu'ils pouvoient desirer. Mais enfin se voyant insensiblement comme environnés d'habitations Angloises, ils commencerent à ouvrir les yeux & à entrer en défiance. Ils demanderent aux Anglois par quel droit ils s'établissoient ainsi sur leurs terres, & y construisoient même des forts. La réponse qu'on leur fit, sçavoir que le Roi de France avoit cédé leur pays au Roi d'Angleterre, les jetta dans de plus grandes allarmes; car il n'y a aucune Nation Sauvage qui ne souffre impatiemment qu'on la regarde comme assujettie à quelque Puissance que ce soit : elle se dira bien son alliée, & rien de plus. C'est pourquoi les Sauvages députerent sur le champ quelques-uns des leurs vers M. le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur général de la nouvelle France, pour s'informer s'il étoit vrai qu'en effet le Roi eût ainsi disposé d'un pays dont il n'étoit pas le maître. Il ne fut pas difficile de calmer leur inquiétude ; on ne fit que leur

expliquer les articles du traité d'Utrecht qui concernent les Sauvages, & ils en parurent contens.

Vers ce temps-là, une vingtaine de Sauvages entrerent dans une des habitations Angloises, ou pour y trafiquer, ou pour s'y reposer. Il n'y avoit que peu de temps qu'ils y étoient, lorsqu'ils virent la maison investie tout à coup par une troupe de près de deux cens hommes armés. *Nous sommes morts*, cria l'un d'eux, *vendons cher notre vie.* Ils se préparoient déja à se jetter sur cette troupe, lorsque les Anglois s'appercevant de leur résolution, & sçachant d'ailleurs de quoi le Sauvage est capable dans les premiers accès de fureur, tâcherent de les appaiser, en les assurant qu'on n'avoit aucun mauvais dessein, & qu'on venoit seulement inviter quelques-uns d'eux de se rendre à Boston pour y conférer avec le Gouverneur, sur les moyens d'entretenir la paix & la bonne intelligence qui devoit régner entre les deux Nations. Les Sauvages, un peu trop crédules, députerent quatre de leurs compatriotes qui se rendirent à Boston, mais quand ils y furent arrivés, la conférence dont on les avoit amusés, aboutit à les retenir prisonniers.

Vous serez surpris sans doute qu'une si petite poignée de Sauvages ait prétendu tenir tête à une troupe aussi nombreuse qu'étoit celle des Anglois. Mais nos Sauvages ont fait une infinité d'actions qui sont beaucoup plus hardies. Je ne vous en rapporterai qu'une seule qui vous fera juger des autres.

Pendant les dernieres guerres, un parti de trente Sauvages revenoit d'une expédition militaire contre les Anglois. Comme les Sauvages, & sur-tout les *Abnakis*, ne sçavent ce que c'est que de se mettre en garde contre les surprises, ils s'endormirent dès la premiere couchée, sans penser même à poser, pendant la nuit, une sentinelle. Un parti de 600 Anglois, commandé par un Colonel, les poursuivit jusqu'à leur cabanage (1) ; & les trouvant plongés dans le sommeil, ils les fit environner par sa troupe, se promettant bien qu'aucun d'eux ne lui échapperoit. Un des Sauvages s'étant éveillé, & ayant apperçu

---

(1) Les Sauvages appellent ainsi le lieu où ils campent, quand ils vont à la guerre ou à la chasse ; leur premier soin en arrivant au lieu où ils doivent se reposer, est d'y construire des cabanes. Note de l'ancienne édition.

les troupes Angloiſes, avertit auſſi-tôt ſes compatriotes, en criant ſelon la coutume : *Nous ſommes morts, vendons chérement notre vïe.* La réſolution fut bientôt priſe ; ils formerent à l'inſtant ſix pelotons de cinq hommes chacun : puis la hache d'une main, & le couteau de l'autre, ils ſe jetterent ſur les Anglois avec tant d'impétuoſité & de furie, qu'après avoir tué plus de ſoixante hommes, au nombre deſquels étoit le Colonel, ils mirent le reſte en fuite.

Les *Abnakis* n'eurent pas plutôt appris de quelle maniere on traitoit à Boſton leurs compatriotes, qu'ils ſe plaignirent amerement de ce qu'au milieu de la paix dont on jouiſſoit, on violoit de la ſorte le droit des gens. Les Anglois répondirent, qu'ils ne retenoient les priſonniers que comme des otages du tort qu'on leur avoit fait en tuant quelques beſtiaux qui leur appartenoient ; qu'auſſi-tôt qu'on auroit réparé ce dommage, qui montoit à deux cens livres de caſtor, les priſonniers ſeroient relâchés. Bien que les *Abnakis* ne convinſſent pas de ce prétendu dommage, ils ne laiſſerent pas de payer les deux cens livres de caſtor, ne voulant point, pour ſi peu de choſe, qu'on pût leur reprocher d'avoir

abandonné leurs freres. Cependant, nonobstant le payement de la dette contestée, on refusa de rendre la liberté aux prisonniers.

Le Gouverneur de Boston craignant que ce refus ne forçât les Sauvages d'en venir à un coup d'éclat, proposa de traiter amiablement cette affaire dans une conférence : on convint du jour & du lieu où elle se tiendroit : les Sauvages s'y rendirent avec le Pere Rasles, leur Missionnaire : le Pere de la Chasse, Supérieur général de ces Missions, qui faisoit pour-lors sa visite, s'y trouva aussi; mais M. le Gouverneur ne parut point. Les Sauvages augurerent mal de son absence. Ils prirent le parti de lui faire connoître leurs sentimens par une lettre écrite en sauvage, en anglois & en latin ; & le Pere de la Chasse, qui possede ces trois langues, fut chargé de l'écrire. Il paroissoit inutile d'y employer d'autre langue que la langue Angloise ; mais le Pere étoit bien aise, que d'un côté les Sauvages connussent par eux-mêmes, que la lettre ne contenoit que ce qu'ils avoient dicté ; & que d'un autre côté les Anglois ne pussent pas douter, que la traduction angloise ne fût fidelle. Le sens de cette lettre étoit ; 1°. que les

les Sauvages ne pouvoient comprendre qu'on retînt dans les fers leurs compatriotes, après la parole qu'on avoit donnée de les rendre aussi-tôt que les deux cens livres de castor seroient payées : 2°. qu'ils n'étoient pas moins surpris de voir qu'on s'emparât de leur pays sans leur agrément : 3°. que les Anglois eussent à en sortir au plutôt, & à élargir les prisonniers ; qu'ils attendoient leur réponse dans deux mois, & que si après ce temps-là on refusoit de les satisfaire, ils sçauroient bien se faire justice.

Ce fut au mois de Juillet de l'année 1711 que cette lettre fut portée à Boston par quelques Anglois qui avoient assisté à la conférence. Comme les deux mois s'écoulerent sans qu'il vînt de réponse de Boston, & que d'ailleurs les Anglois cesserent de vendre aux Abnakis la poudre, le plomb & les vivres, ainsi qu'ils faisoient avant cette contestation ; nos Sauvages se disposerent à user de représailles : il fallut tout le crédit que M. le Marquis de Vaudreuil a sur leur esprit, pour leur faire suspendre encore quelque temps les voies de fait.

Mais leur patience fut poussée à bout, par deux actes d'hostilité que les Anglois

exercerent ſur la fin de Décembre de l'année 1721 & au commencement de l'année 1722. Le premier fut l'enlevement de M. de Saint-Caſteins. Cet officier eſt Lieutenant dans nos troupes : ſa mere étoit *Abnakis*, & il a toujours vécu avec nos Sauvages, dont il a mérité l'eſtime & la confiance à un point, qu'ils l'ont choiſi pour leur Commandant général : en cette qualité il ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'aſſiſter à la conférence dont je viens de parler, où il s'agiſſoit de régler les intérêts des *Abnakis* ſes confreres. Les Anglois lui en firent un crime : ils dépêcherent un petit bâtiment vers le lieu de ſa demeure. Le Capitaine eut ſoin de faire cacher ſon monde, à la réſerve de deux ou trois hommes qu'il laiſſa ſur le pont. Il fit inviter M. de Saint-Caſteins, dont il étoit connu, à venir ſur ſon bord pour s'y raffraîchir. M. de Saint-Caſteins, qui n'avoit nulle raiſon de ſe tenir ſur la défiance, s'y rendit ſeul & ſans ſuite. Mais à peine y eut-il paru, qu'on appareilla & qu'on le conduiſit à Boſton. Là on le tint ſur la ſellette ; & on l'interrogea comme un criminel. On lui demanda entre autres choſes, pourquoi & en quelle qualité il avoit aſſiſté à la conférence qui s'étoit tenue avec

les Sauvages; ce que ſignifioit l'habit d'ordonnance dont il étoit revêtu; & s'il n'avoit pas été député à cette aſſemblée par le Gouverneur de Canada. M. de Saint-Caſteins répondit, qu'il étoit *Abnakis* par ſa mere; qu'il paſſoit ſa vie parmi les Sauvages; que ſes compatriotes l'ayant établi le chef de leur nation, il étoit obligé d'entrer dans leurs aſſemblées pour y ſoutenir leurs intérêts; que c'eſt en cette qualité ſeule qu'il avoit aſſiſté à la derniere conférence; qu'au reſte l'habit qu'il portoit n'étoit point un habit d'ordonnance, comme ils ſe le figuroient; qu'à la vérité il étoit propre & aſſez bien garni, mais qu'il n'étoit pas au-deſſus de ſa condition, indépendamment même de l'honneur qu'il avoit d'être Officier dans nos troupes.

M. notre Gouverneur ayant appris la détention de M. de Saint-Caſteins, écrivit auſſi-tôt au Gouverneur de Boſton pour lui en faire ſes plaintes. Il ne reçut point de réponſe à ſa lettre. Mais à-peu-près vers le temps que le Gouverneur Anglois s'attendoit à en recevoir une ſeconde, il rendit la liberté au priſonnier, après l'avoir tenu renfermé pendant cinq mois.

L'entreprise des Anglois sur moi-même, fut le second acte d'hostilité, qui acheva d'irriter à l'excès la nation Abnakise. Un Missionnaire ne peut guere manquer d'être pour ces Messieurs un objet de haine. L'amour de la Religion qu'il s'efforce de graver dans le cœur des Sauvages, retient fortement ces Néophytes dans notre alliance & les éloigne de celle des Anglois. Aussi me regardent-ils comme un obstacle invincible au dessein qu'ils ont de s'étendre sur les terres des *Abnakis*, & de s'emparer peu-à-peu de ce continent, qui est entre la nouvelle Angleterre & l'Acadie. Ils ont souvent tâché de m'enlever à mon troupeau, & plus d'une fois ma tête a été mise à l'enchere. Ce fut vers la fin de Janvier de l'année 1722 qu'ils firent une nouvelle tentative, qui n'eut d'autre succès que de manifester leur mauvaise volonté à mon égard.

J'étois resté seul au village avec un petit nombre de vieillards & d'infirmes, tandis que le reste des Sauvages étoit à la chasse. Ce temps-là leur parut favorable pour me surprendre, & dans cette vue ils firent partir un détachement de deux cens hommes. Deux jeunes *Abnakis* qui chassoient le long de la mer,

apprirent que les Anglois étoient entrés dans la riviere : auſſi-tôt ils tournerent leurs pas de ce côté-là pour obſerver leur marche : les ayant apperçus à dix lieues du village, ils les devancerent en traverſant les terres pour m'en donner avis, & faire retirer en hâte les vieillards, les femmes & les enfans. Je n'eus que le temps de conſumer les hoſties, de ſerrer dans un petit coffre les vaſes ſacrés, & de me ſauver dans les bois. Les Anglois arriverent ſur le ſoir au village, & ne m'y ayant pas trouvé, ils vinrent le lendemain me chercher juſqu'au lieu de notre retraite. Ils n'étoient qu'à une portée de fuſil, lorſque nous les découvrîmes : tout ce que je pus faire, fut de m'enfoncer avec précipitation dans la forêt. Mais comme je n'eus pas le loiſir de prendre mes raquettes, & que d'ailleurs il m'eſt reſté beaucoup de foibleſſe d'une chûte, où j'eus, il y a quelques années, la cuiſſe & la jambe caſſées, il ne me fut pas poſſible de fuir bien loin. La ſeule reſſource qui me reſta, fut de me cacher derriere un arbre. Ils parcoururent auſſi-tôt les divers ſentiers frayés par les Sauvages, lorſqu'ils vont chercher du bois, & ils parvinrent juſqu'à huit pas de l'arbre

qui me couvroit, & d'où naturellement ils devoient m'appercevoir ; car les arbres étoient dépouillés de leurs feuillages : cependant comme s'ils eussent été repoussés par une main invisible, ils retournerent tout-à-coup sur leurs pas, & reprirent la route du village.

C'est ainsi que par une protection particuliere de Dieu j'échappai de leurs mains. Ils pillerent mon Eglise & ma petite maison : par-là ils me réduisirent à mourir presque de faim au milieu des bois. Il est vrai que quand on sçut mon aventure à Quebec, on m'envoya aussitôt des provisions ; mais elles ne purent arriver que fort tard, & pendant ce temps-là je me vis dépourvu de tout secours & dans des besoins extrêmes.

Ces insultes réitérées firent juger aux Sauvages qu'il n'y avoit plus de réponse à attendre, & qu'il étoit temps de repousser la violence, & de faire succéder la force ouverte aux négociations pacifiques. Au retour de la chasse, & après avoir ensemencé leurs terres, ils prirent la résolution de détruire les habitations Angloises nouvellement construites, & d'éloigner de chez eux des hôtes inquiets & redoutables, qui empiétoient peu-à-peu sur leurs terres, &

qui méditoient de les asservir. Ils députerent dans les différens villages des Sauvages, pour les intéresser dans leur cause, & les engager à leur prêter la main, dans la nécessité où ils étoient d'une juste défense. La députation eut son succès. On chanta la guerre parmi les Hurons de Lorette, & dans tous les villages de la nation Abnakise. *Nanrantsouak* fut le lieu destiné à rassembler les guerriers, afin d'y concerter ensemble leur projet.

Cependant les *Nanrantsouakiens* descendirent la riviere : arrivés à son embouchure, ils enleverent trois ou quatre petits bâtimens des Anglois. Puis remontant la même riviere, ils pillerent & brûlerent les nouvelles maisons que les Anglois avoient construites. Ils s'abstinrent néanmoins de toute violence à l'égard des habitans, ils leur permirent même de se retirer chez eux, à la réserve de cinq qu'ils garderent en otage, jusqu'à ce qu'on leur eût rendu leurs compatriotes détenus dans les prisons de Boston. Cette modération des Sauvages n'eut pas l'effet qu'ils espéroient: au contraire un parti Anglois ayant trouvé seize *Abnakis*, endormis dans une isle, fit sur eux une décharge géné-

rale, dont il y en eut cinq de tués & trois de bleſſés.

C'eſt-là un nouveau ſignal de la guerre qui va s'allumer entre les Anglois & les Sauvages. Ceux-ci n'attendent point de ſecours des François, à cauſe de la paix qui regne entre les deux nations; mais ils ont une reſſource dans toutes les autres nations Sauvages, qui ne manqueront pas d'entrer dans leur querelle, & de prendre leur défenſe

Mes Néophytes attendris ſur le péril où je me trouve expoſé dans leur village, me preſſent ſouvent de me retirer pour quelque temps à Quebec. Mais que deviendra le troupeau, s'il eſt deſtitué de ſon Paſteur? Il n'y a que la mort qui puiſſe m'en ſéparer. Ils ont beau me repréſenter, qu'au cas que je tombe au pouvoir de leurs ennemis, le moins qui puiſſe m'arriver, c'eſt de languir le reſte de mes jours dans une dure priſon; je leur ferme la bouche avec les paroles de l'Apôtre, que la bonté divine a fortement gravées dans mon cœur. Ne vous inquiétez point, leur dis-je, ſur ce qui me regarde: je ne crains point les menaces de ceux qui me haïſſent ſans avoir mérité leur haine (1), *& je n'eſtime*

(1) Actes des Apôtres, chap. 20, v. 24.

point ma vie plus précieuse que moi-même, pourvu que j'acheve ma course, & le ministere de la parole qui m'a été confié par le Seigneur Jesus. Priez-le, mon cher neveu, qu'il fortifie en moi ce sentiment qui ne vient que de sa miséricorde, afin que je puisse vivre & mourir sans cesser de travailler au salut de ces ames abandonnées, qui sont le prix de son sang, & qu'il a daigné commettre à mes soins.

Je suis, &c.

LETTRE

Du Pere Sebastien Rasles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus dans la Nouvelle France, à Monsieur son frere.

A Nanrantsouak, ce 12 Octobre 1723.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER FRERE,

La paix de N. S.

Je ne puis me refuser plus long-temps aux aimables instances que vous me faites dans toutes vos lettres, de vous

informer un peu en détail de mes occupations, & du caractere des Nations Sauvages, au milieu desquelles la Providence m'a placé depuis tant d'années. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'en me conformant sur cela à des desirs si empressés de votre part, je satisfais encore plus à votre tendresse qu'à votre curiosité.

Ce fut le 23 de Juillet de l'année 1689, que je m'embarquai à la Rochelle; & après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Quebec le 13 d'Octobre de la même année. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de nos Sauvages. Cette langue est très-difficile : car il ne suffit pas d'en étudier les termes & leur signification, & de se faire une provision de mots & de phrases, il faut encore sçavoir le tour & l'arrangement que les Sauvages leur donnent, ce que l'on ne peut guere attraper que par le commerce & la fréquentation de ces peuples.

J'allai donc demeurer dans un village de la Nation *Abnakise*, situé dans une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Quebec. Ce village étoit habité par deux cens Sauvages, presque tous Chrétiens. Leurs cabanes étoient rangées à peu près

comme les maiſons dans les villes : une enceinte de pieux hauts & ſerrés, formoient une eſpece de muraille, qui les mettoit à couvert des incurſions de leurs ennemis.

Leurs cabanes ſont bientôt dreſſées : ils plantent des perches qui ſe joignent par le haut, & ils les revêtent de grandes écorces. Le feu ſe fait au milieu de la cabane, ils étendent tout autour des nates de jonc, ſur leſquelles ils s'aſſeyent pendant le jour, & prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement des hommes conſiſte en une caſaque de peau, ou bien en une piece d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes eſt une couverture qui leur prend depuis le col juqu'au milieu des jambes, & qu'elles ajuſtent aſſez proprement. Elles mettent une autre couverture ſur la tête, qui leur deſcend juſqu'aux pieds, & qui leur ſert de manteau. Leurs bas ne vont que depuis le genou juſqu'à la cheville du pied. Des chauſſons faits de peau d'élan, & garnis en dedans de poil ou de laine, leur tiennent lieu de ſouliers. Cette chauſſure leur eſt abſolument néceſſaire pour s'ajuſter aux raquettes, par le moyen deſquelles ils marchent commodément ſur

la neige. Ces raquettes faites en figure de losange, ont plus de deux pieds de longueur, & sont larges d'un pied & demi. Je ne croyois pas que je pusse jamais marcher avec de pareilles machines : lorsque j'en fis l'essai, je me trouvai tout-à-coup si habile, que les Sauvages ne pouvoient croire que ce fût la premiere fois que j'en faisois usage.

L'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux Sauvages, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à la chasse des bêtes, & sur-tout de l'orignac: ces animaux, plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige; ainsi il n'est pas difficile aux Sauvages de les atteindre, & souvent avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton, ils les tuent, se nourrissent de leur chair; & après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les François & les Anglois, qui leur donnent en échange des casaques, des couvertures, des chaudieres, des fusils, des haches & des couteaux.

Pour vous donner l'idée d'un Sau-

vage, repréſentez-vous un grand homme fort, agile, d'un teint baſané, ſans barbe, avec des cheveux noirs, & dont les dents ſont plus blanches que l'yvoire. Si vous voulez le voir dans ſes ajuſtemens, vous ne lui trouverez pour toute parure que ce qu'on nomme des raſſades : c'eſt une eſpece de coquillage, ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, qu'on enfile de telle ſorte, qu'ils repréſentent diverſes figures très-régulieres qui ont leur agrément. C'eſt avec cette raſſade que nos Sauvages nouent & treſſent leurs cheveux ſur les oreilles & par derriere; ils s'en font des pendants d'oreilles, des colliers, des jarretieres, des ceintures larges de cinq à ſix pouces, & avec cette ſorte d'ornemens ils s'eſtiment beaucoup plus que ne fait un Européen avec tout ſon or & ſes pierreries.

L'occupation des hommes eſt la chaſſe ou la guerre. Celle des femmes eſt de reſter au village, & d'y faire, avec de l'écorce, des paniers, des ſacs, des boîtes, des écuelles, des plats, &c. Elles couſent l'écorce avec des racines, & en font divers meubles fort propre-

ment travaillés. Les canots ſe font pareillement d'une ſeule écorce, mais les plus grands ne peuvent gueres contenir que ſix ou ſept perſonnes.

C'eſt avec ces canots faits d'une écorce qui n'a guere que l'épaiſſeur d'un écu, qu'ils paſſent des bras de mer, & qu'ils navigent ſur les plus dangereuſes rivieres & ſur des lacs de quatre à cinq cens lieues de tour. J'ai fait ainſi pluſieurs voyages ſans avoir couru aucun riſque. Il n'eſt arrivé qu'une ſeule fois, qu'en traverſant le fleuve de ſaint Laurent, je me trouvai tout à coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur, & le canot en fut crévé; auſſi-tôt les deux Sauvages qui me conduiſoient, s'écrierent : « Nous » ſommes morts, c'en eſt fait, il faut » périr ». Cependant faiſant un effort, ils ſauterent ſur une de ces glaces flottantes. Je fis comme eux, & après avoir tiré le canot, nous le portâmes juſqu'à l'extrêmité de cette glace. Là il fallut nous remettre dans le canot pour gagner un autre glaçon ; & c'eſt ainſi que ſautant de glaçons en glaçons, nous arrivâmes enfin au bord du fleuve, ſans autre incommodité que d'être bien mouillés & tranſis de froid.

Rien n'égale la tendresse que les Sauvages ont pour leurs enfans. Dès qu'ils sont nés, ils les mettent sur un petit bout de planche couverte d'une étoffe & d'une petite peau d'ours, dans laquelle ils les enveloppent, & c'est là leur berceau. Les meres les portent sur le dos, d'une maniere commode pour les enfans & pour elles.

A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc : ils y deviennent si adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent. J'en ai été surpris, & j'aurois peine à le croire, si je n'en avois pas été témoin.

Ce qui me révolta le plus, lorsque je commençai à vivre avec les Sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas : rien de plus dégoûtant. Après avoir rempli de viande leur chaudiere, ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heure, après quoi ils la retirent de dessus le feu, ils la servent dans des écuelles d'écorce, & la partagent à tous ceux qui sont dans leur cabane. Chacun mord dans cette viande comme on feroit dans un morceau de pain. Ce spectacle ne me don-

noit pas beaucoup d'appétit, & ils s'apperçurent bientôt de ma répugnance. *Pourquoi ne mange-tu pas*, me dirent-ils? Je leur répondis que je n'étois point accoutumé à manger ainſi la viande, ſans y joindre un peu de pain. *Il faut te vaincre, me répliquerent-ils, cela eſt-il ſi difficile à un Patriarche qui ſçait prier parfaitement? Nous nous ſurmontons bien nous autres pour croire ce que nous ne voyons pas.* Alors il n'y a plus à délibérer, il faut bien ſe faire à leurs manieres & à leurs uſages, afin de mériter leur confiance, & de les gagner à Jeſus-Chriſt.

Leurs repas ne ſont pas réglés comme en Europe, ils vivent au jour la journée. Tandis qu'ils ont de quoi faire bonne chere, ils en profitent, ſans ſe mettre en peine s'ils auront de quoi vivre les jours ſuivans.

Ils aiment paſſionnément le tabac; hommes, femmes, filles, tous fument preſque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'eſt leur faire plus de plaiſir, que de leur donner leur peſant d'or.

Au commencement de Juin, & lorſque la neige eſt preſque toute fondue, ils ſement du *skamgnar*, c'eſt ce que

nous appellons du bled de Turquie, ou du bled d'Inde. Leur façon de le semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, & de jetter dans chacun huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre, qu'ils ont tirée pour faire le trou. Leur récolte se fait à la fin d'Août.

C'est au milieu de ces Peuples, qui passent pour les moins grossiers de tous nos Sauvages, que je fis l'apprentissage de Missionnaire. Ma principale occupation fut l'étude de leur langue : elle est très-difficile à apprendre, sur-tout quand on n'a point d'autres maîtres que des Sauvages. Ils ont plusieurs caracteres qu'ils n'expriment que du gosier, sans faire aucun mouvement des lévres; *ou* par exemple, est de ce nombre, & c'est pourquoi, en l'écrivant, nous le marquons par le chiffre 8, pour le distinguer des autres caracteres. Je passois une partie de la journée dans leurs cabanes à les entendre parler. Il me falloit apporter une extrême attention pour combiner ce qu'ils disoient, & en conjecturer la signification : quelquefois je rencontrois juste, le plus souvent je me trompois, parce que n'étant point fait au manege de leurs lettres gutturales,

je ne répétois que la moitié du mot, & par-là je leur apprêtois à rire.

Enfin, après cinq mois d'une continuelle application, je vins à bout d'entendre tous leurs termes, mais cela ne suffisoit pas pour m'exprimer selon leur goût : j'avois encore bien du chemin à faire, pour attraper le tour & le génie de la langue, qui est tout-à-fait différent du génie & du tour de nos langues d'Europe. Pour abréger le temps, & me mettre plutôt en état d'exercer mes fonctions, je fis choix de quelques Sauvages qui avoient le plus d'esprit, & qui parloient le mieux. Je leur disois grossiérement quelques articles du Catéchisme ; & eux me le rendoient dans toute la délicatesse de leur langue ; je les mettois aussi-tôt sur le papier, & par ce moyen je me fis en assez peu peu de temps un dictionnaire & un catéchisme, qui contenoit les principes & les Mysteres de la Religion.

On ne peut disconvenir que la langue des Sauvages n'ait de vraies beautés, & je ne sçais quoi d'énergique dans le tour & la maniere dont ils s'expriment. Je vais vous en apporter un exemple. Si je vous demandois pourquoi Dieu vous a créé? Vous me répon-

driez que c'eſt pour le connoître, l'aimer & le ſervir, & par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je faſſe la même queſtion à un Sauvage, il me répondra ainſi dans le tour de ſa langue : le grand Génie a penſé de nous : qu'ils me connoiſſent, qu'ils m'aiment, qu'ils m'honorent & qu'ils m'obéiſſent ; pour-lors je les ferai entrer dans mon illuſtre félicité. Si je voulois vous dire dans leur ſtyle, que vous auriez bien de la peine à apprendre la langue Sauvage, voici comme il faudroit m'exprimer : je penſe de vous, mon cher frere, qu'il aura de peine à apprendre la langue Sauvage.

La langue des Hurons eſt la maîtreſſe langue des Sauvages ; & quand on la poſſede, en moins de trois mois on ſe fait entendre aux cinq nations Iroquoiſes. C'eſt la plus majeſtueuſe & en même-temps la plus difficile de toutes les langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas ſeulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diverſité des accens ; car ſouvent deux mots compoſés des mêmes caracteres ont des ſignifications toutes différentes. Le Pere Chaumont, qui a demeuré cinquante ans parmi les Hurons,

en a composé une Grammaire qui est fort utile à ceux qui arrivent nouvellement dans cette Mission. Néanmoins un Missionnaire est heureux, lorsqu'avec ce secours, après dix ans d'un travail constant, il s'exprime élégamment dans cette langue.

Chaque Nation sauvage a sa langue particuliere : ainsi les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis, &c. ont chacun leur langage. On n'a point de livres pour apprendre ces langues, & quand on en auroit, ils seroient assez inutiles : l'usage est le seul maître qui puisse nous instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre Missions différentes de Sauvages; sçavoir, parmi les Abnakis, les Algonkins, les Hurons & les Illinois, & que j'ai été obligé d'apprendre ces différentes langues, je vais vous en donner un échantillon, afin que vous connoissiez le peu de rapport qu'elles ont entr'elles. Je choisis la strophe d'un hymne du Saint Sacrement, qu'on chante d'ordinaire pendant la messe à l'élévation de la sainte Hostie, & qui commence par ces mots, *O salutaris Hostia.* Telle est la traduction en vers de cette strophe dans les quatre langues de ces différentes Nations.

En Langue Abnakise.

Kighist 8i-nuanur8inns
Spem kik papili go ii damek
Nemiani 8i k8idan ghabenk
Taha saii grihine.

En Langue Algonkine.

K8erais Jesus teg8senam
Nera 8eul ka stisian
Ka rio vllighe miang
Vas mama vik umong.

En Langue Huronne.

Jes8s 8to etti x'ichie
8to etti skuaalichi-axe
J chierche axera8ensta
D'aotierti xeata-8ien.

En Langue Illinoise.

Pekiziane manet 8e
Piaro nile hi Nanghi
Keninama 8i 8 Kangha
Mero 8inang 8siang hi.

Ce qui signifie en François : O Hostie

ſalutaire, qui es continuellement immolée, & qui donnes la vie, toi par qui on entre dans le Ciel, nous ſommes tous attaqués, ça fortifie-nous.

Il y avoit près de deux ans que je demeurois chez les Abnakis, lorſque je fus rappellé par mes Supérieurs : ils me deſtinerent à la Miſſion des Illinois, qui venoient de perdre leur Miſſionnaire. J'allai donc à Quebec, où, après avoir employé trois mois à étudier la langue Algonkine, je m'embarquai le 13 d'Août dans un canot, pour me rendre chez les Illinois; leur pays eſt éloigné de Quebec de plus de huit cens lieues. Vous jugez bien qu'un ſi long voyage dans ces terres barbares, ne ſe peut faire ſans courir de grands riſques, & ſans ſouffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverſer des lacs d'une étendue immenſe, & où les tempêtes ſont auſſi fréquentes que ſur la mer. Il eſt vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les ſoirs, mais l'on eſt heureux lorſqu'on trouve quelque roche platte, où l'on puiſſe paſſer la nuit. Quand il tombe de la pluie, l'unique moyen de s'en garantir, eſt de ſe mettre ſous le canot renverſé.

On court encore de plus grands dangers

ſur les rivieres, principalement dans les endroits où elles coulent avec une extrême rapidité. Alors le canot vôle comme un trait, & s'il vient à toucher quelqu'un des rochers qui s'y trouvent en quantité, il ſe briſe en mille pieces; ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient dans d'autres canots, & c'eſt par une protection ſinguliere de la bonté divine que je n'éprouvai pas le même ſort; car mon canot donna pluſieurs fois contre ces rochers, ſans en recevoir le moindre dommage.

Enfin, on riſque de ſouffrir ce que la faim a de plus cruel; la longueur & la difficulté de ces ſortes de voyages ne permettent d'emporter avec ſoi qu'un ſac de bled de Turquie; on ſuppoſe que la chaſſe fournira ſur la route de quoi vivre, mais ſi le gibier y manque on ſe trouve expoſé à pluſieurs jours de jeûne. Alors toute la reſſource qu'on a eſt de chercher une eſpece de feuilles que les Sauvages nomment *Kengneſſanach*, & les François *Tripes de roches*. On les prendroit pour du cerfeuil, dont elles ont la figure, ſi elles n'étoient pas beaucoup plus larges. On les ſert ou bouillies ou roties; celles-ci, dont j'ai mangé, ſont moins dégoûtantes.

Je n'eus pas à souffrir beaucoup de la faim jusqu'au lac des Hurons; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons de voyage; le mauvais temps ayant dispersé leurs canots, ils ne purent me joindre. J'arrivai le premier à *Missilimakinak*, d'où je leur envoyai des vivres, sans quoi ils seroient morts de faim. Ils avoient passé sept jours sans autre nourriture que celle d'un corbeau qu'ils avoient tué plutôt par hasard que par adresse, car ils n'avoient pas la force de se soutenir.

La saison étoit trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux Illinois, d'où j'étois encore éloigné d'environ quatre cens lieues. Ainsi il me fallut rester à *Missilimakinak*, où il y avoit deux de nos Missionnaires, l'un parmi les Hurons, & l'autre chez les *Outaouacks*. Ceux-ci sont fort superstitieux & très-attachés aux jongleries de leurs charlatans. Ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois familles, & chaque famille est composée de cinq cens personnes.

Les uns sont de la famille de *Michabou*, c'est-à-dire, du Grand Liévre. Ils pré-prétendent que ce Grand Liévre étoit un homme d'une prodigieuse grandeur; qu'il tendoit

tendoit des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur, & que l'eau lui venoit à peine aux aisselles ; qu'un jour pendant le déluge, il envoya le castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écumes ; qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite isle, qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, & que cette isle devint extraordinairement grande. C'est pourquoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent, qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au Ciel, qui est sa demeure ordinaire, mais qu'avant que de quitter la terre, il ordonna que quand ses descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le Ciel ; que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la terre, que leurs lacs & leurs rivieres demeureroient glacés, & que ne pouvant point pêcher de poissons, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au printemps.

En effet, il y a peu d'années que

l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire, ce fut une consternation générale parmi les Sauvages de la famille du Grand Liévre. Ils eurent recours à leurs jongleries accoutumées, ils s'assemblerent plusieurs fois pour aviser aux moyens de dissiper cette neige ennemie, qui s'obstinoit à demeurer sur la terre, lorsqu'une vieille femme s'approchant d'eux. « Mes enfans, leur dit-elle, vous
» n'avez pas d'esprit, vous sçavez les
» ordres qu'a laissés le Grand Liévre,
» de brûler les corps morts, & de jetter
» leurs cendres au vent, afin qu'ils re-
» tournent plus promptement au Ciel
» leur patrie, & vous avez négligé ces
» ordres, en laissant à quelques jour-
» nées d'ici un homme mort sans le brû-
» ler, comme s'il n'étoit pas de la fa-
» mille du Grand Liévre. Réparez in-
» cessamment votre faute, ayez soin de
» le brûler, si vous voulez que la neige
» se dissipe. Tu as raison, notre Mere,
» répondirent-ils, tu as plus d'esprit que
» nous, & le conseil que tu nous donnes
» nous rend la vie ». Aussi-tôt ils députerent vingt-cinq hommes pour aller brûler ce corps; ils employerent environ quinze jours dans ce voyage; pendant ce temps-là le dégel vint, & la

neige ſe diſſipa. On combla d'éloges & de préſens la vieille femme qui avoit donné l'avis, & cet événement, tout naturel qu'il étoit, ſervit beaucoup à les entretenir dans leur folle & ſuperſtitieuſe crédulité.

La ſeconde famille des *Outaouaks* prétend être ſortie de *Namepich*, c'eſt-à-dire de la Carpe. Ils diſent qu'une carpe ayant fait des œufs ſur le bord de la riviere, & le ſoleil y ayant dardé ſes rayons, il s'en forma une femme, de laquelle ils ſont deſcendus : ainſi ils ſe diſent de la famille de la carpe.

La troiſieme Famille des *Outaouaks* attribue ſon origine à la patte d'un *Machova*, c'eſt-à-dire d'un Ours, & ils ſe diſent de la famille de l'Ours, mais ſans expliquer de quelle maniere ils en ſont ſortis. Lorſqu'ils tuent quelqu'un de ces animaux, ils lui font un feſtin de ſa propre chair ; ils lui parlent, ils le haranguent : « N'aye point de penſée » contre nous, lui diſent-ils, parce » que nous t'avons tué : tu as de l'eſ» prit, tu vois que nos enfans ſouffrent » la faim, ils t'aiment, ils veulent te » faire entrer dans leurs corps, ne t'eſt» il pas glorieux d'être mangé par des » enfans de Capitaine » ?

Il n'y a que la Famille du grand Liévre qui brûle les cadavres, les deux autres familles les enterrent. Quand quelque Capitaine est décédé, on prépare un vaste cercueil, où après avoir couché le corps revêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre & de plomb, son arc, ses fléches, sa chaudiere, son plat, des vivres, son casse-tête, son calumet, sa boëte de vermillon, son miroir, des colliers de porcelaine, & tous les présens qui se sont faits à sa mort selon l'usage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage il fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, & qu'il sera mieux reçu des grands Capitaines de la Nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuste dans le cercueil, les parens du mort assistent à la cérémonie en pleurant à leur maniere, c'est-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, & remuant en cadence un bâton auquel ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Où la superstition de ces peuples paroît la plus extravagante, c'est dans le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent

leur *Manitou* : comme ils ne connoissent guères que les bêtes avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou dans leur plumage, une espece de génie qui gouverne toutes choses, & qui est le maître de la vie & de la mort. Il y a, selon eux, des *Manitous* communs à toute la nation, & il y en a de particuliers pour chaque personne. *Oussakita*, disent-ils, est le grand *Manitou* de toutes les bêtes qui marchent sur la terre, ou qui volent dans l'air. C'est lui qui les gouverne ; ainsi lorsqu'ils vont à la chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb, & des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, & l'élevent en l'air, « *Oussakita*, » lui disent-ils, nous te donnons à fumer, » nous t'offrons de quoi tuer des bêtes, » daigne agréer ces présens, & ne per» mets pas qu'elles échappent à nos » traits ; laisse-nous en tuer en grand » nombre, & des plus grasses, afin que » nos enfans ne manquent ni de vête» mens, ni de nourriture ».

Ils nomment *Michibichi* le *Manitou* des eaux & des poissons, & ils lui font un sacrifice à-peu-près semblable lorsqu'ils vont à la pêche, ou qu'ils entreprennent

un voyage. Ce ſacrifice conſiſte à jetter dans l'eau du tabac, des vivres, des chaudieres, en lui demandant que les eaux de la riviere coulent plus lentement, que les rochers ne briſent pas leurs canots, & qu'il leur accorde une pêche abondante.

Outre ces *Manitous* communs, chacun a le ſien particulier, qui eſt un ours, ou un caſtor, ou une outarde, ou quelque bête ſemblable. Ils portent la peau de cet animal à la guerre, à la chaſſe, & dans leurs voyages, ſe perſuadant qu'elle les préſervera de tout danger, & qu'elle les fera réuſſir dans leurs entrepriſes.

Quand un Sauvage veut ſe donner un *Manitou*, le premier animal qui ſe préſente à ſon imagination durant le ſommeil, eſt d'ordinaire celui ſur lequel tombe ſon choix; il tue une bête de cette eſpece, il met ſa peau, ou ſon plumage, ſi c'eſt un oiſeau, dans le lieu le plus honorable de ſa cabane, il prépare un feſtin en ſon honneur, pendant lequel il lui fait ſa harangue dans les termes les plus reſpectueux, après quoi il eſt reconnu pour ſon *Manitou*.

Auſſi-tôt que je vis arriver le printemps, je partis de *Miſſilimakinac* pour me

rendre chez les Illinois. Je trouvai ſur ma route pluſieurs Nations ſauvages, entre autres les *Maskoutings*, les *Jakis*, les *Omikoues*, les *Iripegouans*, les *Outagamis*, &c. Toutes ces Nations ont leur langage particulier, mais pour tout le reſte ils ne different en rien des *Outaouacks*. Un Miſſionnaire qui demeure à la baye des Puants, fait de temps en temps des excurſions parmi ces Sauvages, pour les inſtruire des vérités de la Religion.

Après quarante jours de marche, j'entrai dans la riviere des Illinois, & ayant avancé cinquante lieues, j'arrivai à leur premier village, qui étoit de trois cens cabanes, toutes de quatre ou cinq feux. Un feu eſt toujours pour deux familles. Ils ont onze villages de leur nation. Dès le lendemain de mon arrivée je fus invité par le principal chef à un grand repas, qu'il donnoit aux plus conſidérables de la nation. Il avoit fait pour cela tuer pluſieurs chiens; un pareil feſtin paſſe parmi les Sauvages pour un feſtin magnifique, c'eſt pourquoi on le nomme le feſtin des Capitaines. Les cérémonies qu'on y obſerve ſont les mêmes parmi toutes ces nations. C'eſt d'ordinaire dans ces ſortes de feſtins que les Sauvages dé-

libérent ſur leurs affaires les plus importantes, comme, par exemple, lorſqu'il s'agit, ou d'entreprendre la guerre contre leurs voiſins, ou de la terminer par des propoſitions de paix.

Quand tous les conviés furent arrivés, ils ſe rangerent tout autour de la cabane, s'aſſeyant ou ſur la terre nue, ou ſur des nattes. Alors le chef ſe leva & commença ſa harangue. Je vous avoue que j'admirai ſon flux de paroles, la juſteſſe & la force des raiſons qu'il expoſa, le tour éloquent qu'il leur donna, le choix & la délicateſſe des expreſſions dont il orna ſon diſcours. Je ſuis perſuadé que ſi j'euſſe mis par écrit ce que ce Sauvage nous dit ſur le champ & ſans préparation, vous conviendriez ſans peine que les plus habiles Européens, après beaucoup de méditation & d'étude, ne pourroient gueres compoſer un diſcours plus ſolide & mieux tourné.

La harangue finie, deux Sauvages, qui faiſoient la fonction d'écuyers, diſtribuerent les plats à toute l'aſſemblée, & chaque plat étoit pour deux conviés: ils mangerent en s'entretenant enſemble de choſes indifférentes; & quand le repas fut fini ils ſe retirerent, emportant, ſelon leur coutume, ce qu'il y avoit de reſte dans leurs plats.

Les Illinois ne donnent point de ces feſtins qui ſont en uſage chez pluſieurs autres nations ſauvages, où l'on eſt obligé de manger tout ce qui a été ſervi, dût-on en crever. Lorſqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'obſerver cette loi ridicule, il s'adreſſe à celui des conviés qu'il ſçait être de meilleur appétit : « Mon frere, lui dit-il, aye pitié » de moi, je ſuis mort ſi tu ne me » donnes la vie. Mange ce qui me reſte, » je te ferai préſent de telle choſe ». C'eſt l'unique moyen qu'ils ayent de ſortir d'embarras.

Les Illinois ne ſe couvrent que vers la ceinture, & du reſte ils vont tous nuds ; divers compartimens de toutes ſortes de figures, qu'ils ſe gravent ſur le corps d'une maniere inéfaçable, leur tiennent lieu de vêtemens. Il n'y a que dans les viſites qu'ils font, ou lorſqu'ils aſſiſtent à l'Egliſe, qu'ils s'enveloppent d'une couverture de peau paſſée pendant l'été, & durant l'hyver d'une peau paſſée, avec le poil qu'ils y laiſſent pour ſe tenir plus chaudement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverſes couleurs, dont ils font des guirlandes & des couronnes, qu'ils ajuſtent aſſez proprement : ils ont ſoin ſur-tout de ſe peindre

le viſage de diverſes couleurs, mais ſur-tout de vermillon; ils portent des colliers & des pendans d'oreilles faits de petites pierres, qu'ils taillent en forme de pierres précieuſes : il y en a de bleues, de rouges & de blanches comme de l'albâtre; à quoi il faut ajouter une plaque de porcelaine qui termine le collier. Les Illinois ſe perſuadent que ces biſarres ornemens leur donnent de la grace & leur attirent du reſpect.

Lorſque les Illinois ne ſont point occupés à la guerre ou à la chaſſe, leur temps ſe paſſe ou en jeux, ou dans les feſtins, ou à la danſe. Ils ont de deux ſortes de danſes; les unes qui ſe font en ſigne de réjouiſſance, & auxquelles ils invitent les femmes & les filles les plus diſtinguées; les autres ſe font pour marquer leur triſteſſe à la mort des plus conſidérables de leur nation. C'eſt par ces danſes qu'ils prétendent honorer le défunt, & eſſuyer les larmes de ſes parens. Tous ont droit de faire pleurer de la ſorte la mort de leurs proches, pourvu qu'ils faſſent des préſens à cette intention. Les danſes durent plus ou moins de temps, à proportion du prix & de la valeur des préſens, & enſuite on les diſtribue aux danſeurs. Leur cou-

tume n'eſt pas d'enterrer les morts ; ils les enveloppent dans des peaux, & les attachent par les pieds & par la tête au haut des arbres.

Hors le temps des jeux, des feſtins & des danſes, les hommes demeurent tranquilles ſur leurs nattes, & paſſent le temps ou à dormir, ou à faire des arcs, des fleches, des calumets, & autres choſes de cette nature. Pour ce qui eſt des femmes, elles travaillent depuis le matin juſqu'au ſoir comme des eſclaves. C'eſt à elles à cultiver la terre, & à ſemer le bled d'inde pendant l'été ; & dès que l'hiver commence, elles ſont occupées à faire des nattes, à paſſer des peaux, & à beaucoup d'autres ſortes d'ouvrages, car leur premier ſoin eſt de pourvoir la cabane de tout ce qui y eſt néceſſaire.

De toutes les nations de Canada, il n'y en a point qui vivent dans une ſi grande abondance de toutes choſes que les Illinois. Leurs rivieres ſont couvertes de cygnes, d'outardes, de canards, & de ſarcelles. A peine fait-on une lieue, qu'on trouve une multitude prodigieuſe de coqs d'inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cens. Ils ſont plus gros que ceux qu'on

voit en France. J'ai eu la curiosité d'en peser qui étoient du poids de trente-six livres. Ils ont au col une espece de barbe de crin, longue d'un demi-pied.

Les ours & les cerfs y sont en très-grande quantité ; on y voit aussi une infinité de bœufs & de chevreuils : il n'y a point d'année qu'on ne tue plus de mille chevreuils, & plus de deux mille bœufs : on voit dans des prairies à perte de vue des quatre à cinq mille bœufs qui y paissent. Ils ont une bosse sur le dos, & la tête extrêmement grosse. Leur poil, excepté celui de la tête, est frisé & doux comme de la laine ; la chair en est naturellement salée, & elle est si légere, que bien qu'on la mange toute crue, elle ne cause aucune indigestion. Lorsqu'ils ont tué un bœuf qui leur paroît trop maigre, ils se contentent d'en prendre la langue, & en vont chercher un plus gras.

Les fléches sont les principales armes dont ils se servent à la guerre & à la chasse. Ces fléches sont armées par le bout d'une pierre taillée & affilée en forme de langue de serpent ; faute de couteau, ils s'en servent aussi pour habiller les animaux qu'ils tuent. Ils sont si adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne

manquent presque jamais leur coup, & ils le font avec tant de vîtesse, qu'ils auront plutôt décoché cent flêches qu'un autre n'auroit chargé son fusil.

Ils se mettent peu en peine de travailler à des filets propres à pêcher dans les rivieres, parce que l'abondance des bêtes de toutes les sortes qu'ils trouvent pour leur subsistance, les rend assez indifférens pour le poisson. Cependant, quand il leur prend fantaisie d'en avoir ils s'embarquent dans un canot avec leurs arcs & leurs fléches ; ils s'y tiennent debout pour mieux découvrir le poisson, & aussi-tôt qu'ils l'ont apperçu, ils le percent d'une fléche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer l'estime & la vénération publique, c'est, comme chez les autres Sauvages, de se faire la réputation d'habile chasseur, & encore plus de bon guerrier ; c'est en cela principalement qu'ils font consister leur mérite, & c'est ce qu'ils appellent être véritablement homme. Ils sont si passionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cens lieues au milieu des forêts, pour faire un esclave, ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien

les fatigues & le long jeûne qu'ils ont à ſupporter, ſur-tout lorſqu'ils approchent des terres ennemies; car alors ils n'oſent plus chaſſer, de crainte que les bêtes, n'étant que bleſſées, ne s'enfuyent avec la fléche dans le corps, & n'avertiſſent leur ennemi de ſe mettre en état de défenſe; car leur maniere de faire la guerre, de même que parmi tous les Sauvages, eſt de ſurprendre leurs ennemis; c'eſt pourquoi ils envoyent à la découverte, pour obſerver leur nombre & leur marche, ou pour examiner s'ils ſont ſur leurs gardes. Selon le rapport qui leur eſt fait, ou bien ils ſe mettent en embuſcade, ou ils font irruption dans les cabanes, le caſſe-tête en main, & ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns, avant qu'ils ayent pu ſonger à ſe défendre.

Le caſſe-tête eſt fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une groſſe boule. Ils tiennent le caſſe-tête d'une main, & un couteau de l'autre. Auſſi-tôt qu'ils ont aſſené leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, & lui enlevent la chevelure avec une promptitude ſurprenante.

Lorſqu'un Sauvage revient dans ſon

pays chargé de plusieurs chevelures, il y est reçu avec de grands honneurs ; mais c'est pour lui le comble de la gloire, lorsqu'il fait des prisonniers, & qu'il les amene vifs. Dès qu'il arrive, tout le village s'assemble & se range en haie sur le chemin où les prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle ; les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles ; quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les anciens s'assemblent pour délibérer s'ils accorderont la vie à leurs prisonniers, ou s'ils les feront mourir. Lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs Guerriers a été tué, & qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa cabane, ils donnent à cette cabane un de leurs prisonniers, qui tient la place du défunt, & c'est ce qu'ils appellent ressusciter le mort.

Quand le prisonnier est condamné à la mort, ils plantent aussi-tôt en terre un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains ; on lui fait chanter la chanson de mort, & tous les Sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelques pas de-là un grand feu, où ils

font rougir des haches, des canons de fuſils, & d'autres ferremens. Enſuite ils viennent les uns après les autres, & les lui appliquent tout rouges ſur les diverſes parties du corps; il y en a qui les brûlent avec des tiſons ardens; quelques-uns leur déchiquettent le corps avec leurs couteaux; d'autres leur coupent un morceau de chair déja rôtie, & la mangent en ſa préſence; on en voit qui rempliſſent ſes plaies de poudre, & lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu. Enfin chacun le tourmente ſelon ſon caprice, & cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourmens lui fait jetter, ſont aigus & perçans, plus le ſpectacle eſt agréable & divertiſſant pour ces barbares. Ce ſont les Iroquois qui ont inventé cet affreux genre de mort, & ce n'eſt que par droit de repréſailles que les Illinois, à leur tour, traitent leurs priſonniers Iroquois avec une égale cruauté.

Ce que nous entendons par le mot de *Chriſtianiſme*, n'eſt connu parmi tous les Sauvages que ſous le nom de *Priere*. Ainſi, quand je vous dirai dans la ſuite de cette lettre, que telle Nation ſauvage a em-

braſſé la Priere, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt devenue Chrétienne, ou qu'elle ſe diſpoſe à l'être. On auroit bien moins de peine à convertir les Illinois, ſi la Priere leur permettoit la Polygamie : ils avouent que la priere eſt bonne, & ils ſont charmés qu'on l'enſeigne à leurs femmes & à leurs enfans; mais quand on leur en parle à eux-mêmes, on éprouve combien il eſt difficile de fixer leur inconſtance naturelle, & de les réſoudre à n'avoir qu'une femme, & à l'avoir pour toujours.

A l'heure qu'on s'aſſemble, le matin & le ſoir, pour prier, tous ſe rendent dans la chapelle. Il n'y a pas juſqu'aux plus grands Jongleurs, c'eſt-à-dire, aux plus grands ennemis de la Religion, qui envoyent leurs enfans pour être inſtruits & baptiſés. C'eſt-là le plus grand fruit qu'on fait d'abord parmi ces Sauvages, & duquel on eſt le plus aſſuré : car dans le grand nombre d'enfans qu'on baptiſe, il ne ſe paſſe point d'année que pluſieurs ne meurent avant l'uſage de la raiſon ; & parmi les adultes, la plûpart ſont ſi fervens & ſi affectionnés à la Priere, qu'ils ſouffriroient la mort la plus cruelle plutôt que de l'abandonner.

C'eſt un bonheur pour les Illinois

d'être extrêmement éloignés de Quebec; car on ne peut pas leur porter de l'eau-de-vie, comme on fait ailleurs ; cette boiſſon eſt parmi les Sauvages le plus grand obſtacle au Chriſtianiſme, & la ſource d'une infinité de crimes les plus énormes. On ſçait qu'ils n'en achetent que pour ſe plonger dans la plus furieuſe ivreſſe : les déſordres & les morts funeſtes dont on eſt témoin chaque jour, devroient bien l'emporter ſur le gain qu'on peut faire par le commerce d'une liqueur ſi fatale.

Il y avoit deux ans que je demeurois chez les Illinois, lorſque je fus rappellé pour conſacrer le reſte de mes jours chez la nation *Abnakiſe*. C'étoit la premiere Miſſion à laquelle j'avois été deſtiné à mon arrivée en Canada, & c'eſt celle apparemment où je finirai ma vie. Il fallut donc me rendre à Quebec, pour aller de-là rejoindre mes chers Sauvages. Je vous ai déja entretenu de la longueur & des difficultés de ce voyage ; ainſi, je vous parlerai ſeulement d'une avanture bien conſolante, qui m'arriva à quarante lieues de Quebec.

Je me trouvai dans une eſpece de village, où il y a vingt-cinq maiſons françoiſes, & un Curé qui en a ſoin.

Près de ce village, on voyoit une cabane de Sauvages, où se trouvoit une fille âgée de seize ans, qu'une maladie de plusieurs années avoit enfin réduite à l'extrémité. M. le Curé, qui n'entendoit pas la langue de ces Sauvages, me pria d'aller confesser la malade, & me conduisit lui-même à la cabane. Dans l'entretien que j'eus avec cette jeune fille, sur les vérités de la Religion, j'appris qu'elle avoit été fort bien instruite par un de nos Missionnaires, mais qu'elle n'avoit pas encore reçu le baptême. Après avoir passé deux jours à lui faire toutes les questions propres à m'assurer de ces dispositions : « Ne me refuse pas, » je t'en conjure, me dit-elle, la grace » du baptême que je te demande ; tu » vois combien j'ai la poitrine oppressée, » & qu'il me reste très-peu de temps à » vivre ; quel malheur seroit-ce pour » moi, & quels reproches n'aurois-tu » pas à te faire si je venois à mourir » sans recevoir cette grace » ! Je lui répondis qu'elle s'y préparât pour le lendemain, & je me retirai. La joie que lui causa ma réponse, fit en elle un si prompt changement, qu'elle fut en état de se rendre de grand matin à la chapelle. Je fus extraordinairement surpris

de ſon arrivée, & auſſi-tôt je lui adminiſtrai ſolemnellement le baptême ; après quoi elle s'en retourna dans ſa cabane, où elle ne ceſſa de remercier la divine miſéricorde d'un ſi grand bienfait, & de ſoupirer après l'heureux moment qui devoit l'unir à Dieu pour toute l'éternité. Ses deſirs furent exaucés, & j'eus le bonheur de l'aſſiſter à la mort. Quel coup de providence pour cette pauvre fille, & quelle conſolation pour moi d'avoir été l'inſtrument dont Dieu ait bien voulu ſe ſervir pour la placer dans le Ciel!

Vous n'exigez pas de moi, mon cher frere, que j'entre dans le détail de tout ce qui m'eſt arrivé depuis pluſieurs années que je ſuis dans cette Miſſion ; mes occupations ſont toujours les mêmes, & je m'expoſerois à des redites ennuyeuſes : je me contenterai de vous rapporter certains faits, qui me paroîtront mériter le plus votre attention. Je puis vous dire en général que vous auriez de la peine à retenir vos larmes, ſi vous vous trouviez dans mon Egliſe avec nos Sauvages aſſemblés, & ſi vous étiez témoin de la piété avec laquelle ils récitent leurs prieres, ils chantent les offices divins, & participent aux Sacremens de la Pénitence & de l'Eu-

chariſtie. Quand ils ont été éclairés des lumieres de la foi, & qu'ils l'ont ſincérement embraſſée, ce ne ſont plus les mêmes hommes, & la plupart conſervent l'innocence qu'ils ont reçue au baptême. C'eſt ce qui me remplit de la plus douce joie, lorſque j'entends leurs confeſſions, qui ſont fréquentes ; quelques interrogations que je leur faſſe, à peine ſouvent puis-je trouver matiere à les abſoudre.

Mes occupations avec eux ſont continuelles. Comme ils n'attendent de ſecours que de leur Miſſionnaire, & qu'ils ont en lui une entiere confiance, il ne me ſuffit pas de remplir les fonctions ſpirituelles de mon miniſtere, pour la ſanctification de leurs ames, il faut encore que j'entre dans leurs affaires temporelles, que je ſois toujours prêt à les conſoler, lorſqu'ils viennent me conſulter, que je décide leurs petits différends, que je prenne ſoin d'eux quand ils ſont malades, que je les ſaigne, que je leur donne des médecines, &c. Mes journées ſont quelquefois ſi remplies, que je ſuis obligé de me renfermer pour trouver le temps de vaquer à la priere, & de réciter mon office.

Le zèle, dont Dieu m'a rempli pour

mes Sauvages, fut fort allarmé en l'année 1697 lorsque j'appris qu'une Nation de Sauvages *Amalingans* venoit s'établir à une journée de mon village. J'avois lieu de craindre que les jongleries de leurs charlatans, c'est-à-dire, les sacrifices qu'ils font au démon & les désordres qui en sont la suite ordinaire, ne fissent impression sur quelqu'un de mes jeunes Néophytes : mais grace à la Divine Miséricorde, mes frayeurs furent bientôt dissipées de la maniere que je vais vous le dire.

Un de nos Capitaines, célèbre dans cette Contrée par sa valeur, ayant été tué par les Anglois, dont nous ne sommes pas éloignés, les *Amalingans* députerent plusieurs de leur Nation dans notre village, pour essuyer les larmes desparens de cet illustre mort ; c'est-à-dire, comme je vous l'ai déja expliqué, pour les visiter, leur faire des présens, & leur témoigner par leurs danses la part qu'ils prenoient à leur affliction. Ils y arriverent la veille de la Fête-Dieu. J'étois alors occupé à entendre les confessions de mes Sauvages, qui durerent tout ce jour, la nuit suivante, & le lendemain jusqu'à midi que commença la Procession du Très-Saint Sa-

crement. Elle se fit avec beaucoup d'ordre & de piété, & bien qu'au milieu de ces forêts, avec plus de pompe & de magnificence que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce spectacle qui étoit nouveau pour les *Amalingans*, les attendrit, & les frappa d'admiration. Je crus devoir profiter des favorables dispositions où ils étoient, & après les avoir assemblés je leur fis le discours suivant en style sauvage.

« Il y a long-temps, mes enfans, que » je souhaite de vous voir : maintenant » que j'ai ce bonheur, peu s'en faut » que mon cœur n'éclate. Pensez à la » joie qu'a un pere qui aime tendrement ses enfans, lorsqu'il les revoit » après une longue absence, où ils ont » couru les plus grands dangers, & » vous concevrez une partie de la » mienne; car quoique vous ne priez » pas encore, je ne laisse pas de vous » regarder comme mes enfans, & d'avoir pour vous une tendresse de pere, » parce que vous êtes les enfans du » Grand Génie, qui vous a donné l'être » aussi bien qu'à ceux qui prient, qui » a fait le Ciel pour vous aussi bien » que pour eux, qui pense de vous » comme il pense d'eux & de moi,

» qu'ils jouissent d'un bonheur éternel.
» Ce qui fait ma peine, & qui diminue la joie que j'ai de vous voir, » c'est la réflexion que je fais actuellement, qu'un jour je serai séparé d'une » partie de mes enfans, dont le sort » sera éternellement malheureux, parce » qu'ils ne prient pas ; tandis que les » autres qui prient, seront dans la joie » qui ne finira jamais. Lorsque je pense » à cette funeste séparation, puis-je » avoir le cœur content ? Le bonheur » des uns ne me fait pas tant de joie, » que le malheur des autres m'afflige.
» Si vous aviez des obstacles insurmontables à la priere, & si demeurant dans l'état où vous êtes, je pouvois vous faire entrer dans le Ciel, » je n'épargnerois rien pour vous procurer ce bonheur. Je vous y pousserois, je vous y ferois tous entrer, » tant je vous aime, & tant je souhaite » que vous soyez heureux ; mais c'est » ce qui n'est pas possible. Il faut prier, » il faut être baptisé, pour pouvoir » entrer dans ce lieu de délices ».

Après ce préambule, je leur expliquai fort au long les principaux articles de la Foi, & je continuai ainsi :

» Toutes les paroles que je viens de

» vous

» vous expliquer, ne ſont point des
» paroles humaines ; ce ſont les paroles
» du Grand Génie : elles ne ſont point
» écrites comme les paroles des hommes
» ſur un collier, auquel on fait dire
» tout ce qu'on veut ; mais elles ſont
» écrites dans le livre du Grand Génie,
» où le menſonge ne peut avoir d'accès».

Pour vous faire entendre cette expreſſion ſauvage, il faut remarquer, mon cher frere, que la coutume de ces Peuples, lorſqu'ils écrivent à quelque Nation, eſt d'envoyer un collier, ou une large ceinture, ſur laquelle ils font diverſes figures avec des grains de porcelaine de différentes couleurs. On inſtruit celui qui porte le collier, en lui diſant : voilà ce que dit le collier à telle Nation, à telle perſonne, & on le fait partir. Nos Sauvages auroient de la peine à comprendre ce qu'on leur dit, & ils y ſeroient peu attentifs, ſi l'on ne ſe conformoit pas à leur maniere de penſer & de s'exprimer. Je pourſuivis ainſi :

» Courage, mes enfans, écoutez la
» voix du Grand Génie qui vous parle
» par ma bouche, il vous aime ; & ſon
» amour pour vous eſt ſi grand, qu'il
» a donné ſa vie pour vous procurer

» une vie éternelle. Hélas, peut-être
» n'a-t-il permis la mort d'un de nos
» Capitaines, que pour vous attirer
» dans le lieu de la priere, & vous
» faire entendre ſa voix. Faites réflexion
» que vous n'êtes pas immortels. Un
» jour viendra qu'on eſſuyera pareille-
» ment les larmes pour votre mort :
» que vous ſervira-t-il d'avoir été en
» cette vie de grands Capitaines, ſi
» après votre mort vous êtes jettés dans
» les flammes éternelles ? Celui que
» vous venez pleurer avec nous, s'eſt
» félicité mille fois d'avoir écouté la
» voix du Grand Génie, & d'avoir été
» fidele à la priere. Priez comme lui,
» & vous vivrez éternellement. Cou-
» rage, mes enfans, ne nous ſéparons
» point, que les uns n'aillent pas d'un
» côté, & les autres d'un autre : Allons
» tous dans le Ciel, c'eſt notre patrie,
» c'eſt à quoi vous exhorte le ſeul maî-
» tre de la vie, dont je ne ſuis que l'in-
» terprête ». Penſez-y ſérieuſement.

Auſſi-tôt que j'eus achevé de parler, ils s'entretinrent enſemble pendant quelque-temps, enſuite leur orateur me fit cette réponſe de leur part. » Mon pere,
» je ſuis ravi de t'entendre. Ta voix a
» pénétré juſques dans mon cœur, mais

» mon cœur est encore fermé, & je
» ne puis pas l'ouvrir présentement,
» pour te faire connoître ce qui y est,
» ou de quel côté il se tournera : il faut
» que j'attende plusieurs Capitaines, &
» autres gens considérables de notre
» Nation qui arriveront l'automne pro-
» chain ; c'est alors que je te découvri-
» rai mon cœur. Voilà, mon cher pere,
» tout ce que j'ai à te dire présente-
» ment.

» Mon cœur est content, leur répli-
» quai-je ; je suis bien aise que ma pa-
» role vous ait fait plaisir, & que vous
» demandiez du temps pour y penser ;
» vous n'en serez que plus fermes dans
» votre attachement à la priere, quand
» vous l'aurez une fois embrassée. Ce-
» pendant je ne cesserai de m'adresser
» au Grand Génie, & de lui deman-
» der qu'il vous regarde avec des yeux
» de miséricorde, & qu'il fortifie vos
» pensées afin qu'elles se tournent du
» côté de la priere ». Après quoi je
quittai leur assemblée, & ils s'en re-
tournerent à leur village.

Quand l'automne fut venue, j'appris
qu'un de nos Sauvages devoit aller cher-
cher du bled chez les *Amalingans*,
pour ensemencer ses terres. Je le fis ve-

nir, & je le chargeai de leur dire de ma part que j'étois dans l'impatience de revoir mes enfans, que je les avois toujours présens à l'esprit, & que je les priois de se souvenir de la parole qu'ils m'avoient donnée. Le Sauvage s'acquitta fidélement de sa commission: Voici la réponse que lui firent les *Amalingans*.

» Nous sommes bien obligés à notre » pere de penser sans cesse à nous. De » notre côté, nous avons bien pensé à » ce qu'il nous a dit. Nous ne pouvons » oublier ses paroles, tandis que nous » avons un cœur, car elles y ont été » si profondément gravées, que rien » ne les peut effacer. Nous sommes per» suadés qu'il nous aime, nous vou» lons l'écouter, & lui obéir en ce » qu'il souhaite de nous. Nous agréons » la priere qu'il nous propose, & nous » n'y voyons rien que de bon & de » louable; nous sommes tous résolus » de l'embrasser, & nous serions déja » allé trouver notre pere dans son village, » s'il y avoit des vivres suffisans pour » notre subsistance, pendant le temps » qu'il consacreroit à notre instruction. » Mais comment pourrions-nous y en » trouver? Nous sçavons que la faim

» eſt dans la cabane de notre pere, &
» c'eſt ce qui nous afflige doublement,
» que notre pere ait faim & que nous
» ne puiſſions pas aller le voir pour
» nous faire inſtruire. Si notre pere pou-
» voit venir paſſer ici quelque temps
» avec nous, il vivroit & nous inſ-
» truiroit ». Voilà ce que tu diras à
notre pere.

Cette réponſe des *Amalingans* me
fut rendue dans une favorable conjonc-
ture : la plus grande partie de mes Sau-
vages étoit allée pour quelques jours
chercher de quoi vivre juſqu'à la ré-
colte du bled d'Inde : leur abſence me
donna le loiſir de viſiter les *Amalin-
gans*, & dès le lendemain je m'em-
barquai dans un canot pour me rendre
à leur village. Je n'avois plus qu'une
lieue à faire pour y arriver, lorſqu'ils
m'apperçurent; & auſſi-tôt ils me ſa-
luerent par des décharges continuelles
de fuſils, qui ne ceſſerent qu'à la deſ-
cente du canot. Cet honneur qu'ils me
rendoient, me répondoit déja de leurs
diſpoſitions préſentes. Je ne perdis point
de temps, & dès que je fus arrivé, je
fis planter une Croix, & ceux qui m'ac-
compagnoient éleverent au plutôt une
Chapelle qu'ils firent d'écorces, de la

même maniere que se font leurs cabanes, & y dresserent un autel. Tandis qu'ils étoient occupés de ce travail, je visitai toutes les cabanes des *Amalingans*, pour les préparer aux instructions que je devois leur faire. Dès que je les commençai, ils se rendirent très-assidus à les entendre. Je les rassemblois trois fois par jour dans la chapelle ; sçavoir, le matin après ma messe, à midi, & le soir après la priere. Le reste de la journée je parcourois les cabanes, où je faisois encore des instructions particulieres.

Lorsqu'après plusieurs jours d'un travail continuel, je jugeai qu'ils étoient suffisamment instruits, je fixai le jour auquel ils viendroient se faire régénérer dans les eaux du saint Baptême. Les premiers qui se rendirent à la Chapelle, furent le Capitaine, l'Orateur, trois des plus considérables de la Nation, avec deux femmes. Aussi-tôt après leur baptême, deux autres bandes, chacune de vingt Sauvages, se succéderent, qui reçurent la même grace. Enfin, tous les autres continuerent d'y venir ce jour-là, & le lendemain.

Vous jugez assez, mon cher frere, que quelques travaux qu'essuye un Mis-

ſionnaire, il eſt bien dédommagé de ſes fatigues, par la douce conſolation qu'il reſſent d'avoir fait entrer une Nation entiere de Sauvages dans la voie du ſalut. Je me diſpoſois à les quitter, & à retourner dans mon village, lorſqu'un député vint me dire de leur part, qu'ils s'étoient tous réunis dans un même lieu, & qu'ils me prioient de me rendre à leur aſſemblée. Auſſi-tôt que je parus au milieu d'eux, l'Orateur m'adreſſant la parole au nom de tous les autres : » Notre pere, me dit-il, nous n'avons » point de termes pour te témoigner la » joie inexprimable que nous reſſentons tous d'avoir reçu le baptême. Il » nous ſemble maintenant que nous » avons un autre cœur ; tout ce qui » nous faiſoit de la peine eſt entiérement diſſipé, nos penſées ne ſont plus » chancelantes, le baptême nous fortifie » intérieurement, & nous ſommes bien » réſolus de l'honorer tout le temps de » notre vie. Voilà ce que nous te diſons avant que tu nous quittes ». Je leur répondis par un petit diſcours, où je les exhortois à perſévérer dans la grace ſinguliere qu'ils avoient reçue, & à ne rien faire d'indigne de la qualité d'enfans de Dieu, dont ils avoient

été honorés par le ſaint Baptême. Comme ils ſe préparoient à partir pour la mer, je leur ajoutai qu'à leur retour, nous déterminerions ce qui ſeroit le plus à propos, ou que nous allaſſions demeurer avec eux, ou qu'ils vinſſent former avec nous un ſeul & même village.

Le village où je demeure s'appelle *Nanrantſouack*, & eſt placé dans un continent, qui eſt entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre. Cette Miſſion eſt à environ quatre-vingt lieues de *Pentagouet*, & l'on compte cent lieues de *Pentagouet* au Port-Royal. Le fleuve de ma miſſion eſt le plus grand de tous ceux qui arroſent les terres des Sauvages. Il doit être marqué ſur la carte, ſous le nom de *Kinibeki*, ce qui a porté les François à donner à ces ſauvages le nom de *Kanibals.* Ce fleuve ſe jette dans la mer à *Sankderank*, qui n'eſt qu'à cinq ou ſix lieues de *Pemquit.* Après l'avoir monté quarante lieues depuis *Sankderank*, on arrive à mon village qui eſt ſur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne ſommes éloignés que de deux journées tout au plus des habitations Angloiſes ; il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à Quebec, & ce voyage eſt très-pénible & très-

incommode. Il étoit naturel que nos Sauvages fissent leur traite avec les Anglois, & il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur aient proposés pour les attirer & gagner leur amitié : mais tous leurs efforts ont été inutiles, & rien n'a pu les détacher de l'alliance des François. Le seul lien qui nous les a si étroitement unis, est leur ferme attachement à la Foi Catholique. Ils sont convaincus que s'ils se livroient aux Anglois, ils se trouveroient bientôt sans Missionnaire, sans sacrifice, sans sacrement, & presque sans aucun exercice de Religion, & que peu à peu ils se replongeroient dans leurs premieres infidélités. Cette fermeté de nos Sauvages a été mise à toutes sortes d'épreuves de la part de ces redoutables voisins, sans que jamais ils aient pu rien obtenir.

Dans le temps que la guerre étoit sur le point de s'allumer entre les Puissances de l'Europe, le Gouverneur Anglois nouvellement arrivé à Boston, demanda à nos Sauvages une entrevue sur la mer, dans une isle qu'il désigna. Ils y consentirent, & me prierent de les y accompagner, pour me consulter sur les propositions artificieuses qui leur seroient faites, afin de s'assurer que leurs

réponſes n'auroient rien de contraire, ni à la Religion, ni aux intérêts du ſervice du Roi. Je les ſuivis, & mon intention étoit de me tenir ſimplement dans leur quartier, pour les aider de mes conſeils, ſans paroître devant le Gouverneur. Comme nous approchions de l'iſle, au nombre de plus de deux cens canots, les Anglois nous ſaluerent par une décharge de tous les canons de leurs vaiſſeaux, & les Sauvages répondirent à ce ſalut par une décharge pareille de tous leurs fuſils. Enſuite le Gouverneur paroiſſant dans l'iſle, les Sauvages y aborderent avec précipitation; ainſi je me trouvai où je ne ſouhaitois pas être, & où le Gouverneur ne ſouhaitoit pas que je fuſſe. Dès qu'il m'apperçut, il vint quelques pas au-devant de moi, & après les complimens ordinaires, il retourna au milieu de ſes gens, & moi avec les Sauvages.

« C'eſt par ordre de notre Reine,
» leur dit-il, que je viens vous voir: elle
» ſouhaite que nous vivions en paix.
» Si quelque Anglois étoit aſſez impru-
» dent pour vous faire du tort, ne ſongez
» pas à vous en venger, mais adreſſez-
» moi auſſi-tôt votre plainte, & je vous
» rendrai une prompte juſtice. S'il ar-

» rivoit que nous eussions la guerre
» avec les François, demeurez neutres,
» & ne vous mêlez point de nos dif-
» férends : les François sont aussi forts
» que nous, ainsi laissez nous vider en-
» semble nos querelles. Nous fournirons
» à tous vos besoins; nous prendrons
» vos pelleteries, & nous vous don-
» nerons nos marchandises à un prix
» modique ». Ma présence l'empêcha
de dire tout ce qu'il prétendoit, car ce
n'étoit pas sans dessein qu'il avoit ame-
né un Ministre avec lui.

Quand il eut cessé de parler, les Sau-
vages se retirerent pour délibérer en-
semble sur la réponse qu'ils avoient à
faire. Pendant ce temps-là le Gouver-
neur me tirant à part, « je vous prie,
» Monsieur, me dit-il, de ne pas por-
» ter vos Indiens à nous faire la guerre.
» Je lui répondis que ma Religion &
» mon caractere de Prêtre, m'enga-
» geoient à ne leur donner que des
» conseils de paix ». Je parlois encore,
lorsque je me vis tout-à-coup environné
d'une vingtaine de jeunes guerriers,
qui craignoient que le Gouverneur ne
voulût me faire enlever. Cependant les
Sauvages s'avancerent, & l'un d'eux fit
au Gouverneur la réponse suivante.

« Grand Capitaine, tu nous dis de ne
» point nous joindre aux François, ſuppo-
» ſé que tu lui déclare la guerre ; ſçache
» que le François eſt mon frere ; nous
» avons une même priere lui & moi,
» & nous ſommes dans une même ca-
» bane à deux feux, il a un feu, &
» moi l'autre. Si je te vois entrer dans
» la cabanne du côté du feu où eſt
» aſſis mon frere le Francois, je t'ob-
» ſerve de deſſus ma natte, où je ſuis
» aſſis à l'autre feu. Si, en t'obſervant,
» je m'apperçois que tu porte une hache,
» j'aurai la penſée que prétend faire
» l'Anglois de cette hache? Je me leve
» pour lors ſur ma natte, pour conſi-
» dérer ce qu'il fera. S'il leve la hache
» pour frapper mon frere le François,
» je prens la mienne & je cours à l'An-
» glois pour le frapper. Eſt-ce que je
» pourrois voir frapper mon frere dans
» ma cabane, & demeurer tranquille
» ſur ma natte ? Non, non, j'aime trop
» mon frere, pour ne pas le défendre.
» Ainſi je te dis Grand Capitaine, ne
» fais rien à mon frere & je ne te ferai
» rien ; demeure tranquille ſur ta nat-
» te, & je demeurerai en repos ſur la
» mienne.

C'eſt ainſi que finit cette conférence.

Peu de temps après quelques-uns de nos Sauvages arriverent de Quebec, & publierent qu'un vaiſſeau François y avoit apporté la nouvelle de la guerre allumée entre la France & l'Angleterre. Auſſitôt nos Sauvages, après avoir délibéré ſelon leur coutume, ordonnerent aux jeunes gens de tuer les chiens, pour faire le feſtin de guerre, & y connoître ceux qui voudroient s'y engager. Le feſtin ſe fit, on leva la chaudiere, on danſa, & il ſe trouva 250 Guerriers. Après le feſtin, ils déterminerent un jour pour venir ſe confeſſer. Je les exhortai à être auſſi attachés à leur priere que s'ils étoient au village, à bien obſerver les Loix de la guerre, à n'exercer aucune cruauté, à ne tuer perſonne que dans la chaleur du combat, à traiter humainement ceux qui ſe rendroient priſonniers, &c.

La maniere dont ces peuples font la guerre, rend une poignée de leur guerriers plus redoutables, que ne le ſeroit un corps de deux ou trois mille ſoldats Européens. Dès qu'ils ſont entrés dans le pays ennemi, ils ſe diviſent en différens partis, l'un de trente guerriers, l'autre de quarante, &c. Ils diſent aux uns : à vous, on donne ce hameau à manger, (c'eſt leur expreſſion,) à vous autres on

donne ce village, &c. Ensuite, le signal se donne pour frapper tous ensemble, & en même-temps dans les diverses contrées. Nos deux cens cinquante guerriers se répandirent à plus de vingt lieues de pays, où il y avoit des villages, des hameaux, & des maisons : au jour marqué ils donnerent tous ensemble dès le grand matin; en un seul jour, ils défirent tout ce qu'il y avoit d'Anglois, ils en tuerent plus de deux cens, & firent cent cinquante Prisonniers, & n'eurent de leur part que quelques guerriers blessés assez légérement. Ils revinrent de cette expédition au village, ayant chacun deux canots chargées du butin qu'ils avoient fait.

Pendant tout le temps que dura la guerre, ils porterent la désolation dans toutes les terres qui appartiennent aux Anglois, ils ravagerent leurs villages, leurs forts, leurs métairies, enleverent une infinité de bestiaux, & firent plus de six cens prisonniers. Aussi ces Messieurs, persuadés avec raison qu'en maintenant mes Sauvages dans leur attachement à la foi Catholique, je resserre de plus en plus les liens qui les unissent aux François, ont mis en œuvre toutes sortes de ruses & d'artifices pour les

détacher de moi. Il n'y a point d'offres ni de promesses qu'ils ne leur aient faites, s'ils vouloient me livrer entre leurs mains, ou du moins me renvoyer à Quebec, & prendre en ma place un de leurs Ministres. Ils ont fait plusieurs tentatives pour me surprendre & pour me faire enlever; ils en sont venus même jusqu'à promettre mille livres sterlings à celui qui leur porteroit ma tête. Vous croyez bien, mon cher frere, que ces menaces ne sont pas capables de m'intimider, ni de ralentir mon zele; trop heureux si j'en devenois la victime, & si Dieu me jugeoit digne d'être chargé de fers & de verser mon sang pour le salut de mes chers Sauvages.

Aux premieres nouvelles qui vinrent de la paix faite en Europe, le Gouverneur de *Boston* fit dire à nos Sauvages que s'ils vouloient bien s'assembler dans un lieu qu'il leur désignoit, il conféreroit avec eux sur la conjoncture présente des affaires. Tous les Sauvages se rendirent au lieu marqué, & le Gouverneur leur parla ainsi.

» Toi homme *Naranhous*, je t'apprens
» que la paix est faite entre le Roi de
» France & notre Reine, & que par
» le traité de paix, le Roi de France

» céde à notre Reine, Plaisance & Portrail avec toutes les Terres adjacentes. » Ainsi, si tu veux, nous vivrons en » paix toi & moi : nous y étions autrefois, mais les suggestions des François te l'ont fait rompre, & c'est pour » lui plaire que tu es venu nous tuer. » Oublions toutes ces méchantes affaires, & jettons-les dans la mer, afin » qu'elles ne paroissent plus, & que » nous soyons bons amis.

» Cela est bien, répondit l'Orateur » au nom des Sauvages, que les Rois » soient en paix, j'en suis bien aise, & » je n'ai pas de peine non plus à la » faire avec toi. Ce n'est point moi qui » te frappe depuis douze ans, c'est le » François qui s'est servi de mon bras » pour te frapper. Nous étions en paix, » il est vrai, j'avois même jetté ma » hache je ne sçai où, & comme j'étois en repos sur ma natte, ne pensant à rien, de jeunes gens m'apporterent une parole, que le Gouverneur de Canada m'envoyoit, par laquelle il me disoit : mon fils, l'Anglois » ma frappé, aides-moi à m'en venger, » prend ta hache, & frappe l'Anglois. » Moi qui ai toujours écouté la parole » du Gouverneur François, je cherche

» ma hache, je la trouve enfin toute
» rouillée, je l'accommode, je la pends
» à ma ceinture pour te venir frapper.
» Maintenant le François me dit de la
» mettre bas; je la jette bien loin, pour
» qu'on ne voie plus le ſang dont elle
» eſt rougie. Ainſi, vivons en paix, j'y
» conſens.

» Mais tu dis que le François t'a don-
» né Plaiſance & Portrail, qui eſt dans
» mon voiſinage, avec toutes les Ter-
» res adjacentes: il te donnera tout ce
» qu'il voudra, pour moi j'ai ma terre
» que le Grand Génie m'a donné pour
» vivre: tant qu'il y aura un enfant
» de ma nation, il combattra pour la
» conſerver. » Tout ſe termina ainſi à
l'amiable: le Gouverneur fit un grand
feſtin aux Sauvages, après quoi chacun
ſe retira.

Les heureuſes conjonctures de la paix, & la tranquillité dont on commençoit de jouir firent naître la penſée à nos Sauvages de rebâtir notre Egliſe, qui avoit été ruinée dans une ſubite irruption que firent les Anglois, pendant qu'ils étoient abſens du village. Comme nous ſommes fort éloignés de Quebec, & beaucoup plus près de Boſton, ils y députerent quelques-uns des prin-

cipaux de leur nation pour demander des ouvriers, avec promeſſe de payer libéralement leurs travaux. Le Gouverneur les reçut avec de grandes démonſtrations d'amitié, & leur fit toutes ſortes de careſſes. « Je veux moi-même
» rétablir votre Egliſe, leur dit-il, &
» j'en uſerai mieux avec vous, que
» n'a fait le Gouverneur François, que
» vous appellez votre pere. Ce ſeroit
» à lui à la rebâtir, puiſque c'eſt lui
» en quelque ſorte qui l'a ruinée, en
» vous portant à me frapper; car pour
» moi, je me défends comme je puis;
» au lieu que lui, après s'être ſervi
» de vous pour ſa défenſe, il vous aban-
» donne. J'agirai bien mieux avec vous,
» car non-ſeulement je vous accorde
» des ouvriers, je veux encore les
» payer moi-même, & faire tous les
» frais de l'édifice que vous voulez
» conſtruire : Mais comme il n'eſt pas
» raiſonnable que moi, qui ſuis An-
» glois, je faſſe bâtir une Egliſe, ſans
» y mettre auſſi un Miniſtre Anglois
» pour la garder, & pour y enſeigner
» la priere, je vous en donnerai un
» dont vous ſerez contens, & vous
» renvoyerez Quebec le Miniſtre Fran-
» çois qui eſt dans votre village.

» Ta parole m'étonne, répondit le
» député des Sauvages, & je t'admire
» dans la proposition que tu me fais.
» Quand tu es venu ici, tu m'as vu
» long-temps avant les Gouverneurs
» François ; ni ceux qui t'ont précédé,
» ni tes Ministres ne m'ont jamais parlé
» de priere, ni du Grand Génie. Ils
» ont vu mes pelleteries, mes peaux
» de castor & d'orignac, & c'est à
» quoi uniquement ils ont pensé ; c'est
» ce qu'ils ont recherché avec empres-
» sement, je ne pouvois leur en four-
» nir assez, & quand j'en apportois
» beaucoup, j'étois leur grand ami, &
» voilà tout. Au contraire, mon ca-
» not s'étant un jour égaré, je perdis
» ma route, & j'errai long-temps à
» l'avanture, jusqu'à ce qu'enfin j'abor-
» dai près de Quebec, dans un grand
» village d'Algonkins, que les Robbes
» noires (1) enseignoient. A peine fus-je
» arrivé, qu'une Robbe noire vint me
» voir. J'étois chargé de pelleteries,
» la Robbe noire Françoise ne daigna
» pas seulement les regarder : il me
» parla d'abord du Grand Génie, du
» Paradis, de l'Enfer & de la Priere,

---

(1) Les Jésuites.

» qui eſt la ſeule voie d'arriver au Ciel.
» Je l'écoutai avec plaiſir, & je goûtai
» ſi fort ſes entretiens, que je reſtai
» long-temps dans ce village pour l'en-
» tendre. Enfin, la Priere me plut, &
» je l'engageai à m'inſtruire, je deman-
» dai le Baptême, & je le reçus. En-
» ſuite, je retourne dans mon pays, &
» je raconte ce qui m'eſt arrivé : on
» porte envie à mon bonheur, on veut
» y participer, on part pour aller trou-
» ver la Robbe noire & lui demander
» le Baptême. C'eſt ainſi que le Fran-
» çois en a uſé envers moi. Si dès que
» tu m'as vu, tu m'avois parlé de la
» Priere, j'aurois eu le malheur de
» prier comme toi; car je n'étois pas
» capable de démêler ſi ta priere étoit
» bonne. Ainſi, je te dis que je tiens la
» priere du François; je l'agrée, & je
» la conſerverai juſqu'à ce que la terre
» brûle & finiſſe. Gardes donc tes Ou-
» vriers, ton argent, & ton Miniſtre,
» je ne t'en parle plus : je dirai au Gou-
» verneur François mon pere, de m'en
» envoyer.

En effet, M. le Gouverneur n'eut pas plutôt appris la ruine de notre Egliſe, qu'il nous envoya des Ouvriers pour la rebâtir. Elle eſt d'une beauté qui la

ſeroit eſtimer en Europe, & je n'ai rien épargné pour la décorer. Vous avez pu voir par le détail que je vous ai fait dans ma lettre à mon neveu, qu'au fond de ces forêts, & parmi ces Nations ſauvages, le Service Divin ſe fait avec beaucoup de décence & de dignité. C'eſt à quoi je ſuis très-attentif, non-ſeulement lorſque les Sauvages demeurent dans le village, mais encore tout le temps qu'ils ſont obligés d'habiter les bords de la mer, où ils vont deux fois chaque année, pour y trouver de quoi vivre. Nos Sauvages ont ſi fort dépeuplé leur pays de bêtes, que depuis dix ans on n'y trouve plus ni orignaux, ni chevreuils. Les ours & les caſtors y ſont devenus très-rares. Ils n'ont guere pour vivre que du bled de Turquie, des feves & des citrouilles. Ils écraſent le bled entre deux pierres pour le réduire en farine; enſuite ils en font de la bouillie, qu'ils aſſaiſonnent quelquefois avec de la graiſſe, ou avec du poiſſon ſec. Lorſque le bled leur manque, ils cherchent dans les champs labourés, des poires de terre, ou bien du gland, qu'ils eſtiment autant que du bled: après l'avoir fait ſécher, ils

le font cuire dans une chaudiere avec de la cendre, pour en ôter l'amertume. Pour moi, je le mange sec, & il me tient lieu de pain.

En un certain temps, ils se rendent à une riviere peu éloignée, où pendant un mois les poissons montent la riviere en si grande quantité, qu'on en rempliroit cinquante mille barriques en un jour, si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des especes de gros harengs fort agréables au goût, quand ils sont frais; ils sont pressés les uns sur les autres à un pied d'épaisseur, & on les puise comme de l'eau. Les Sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, & ils en vivent pendant tout le temps qu'ils ensemencent leurs terres.

Ce n'est qu'au printemps qu'ils sement le bled, & ils ne lui donnent la derniere façon que vers la Fête-Dieu. Après quoi ils déliberent vers quel endroit de la mer ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait ordinairement qu'un peu après l'Assomption. Après avoir déliberé, ils m'envoient prier de me rendre à leur Assemblée. Aussi-tôt que j'y suis arrivé, l'un d'eux me parle ainsi au nom de tous

les autres : » Notre pere, ce que je te
» dis, c'eſt ce que te diſent tous ceux
» que tu vois ici; tu nous connois, tu
» ſçais que nous manquons de vivres,
» à peine avons-nous pu donner la der-
» niere façon à nos champs, & nous
» n'avons d'autre reſſource juſqu'à la
» récolte, que d'aller chercher des ali-
» mens ſur le bord de la mer. Il ſeroit
» dur pour nous d'abandonner notre
» Priere, c'eſt pourquoi, nous eſpérons
» que tu voudras bien nous accompa-
» gner, afin qu'en cherchant de quoi
» vivre, nous n'interrompions point
» notre Priere. Tels & tels t'embarque-
» ront, & ce que tu auras à porter,
» ſera diſperſé dans les autres canots.
» Voilà ce que j'ai à te dire ». Je ne
leur ai pas plutôt répondu *kekikberba*,
(c'eſt un terme ſauvage qui veut dire,
je vous écoute, mes enfans, j'accorde
ce que vous demandez,) que tous crient
enſemble *8ri8rie*, qui eſt un terme de
remerciment. Auſſi-tôt après on part
du village.

Dès qu'on eſt arrivé à l'endroit où
l'on doit paſſer la nuit, on plante des
perches d'eſpace en eſpace de la forme
d'une chapelle; on l'entoure d'une
grande tente de coutil, & elle n'eſt ou-

verte que pardevant. Tout est dressé en un quart d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de cedre longue de quatre pieds, avec ce qui doit la soutenir, c'est ce qui sert d'Autel, au-dessus duquel on place un dais fort propre. J'orne le dedans de la chapelle de très-belles étoffes de soie; une natte de jonc teinte & bien travaillée, ou bien une grande peau d'ours sert de tapis. On porte cela tout préparé, & il n'y a qu'à le placer dès que la chapelle est dressée. La nuit je prends mon repos sur un tapis; les Sauvages dorment à l'air en pleine campagne, s'il ne pleut pas; s'il tombe de la pluie ou de la neige, ils se couvrent des écorces qu'ils portent avec eux, & qui sont roulées comme de la toile. Si la course se fait en hiver, on ôte la neige de l'espace que doit occuper la chapelle, & on la dresse à l'ordinaire. On y fait chaque jour la priere du soir & du matin, & j'y offre le saint Sacrifice de la Messe.

Quand les Sauvages sont arrivés au terme, dès le lendemain ils s'occupent à élever une Eglise, qu'ils dressent avec leurs écorces. Je porte avec moi ma chapelle, & tout ce qui est nécessaire

pour

pour orner le chœur, que je fais tapisser d'étoffes de soie & de belles indiennes. Le Service divin s'y fait comme au village, & en effet, ils forment une espece de village de toutes leurs cabanes faites d'écorces, qu'ils dressent en moins d'une heure. Après l'Assomption, ils quittent la mer & retournent au village pour faire leur récolte. Ils y ont de quoi vivre fort pauvrement jusqu'après la Toussaints, qu'ils retournent une seconde fois à la mer. C'est dans cette saison-là qu'ils font bonne chere. Outre les grands poissons, les coquillages & les fruits, ils trouvent des outardes, des canards, & toutes sortes de gibiers, dont la mer est toute couverte dans l'endroit où ils cabanent, qui est partagé par un grand nombre de petites isles. Les chasseurs qui partent le matin pour la chasse des canards & d'autres especes de gibier, en tuent quelquefois une vingtaine d'un seul coup de fusil. Vers la Purification, ou au plus tard vers le Mercredi des Cendres, on retourne au village, il n'y a que les chasseurs qui se dispersent pour aller à la chasse des ours, des orignacs, des chevreuils & des castors.

Ces bons Sauvages m'ont souvent

donné des preuves du plus ſincere attachement pour moi, ſur-tout en deux occaſions, où me trouvant avec eux ſur les bords de la mer, ils prirent vivement l'alarme à mon ſujet. Un jour qu'ils étoient occupés de leur chaſſe, le bruit ſe répandit tout-à-coup, qu'un parti Anglois avoit fait irruption dans mon quartier, & m'avoit enlevé. A l'heure même ils s'aſſemblerent, & le réſultat de leur délibération fut, qu'ils pourſuivroient ce parti juſqu'à ce qu'ils l'euſſent atteint, & qu'ils m'arracheroient de ſes mains, dût-il leur en coûter la vie. Ils députerent au même inſtant deux jeunes Sauvages vers mon quartier, aſſez avant dans la nuit. Lorſqu'ils entrerent dans ma cabane, j'étois occupé à compoſer la vie d'un Saint en langue ſauvage. » Ah, notre pere, s'écrierent-ils, que nous ſommes aiſes » de te voir! J'ai pareillement bien de » la joie de vous voir, leur répondis-je; » mais qu'eſt-ce qui vous amene ici » par un temps ſi affreux? C'eſt vainement que nous ſommes venus, me » dirent-ils, on nous avoit aſſuré que » des Anglois t'avoient enlevé : nous » venions pour obſerver leurs traces, » & nos Guerriers ne tarderont guere

» à venir pour les pourſuivre, & pour
» attaquer le Fort, où, ſi la nouvelle
» eût été vraie, les Anglois t'auroient
» ſans doute renfermé. Vous voyez mes
» enfans, leur répondis-je, que vos
» craintes ſont mal fondées; mais l'a-
» mitié que mes enfans me témoignent,
» me remplit le cœur de joie; car c'eſt
» une preuve de leur attachement à la
» Priere. Demain, vous partirez d'abord
» après la Meſſe, pour détromper au
» plutôt nos braves Guerriers, & les
» délivrer de toute inquiétude.

Une autre alarme également fauſſe me jetta dans de grands embarras, & m'expoſa à périr de faim & de miſere. Deux Sauvages vinrent en hâte dans mon quartier, pour m'avertir qu'ils avoient vu les Anglois à une demi-journée: » Notre pere, me dirent-ils, il n'y
» a point de temps à perdre, il faut
» que tu te retires, tu riſquerois trop
» de demeurer ici; pour nous, nous
» les attendrons, & peut-être irons-
» nous au-devant d'eux. Les coureurs
» partent en ce moment pour les ob-
» ſerver: mais pour toi, il faut que tu
» ailles au village avec ces gens-ci
» que nous amenons pour t'y conduire.

» Quand nous te sçaurons en lieu de
» sûreté, nous serons tranquilles.

Je partis dès la pointe du jour avec dix Sauvages qui me servoient de guides; mais après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes à la fin de nos petites provisions. Mes conducteurs tuerent un chien qui les suivoit, & le mangerent; ils en vinrent ensuite à des sacs de loups marins, qu'ils mangerent pareillement. C'est à quoi il ne m'étoit pas possible de tâter. Tantôt je vivois d'une espece de bois qu'on faisoit bouillir, & qui étant cuit, est aussi tendre que des raves à moitié cuites, à la réserve du cœur qui est très-dur & qu'on jette : ce bois n'avoit pas mauvais goût, mais j'avois une peine extrême à l'avaler; tantôt on trouvoit attachées aux arbres, de ces excrescences de bois qui sont blanches comme de gros champignons : on les faisoit cuire, & on les réduisoit en une espece de bouillie, mais il s'en falloit bien qu'elles en eussent le goût. D'autres fois on faisoit sécher au feu de l'écorce de chêne verd, on la piloit ensuite, & on en faisoit de la bouillie, ou bien l'on faisoit sécher ces feuilles qui poussent dans les fentes des rochers, & qu'on nomme tripes de

roche ; quand elles ſont cuites on en fait une bouillie fort noire & déſagréable. Je mangeai de tout cela, car il n'y a rien que la faim ne dévore.

Avec de pareils alimens, nous ne pouvions faire que de fort petites journées. Nous arrivâmes cependant à un lac qui commençoit à dégeler, & où il y avoit déja quatre doigts d'eau ſur la glace. Il fallut le traverſer avec nos raquettes, mais comme ces raquettes ſont faites d'aiguillettes de peaux, dès qu'elles furent mouillées, elles devinrent fort peſantes, & rendirent notre marche bien plus difficile. Quoiqu'un de nos gens marchât à notre tête pour ſonder le chemin, j'enfonçai tout-à-coup juſqu'aux genoux ; un autre qui marchoit à côté de moi enfonça auſſi-tôt juſqu'à la ceinture, en s'écriant, mon pere, je ſuis mort. Comme je m'approchois de lui pour lui tendre la main, j'enfonçai moi-même encore plus avant. Enfin, ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que nous nous tirâmes de ce danger, par l'embarras que nous cauſoient nos raquettes, dont nous ne pouvions pas nous défaire. Néanmoins, je courus encore moins de riſque de me noyer,

que de mourir de froid au milieu de ce lac à demi-glacé.

De nouveaux dangers nous attendoient le lendemain au paſſage d'une riviere qu'il nous fallut traverſer ſur des glaces flottantes. Nous nous en tirâmes heureuſement, & enfin nous arrivâmes au village. Je fis d'abord déterrer un peu de bled d'Inde que j'avois laiſſé dans ma maiſon, & j'en mangeai, tout crud qu'il étoit, pour appaiſer la premiere faim, tandis que ces pauvres Sauvages ſe donnoient toute ſorte de mouvemens pour me bien régaler. Et en effet, le repas qu'ils m'apprêterent, quelque frugal & quelque peu appétiſſant qu'il vous paroîtra, étoit, dans leur idée, un véritable feſtin. Ils me ſervirent d'abord un plat de bouillie faite de bled d'Inde. Pour le ſecond ſervice, ils me donnerent un petit morceau d'ours, avec des glands & une galette de bled d'Inde cuite ſous la cendre. Enfin, le troiſieme ſervice qui formoit le deſſert, conſiſtoit en un épi de bled d'Inde grillé devant le feu, avec quelques grains du même bled cuits ſous la cendre. Comme je leur demandois pourquoi ils m'avoient fait ſi bonne chere. « Hé quoi! » notre Pere, me répondirent-ils, il y a

» deux jours que tu n'as rien mangé ?
» pouvions-nous faire moins ? Eh !
» plût à Dieu que nous pussions bien
» souvent te régaler de la sorte » !

Tandis que je songeois à me remettre de mes fatigues, un des Sauvages qui étoient cabanés sur le bord de la mer, & qui ignoroit mon retour au village, causa une nouvelle allarme. Etant venu dans mon quartier, & ne m'y trouvant point, non plus que ceux qui étoient cabanés avec moi, il ne douta point que nous n'eussions été enlevés par un parti Anglois ; & suivant son chemin pour en aller donner avis à ceux de son quartier, il arriva sur le bord d'une riviere. Là, il leve l'écorce d'un arbre, sur laquelle il peint avec du charbon les Anglois autour de moi, & l'un d'eux qui me coupoit la tête. (C'est-là toute l'écriture des Sauvages, & il s'entendent aussi-bien entr'eux par ces sortes de figures, que nous nous entendons par nos lettres). Il met aussi-tôt cette espece de lettre autour d'un bâton qu'il plante sur le bord de la riviere, afin d'instruire les passans de ce qui m'étoit arrivé. Peu de temps après, quelques Sauvages qui passoient par-là dans six canots pour venir au village,

apperçurent cette écorce : « Voilà une
» écriture, dirent-ils ; voyons ce qu'elle
» apprend. Hélas ! s'écrierent-ils en la
» lisant, les Anglois ont tué ceux du
» quartier de notre Pere ; pour ce qui
» est de lui, ils lui ont coupé la tête ».
Ils ôterent aussi-tôt la tresse de leurs cheveux qu'ils laisserent négligemment éparpillés sur leurs épaules, & s'assirent auprès du bâton jusqu'au lendemain, sans dire un seul mot. Cette cérémonie est parmi eux la marque de la plus grande affliction. Le lendemain ils continuerent leur route jusqu'à une demi-lieue du village où ils s'arrêterent : puis ils envoyerent l'un d'eux dans les bois jusqu'auprès du village, afin de voir si les Anglois n'étoient pas venus brûler le fort & les cabanes. Je récitois mon breviaire en me promenant le long du fort & de la riviere, lorsque ce Sauvage arriva vis-à-vis de moi à l'autre bord. Aussi-tôt qu'il m'apperçut : « Ah,
» mon Pere, s'écria-t-il, que je suis
» aise de te voir ! Mon cœur étoit mort,
» & il revit en te voyant. Nous avons
» vu l'écriture qui disoit que les An-
» glois t'avoient coupé la tête. Que je
» suis aise qu'elle ait menti » ! Comme je lui proposois de lui envoyer un ca-

not pour passer la riviere : « Non, ré-
» pondit-il, c'est assez que je t'aie vu ;
» je retourne sur mes pas pour porter
» cette agréable nouvelle à ceux qui
» m'attendent, & nous viendrons bien-
» tôt te rejoindre ». En effet, ils arri-
verent ce jour-là même.

Je crois, mon très-cher Frere, avoir satisfait à ce que vous souhaitiez de moi, par le précis que je viens de vous faire de la nature de ce pays, du caractere de nos Sauvages, de mes occupations, de mes travaux & des dangers auxquels je suis exposé. Vous jugerez sans doute que c'est de la part de Messieurs les Anglois de notre voisinage, que j'ai le plus à craindre. Il est vrai que depuis long-temps ils ont conjuré ma perte : mais ni leur mauvaise volonté pour moi, ni la mort dont ils me menacent (1), ne pourront jamais me séparer de mon ancien troupeau ; je le recommande à vos saintes prieres, & suis avec le plus tendre attachement, &c.

(1) Il fut massacré l'année suivante.



LETTRE

*Du Pere de la Chaſſe, Supérieur Général des Miſſions de la Nouvelle France, au Pere *** de la même Compagnie.*

A Quebec, le 29 Octobre 1724.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Dans l'extrême douleur que nous reſſentons de la perte d'un de nos plus anciens Miſſionnaires, c'eſt une douce conſolation pour nous, qu'il ait été la victime de ſa charité, & de ſon zele à maintenir la foi dans le cœur de ſes Néophytes. D'autres lettres vous ont déja appris quelle a été la ſource de la guerre qui s'eſt allumée entre les Anglois & les Sauvages : dans ceux-là, le deſir d'étendre leur domination ; dans ceux-ci, l'horreur de tout aſſujettiſſement & l'attachement à leur Religion ont cauſé d'abord des méſintelligences

qui ont enfin été ſuivies d'une rupture ouverte.

Le Pere Raſles, Miſſionnaire des *Abnakis*, étoit devenu fort odieux aux Anglois. Convaincus que ſon application à fortifier les Sauvages dans la foi formoit le plus grand obſtacle au deſſein qu'ils avoient d'envahir leurs terres, ils avoient proſcrit ſa tête, & plus d'une fois ils avoient tenté de l'enlever ou de le faire périr. Enfin ils ſont venus à bout de ſatisfaire les tranſports de leur haine, & de ſe délivrer de l'homme apoſtolique; mais en même temps ils lui ont procuré une mort glorieuſe, qui fut toujours l'objet de ſes deſirs; car nous ſçavons qu'il aſpiroit depuis long-temps au bonheur de ſacrifier ſa vie pour ſon troupeau. Je vais vous décrire en peu de mots les circonſtances de cet événement.

Après pluſieurs hoſtilités faites de part & d'autre entre les deux Nations, une petite armée d'Anglois & de Sauvages leurs alliés, au nombre de onze cens hommes, vint attaquer à l'improviſte le village de *Nanrantſouak*. Les broſſailles épaiſſes dont ce village eſt environné, les aiderent à cacher leur marche; & comme d'ailleurs il n'étoit

point fermé de palissades, les Sauvages pris au dépourvu ne s'apperçurent de l'approche des ennemis, que par la décharge générale de leurs mousquets, dont toutes les cabanes furent criblées. Il n'y avoit alors que cinquante guerriers dans le village. Au premier bruit des mousquetades, ils prirent tumultuairement les armes, & sortirent de leurs cabanes pour faire tête à l'ennemi. Leur dessein étoit, non pas de soutenir témérairement le choc de tant de combattans, mais de favoriser la fuite des femmes & des enfans, & de leur donner le temps de gagner l'autre côté de la riviere, qui n'étoit pas encore occupé par les Anglois.

Le Pere Rasles averti par les clameurs & le tumulte, du péril qui menaçoit ses Néophytes, sortit promptement de sa maison, & se présenta sans crainte aux ennemis. Il se promettoit, ou de suspendre par sa présence leurs premiers efforts, ou du moins d'attirer sur lui seul leur attention, & aux dépens de sa vie de procurer le salut de son troupeau.

Aussi-tôt qu'on apperçut le Missionnaire, il s'éleva un cri général qui fut suivi d'une grêle de mousquetades qu'on

fit pleuvoir ſur lui. Il tomba mort au pied d'une grande croix qu'il avoit plantée au milieu du village, pour marquer la profeſſion publique qu'on y faiſoit d'y adorer un Dieu crucifié. Sept Sauvages qui l'environnoient, & qui expoſoient leur vie pour conſerver celle de leur Pere, furent tués à ſes côtés.

La mort du Paſteur conſterna le troupeau: les Sauvages prirent la fuite, & paſſerent la riviere partie à gué & partie à la nage. Ils eurent à eſſuyer toute la fureur des ennemis, juſqu'au moment qu'ils ſe retirerent dans les bois qui ſont de l'autre côté de la riviere. Ils s'y trouverent raſſemblés au nombre de cent cinquante. De plus de deux mille coups de fuſil qu'on tira ſur eux, il n'y eut que trente perſonnes de tuées, y comprenant les femmes & les enfans, & quatorze bleſſés. Les Anglois ne s'attacherent point à pourſuivre les fuyards; ils ſe contenterent de piller & de brûler le village; le feu qu'ils mirent à l'Egliſe fut précédé de l'indigne profanation des vaſes ſacrés & du Corps adorable de Jeſus-Chriſt.

La retraite précipitée des ennemis permit aux Nanrantſouakiens de retourner au village. Dès le lendemain, ils

visiterent les débris de leurs cabanes ; tandis que de leur côté les femmes cherchoient des herbes & des plantes propres à panser les blessés. Leur premier soin fut de pleurer sur le corps de leur saint Missionnaire ; ils le trouverent percé de mille coups, sa chevelure enlevée, le crâne enfoncé à coups de hache, la bouche & les yeux remplis de boue, les os des jambes fracassés & tous les membres mutilés. On ne peut guere attribuer qu'aux Sauvages alliés des Anglois, ces sortes d'inhumanités exercées sur un corps privé de sentiment & de vie.

Après que ces fervens Chrétiens eurent lavé & baisé plusieurs fois le respectable dépôt de leur Pere, ils l'inhumerent dans l'endroit même où la veille il avoit célébré le saint Sacrifice de la Messe, c'est-à-dire, à la place où étoit l'autel avant l'incendie de l'Eglise.

C'est par une mort si précieuse que l'homme apostolique finit, le 23e d'Août de cette année, une carriere de trente-sept ans passés dans les travaux pénibles de cette Mission. Il étoit dans la 67e année de sa vie. Ses jeûnes & ses fatigues continuelles avoient à la fin affoibli son tempérament ; il se traînoit

avec assez de peine depuis environ dix-neuf ans qu'il fit une chûte, où il se rompit tout à la fois la cuisse droite & la jambe gauche. Il arriva alors que le calus s'étant mal formé dans l'endroit de la fraction, il fallut lui rompre la jambe gauche de nouveau. Dans le temps qu'on la tiroit le plus violemment, il soutint cette douloureuse opération avec une fermeté extraordinaire & une tranquillité admirable. Notre Médecin (1), qui fut présent, en parut si étonné, qu'il ne put s'empêcher de lui dire : *Hé, mon Pere, laissez du moins échapper quelques plaintes, vous en avez tant de sujet.*

Le Pere Rasles joignoit aux talens qui font un excellent Missionnaire, les vertus que demande le Ministere évangélique pour être exercé avec fruit parmi nos Sauvages. Il étoit d'une santé robuste ; & je ne sçache pas qu'à la réserve de l'accident dont je viens de parler, il ait eu jamais la moindre indisposition. Nous étions surpris de sa facilité & de son application à apprendre les différentes langues Sauvages. Il n'y en a aucune dans ce continent dont il n'eût quelque teinture. Outre la langue

(1) M. Sarrazin.

Abnakise qu'il a parlé le plus long-temps ; il sçavoit encore la Hurone, l'Otaouaise & l'Illinoise. Il s'en est servi avec fruit dans les différentes Missions où elles sont en usage. Depuis son arrivée en Canada, on ne le vit jamais démentir son caractere ; il fut toujours ferme & courageux, dur à lui-même, tendre & compatissant à l'égard des autres.

Il y a trois ans que, par ordre de M. notre Gouverneur, je fis un tour à l'Acadie. M'entretenant avec le Pere Rasles, je lui représentai qu'au cas qu'on déclarât la guerre aux Sauvages, il couroit risque de la vie ; que son village n'étant qu'à quinze lieues des forts Anglois, se trouvoit exposé aux premieres irruptions ; que sa conservation étoit nécessaire à son troupeau, & qu'il falloit prendre des mesures pour mettre ses jours en sûreté. *Mes mesures sont prises*, me répondit-il d'un ton ferme, *Dieu m'a confié ce troupeau, je suivrai son sort, trop heureux de m'immoler pour lui.* Il répétoit souvent la même chose à ses Néophytes, pour fortifier leur constance dans la Foi. *Nous n'avons que trop éprouvé*, m'ont-ils dit eux-mêmes, *que ce cher Pere nous parloit de l'abondance du cœur ; nous l'avons vu d'un air tran-*

quille & serein affronter la mort, s'oppo-ser lui seul à la fureur de l'ennemi, re-tarder ses premiers efforts pour nous don-ner le temps de fuïr le danger, & de con-server nos vies.

Comme sa tête avoit été mise à prix, & que l'on avoit tenté diverses fois de l'enlever, au dernier printemps les Sauvages lui proposerent de le conduire plus avant dans les terres du côté de Quebec, où il seroit à couvert des périls dont sa vie étoit menacée. *Quelle idée avez-vous donc de moi*, leur repondit-il avec un air d'indignation; *me prenez-vous pour un lâche déserteur? Hé! que deviendroit votre foi si je vous abandonnois? Votre salut m'est plus cher que la vie.*

Il étoit infatigable dans les exercices de son zele: sans cesse occupé à exhorter les Sauvages à la vertu, il ne pensoit qu'à en faire de fervens Chrétiens. Sa maniere de prêcher véhémente & pathétique, faisoit de vives impressions sur leurs cœurs. Quelques familles de Loups (1) arrivées tout récemment d'Orange, m'ont déclaré la larme à l'œil, qu'elles lui étoient redevables de leur

(1) Nations Sauvages.

converſion au Chriſtianiſme, & qu'ayant reçu de lui le Baptême depuis environ trente ans, les inſtructions qu'il leur avoit faites pour lors, n'avoient pu s'effacer de leurs eſprits, tant ſa parole étoit efficace & laiſſoit de pronfondes traces dans le cœur de ceux qui l'écoutoient.

Il ne ſe contentoit pas d'inſtruire preſque tous les jours les Sauvages dans ſon Egliſe, il les viſitoit ſouvent dans leurs cabanes : ſes entretiens familiers les charmoient : comme il ſçavoit les aſſaiſonner d'une gaieté ſainte qui plaît beaucoup plus aux Sauvages, qu'un air grave & ſombre, auſſi avoit-il l'art de leur perſuader tout ce qu'il vouloit, il étoit parmi eux, comme un maître au milieu de ſes éleves.

Nonobſtant les continuelles occupations de ſon miniſtere, il n'omit jamais les ſaintes pratiques qui s'obſervent dans nos Maiſons. Il ſe levoit & faiſoit ſon oraiſon à l'heure qui y eſt marquée. Il ne ſe diſpenſa jamais des huit jours de la retraite annuelle; il s'étoit preſcrit pour la faire, les premiers jours de carême, qui eſt le temps que le Sauveur entra dans le déſert. *Si l'on ne fixe un temps dans l'année pour ces ſaints exerci-*

ces, me disoit-il un jour, *les occupations se succedent les unes aux autres, & après bien des délais on court risque de ne pas trouver le loisir de s'en acquitter.*

La pauvreté religieuse éclatoit dans toute sa personne, dans ses meubles, dans son vivre, dans ses babits. Il s'interdit, par esprit de mortification, l'usage du vin, même lorsqu'il se trouvoit au milieu des François; de la bouillie faite de farine de bled d'Inde fut sa nourriture ordinaire. Durant certains hivers, où quelquefois les Sauvages manquent de tout, il se vit réduit à vivre de gland; loin de se plaindre alors, ils ne parut jamais plus content. Les trois dernieres années de sa vie que la guerre empêcha les Sauvages de chasser librement, & d'ensemencer leurs terres, les besoins devinrent extrêmes, & le Missionnaire se trouva dans une affreuse disette. On avoit soin de lui envoyer de Quebec les provisions nécessaires à sa subsistance. *Je suis honteux*, m'écrivoit-il, *du soin que vous prenez de moi: un Missionnaire né pour souffrir ne doit pas être si bien traité.*

Il ne souffroit pas que personne lui prêtât la main pour l'aider dans ses besoins les plus ordinaires, & il se ser-

vit toujours lui-même. C'étoit lui qui cultivoit ſon jardin, qui préparoit ſon bois de chauffage, ſa cabane & ſa ſagamité, qui rapiéçoit ſes habits déchirés, cherchant par eſprit de pauvreté à les faire durer le plus long-temps qu'il lui étoit poſſible. La ſoutane qu'il portoit lorſqu'il fut tué parut ſi uſée & en ſi mauvais état à ceux qui l'en dépouillerent, qu'ils ne daignerent pas ſe l'approprier, comme ils en eurent d'abord le deſſein. Ils la rejetterent ſur ſon corps, & elle nous fut renvoyée à Quebec.

Autant qu'il ſe traitoit durement lui-même, autant il étoit compatiſſant & charitable pour les autres. Il n'avoit rien à lui, & tout ce qu'il recevoit, il le deſtribuoit auſſi-tôt à ſes pauvres Néophytes. Auſſi la plupart ont-ils donné à ſa mort des démonſtrations de douleur plus vives que s'ils euſſent perdu leurs parens les plus proches.

Il prenoit un ſoin extraordinaire d'orner & d'embellir ſon Egliſe, perſuadé que cet appareil extérieur qui frappe les ſens, anime la dévotion des Barbares, & leur inſpire une plus profonde vénération pour nos ſaints Myſteres. Comme il ſçavoit un peu de peinture, & qu'il tournoit aſſez proprement,

elle étoit décorée de plusieurs ouvrages qu'il avoit travaillés lui-même.

Vous jugez bien, mon Révérend Pere, que ces vertus dont la nouvelle France a été témoin depuis tant d'années, lui avoient concilié le respect & l'affection des François & des Sauvages.

Aussi est-il universellement regretté. Personne ne doute qu'il n'ait été immolé en haine de son ministere, & de son zéle à établir la vraie Foi dans le cœur des Sauvages. C'est l'idée qu'en a M. de Bellemont, Supérieur du Séminaire de saint Sulpice à Montréal. Lui ayant demandé les suffrages accoutumés pour le défunt, à cause de la communication de prieres qui est entre nous, il me répondit, en se servant des paroles si connues de saint Augustin, que c'étoit faire injure à un Martyr que de prier pour lui, *Injuriam facit Martyri qui orat pro eo.*

Plaise au Seigneur que son sang répandu pour une cause si juste, fertilise ces terres infidelles, si souvent arrosées du sang des ouvriers Evangéliques qui nous ont précédés; qu'il les rende fécondes en fervens Chrétiens, & qu'il anime le zele des hommes apostoliques à venir receuillir l'abondante moisson que leur

préſentent tant de peuples encore enſevelis dans les ombres de la mort.

Cependant comme il n'appartient qu'à l'Egliſe de déclarer les Saints, je le recommande à vos ſaints ſacrifices, & à ceux de tous nos Peres. J'eſpere que vous n'y oublirez point celui qui eſt avec beaucoup de reſpect, &c.

LETTRE

*Du Pere ***, Miſſionnaire chez les Abnakis.*

De S. François, le 21 Octobre 1757.

JE partis le douzieme de Juillet de ſaint François, principal village de la Miſſion Abnakiſe, pour me rendre à Montréal. Le motif de mon voyage étoit uniquement de conduire à M. le Marquis de Vaudreuil une députation de vingt Abnakis deſtinés à accompagner le P. Virot, qui eſt allé eſſayer de fonder une nouvelle Miſſion chez les Loups *d'Oyo*, ou de la belle riviere. La part que je puis avoir dans cette glorieuſe entrepriſe, les événemens qui l'ont occaſionné, les

difficultés qu'il a fallu ſurmonter pourront fournir dans la ſuite une matiere intéreſſante pour une nouvelle Lettre. Mais il faut attendre que les bénédictions répandues aient couronné les efforts que nous avons faits pour porter les lumieres de la Foi chez des peuples qui paroiſſent ſi diſpoſés à les recevoir.

Arrivé à Montréal, diſtant de ma Miſſion d'une journée & demie, je me comptois au terme de mon voyage : la Providence en ordonna autrement. On méditoit une expédition contre les ennemis, & ſur les diſpoſitions des nations ſauvages, on s'attendoit au plus grand ſuccès. Les Abnakis devoient être de la partie, & comme tous les Sauvages Chrétiens ſont accompagnés de leurs Miſſionnaires qui s'empreſſent de leur fournir les ſecours propres de leur miniſtere, les Abnakis pouvoient être ſûrs que je ne les abandonnerois pas dans une circonſtance auſſi critique. Je me diſpoſai donc au départ; mes équipages furent bientôt prêts : une Chapelle, les ſaintes Huiles, ce fut tout, me confiant pour le reſte à la Providence qui ne m'a jamais manqué. Je m'embarquai deux jours après ſur le grand fleuve de ſaint Laurent de compagnie avec

deux Messieurs de saint Sulpice. L'un étoit M. Picquet, Missionnaire des Iroquois de la Galette, & le second M. Mathavet, Missionnaire des Nipistingues, du lac des deux Montagnes. Mes Abnakis étoient campés à Saint-Jean, un des forts de la Colonnie, éloigné d'une journée de chemin de Montréal. Mon arrivée les surprit, ils n'étoient pas prévenus. A peine m'eurent-ils apperçu, qu'ils firent retentir du bruit de mon arrivée les bois & les montagnes voisines; il n'y eut pas jusqu'aux enfans, (car chez les Sauvages, on est soldat dès qu'on peut porter le fusil.) Les enfans eux-mêmes me donnerent des marques de leur satisfaction. *Nemittangoustena*, *Nemittangoustena*, s'écrierent-ils dans leur langue? *Ourionni eri namihoureg*. C'est-à-dire, notre Pere, notre Pere, que nous te sommes obligés de ce que tu nous procure le plaisir de te voir. Je les remerciai en peu de mots de la bonne volonté qu'ils me témoignoient. Je ne tardai pas à m'acquitter auprès d'eux des devoirs de mon ministere. A peine eus-je fait dresser ma tente, que je me hâtai de les rejoindre. Je les conduisis au pied d'une grande croix placée sur le bord de la riviere. Je leur fis

fis à haute voix la priere du soir. Je la terminai par une courte exhortation, où je tâchai de leur retracer les obligations d'un Guerrier que la Religion conduit dans les combats. Je les congédiai après leur avoir annoncé la Messe pour le lendemain. Je comptois que ce seroit le jour de notre départ : le mauvais temps trompa nos espérances. Nous fûmes obligés de camper encore ce jour-là, qui fut employé à faire les dispositions propres à assurer notre marche.

Sur le soir la libéralité d'un Officier nous procura un de ces spectacles militaires sauvages, que bien des personnes admirent, comme étant capables de faire naître dans les cœurs des plus lâches cette ardeur martiale qui fait les véritables guerriers ; pour moi je n'y ai jamais apperçu qu'une farce comique, capable de faire éclater de rire quiconque ne seroit pas sur ses gardes. Je parle d'un festin de guerre. Figurez-vous une grande assemblée de Sauvages parés de tous les ornemens les plus capables de défigurer une physionomie à des yeux Européens. Le vermillon, le blanc, le verd, le jaune, le noir fait avec de la suie ou de la raclure des marmites, un seul visage sauvage réunit toutes ces

différentes couleurs méthodiquement appliquées, à l'aide d'un peu de suif qui sert de pommade. Voilà le fard qui se met en œuvre dans ces occasions d'appareil, pour embellir non-seulement, le visage mais encore la tête, presque tout-à-fait rasée, à un petit flocon de cheveux près, réservé sur le sommet pour y attacher des plumes d'oiseaux ou quelques morceaux de porcelaine, ou quelqu'autre semblable colifichet. Chaque partie de la tête a ses ornemens marqués : le nez a son pendant. Il y en a aussi pour les oreilles, qui, fendues dès le bas âge, & tellement allongées par les poids dont elles ont été surchargées, viennent flotter & battre sur les épaules. Le reste de l'équipement répond à cette bizarre décoration. Une chemise barbouillée de vermillon, des colliers de porcelaine, des bracelets d'argent, un grand couteau suspendu sur la poitrine, une ceinture de couleurs variées, mais toujours burlesquement assorties, des souliers de peaux d'orignal, voilà quel est l'accoutrement sauvage. Les Chefs & les Capitaines ne sont distingués de ceux-ci que par le hausse-col, & ceux-là que par un médaillon qui représente

d'un côté le portrait du Roi & au revers Mars & Bellone qui se donnent la main, avec cette devise, *virtus & honor.*

Figurez-vous donc une assemblée de gens ainsi parés & rangés en haie. Au milieu sont placées de grandes chaudieres remplies de viandes cuites & coupées par morceaux, pour être plus en état d'être distribuées aux spectateurs. Après un respectueux silence, qui annonce la majesté de l'assemblée, quelques Capitaines députés pas les différentes nations qui assistent à la fête, se mettent à chanter successivement. Vous vous persuaderez sans peine ce que peut être cette musique sauvage, en comparaison de la délicatesse & du goût de l'Européenne. Ce sont des sons formés, je dirai presque au hasard, & qui quelquefois ne ressemblent pas mal à des cris & à des hurlemens de loups. Ce n'est pas là l'ouverture de la séance, ce n'en est que l'annonce & le prélude, pour inviter les Sauvages dispersés à se porter au rendez-vous général. L'assemblée une fois formée, l'orateur de la nation prend la parole, & harangue solemnellement les conviés. C'est l'acte le plus raisonnable de la cérémonie. Le panégyrique du Roi, l'éloge de la nation

Françoiſe, les raiſons qui prouvent la légitimité de la guerre, les motifs de gloire & de religion, tous propres à inviter les jeunes gens à marcher avec joie au combat : voilà le fond de ces ſortes de diſcours, qui, pour l'ordinaire, ne ſe reſſentent point de la barbarie ſauvage ; j'en ai entendu plus d'une fois qui n'auroient pas été déſavoués par nos plus beaux eſprits de France. Une éloquence puiſée toute dans la nature n'y faiſoit pas regretter le ſecours de l'art.

La harangue finie, on procede à la nomination des Capitaines qui doivent commander dans le parti. Dès que quelqu'un eſt nommé, il ſe leve de ſa place & vient ſe ſaiſir de la tête d'un des animaux qui doivent faire le fond du feſtin. Il l'éleve aſſez haut pour être apperçue de toute l'aſſemblée, en criant : *Voilà la tête de l'ennemi.* Des cris de joie & d'applaudiſſemens s'élevent alors de toutes parts & annoncent la ſatisfaction de l'aſſemblée. Le Capitaine, toujours la tête de l'animal en main, parcourt tous les rangs, en chantant ſa chanſon de guerre, dans laquelle il s'épuiſe en fanfaronades, en défis inſultans pour l'ennemi, & en éloges outrés qu'il ſe prodigue. A les entendre ſe prôner dans

ces momens d'un enthousiasme militaire, ce sont tous des héros à tout emporter, à tout écraser, à tout vaincre. A mesure qu'il passe en revue devant les Sauvages, ceux-ci répondent à ces chants par des cris sourds, entrecoupés & tirés du fond de l'estomac, & accompagnés de mouvemens de corps si plaisans, qu'il faut y être fait pour les voir de sens froid. Dans le cours de la chanson, il a soin d'insérer de temps en temps quelque plaisanterie grotesque. Il s'arrête alors comme pour s'applaudir, ou plutôt pour recevoir les applaudissemens sauvages que mille cris confus font retentir à ses oreilles. Il prolonge sa promenade guerriere aussi longtemps que le jeu lui plaît; cesse-t-il de lui plaire, il la termine en jettant avec dédain la tête qu'il avoit entre les mains, pour désigner par ce mépris affecté, que c'est une viande de toute autre espece qu'il lui faut pour contenter son appétit militaire. Il vient ensuite reprendre sa place, où il n'est pas plutôt assis, qu'on lui coëffe quelquefois la tête d'une marmite de cendres chaudes; mais ce sont-là de ces traits d'amitié, de ces marques de tendresse qui ne se souffrent que de la part d'un ami bien

déclaré & bien reconnu; une pareille familiarité dans un homme ordinaire seroit censée une insulte. A ce premier guerrier en succedent d'autres qui font traîner en longueur la séance, sur-tout quand il s'agit de former de gros partis, parce que c'est dans ces sortes de cérémonies que se font les enrôlemens. Enfin la fête s'acheve par la distribution & la consommation des viandes.

Tel fut le festin militaire donné à nos Sauvages, & le cérémonial qui s'y observa. Les Algonkins, les Abnakis, les Nipistingues & les Amenecis étoient de cette fête. Cependant des soins plus sérieux demandoient ailleurs notre présence; il se faisoit tard, nous nous levâmes, & chaque Missionnaire suivi de ses néophites alla mettre fin à la journée par les prieres accoutumées. Une partie de la nuit fut employée à faire les dernieres dispositions pour le départ fixé au lendemain. Le temps pour cette fois nous favorisa. Nous nous embarquâmes après avoir mis notre voyage sous la protection spéciale du Seigneur, par une Messe chantée solemnellement avec plus de méthode & de dévotion qu'on ne sçauroit se l'imaginer, les Sauvages se surpassant toujours dans ce spectacle

de religion. L'ennui de la marche me fut adouci par l'avantage que j'eus chaque jour de célebrer le ſaint ſacrifice de la Meſſe, tantôt ſur quelques iſles, tantôt ſur les rivages des rivieres, mais toujours dans un endroit aſſez découvert pour favoriſer la dévotion de notre petite armée. Ce n'étoit pas une légere conſolation pour des Miniſtres du Seigneur d'entendre chanter ſes louanges en autant de langues différentes qu'ils étoient de peuples aſſemblés. Tous les jours chaque nation ſe choiſiſſoit un endroit commode où elle campoit ſéparément. Les exercices de religion s'y pratiquoient auſſi réguliérement que dans leurs villages; de ſorte que la conſolation des Miſſionnaires auroit été complette, ſi tous les jours de cette campagne euſſent été auſſi innocens que le furent les jours de notre marche.

Nous traversâmes le lac Champlain, où la dextérité des Sauvages à pêcher nous fournit un ſpectacle fort amuſant. Placés ſur le devant du canot, debout & la lance à la main, ils dardoient avec une adreſſe merveilleuſe, & amenoient de gros eſturgeons, ſans que leurs petites nacelles, que le moindre mouve-

ment irrégulier pouvoit faire tourner, paruſſent pencher le moins du monde, ni à droite, ni à gauche, il n'étoit pas néceſſaire pour favoriſer une pêche ſi utile qu'on ſuſpendît la marche. Le ſeul pêcheur ceſſoit de nager; mais en récompenſe, il étoit chargé de pourvoir à la ſubſiſtance de tous les autres, & il y réuſſiſſoit. Enfin après ſix jours de route, nous nous rendîmes au fort *Vaudreuil*, autrement nommé *Carillon*, où l'on avoit aſſigné le rendez-vous général de nos troupes. A peine commença-t-on à diſtinguer le ſommet des fortifications, que nos Sauvages ſe rangerent en bataille, chaque nation ſous ſon pavillon. Deux cens canots placés dans ce bel ordre formoit un ſpectacle que Meſſieurs les Officiers François accourus ſur le rivage, ne jugerent pas indigne de leur curioſité.

Dès que j'eus mis pied à terre, je m'empreſſai d'aller rendre mes devoirs à M. le Marquis de Montcalm, que j'avois eu l'honneur de connoître à Paris. Les ſentimens dont il honore nos Miſſionnaires, m'étoient connus. Il me reçut avec cette affabilité, qui annonçoit la bonté & la généroſité de ſon cœur. Les Abnakis, moins pour ſe conformer au cérémonial

que pour satisfaire à leurs inclinations & à leurs devoirs, ne tarderent pas à se présenter chez leur Général. Leur orateur le complimenta briévement, comme on l'en avoit prié. *Mon pere*, lui dit-il, *n'appréhende pas, ce ne sont pas des éloges que je viens te donner; je connois ton cœur, il les dédaigne; il te suffit de les mériter. Eh bien, tu me rends service; car je n'étois pas dans un petit embarras de pouvoir te marquer tout ce que je sens. Je me contente donc de t'assurer que voici tes enfans tous prêts à partager tes périls, bien surs qu'ils ne tarderont pas à en partager la gloire.* La tournure de ce compliment ne paroîtra pas venir d'un Sauvage; mais on n'auroit là-dessus aucun doute, si l'on connoissoit le caractere d'esprit de celui qui le prononça.

J'appris chez M. de Montcalm la belle défense qu'avoit fait quelques jours auparavant un Officier Canadien, nommé M. de Saintout, il avoit été envoyé à la découverte sur le lac Saint-Sacrement, lui onzieme, dans un seul canot d'écorce. En doublant une langue de terre, il fut surpris par deux berges Angloises, qui, cachées en embuscade, l'attaquerent brusquement. La partie n'étoit pas égale. Une seule décharge faite à pro-

pos ſur le canot auroit décidé de la victoire ou de la vie des François. M. de Saintout, en homme ſage, gagna à la hâte une iſle que formoit dans le lac un rocher eſcarpé. Il fut vivement pourſuivi par les ennemis. Mais il ſuſpendit bientôt leur ardeur par une décharge qu'il fit faire ſur eux, avec autant de prudence que de bonheur. Les ennemis, déconcertés pour quelques momens, revinrent bientôt à la charge; mais ils furent de nouveau ſi bien reçus, qu'ils prirent le parti de débarquer ſur la grêve, qui étoit à la portée du fuſil. Le combat recommença avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, mais avec un ſuccès toujours égal pour nous. M. de Saintout s'appercevant que les ennemis n'étoient pas d'humeur à le venir attaquer dans ſon poſte, & qu'il ne pouvoit aller à eux ſans riſquer de voir ſon canot couler bas, penſa à la retraite. Il la fit en homme d'eſprit, comme il s'étoit défendu en homme de cœur. Il s'embarqua en préſence des Anglois, qui n'oſant le pourſuivre, ſe contenterent de faire ſur lui un feu continuel. Nous eûmes dans cette rencontre trois bleſſés, mais légerement, dont M. de Saintout étoit

un, & M. de Grosbois, Cadet dans les troupes de la colonie, fut tué ſur la place. Les ennemis, de leur aveu, étoient ſortis de leur fort trente-ſept; dix-ſept ſeulement y rentrerent. De pareils coups ſurprennent en Europe; mais ici la valeur des Canadiens les a ſi ſouvent multipliés, qu'on ſeroit étonné de ne les voir pas renouvellés plus d'une fois dans le cours d'une campagne; la ſuite de cette lettre en fournira la preuve.

Après avoir pris congé de M. de Montcalm, je me rendis au quartier des Abnakis. Je fis avertir l'Orateur d'aſſembler inceſſamment ſes compatriotes, & de les avertir, que devant aller dans quelques jours à l'attaque du Fort Anglois, j'attendois de leur religion, qu'ils ſe prépareroient à cette périlleuſe expédition par toutes les démarches propres à en aſſurer le ſuccès devant Dieu: je leur fis ſçavoir en même temps, que ma tente ſeroit ouverte en tout temps & à tout le monde, & que je ſerois toujours prêt, au péril même de ma vie, de leur fournir les ſecours qu'exigeoit mon miniſtere. Mes offres furent acceptées. Une partie me donna la conſolation de les voir s'approcher du Tribunal de la Pénitence. J'en diſpoſai quelques-uns à la

réception de l'auguſte Sacrement de nos Autels. Ce fut le Dimanche ſuivant, vingt-quatrieme de Juillet, qu'ils jouirent de ce bonheur. Je n'oubliai rien pour donner à cette action, le plus d'éclat qu'il m'étoit poſſible. Je chantai ſolemnellement la Meſſe, pendant laquelle je leur fis la premiere exhortation Abnakiſe, que j'aie faite dans les formes. Elle roula ſur l'obligation où ils étoient de faire honneur à leur religion par leur conduite, en préſence de tant de Nations Idolâtres, qui, ou ne la connoiſſoient pas, ou la blaſphémoient, & qui avoient les yeux attachés ſur eux. Les motifs les plus propres à faire impreſſion, je tâchai de les préſenter ſous des couleurs frappantes, je n'oubliai pas de leur rappeller les périls inſéparables de la guerre que leur courage & leur valeur ne ſervoit qu'à multiplier. Si l'attention de l'auditeur & un maintien modeſte décidoit du fruit d'un diſcours, j'aurois eu tout lieu de me féliciter de mes foibles efforts. Ces exercices nous menerent bien avant dans la matinée; mais le Sauvage ne compte pas les momens qu'il donne à la Religion, il ſe montre avec décence & avec empreſſement dans nos Temples. Les libertés que

les François s'y permettent, & l'ennui qu'ils portent peint jusques sur leur front ne sont que trop souvent le sujet de leur scandale. Ce sont là d'heureuses dispositions pour en faire un jour de parfaits Chrétiens.

Voilà les occupations auxquelles je me livrai avec bien du plaisir durant notre séjour aux environs du fort Vaudreuil. Il ne fut pas long ; le troisieme jour expiré, nous reçûmes l'ordre d'aller rejoindre l'armée Françoise, campée à une lieue plus haut, vers le Portage, c'est-à-dire, vers l'endroit où une grande chûte d'eau nous obligeoit de transporter par terre dans le lac S. Sacrement les munitions nécessaires pour le siége. On faisoit les dispositions pour le départ, lorsqu'elles furent arrêtées par un spectacle qui fixa tous les yeux.

On vit paroître au loin dans un des bras de la riviere, une petite flotte de canots sauvages qui par leurs arrangemens & leurs ornemens annonçoient une victoire. C'étoit M. Marin, Officier canadien d'un grand mérite, qui revenoit glorieux & triomphant de l'expédition dont on l'avoit chargé. A la tête d'un corps d'environ deux cens Sauvages, il avoit été détaché pour al-

ler en parti vers le Fort Lydis ; il avoit eu le courage avec un petit camp volant d'en attaquer les retranchemens avancés & le bonheur d'en enlever un principal quartier. Les Sauvages n'eurent que le temps d'emporter trente-cinq chevelures de deux cens hommes qu'ils tuerent, sans que leur victoire fût ensanglantée d'une seule goutte de leur sang & leur coutât un seul homme. L'ennemi, au nombre de trois mille hommes, chercha en vain d'avoir sa revanche, en les poursuivant dans leur retraite, elle fut faite sans la moindre perte. On étoit occupé à compter le nombre des trophées barbares, c'est-à-dire, des chevelures angloises dont les canots étoient parés, lorsque nous apperçûmes d'un autre côté de la riviere une barque Françoise qui nous amenoit cinq Anglois liés & conduits par des *Outaouacs*, dont ils étoient les prisonniers.

La vue de ces malheureux captifs répandit la joie & l'allégresse dans les cœurs des assistans, mais c'étoit dans la plupart une joie féroce & barbare qui se produisit par des cris effroyables & par des démarches bien tristes pour l'humanité. Un millier de Sauvages tirés des trente-six Nations réunies sous l'étendart Fran-

çois étoient préſens & bordoient le rivage. Dans l'inſtant, ſans qu'il parût qu'ils ſe fuſſent concertés, on les vit courir avec la derniere précipitation vers les bois voiſins. Je ne ſçavois à quoi devoit aboutir une retraite ſi bruſque & ſi inopinée. Je fus bientôt au fait. Je vis revenir un moment après ces furieux, armés de bâtons, qui ſe préparoient à faire à ces infortunés Anglois la plus cruelle des réceptions. Je ne pus retenir mon cœur à la vue de ces cruels préparatifs. Les larmes couloient de mes yeux: ma douleur cependant ne fut point oiſive. J'allai, ſans délibérer, à la rencontre de ces bêtes farouches, dans l'eſpérance de les adoucir; mais, hélas! que pouvoit ma foible voix, que pouſſer quelques ſons que le tumulte, la diverſité des langues, plus encore la férocité des cœurs rendoient inintelligibles; du moins les reproches les plus amers ne furent-ils pas épargnés à quelques Abnakis qui ſe trouverent ſur mon chemin; l'air vif qui animoit mes paroles, les amena à des ſentimens d'humanité. Confus & honteux, ils ſe ſéparerent de la troupe meurtriere, en jettant les cruels inſtrumens dont ils ſe diſpoſoient à faire uſage. Mais qu'étoit-ce que quelques

bras de moins ſur deux mille déterminés à frapper ſans pitié? Voyant l'inutilité des mouvemens que je me donnois, je me déterminai à me retirer pour n'être pas témoin de la ſanglante tragédie qui alloit ſe paſſer. Je n'eus pas fait quelques pas, qu'un ſentiment de compaſſion me rappella ſur le rivage d'où je jettai les yeux ſur ces malheureuſes victimes dont on préparoit le ſacrifice. Leur état renouvella ma ſenſibilité. La frayeur qui les avoit ſaiſis, leur laiſſoit à peine aſſez de force pour ſe ſoutenir; leurs viſages conſternés & abattus étoient une vraie image de la mort. C'étoit fait de leur vie; en effet, ils alloient expirer ſous une grêle de coups, ſi leur conſervation ne fût venue du ſein même de la barbarie, & ſi la ſentence de mort n'eût été révoquée par ceux mêmes qui, ce ſemble, devoient être les premiers à la prononcer. L'Officier François qui commandoit dans la barque, s'étoit apperçu des mouvemens qui s'étoient faits ſur le rivage; touché de cette commiſération ſi naturelle à un honnête homme à la vue d'un malheureux, il tâcha de la faire paſſer dans les cœurs des Outaouacs, maîtres des priſonniers, il mania ſi adroitement leurs eſprits, qu'il

vint à bout de les rendre sensibles, & de les intéresser en faveur de la cause des misérables. Ils s'y porterent avec un zele qui ne pouvoit qu'infailliblement réussir. A peine la berge fut-elle assez près du rivage, pour que la voix pût y porter, qu'un Outaouac prenant fiérement la parole, s'écria d'un ton menaçant : *Ces prisonniers sont à moi, je prétends qu'on me respecte, en respectant ce qui m'appartient ; trêve d'un mauvais traitement dont tout l'odieux rejailliroit sur ma tête.* Cent Officiers François auroient parlé sur ce ton, que leur discours n'auroit abouti qu'à leur attirer à eux des mépris & à leurs captifs des redoublemens de coups : mais un Sauvage craint son semblable, & ne craint que lui : leurs moindres disputes vont à la mort ; aussi n'en viennent-ils gueres-là. Les volontés de l'Outaouac furent donc aussitôt respectées que notifiées : les prisonniers furent débarqués sans tumulte & conduits au fort, sans même que la moindre huée les y accompagnât. Ils furent d'abord séparés, ils subirent l'interrogatoire, où il ne fut pas nécessaire d'user d'artifices, pour en tirer les éclaircissemens qu'on souhaitoit. La frayeur dont ils n'étoient pas trop

bien revenus leur délioit la langue, & leur prêtoit une volubilité, qui apparemment n'auroit pas eu lieu ſans cela. J'en viſitai un dans un appartement du Fort, occupé par un de mes amis. Je lui donnai par ſigne les aſſurances les plus propres à le tranquilliſer; je lui fis préſenter quelques rafraîchiſſemens qu'il me parut recevoir avec reconnoiſſance.

Après avoir ſatisfait ainſi autant à ma compaſſion qu'aux beſoins d'un malheureux, je vins hâter l'embarquement de mes gens, il ſe fit ſur l'heure. Le trajet n'étoit pas long. Deux heures ſuffirent pour nous rendre. La tente de M. le Chevalier de Levi étoit placée à l'entrée du camp. Je pris la liberté de préſenter mes reſpects à ce Seigneur, dont le nom annonce le mérite, & dans qui le nom eſt ce qu'il y a de moins reſpectable. La converſation rouloit ſur l'action qui avoit décidé du ſort des cinq Anglois, dont je viens de détailler la périlleuſe aventure; j'étois bien éloigné d'en ſçavoir les circonſtances; elles auront de quoi ſurprendre. Les voici.

M. de Corbieſe, Officier François, ſervant dans les troupes de la Colonie, avoit été commandé la nuit précédente pour aller croiſer ſur le lac St. Sacre-

ment. Sa troupe ſe montoit environ à cinquante François, & à un peu plus de trois cens Sauvages. Au premier point du jour, il découvrit un corps de trois cens Anglois détachés auſſi en parti dans une quinzaine de Berges. Ces ſortes de bateaux hauts de bord, & forts en épaiſſeur, en concurrence avec de frêles canots, compenſoient ſuffiſamment & au-delà, la petite ſupériorité que nous pouvions avoir du côté du nombre. Cependant nos gens ne balancerent pas à aller engager l'action ; l'ennemi parut d'abord accepter le défi de bonne grace : mais cette réſolution ne ſe ſoutint pas. Les François & les Sauvages qui ne pouvoient raiſonnablement fonder l'eſpérance de la victoire que ſur l'abordage que leur nombre favoriſoit, & qui d'ailleurs riſquoient tout à ſe battre de loin, ſe mirent à ſerrer de près l'ennemi, malgré la vivacité du feu qu'il faiſoit. L'ennemi ne les vit pas plutôt à ſes trouſſes, que la terreur lui fit tomber les armes des mains. Il ne rendit plus de combat, ce ne fut plus qu'une déroute. De tous les partis le moins honorable ſans contredit, mais, qui plus eſt, le plus dangereux, étoit de gagner la grêve. C'eſt celui auquel il ſe détermina. Dans l'inſ-

tant on le voit tirer avec précipitation vers le rivage : quelques-uns d'entr'eux pour y arriver plutôt ſe mettent à la nage, en ſe flattant de pouvoir ſe ſauver à la faveur des bois ; entrepriſe mal concertée, dont ils eurent tout le temps de pleurer la folie. Quelque vîteſſe que les efforts redoublés des rameurs puſſent donner à des bateaux que l'art & l'habileté de l'ouvrier en avoient rendu ſuſceptibles, elle n'approchoit pas à beaucoup près de la célérité d'un canot d'écorce, il vogue ou plutôt il vole ſur l'eau avec la rapidité d'un trait. Auſſi les Anglois furent-ils bientôt atteints. Dans la premiere chaleur du combat, tout fut maſſacré ſans miſéricorde, tout fut haché en pieces. Ceux qui avoient déja gagné les bois, n'eurent pas un meilleur ſort. Les bois ſont l'élément des Sauvages, ils y coururent avec la légereté des chevreuils. Les ennemis y furent joints & coupés par morceaux. Cependant les Outaouacs voyant qu'ils n'avoient plus à faire à des combattans, mais à des gens qui ſe laiſſent égorger ſans réſiſtance, penſerent à faire des priſonniers. Le nombre en monta à cent cinquante-ſept, celui des morts à cent trente-un ; douze ſeulement furent aſſez

heureux pour échapper à la captivité & à la mort. Les berges, les équipages, les provisions, tout fut pris & pillé. Pour cette fois, Monsieur, vous vous attendez, sans doute, qu'une victoire si incontestable nous coûta cher. Le combat se donna sur l'eau, c'est-à-dire, dans un lieu tout-à-fait découvert; l'ennemi n'y fut pas pris au dépourvu. Il eut tout le temps de faire ses dispositions; il combattoit de plus de haut en bas, pour ainsi dire; du haut de ses berges, il déchargeoit la mousqueterie sur de foibles écorces, qu'un peu d'adresse, ou plutôt, qu'un peu de sens froid auroit aisément fait submerger avec tous ceux qui les défendoient. Cela est vrai: cependant un succès si complet fut acheté au prix d'un seul Sauvage blessé, dont le poignet fut démis par un coup de feu.

Tel fut le sort du détachement de l'infortuné M. Copperelh, qui en étoit le commandant, & que le bruit général dit avoir péri sous les eaux. Les ennemis ne s'expriment sur les désastres de cette journée, qu'en des termes qui marquent également & leur douleur & leur surprise. Ils conviennent ingénuement de la grandeur de leur perte. Il seroit en effet difficile de s'inscrire en

faux contre la moindre particularité : les cadavres des Officiers & de leurs soldats, en partie flottans sur les eaux du lac Saint Sacrement, en partie encore étendus sur le rivage, déposeroient contre ce désaveu. Quant à leurs prisonniers, la plus grande partie gémit encore dans les fers de M. le Chevalier de Levi. Je les vis défiler par bandes, escortés de leurs vainqueurs, qui, occupés en barbares de leurs triomphes, ne paroissoient gueres d'humeur à adoucir leur défaite aux vaincus. Dans l'espace d'une lieue qu'il me fallut faire pour rejoindre mes Abnakis, je fis rencontre de plusieurs petites troupes de ces captifs. Plus d'un Sauvage m'arrêta sur mon chemin pour faire montre de sa prise en ma présence, & pour jouir en passant de mes applaudissemens. L'amour de la patrie ne me permettoit pas d'être insensible à des succès qui intéressoient la nation. Mais le titre de malheureux est respectable non-seulement à la religion, mais à la simple nature. Ces prisonniers d'ailleurs s'offroient à moi sous un appareil si triste, les yeux baignés de larmes, le visage couvert de sueurs & même de sang, la corde au col. A cet aspect, les senti-

mens de compaſſion & d'humanité avoient bien droit ſur mon cœur. Le rum dont s'étoient gorgés les nouveaux maîtres, avoit échauffé leurs têtes & irrité leur férocité naturelle. Je craignois à chaque inſtant de voir quelque priſonnier, victime & de la cruauté & de l'ivreſſe, maſſacré ſous mes yeux, tomber mort à mes pieds ; de ſorte que j'oſois à peine lever la tête, de peur de rencontrer les regards de quelqu'un de ces malheureux. Il me fallut bientôt être témoin d'un ſpectacle tout autrement horrible que ce que j'avois vu juſques-là.

Ma tente avoit été placée au milieu du camp des Outaouacs. Le premier objet qui ſe préſenta à mes yeux, en y arrivant, fut un grand feu, & des broches de bois plantées à terre déſignoient un feſtin. C'en étoit un. Mais ô Ciel ! quel feſtin ! Les reſtes d'un cadavre Anglois écorché & décharné plus de moitié. J'apperçus un moment après, ces inhumains mangeant avec une famélique avidité de cette chair humaine ; je les vis puiſer à grandes cuillers leur déteſtable bouillon, & ne pouvoir s'en raſſaſier. On m'y apprit qu'ils s'étoient diſpoſés à ce régal, en buvant à pleins

crânes le ſang humain; leurs viſages encore barbouillés, & leurs levres teintes aſſuroient la vérité du rapport. Ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt qu'ils avoient placé tout auprès une dixaine d'Anglois pour être ſpectateurs de leur infâme repas. L'Outaouac approche de l'Abnakis; je crus qu'en faiſant à ces monſtres d'inhumanité quelque douce repréſentation, je gagnerois quelque choſe ſur eux. Je me flattois. Un jeune déterminé prit la parole, & me dit en mauvais François: *toi avoir le goût François, moi Sauvage, cette viande bonne pour moi.* Il accompagna ſon diſcours par l'offre qu'il me fit d'un morceau de grillade Angloiſe. Je ne répliquai rien à ſon raiſonnement digne d'un barbare; quant à ſes offres, on s'imagine aiſément avec quelle horreur je les rejettai.

Inſtruit par l'inutilité de cette tentative, que mes ſecours ne pouvoient qu'être tout-à-fait infructueux pour les morts, je me tournai du côté des vivans, dont le ſort me paroiſſoit cent fois plus à plaindre. J'allai aux Anglois: un de la troupe fixa mon attention: aux ornemens militaires dont il étoit encore paré, je reconnus un Officier; ſur

ſur-le-champ mon parti fut pris de l'acheter, & de lui aſſurer ſa liberté avec la vie. Je m'approchai dans cette vue d'un vieillard Outaouac, perſuadé que le froid de la vieilleſſe ayant modéré ſa férocité, je le trouverois plus favorable à mon deſſein; je lui tendis la main, en le ſaluant poliment, dans l'eſpérance de me le gagner par ces manieres prévenantes; mais ce n'étoit pas un homme avec qui j'avois à traiter, c'étoit pis qu'une bête féroce, qu'on adoucit au moins par des careſſes. *Non*, me dit-il, d'un ton foudroyant & menaçant, tout propre à remplir de frayeur, ſi j'avois été dans ce moment ſuſceptible d'autres ſentimens que ceux qu'inſpirent la compaſſion & l'horreur. *Non, je ne veux point de tes amitiés, retire-toi.* Je ne crus pas devoir attendre qu'il me réitérât un compliment de cette eſpece; je lui obéis.

J'allai me renfermer dans ma tente, & m'y livrer aux réflexions que la religion & l'humanité peuvent ſuggérer dans ces ſortes de circonſtances. Je ne penſai point à prendre des meſures pour précautionner mes Abnakis contre des excès ſi crians. Quoique l'exemple ſoit un écueil redoutable pour tous les hom-

mes en matiere de tempérance & de mœurs, ils étoient incapables de se porter à ces extrémités ; on leur doit même cette justice, que dans les temps où ils étoient plongés le plus avant dans les ténébres du paganisme, jamais ils n'ont mérité l'odieux nom d'antropophages. Leur caractere humain & docile sur cet article les distinguoit dès-lors de la plus grande partie des Sauvages de ce continent. Ces considérations me conduisirent bien avant dans la nuit.

Le lendemain, à mon réveil, je comptois qu'il ne resteroit plus autour de ma tente aucun vestige du repas de la veille. Je me flattois que les vapeurs de la boisson dissipées, & l'émotion inséparable d'une action étant appaisée, les esprits seroient devenus plus rassis & les cœurs plus humains. Je ne connoissois pas le génie & le goût Outaouac. C'étoit par choix, par délicatesse, par friandise, qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Dès l'aurore ils n'avoient rien eu de si pressé que de recommencer leur exécrable cuisine. Déja ils n'attendoient plus que le moment desiré où ils pussent assouvir leur faim plus que canine, en dévorant les tristes restes du

cadavre de leur ennemi. J'ai déja dit que nous étions trois Missionnaires attachés au service des Sauvages. Durant toute la campagne notre logement fut commun, nos délibérations unanimes, nos démarches uniformes & nos volontés parfaitement conformes. Cette intelligence ne servit pas peu à adoucir les travaux inséparables d'une course militaire. Après nous être concertés, nous jugeâmes tous que le respect dû à la majesté de nos mysteres ne nous permettoit pas de célébrer le sacrifice de l'Agneau sans tache dans le centre même de la barbarie. D'autant mieux que ces peuples adonnés aux plus bizarres superstitions, pouvoient abuser de nos plus respectables cérémonies, pour en faire la matiere ou même la décoration de leurs jongleries. Sur ce fondement, nous abandonnâmes ce lieu proscrit par tant d'abominations, pour nous enfoncer dans les bois. Je ne pus faire ce mouvement, sans me séparer tant soit peu de mes Abnakis. J'y étois autorisé, ce semble; j'eus presque lieu cependant de regretter mon premier campement, vous en jugerez par les suites. Je ne fus pas plutôt établi dans mon nouveau domicile, que je vis se

renouveller dans les cœurs de mes Néophites leur ardeur à s'approcher du tribunal de la pénitence. La foule en grossit si fort, que j'avois peine à suffire à leur empressement. Ces occupations jointes aux autres devoirs de mon ministere, remplirent si bien quelques-unes de mes journées, qu'elles disparurent presque sans que je m'en apperçusse. Heureux si je n'eusse eu à me prêter qu'à de si dignes fonctions; tout mon sang, ce n'auroit pas été trop pour payer ce bonheur : mais les consolations des Ministres de Jesus-Christ ne sont pas durables ici bas, parce que les succès des travaux entrepris pour la gloire de leur Maître ne le sont pas. Trop d'ennemis conspirent à les traverser, pour ne pas jouir enfin du triste triomphe d'y réussir.

Tandis que plusieurs de mes Abnakis ménageoient en Chrétiens leur réconciliation & leur grace auprès du Seigneur, d'autres cherchoient en téméraires à irriter sa colere & à provoquer ses vengeances. La boisson est la passion favorite, le foible universel de toutes les Nations Sauvages, & par malheur il n'est que trop de mains avides qui la leur versent, en dépit des

loix divines & humaines. Il n'eſt pas douteux que la préſence du Miſſionnaire, par le crédit qu'il tient de ſon caractere, n'obvie à bien des déſordres. Par les raiſons que j'ai déduites plus haut, je m'étois un peu éloigné de mes gens, j'en étois ſéparé par un petit bois. Je ne pouvois m'aviſer de le franchir de nuit pour aller obſerver ſi le bon ordre régnoit dans leur camp, ſans m'expoſer à quelque ſiniſtre avanture, non ſeulement de la part des Iroquois attachés au parti Anglois, leſquels, à la porte même du camp, avoient enlevé quelques jours auparavant la chevelure à un de nos grenadiers, mais encore de la part de nos Idolâtres ſur leſquels l'expérience m'avoit appris qu'on ne pouvoit faire de fonds. Quelques jeunes Abnakis, joints à des Sauvages de différentes Nations, profiterent de mon abſence & des ténebres de la nuit, pour aller, à la faveur du ſommeil général, dérober à la ſourdine de la boiſſon dans les tentes Françoiſes. Une fois nantis de leur précieux tréſor, ils ſe hâterent d'en faire uſage, & bientôt les têtes furent dérangées. L'ivreſſe ſauvage eſt rarement tranquille, preſque toujours bruyante. Celle-ci éclata d'abord

par des chanſons, par des danſes, par du bruit en un mot, & finit par des coups. A la pointe du jour, elle étoit dans le fort de ſes extravagances : ce fut la premiere nouvelle dont je fus ſervi à mon réveil. J'accourus promptement à l'endroit d'où partoit le tumulte. Tout y étoit dans l'alarme & dans l'agitation. C'étoit l'ouvrage des ivrognes. Tout rentra bientôt dans l'ordre par la docilité de mes gens. Je les pris ſans façon par la main l'un après l'autre. Je les conduiſis ſans réſiſtance dans leur tente où je leur ordonnai de repoſer.

Le ſcandale paroiſſoit appaiſé lorſqu'un Moraïgan naturaliſé Abnakis, & adopté par la Nation, renouvella la ſcene ſur un ton un peu plus ſérieux; après s'être pris de parole avec un Iroquois, ſon compagnon de débauches, ils en vinrent aux mains. Le premier, beaucoup plus vigoureux, après avoir terraſſé ſon adverſaire, faiſoit pleuvoir ſur lui une grêle de coups; & qui plus eſt, lui déchiroit les épaules à belles dents. Le combat étoit le plus échauffé, lorſque je les atteignis : je ne pouvois emprunter d'autres ſecours que celui de mes bras pour

séparer les combattans, les Sauvages se redoutant trop mutuellement pour s'ingérer jamais, à quelque prix que ce soit, dans les disputes des uns & des autres. Mais mes forces ne répondoient point à la grandeur de l'entreprise, & le victorieux étoit trop animé pour relâcher sitôt sa proie. Je fus tenté de laisser ces furieux se punir par leurs mains de leurs excès; mais je craignois que la scene ne fût ensanglantée par la mort d'un des champions : je redoublai mes efforts. A force de secouer l'Abnakis, il sentit enfin qu'on le secouoit, il tourne alors la tête : ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il me reconnut, il ne se mit pas néanmoins à la raison, il lui fallut quelques momens pour se remettre; après quoi il donna à l'Iroquois le champ libre pour s'évader, dont celui-ci profita de bonne grace.

Après avoir pris des mesures pour obvier au renouement de la partie, je me retirai plus fatigué qu'on ne sçauroit croire de la course que je venois de faire; mais il me fallut bien-tôt recommencer; je fus averti qu'une troupe de mes guerriers assemblés sur le rivage, autour des bateaux où étoit le dépôt

des poudres, s'y amusoit à faire le coup de fusil, en dépit de la garde, & au mépris même des ordres, ou plutôt des prieres des officiers ; car le sauvage est son Maître & son Roi, & il porte par-tout avec lui son indépendance. Je n'avois pas pour cette fois à lutter contre l'yvresse ; il ne s'agissoit que de réprimer la jeunesse inconsidérée de quelques étourdis ; aussi la décision fut prompte. Imaginez-vous une foule d'écoliers qui redoutent les regards de leurs maîtres. Tels furent à ma présence ces guerriers si redoutables : ils disparurent à mon approche, au grand étonnement des François. A peine pus-je en joindre un seul à qui je demandai, d'un ton d'indignation, s'il étoit las de vivre, ou s'il avoit conjuré notre perte ? Il me répondit, d'un ton fort radouci : non, mon pere. Pourquoi donc, ajoutai-je, pourquoi allez-vous vous exposer à sauter en l'air, & nous faire sauter nous-mêmes par l'embrasement des poudres ? Taxe-nous d'ignorance, répliqua-t-il, mais non de malice. Nous ignorions qu'elles fussent si près. Sans faire tort à sa probité, on pouvoit suspecter la vérité de son excuse ; mais c'étoit beaucoup qu'il voulût descendre

à une justification, & plus encore qu'il voulût mettre fin à son dangereux badinage, ce qu'il exécuta sur le champ.

L'inaction à laquelle je voyois condamnés nos Sauvages Chrétiens, jointe à leur mélange avec tant de nations idolâtres, me faisoit trembler, non pour leur religion, mais pour leur conduite. Je soupirois après le jour où les préparatifs nécessaires pour l'expédition une fois consommés, on pourroit se mettre en mouvement. L'esprit occupé, le cœur est plus en sûreté. Il arriva enfin ce moment si desiré. M. le Chevalier de Lévi, à la tête de trois mille hommes, avoit pris la route par terre, le vendredi vingt-neuvieme de Juillet, afin d'aller protéger la descente de l'armée qui devoit aller par eau. Sa marche n'eut aucune de ces facilités que fournissent en Europe ces grands chemins faits avec une magnificence Royale pour la commodité des troupes. Ce fut d'épaisses forêts à percer, des montagnes escarpées à franchir, des marais boueux à traverser. Après une marche forcée de toute une journée, c'étoit beaucoup si on se trouvoit en avant de trois lieues, de sorte qu'il fallut cinq jours pour en

faire un trajet de douze. Sur ces obstacles, qu'on avoit bien prévus, le départ de ce corps avoit précédé de quelques jours. Ce fut le dimanche que nous nous embarquâmes avec les Sauvages seulement, qui pouvoient faire un gros de douze cens hommes alors, les autres étant partis par terre.

Nous n'eûmes pas fait quatre à cinq lieues sur le lac, que nous apperçûmes des marques sensibles de notre derniere victoire : c'étoient des berges angloises abandonnées, qui, après avoir flotté long-temps au gré des eaux & des vents, étoient enfin allées échouer sur la greve. Mais le spectacle le plus frappant, fut une assez grande quantité de cadavres Anglois, étendus sur le rivage, ou épars çà & là dans les bois. Les uns étoient hachés par morceaux, & presque tous étoient mutilés de la façon la plus affreuse. Que la guerre me parut un fléau terrible ! Il auroit été bien consolant pour moi de procurer de ma main les honneurs de la sépulture à ces tristes restes de nos ennemis ; mais ce n'étoit que par condescendance qu'on avoit débarqué dans cette anse. Ce fut un devoir & une nécessité pour nous de nous remettre incessamment en route,

conformément aux ordres qui nous pressoient de nous rendre. Nous abordâmes sur le soir au lieu qui nous avoit été assigné pour camper. C'étoit une côte semée de ronces & d'épines, qui étoit le repaire d'une multitude prodigieuse de serpens à sonnettes. Nos sauvages, qui leur donnerent la chasse, en attraperent plusieurs qu'ils m'apporterent.

Ce reptile venimeux, s'il en fût jamais, a une tête dont la petitesse ne répond pas à la grosseur de son corps; sa peau est quelquefois réguliérement tachetée d'un noir foncé, & d'un jaune pâle; d'autres fois, elle est entiérement noire. Il n'est armé d'aucun éguillon, mais ses dents sont extrêmement affilées. Il a l'œil vif & brillant; il porte sous la queue plusieurs petites écailles, qu'il enfle prodigieusement, & qu'il agite violemment l'une contre l'autre, quand il est irrité. Le bruit qui en résulte, a occasionné le nom sous lequel il est connu. Son fiel boucanné est un spécifique contre le mal de dent. Sa chair, aussi boucannée & réduite en poudre, passe pour un excellent fébrifuge. Du sel mâché & appliqué sur la plaie, est un topique assuré contre ses morsures, dont

le venin eſt ſi prompt qu'il donne la mort dans moins d'une heure.

Le lendemain, ſur les quatre heures du ſoir, M. de Moncalm arriva avec le reſte de l'armée. Il fallut nous remettre en route malgré un déluge de pluie qui nous inondoit. Nous marchâmes preſque toute la nuit, juſqu'à ce que nous diſtinguâmes le camp de M. de Levi, à trois feux placés en triangle ſur la croupe d'une montagne. Nous fîmes alte dans cet endroit, où l'on tint un conſeil général, après lequel les troupes de terre ſe mirent de nouveau en marche vers le fort George, diſtant ſeulement de quatre lieues. Ce ne fut que vers le midi que nous remontâmes en canot. Nous nagions lentement pour donner le temps aux bateaux chargés de l'artillerie de nous ſuivre. Il s'en falloit bien qu'ils le puſſent. Sur le ſoir, nous avions plus d'une grande lieue d'avance. Cependant, comme nous étions arrivés à une baie dont nous ne pouvions doubler la pointe ſans nous découvrir entierement aux ennemis, nous nous déterminâmes, en attendant de nouveaux ordres, d'y paſſer la nuit. Elle fut marquée par une petite action, qui fut le prélude du ſiége.

Sur les onze heures, deux berges parties du fort parurent ſur le lac. Elles naviguoient avec une aſſurance & une tranquillité dont elles ne tarderent pas à revenir. Un de mes voiſins, qui veilloit pour la ſûreté générale, les diſtingua dans un aſſez grand éloignement. La nouvelle fut portée à tous les Sauvages, & les préparatifs pour les recevoir, terminés avec une promptitude & un ſilence admirables. Je fus ſommé dans l'inſtant de pourvoir à ma ſûreté, en gagnant la terre, & de-là l'intérieur des bois. Ce ne fut point par une bravoure déplacée dans un homme de mon état que je fis la ſourde oreille à l'avis qu'on avoit la bonté de me donner; mais je ne le croyois pas ſérieux, parce que je croyois avoir des titres pour ſuſpecter la vérité de la nouvelle. Quatre cens bateaux ou canots, qui couvroient depuis deux jours la ſurface des eaux du lac Saint-Sacrement, formoient un attirail trop conſidérable pour avoir pu échapper aux yeux attentifs & éclairés d'un ennemi. Sur ce principe, j'avois peine à me perſuader que deux berges euſſent la témérité, je ne dis pas de ſe meſurer, mais de ſe préſenter devant des forces ſi ſupérieures; je raiſonnois, & il ne falloit

qu'ouvrir les yeux. Un de mes amis, spectateur de tout, m'avertit encore, d'un ton trop sérieux, pour ne pas me rendre, que j'étois déplacé. Il avoit raison. Un bateau assez vaste réunissoit tous les Missionnaires. On y avoit mis une tente pour nous mettre à l'abri des injures de l'air, pendant les nuits assez froides dès-lors sous ce climat ; ce pavillon, ainsi dressé, formoit en l'air une espece d'ombrage qu'on découvroit aisément à la lueur des étoiles. Curieux de s'éclaircir, c'étoit là directement que tendoient les Anglois. Faire une telle route, & courir à la mort, c'étoit à peu près la même chose. Peu, en effet, l'auroient échappée, si, par bonheur pour eux, une petite avanture ne nous eut trahis de quelques momens trop tôt. Un des moutons de notre armée se prit à béler ; à ce cri, qui déceloit l'embuscade, les ennemis tournerent face, firent route vers le rivage opposé, & forcerent de rames pour s'y sauver à la faveur des ténebres & des bois. Cette manœuvre aussi-tôt reconnue, que faire ? douze cens Sauvages s'ébranlerent, & volerent à leur poursuite avec des hurlemens aussi effrayans par leur continuité que par leur nombre. Cependant, des

deux côtés, on ſembla d'abord ſe reſpecter ; pas un ſeul coup de fuſil ne fut lâché. Les aggreſſeurs n'ayant pas eu le temps de ſe former, craignoient de ſe tirer mutuellement, & vouloient d'ailleurs des priſonniers. Les fugitifs employoient plus utilement leurs bras à accélérer leur fuite. Ils touchoient preſqu'au terme, lorſque les Sauvages, qui s'apperçurent que leur proie échappoit, firent feu. Les Anglois, ſerrés de trop près par quelquelques canots avant-coureurs, furent obligés d'y répondre. Bientôt un ſilence ſombre ſuccéda à tout ce fracas. Nous étions dans l'attente d'un ſuccès, lorſqu'un faux brave s'aviſa de ſe faire honneur dans l'hiſtoire fabuleuſe du combat, auquel il n'avoit ſûrement pas aſſiſté. Il débuta par aſſurer que l'action avoit été meurtriere pour les Abnakis. C'en fut aſſez pour me mettre en action. Muni des Saintes-Huiles, je me jettai avec précipitation dans un canot, pour aller audevant des combattans. Je priois à chaque inſtant mes guides de faire diligence. Il n'en étoit pas beſoin, du moins pour moi. Je fis rencontre d'un Abnakis, qui, mieux inſtruit, parce qu'il avoit été plus brave, m'apprit que cette action ſi meurtriere s'étoit terminée à un Ni-

piſtingue tué & un autre bleſſé à l'abordage. Je n'attendis pas le reſte de ſon récit ; je me preſſai d'aller rejoindre nos gens pour céder ma place à M. Mathavet, Miſſionnaire de la nation Nipiſtingue. J'arrivois par eau, lorſque M. de Montcalm, qui, au bruit de la mouſqueterie, avoit pris terre un peu au-deſſous, arriva à travers les bois, il apprit que je venois de la découverte, & s'adreſſa à moi pour être mieux au fait : mon Abnakis, que je rappellai, lui fit un court récit du combat. L'obſcurité de la nuit ne permettoit pas de ſçavoir le nombre des morts ennemis ; on s'étoit ſaiſi de leurs berges, & on leur avoit fait trois priſonniers. Le reſte erroit à l'aventure dans les bois : M. de Montcalm, charmé de ce détail, ſe retira pour aller aviſer, avec ſa prudence accoutumée, aux opérations du lendemain.

Le jour commençoit à peine à paroître, que la partie de la nation Nipiſtingue procéda à la cérémonie des funérailles de leur frere, tué ſur la place dans l'action de la nuit précédente, & mort dans les erreurs du paganiſme. Ces obſéques furent célébrées avec toute la pompe & l'appareil ſauvage

Le cadavre avoit été paré de tous les ornemens, ou plutôt ſurchargé de tous les atours que la plus originale vanité puiſſe mettre en œuvre dans des conjonctures aſſez triſtes par elles-mêmes. Colliers de porcelaine, bracelets d'argent, pendans d'oreilles & de nez, habits magnifiques, tout lui avoit été prodigué, on avoit emprunté le ſecours du fard & du vermillon, pour faire diſparoître, ſous ces couleurs éclatantes, la pâleur de la mort, & pour donner à ſon viſage un air de vie qu'il n'avoit pas. On n'avoit oublié aucune des décorations d'un militaire ſauvage : un hauſſe-col, lié avec un ruban de feu, pendoit négligemment ſur la poitrine; le fuſil appuyé ſur ſon bras, le caſſe-tête à la ceinture, le calumet à la bouche, la lance à la main, la chaudiere remplie à ſes côtés. Sous cettc attitude guerriere & animée, on l'avoit aſſis ſur une éminence revêtue de gazon, qui lui ſervoit de lit de parade. Les Sauvages rangés en cercle autour de ce cadavre, garderent pendant quelques momens un ſilence ſombre, qui n'imitoit pas mal la doul ur. L'Orateur le rompit en prononçant l'oraiſon funebre du mort; enſuite ſuccéderent les chants & les danſes, accompagnés

du son des tambours de basque, entourés de grelots. Dans tout cela éclatoit je ne sçais quoi de lugubre qui répondoit assez à une triste cérémonie. Enfin, le convoi funebre fut terminé par l'inhumation du mort, auprès duquel on eut bien soin d'enterrer une bonne provision de vivres, de crainte, sans doute, que par le défaut de nourriture, il ne mourût une seconde fois. Ce n'est point en témoin oculaire que je parle ; la présence d'un Missionnaire ne quadreroit gueres avec ces sortes de cérémonies, dictées par la superstition, & adoptées par une stupide crédulité; je tiens ce récit des spectateurs.

Cependant la baie dans laquelle nous avions mouillé, retentissoit de toutes parts de bruits de guerre. Tout y étoit en mouvement & en action. Notre artillerie, qui consistoit en trente-deux pieces de canons & cinq mortiers, posés sur des plates-formes, qui étoient assises sur des bateaux amarrés ensemble, défila la premiere. En dépassant la langue de terre qui nous déroboit à la vue de l'ennemi, on eut soin de saluer le fort par une décharge générale, qui ne fut d'abord que de pure cérémonie, mais qui en annonçoit de plus

sérieuses. Le reste de la plus petite flotte suivit, mais lentement. Déja un gros de Sauvages avoit assis son camp sur les derrieres du fort George, ou sur le chemin du fort Lydis, pour couper toute communication entre les deux forts Anglois. Le corps de M. le Chevalier de Levi occupoit les défilés des montagnes, qui conduisoient au lieu projetté de notre débarquement. A la faveur de ces mesures si sages, notre descente se fit sans opposition, à une bonne demi-lieue au-dessous du fort. Les ennemis avoient trop affaire chez eux pour entreprendre d'y venir former des obstacles. Ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un siége. Je ne sçais trop de quel principe partoit leur confiance. Les environs de leurs forts étoient occupés par une multitude de tentes encore toutes dressées à notre arrivée; on y remarquoit une quantité de baraques propres à favoriser les assiégeans. Il fallut nettoyer ces dehors, détendre les tentes, brûler les baraques; ces mouvemens ne purent se faire sans essuyer bien des décharges de la part des Sauvages, toujours attentifs à profiter des avantages qu'on leur donne. Leur feu auroit été bien plus vif & plus meur-

trier, si un autre objet n'eût amusé une partie de leur attention. Des troupeaux de bœufs & de chevaux, qu'on n'avoit pas eu le temps de mettre à couvert, erroient dans les bas fonds, situés au voisinage du fort. Les Sauvages se firent d'abord une occupation de donner la chasse à ces animaux; cent cinquante bœufs tués ou pris, cinquante chevaux furent d'abord les fruits de cette petite guerre; mais ce n'étoit-là que comme les préliminaires & les dispositifs du siége.

Le fort George étoit un quarré flanqué de quatre bastions; les courtines en étoient fraisées; les fossés creusés à la profondeur de dix-huit à vingt pieds, l'escarpe & la contrescarpe étoient talutées de sable mouvant; les murs étoient formés de gros pins terrassés & soutenus par des pieux extrêmement massifs, d'où il résultoit un terre-plain de quinze à dix-huits pieds qu'on avoit eu soin de sabler tout-à-fait. Quatre à cinq cens hommes le défendoient à l'aide de dix-neufs canons, dont deux de trente-six, les autres de moindre calibre, & de quatre à cinq mortiers. La place n'étoit protégée par aucun autre ouvrage extérieur que par un rocher fortifié, re-

vêtu de palissades assurées par des monceaux de pierres. La garnison en étoit de dix-sept cens hommes, & rafraîchissoit sans cesse celle du fort. La principale défense de ce retranchement consistoit dans son assiette qui dominoit tous les environs, & qui n'étoit accessible à l'artillerie que du côté de la place, à raison des montagnes & des marais qui en bordoient les différentes avenues. Tel étoit le fort George, selon les connoissances que j'ai prises sur les lieux après la reddition de la place; il n'étoit pas possible de l'investir & de lui boucher entiérement tous les passages. Six mille François ou Canadiens & dix sept cens Sauvages, qui faisoient toutes nos forces, ne répondoient point à l'immensité du terrein qu'il auroit fallu embrasser pour y parvenir. A peine vingt mille hommes auroient-ils pu y suffire. Les ennemis jouirent donc toujours d'une porte de derriere pour se glisser dans les bois, ce qui auroit pu leur servir d'une utile ressource, s'ils n'avoient pas eu en tête des Sauvages; mais rarement échappe-t-on de leurs mains par cette voie. Leurs quartiers étoient d'ailleurs placés sur le chemin Lydis, si fort au voisinage des bois, & où ils

battoient si souvent l'estrade, que ç'auroit été bien avanturer sa vie que d'y chercher un asyle. A peu de distance étoient logés les Canadiens portés sur le sommet des montagnes, & toujours à portée de leur donner la main. Enfin les troupes réglées venues de France, à qui proprement appartenoient les travaux du siege, occupoient la lisiere des bois fort près du terrein où devoit s'ouvrir la tranchée; suivoit le camp de réserve, muni de forces suffisantes pour le mettre à couvert de toute insulte.

Ces arrangemens pris, M. le Marquis de Montcalm fit porter à l'ennemi des propositions qui lui auroient épargné bien du sang & bien des larmes, si elles eussent été acceptées. Voici à-peu-près en quels termes étoit conçue la lettre de sommation qui fut adressée à M. Moreau, Commandant de la place au nom de Sa Majesté Britannique. *Monsieur, j'arrive avec des forces suffisantes pour emporter la place que vous tenez, & pour couper tous les secours qui pourroient vous venir d'ailleurs; je compte à ma suite une foule de nations Sauvages que la moindre effusion de sang pourroit aigrir au point de les arracher pour toujours*

à tous sentimens de modération & de clémence. L'amour de l'humanité m'engage à vous sommer de vous rendre dans un temps où il ne me sera pas impossible de les faire condescendre à une composition honorable pour vous & utile pour tous. J'ai, &c. *signé Montcalm.* Le porteur de la lettre fut M. Fontbrane, Aide de camp de M. de Levi. Il fut accueilli par MM. les Officiers Anglois, dont plusieurs étoient de sa connoissance, avec une politesse & des égards dont les loix de l'honneur ne dispensent personne, quand il fait la guerre en honnête homme. Mais cette favorable réception ne décida de rien pour la reddition de la place, il y parut par la réponse. La voici : *Monsieur le Général Montcalm, je vous suis obligé en particulier des offres gracieuses que vous me faites ; mais je ne puis les accepter : je crains peu la barbarie. J'ai d'ailleurs sous mes ordres des Soldats déterminés comme moi à périr ou à vaincre J'ai*, &c. *signé Moreau.* La fierté de cette réponse fut bientôt publiée au bruit d'une salve générale de l'artillerie ennemie. Il s'en falloit bien que nous fussions en état de riposter sur le champ. Avant que de venir à bout d'établir une batterie, il falloit transporter nos canons l'espace d'une

bonne demi-lieue à travers les rochers & les bois. Grace à la voracité des Sauvages, nous ne pouvions emprunter pour cette manœuvre le ſecours d'aucune de nos bêtes de ſomme. Ennuyés, diſoient, ils de la viande ſalée, ils n'avoient point fait de difficulté de s'en ſaiſir & de s'en régaler quelques jours auparavant ſans conſulter que leur appétit; mais au défaut de ce ſecours, tant de bras animés par le courage & par le zele envers le Souverain, ſe prêterent de ſi bonne grace au travail, que les obſtacles bientôt applanis & vaincus, l'ouvrage fut porté à ſa perfection. Durant tous ces mouvemens, j'étois logé auprès de l'Hopital où j'eſpérois d'être à portée de donner aux mourans & aux morts les ſecours de mon miniſtere. J'y demeurai quelques temps ſans avoir la moindre nouvelle de mes Sauvages. Ce ſilence m'inquiétoit; j'avois une grande envie de les aſſembler encore une fois pour profiter des périlleuſes conjonctures où ils étoient, & pour les amener tous, s'il étoit poſſible, à des ſentimens avoués par la religion. Sur cela je pris le parti de les aller chercher. Le voyage avoit ſes difficultés & ſes périls, outre ſa longueur; il

me

me fallut passer au voisinage de la tranchée, où un Soldat occupé à admirer le prodigieux effet d'un boulet de canon sur un arbre, fût bientôt lui-même, à quelque pas de moi, la victime de son indiscrétion. En faisant ma route, je vous avouerai que je fus frappé de l'air dont se portoient les François & les Canadiens aux travaux pénibles & hasardeux auxquels on les occupoit. A voir la joie avec laquelle ils transportoient à la tranchée les fascines & les gabions, vous les auriez pris pour des gens invulnérables au feu vif & continuel de l'ennemi. Une pareille conduite annonce bien de la bravoure & bien de l'amour pour la patrie; aussi est-ce là le caractere de la nation. Je parcourus tous les quartiers, sans trouver que quelques pelotons d'Abnakis dispersés çà & là, de sorte que je fus de retour de ma course, sans avoir autre chose que le mérite de la bonne volonté. Ainsi éloigné de mes gens, je ne pus gueres leur être de grande utilité: mais mes services y furent du moins de quelque usage en faveur d'un prisonnier Moraigan dont la nation est dans les intérêts, & presque totalement sous la domination de l'Angleterre. C'étoit un homme dont la

figure n'avoit assurément rien de revenant & de gracieux. Une tête énorme par sa grosseur avec de petits yeux, une corpulence épaisse & massive jointe à une taille raccourcie, des jambes grosses & courtes, tous ces traits & bien d'autres lui fournissoient, sans contredit, de justes titres pour avoir place parmi les hommes difformes; mais pour être disgracié de la nature, il n'en étoit pas moins homme, c'est-à-dire, qu'il n'avoit pas moins droit aux attentions & aux égards de la charité chrétienne; il n'étoit pourtant que trop la victime autant de sa mauvaise mine, que de sa malheureuse fortune. Il étoit lié à un tronc d'arbre, où sa figure grotesque attiroit la curiosité des passans; les huées ne lui furent pas d'abord épargnées, mais les mauvais traitemens vinrent après, jusques-là, que d'un soufflet rudement appliqué, on lui arracha presque un œil de la tête. Ce procédé me révolta; je vins au secours de l'affligé, d'auprès de qui je chassai tous les spectateurs avec un ton d'autorité que je n'aurois sans doute osé jamais prendre si j'avois été moins sensible à son malheur. Je fis sentinelle à ses côtés une partie de la journée; enfin je fis si bien que je vins à

bout d'intéresser les Sauvages (ses maîtres) en sa faveur, de sorte qu'il ne fut plus besoin de ma présence pour le dérober à la persécution. Je ne sçais s'il fut trop sensible à mes services; du moins un coup d'œil sombre fut tout ce que j'en tirai; mais indépendamment de la religion, j'étois trop payé par le seul plaisir d'avoir secouru un malheureux. Il ne manquoit pas de gens dont le sort étoit aussi à plaindre. Chaque jour l'activité & la bravoure sauvage multiplioit les prisonniers, c'est-à-dire, les misérables. Il n'étoit pas possible à l'ennemi de faire un pas hors de la place, sans s'exposer, ou à la captivité, ou à la mort, tant les Sauvages étoient alertes. Jugez-en par ce seul récit. Une femme Angloise s'avisa d'aller ramasser des herbages dans les jardins potagers presque contigus aux fossés de la place. Sa hardiesse lui coûta cher : un Sauvage, caché dans un quarré de choux, l'apperçut, & avec son fusil, la coucha sur le carreau. Il n'y eut jamais moyen que les ennemis vinssent enlever son cadavre, le vainqueur toujours caché fit sentinelle tout le jour, & lui enleva la chevelure.

Cependant toutes les Nations sauva-

ges s'ennuyoient fort du silence de nos gros fusils ; c'est ainsi qu'ils désignent nos canons : il leur tardoit de ne plus faire seuls les frais de la guerre, de sorte que pour les contenter, il fallut hâter la tranchée, & y dresser notre premiere batterie. La premiere fois qu'elle joua, ce furent des cris de joie, dont toutes les montagnes retentirent avec fracas. Il ne fut pas nécessaire, durant tous le cours du siége, de se donner grands mouvemens pour être instruit du succès de notre artillerie. Le cris des Sauvages en portoient à tous les momens la nouvelle dans tous les quartiers. Je pensai sérieusement à quitter le mien ; l'inaction où j'y étois condamné, à raison de l'éloignement de mes Néophites, m'y détermina ; mais nous eûmes, avant ce changement, une vive allarme à essuyer. Les fréquens voyages que les ennemis avoient faits pendant le jour vers leurs bateaux, avoient donné à soupçonner qu'ils préparoient quelques grands coups. Le bruit se répandit que leur dessein étoit de venir incendier nos munitions de bouche & de guerre. M. de Launay, Capitaine des Grenadiers dans un Régiment de France, fut proposé pour

veiller à la garde des bateaux qui en étoient les dépositaires. Les dispositions qu'il avoit faites en homme du métier, firent presque regretter que les ennemis ne se fussent pas montrés. Ces alarmes dissipées, je rejoignis mes Abnakis, pour ne plus m'en séparer dans tout le cours de la campagne. Il ne se passa aucun événement remarquable durant quelques jours, que la promptitude & la célérité avec laquelle les ouvrages de la tranchée s'avançoient. La seconde batterie fut établie dans deux jours. Ce fut une nouvelle fête que les Sauvages célébrerent à la militaire. Ils étoient sans cesse au tour de nos canonniers, dont ils admiroient la dextérité. Mais leur admiration ne fut ni oisive, ni stérile. Ils voulurent essayer de tout pour se rendre plus utiles. Ils s'aviserent de devenir canonniers; un entr'autres se distingua : après avoir pointé lui-même son canon, il donna juste dans un angle rentrant, qu'on lui avoit assigné pour but. Mais il se défendit de réitérer, malgré les sollicitations des François, alléguant, pour raison de son refus, qu'ayant atteint dès son essai le degré de perfection auquel il pouvoit aspirer, il ne devoit plus hasarder sa gloire dans une

seconde tentative. Mais ce qui fut le sujet de leur principal étonnement, ce fut ces divers boyaux qui, formant les différentes branches d'une tranchée, sont autant de chemins souterreins si utiles pour protéger les assiégeans contre le canon des assiégés. Ils examinerent, avec une avide curiosité, la maniere dont nos Grenadiers François s'y prenoient pour donner à ces sortes d'ouvrages le degré d'achevement qu'ils exigent. Instruits par leurs yeux, ils exercerent bientôt leurs bras à la pratique. On les vit armés de pêles & de pioches, tirer un boyau de tranchée vers le rocher fortifié, dont l'attaque leur étoit échue en partage. Ils les pousserent si avant, qu'ils furent bientôt à la portée du fusil. M. de Veillers, frere de M. de Jamonville, Officier, dont le nom seul est un éloge, profita de ces avances pour venir à la tête d'un Corps de Canadiens, attaquer les retranchemens avancés. L'action fut vive, long-temps disputée & meurtriere pour les ennemis. Ils furent chassés de leurs premiers postes, & il est à présumer que les grands retranchemens auroient été emportés ce jour-là même, si leur prise eût dû décider de la reddition de la place. Cha-

que jour étoit ſignalé par quelque coup d'éclat de la part des François, des Canadiens & des Sauvages.

Cependant les ennemis ſe ſoutenoient toujours par l'eſpérance d'un prompt ſecours. Une petite aventure, arrivée dans ces conjonctures, dût bien diminuer leur confiance. Nos découvreurs rencontrerent dans les bois trois courriers partis du Fort Lydis; ils tuerent le premier, prirent le ſecond, & le troiſieme ſe ſauva par ſa légéreté à la courſe. On ſe ſaiſit d'une lettre inſérée dans une balle creuſée, ſi bien cachée ſur le corps du défunt, qu'elle auroit échappé aux recherches de tout autre, qu'à celles d'un militaire qui ſe connoît à ces ſortes de ruſes de guerre. La lettre étoit ſignée du Commandant du Fort Lydis, & adreſſée à celui du Fort George. Elle contenoit en ſubſtance la dépoſition d'un Canadien, fait priſonnier la premiere nuit de notre arrivée. Suivant ſa déclaration, notre armée ſe montoit à onze mille hommes, & le Corps de nos Sauvages à deux mille; & notre artillerie étoit des plus formidables. Il y avoit du méconte dans cette ſupputation. Nos forces y étoient amplifiées bien au-delà du vrai. Cette er-

reur de calcul ne doit point cependant s'attribuer à la fraude & à la supercherie, qui, quoiqu'utiles à la Patrie, ne sauroient se justifier au tribunal de l'honnête homme le plus passionné & le plus national. Jusqu'à cette guerre, les plus nombreuses armées du Canada n'avoient gueres passé huit cens hommes; la surprise & l'étonnement grossissoient les objets à des yeux peu accoutumés à en appercevoir de considérables. J'ai été témoin, dans le cours de la campagne, de méprises bien plus grandes en ce genre. Le Commandant de Lydis concluoit sa lettre par avertir son collégue que les intérêts du Roi son maître ne lui permettant pas de dégarnir sa place, c'étoit à lui à capituler, & à se ménager les conditions les plus avantageuses.

M. de Montcalm ne crut pas pouvoir faire un meilleur usage de cette lettre, que de la faire remettre à son adresse par celui des courriers même qui étoit tombé vivant entre nos mains. Il en reçut de l'Officier Anglois des remerciemens accompagnés de la modeste priere de vouloir bien lui continuer long-tems les mêmes politesses. Un pareil compliment, ou tenoit du badi-

nage, ou promettoit une longue réſiſtance. L'état actuel de la place ne la préſageoit pas. Une partie de ſes batteries démontées & hors de ſervice par le ſuccès des nôtres, la frayeur répandue parmi les aſſiégés, qu'on ne rendoit plus ſoldats, qu'à force de leur verſer du rum, les déſertions fréquentes en annonçoient la chûte prochaine. Telle étoit du moins l'opinion générale des déſerteurs, dont la foule auroit été tout autrement conſidérable, qu'elle n'étoit, ſi les armes ſauvages n'avoient multiplié les périls de la déſertion.

Parmi ceux qui vinrent ſe rendre à nous, il en fut un, Sujet d'une République voiſine, & notre fidelle alliée, qui me procura la douce conſolation de lui préparer les voies à ſa prochaine réconciliation à l'Egliſe. J'allai le viſiter à l'hôpital, où ſes bleſſures le détenoient. Dès l'entrée de la converſation, je compris qu'il n'étoit pas difficile de faire goûter à un bon eſprit les dogmes de la véritable Religion, dès que le cœur étoit dans une ſituation à ne plus être trop ſenſible aux trompeuſes douceurs des paſſions humaines.

J'étois à peine de retour de cette courſe, qui m'avoit coûté une marche

de trois lieues, dont les peines me furent bien adoucies par les motifs qui l'animerent, & par les succès qui la couronnerent, que j'apperçus un mouvement général dans tous les quartiers de notre camp. Chaque Corps s'ébranloit, François, Canadiens & Sauvages, tous couroient aux armes, tous se préparoient à combattre : le bruit de l'arrivée du secours tant attendu de l'ennemi, produisoit cette subite & générale évolution. Dans ces momens d'allarme, M. de Montcalm, avec un sens froid, qui décide le Général, pourvut à la sûreté de nos tranchées, au service de nos batteries, & à la défense de nos bateaux. Il partit ensuite pour aller se remettre à la tête de l'armée.

J'étois assis tranquillement à la porte de ma tente, d'où je voyois défiler nos troupes, lorsqu'un Abnakis vint me tirer de ma tranquillité. Il me dit sans façon : *Mon pere, tu nous a donné parole, qu'au péril de ta vie même, tu ne balancerois pas à nous fournir les secours de ton ministere, nos blessés pourroient-ils venir te chercher ici à travers les montagnes qui te séparent du lieu du combat ; nous partons & nous attendons l'effet de tes promesses.* Une apostrophe si énergique me

fit oublier mes fatigues. Je doublai le pas, je perçai au-delà des troupes réglées : enfin après une marche forcée, j'arrivai ſur une terre, où mes gens, à la tête de tous les Corps, attendoient le combat. Je députai ſur le champ quelques-uns d'entr'eux, pour raſſembler ceux qui étoient diſperſés. Je me préparois à leur ſuggérer les actes de religion propres de la circonſtance, & à leur donner une abſolution générale à l'approche de l'ennemi ; mais ils ne parurent point. M. de Montcalm, pour ne pas perdre le prix de tant de démarches, s'aviſa d'un ſtratagême qui auroit pu faire naître l'occaſion d'une action que nous étions venus chercher à ſi grands frais : il ſe propoſa d'ordonner aux François & aux Canadiens de ſe livrer mutuellement un combat ſimulé. Les Sauvages cachés dans les bois devoient faire face aux ennemis, qui ne manqueroient pas de faire une vigoureuſe ſortie. L'expédient expoſé à nos Iroquois, fut d'une invention admirable ; mais ils ſe retrancherent ſur ce que le jour étoit trop avancé. Le reſte des Sauvages eut beau appeller de ce jugement, l'excuſe fut jugée de miſe & acceptée ; ainſi chacun s'en retourna

dans ſon poſte ſans avoir vu que l'appareil d'un combat. Enfin le lendemain, veille de la Saint-Laurent, le ſeptieme jour de notre arrivée, la tranchée pouſſée juſqu'aux jardins, on ſe diſpoſoit à établir notre troiſieme & derniere batterie. La proximité du Fort faiſoit eſpérer que, dans trois ou quatre jours, on pourroit donner un aſſaut général, à la faveur d'une brêche raiſonnable, mais les ennemis nous en épargnerent la peine & les dangers; ils arborerent pavillon François, & demanderent à capituler.

Nous touchons à la reddition de la place, & à la ſanglante cataſtrophe qui l'a ſuivie. Sans doute que tous les coins de l'Europe ont retenti de cette triſte ſcène, comme d'un attentat dont l'odieux rejaillit peut-être ſur la Nation, & la flétrit. Votre équité va juger dans le moment, ſi une imputation ſi criante porte ſur d'autres principes que ſur l'ignorance ou la malignité. Je ne rapporterai que des faits d'une publicité & d'une authenticité ſi inconteſtable, que je pourrois ſans crainte d'être démenti, les appuyer du témoignage même de MM. les Officiers Anglois qui en ont été les témoins & les victimes. M. le Mar-

quis de Montcalm, avant que d'entendre à aucune composition, jugea devoir prendre l'avis de toutes les Nations Sauvages, afin de les adoucir par cette condescendance, & de rendre inviolable le traité par leur agrément. Il en fit assembler tous les chefs, à qui il communiqua les conditions de sa capitulation, qui accordoient aux ennemis le droit de sortir de la place avec tous les honneurs de la guerre, & leur imposoit, avec l'obligation de ne point servir de dix-huit mois contre Sa Majesté Très-Chrétienne, celle de rendre la liberté à tous les Canadiens pris dans cette guerre. Tous ces articles furent universellement applaudis : muni du sceau de l'approbation générale, le traité fut signé par les Généraux des deux Couronnes. En conséquence l'Armée Françoise en bataille s'avança vers la place, pour en prendre possession au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne ; tandis que les troupes Angloises rangées en bel ordre, en sortoient pour aller se renfermer jusqu'au lendemain dans les retranchemens. Leur marche ne fut marquée par aucune contravention au droit des gens. Mais les Sauvages ne tarderent pas à y donner atteinte. Pen-

dant le cérémonial militaire, qui accompagna la prise de possession, ils avoient pénétré en foule dans la place par les embrasures de canons pour procéder au pillage qu'on étoit convenu de leur livrer, mais ils ne s'en tinrent pas à piller : il étoit resté dans les casemates quelques malades, à qui leur état n'avoit pas permis de suivre leurs compatriotes dans l'honorable retraite accordée à leur valeur. Ce furent là les victimes sur lesquelles ils se jetterent impitoyablement, & qu'ils immolerent à leur cruauté. Je fus témoin de ce spectacle. Je vis un de ces barbares sortir des casemates, où il ne falloit rien moins qu'une insatiable avidité de sang pour y entrer, tant l'infection qui en exhaloit étoit insupportable. Il portoit à la main une tête humaine, d'où découloient des ruisseaux de sang, & dont il faisoit parade comme de la plus belle capture dont il eût pu se saisir.

Ce n'étoit-là qu'un bien léger prélude de la cruelle tragédie du lendemain. Dès le grand matin les Sauvages se rassemblerent autour des retranchemens. Ils débuterent par demander aux Anglois les marchandises, provisions, toutes les richesses en un mot que leurs yeux in-

téressés pouvoient appercevoir : mais c'étoit des demandes faites sur un ton à annoncer un coup de lance pour prix d'un refus. On se désaisit, on se dépouilla, on se réduisit à rien, pour acheter au moins la vie par ce dépouillement universel. Cette condescendance devoit adoucir les esprits ; mais le cœur des Sauvages ne semble pas fait comme celui des autres hommes : vous diriez qu'il est, par sa nature, le siege de l'inhumanité. Ils n'en furent pas moins disposés à se porter aux plus dures extrémités. Le corps de quatre cens hommes de troupes Françoises, destiné à protéger la retraite des ennemis, arriva & se rangea en haie. Les Anglois commencerent à défiler. Malheur à tous ceux qui fermerent la marche, ou aux traîneurs que l'indisposition ou quelqu'autre raison séparoit tant soit peu de la troupe. Ce furent autant de morts dont les cadavres joncherent bientôt la terre, & couvrirent l'enceinte des retranchemens. Cette boucherie qui ne fut d'abord que l'ouvrage de quelques Sauvages, fut le signal qui en fit de presque tous autant de bêtes féroces. Ils déchargeoient à droite & à gauche de grands coups de haches à ceux qui leur tomboient sous

la main. Le maſſacre ne fut cependant pas de durée, ni auſſi conſidérable que tant de furie ſembloit le faire craindre; il ne monta guere qu'à quarante à cinquante hommes. La patience des Anglois qui ſe contentoient de plier leur tête ſous le fer de leurs bourreaux, l'appaiſa tout d'un coup, mais elle ne les amena pas à la raiſon & à l'équité. En pouſſant toujours de grands cris, il ſe mirent à faire des priſonniers.

J'arrivai ſur ces entrefaites. Non, je ne crois pas qu'on puiſſe être homme & être inſenſible dans de ſi triſtes conjonctures. Le fils enlevé d'entre les bras du pere, la fille arrachée du ſein de ſa mere, l'époux ſéparé de l'épouſe, des Officiers dépouillés juſqu'à la chemiſe, ſans reſpect pour leur rang & pour la décence, une foule de malheureux qui courent à l'aventure, les uns vers les bois, les autres vers les tentes Françoiſes, ceux-ci vers le fort, ceux-là vers tous les lieux qui ſembloient leur promettre un aſyle: voilà les pitoyables objets qui ſe préſentoient à mes yeux; cependant les François n'étoient pas ſpectateurs oiſifs & inſenſibles de la cataſtrophe. M. le Chevalier de Levi couroit par-tout où le tumulte paroiſſoit le

plus échauffé pour tâcher d'y remédier, avec un courage animé par la clémence si naturelle à son illustre sang. Il affronta mille fois la mort à laquelle, malgré sa naissance & ses vertus, il n'auroit pas échappé, si une providence particuliere n'eût veillé à la sûreté de ses jours, & n'eût arrêté les bras sauvages déja levés pour le frapper. Les Officiers François & les Canadiens imiterent son exemple avec un zele digne de l'humanité qui a toujours caractérisé la nation; mais le gros de nos troupes, occupé à la garde de nos batteries & du fort, étoit, par cet éloignement, hors d'état de lui prêter main-forte. De quelle ressource pouvoient être quatre cens hommes contre environ quinze cens Sauvages furieux, qui ne nous distinguoient pas de l'ennemi? Un de nos Sergens qui s'étoit opposé fortement à leur violence, fut renversé par terre d'un coup de lance. Un de nos Officiers François, pour prix du même zele, avoit reçu une large blessure qui le conduisit aux portes du tombeau; d'ailleurs, dans ces momens d'allarmes, on ne savoit de quel côté tourner. Les mesures qui sembloient le plus dictées par la prudence aboutissoient à des fins désastreuses &

ſiniſtres. M. de Montcalm, qui ne fut inſtruit que tard à raiſon de l'éloignement de ſa tente, ſe porta au premier avis vers le lieu de la ſcene avec une célérité qui marquoit la bonté & la généroſité de ſon cœur. Il ſe multiplioit, il ſe reproduiſoit, il étoit partout; prieres, menaces, promeſſes, il uſa, il eſſaya de tout; il en vint enfin à la force. Il crut devoir à la naiſſance & au mérite de M. le Colonel Yonn, d'arracher d'autorité & avec violence ſon neveu d'entre les mains d'un Sauvage; mais, hélas! ſa délivrance couta la vie à quelques priſonniers que leurs tyrans maſſacrerent ſur le champ par la crainte d'un ſemblable coup de vigueur. Le tumulte cependant croiſſoit toujours, lorſque quelqu'un s'aviſa heureuſement de crier aux Anglois qui formoient un corps conſidérable, de doubler le pas. Cette marche forcée eut ſon effet; les Sauvages, en partie par l'inutilité de leurs pourſuites en partie ſatisfaits de leurs priſes, ſe retirerent; le peu qui reſta fut aiſément diſſipé. Les Anglois continuerent tranquillement leur route juſqu'au fort Lydis, où ils n'arriverent que d'abord au nombre de trois ou quatre cens. J'ignore le nombre

de ceux qui ayant gagné les bois, furent assez heureux pour s'y rendre à la faveur du canon qu'on eut soin de tirer pendant plusieurs jours pour les guider. Le reste de la garnison n'avoit cependant pas péri par le fer, & ne gémissoit pas non plus sous le poids des chaînes. Plusieurs avoient trouvé leur salut dans les tentes Françoises ou dans le fort. Ce fut-là où je me rendis, après que le désordre fut une fois appaisé. Une foule de femmes éplorées vinrent en gémissant m'environner. Elles se jettoient à mes genoux ; elles baisoient le bas de ma robe, en poussant de temps en temps des cris lamentables qui me perçoient le cœur. Il n'étoit pas en moi de tarir la cause de leurs pleurs ; elles redemandoient leurs fils, leurs filles, leurs époux dont elles déploroient l'enlevement. Pouvois-je les leur restituer? L'occasion du moins ne tarda pas à se présenter de diminuer le nombre de ces misérables ; je l'embrassai avidement. Un Officier François m'avertit qu'un Huron actuellement dans son camp étoit en possession d'un enfant de six mois, dont la mort étoit assurée, si je n'accourois sur le champ à sa délivrance. Je ne balançai point. Je courus en hâte

à la tente du Sauvage, entre les bras de qui j'apperçus l'innocente victime qui baisoit tendrement les mains de son ravisseur, & qui jouoit avec quelques colliers de porcelaine qui le paroient. Ce coup d'œil donna une nouvelle ardeur à mon zele. Je commençai par flatter le Huron par tous les éloges que la vérité pouvoit me permettre de donner à la valeur de sa nation. Il me comprit du premier coup : *Tiens*, me dit-il fort civilement, *vois-tu cet enfant ? je ne l'ai point volé ; je l'ai trouvé délaissé dans une haie ; tu le veux, mais tu ne l'auras pas*. J'eus beau lui remontrer l'inutilité de son prisonnier, sa mort assurée par le défaut de nourriture convenable à la délicatesse de son âge, il me produisit du suif pour le régaler ; ajoutant qu'après tout il trouveroit, en cas de mort, un coin de terre pour l'ensevelir, & qu'il me seroit libre alors de lui donner ma bénédiction. Je répliquai à son discours par l'offre que je lui fis de lui remettre une assez grosse somme d'argent, s'il vouloit se désaisir de son petit captif ; il persista dans la négative ; il se relâcha dans la suite jusqu'à exiger en échange un autre Anglois. S'il n'eût rien diminué de ses pré-

tentions, c'étoit fait de la vie de l'enfant. Je croyois déja ſon arrêt de mort porté, lorſque je m'apperçus qu'il tenoit conſeil en Huron avec ſes compagnons: car juſqu'alors la converſation s'étoit tenue en François qu'il entendoit. Ce pourparler fit luire à mes yeux un rayon d'eſpérance; elle ne fut pas trompée. Le réſultat fut que l'enfant étoit à moi, ſi je lui délivrois une chevelure ennemie. La propoſition ne m'embarraſſa point: *Il paroîtra dans peu*, lui répliquai-je en me levant, *ſi tu es un homme d'honneur.* Je partis en diligence pour le camp d'Abnakis. Je demandai au premier venu, s'il étoit maître de quelque chevelure, & s'il vouloit me faire le plaiſir de m'en gratifier. J'eus tout lieu de me louer de ſa complaiſance; il délia ſon ſac & me donna le choix. Pourvu d'une de ces barbares dépouilles, je la portois en triomphe, ſuivi d'une foule de François & de Canadiens curieux de ſavoir l'iſſue de l'aventure. La joie me prêta des aîles; je fus dans un moment à mon Huron. Voilà, lui dis-je en abordant, voilà ton paiement: *Tu as raiſon*, me répondit-il, *c'eſt bien une chevelure Angloiſe, car elle eſt rouge.* C'eſt en effet la couleur qui

diſtingue aſſez ordinairement les Colons Anglois de ces contrées. *Eh bien ! voilà l'enfant, emporte-le ; il t'appartient.* Je ne lui donnai pas le temps de revenir ſur le marché. Je pris ſur le champ entre mes mains le petit malheureux. Comme il étoit preſque nud, je l'enveloppai dans ma robe. Il n'étoit pas accoutumé à être porté par des mains auſſi peu habiles que les miennes. Le pauvre enfant pouſſoit des cris qui m'inſtruiſoient autant de ma mal-adreſſe que de ſes ſouffrances ; mais je me conſolai dans l'eſpérance de le calmer bientôt, en le montrant à des mains plus chéries. J'arrive au fort ; aux cris du petit, toutes les femmes accoururent. Chacune ſe flattoit de retrouver l'objet de la tendreſſe maternelle. Elles l'examinerent avidement ; mais ni les yeux, ni le cœur d'aucune n'y diſtingua ſon fils. Elles ſe retirerent à l'écart pour donner de nouveau un libre cours à leurs lamentations & à leurs plaintes. Je ne me trouvai pas dans un petit embarras par cette retraite, éloigné de quarante à cinquante lieues de toute habitation Françoiſe ; comment nourrir un enfant d'un âge ſi tendre ? J'étois enſeveli dans mes réflexions, lorſque je vis paſſer un

Officier Anglois qui parloit fort bien la langue Françoise. Je lui dis d'un ton ferme : Monsieur, je viens de racheter ce jeune enfant de la servitude, mais il n'échappera pas à la mort, si vous n'ordonnez à quelqu'une de ces femmes de lui tenir lieu de mere & de l'allaiter, en attendant que je puisse pourvoir à le faire élever ailleurs. Les Officiers François qui étoient présens appuyerent ma demande. Sur cela, il parla à ces femmes Angloises. Une s'offrit à lui rendre ce service, si je voulois répondre de sa vie & de celle de son mari, me charger de leurs subsistances & les faire conduire à Boston par Montreal. J'acceptai sur le champ la proposition ; je priai M. du Bourg-la-Marque de détacher trois Grenadiers pour escorter mes Anglois jusqu'au camp des Canadiens, où je me flattai de trouver des ressources pour remplir mes nouveaux engagemens ; ce digne Officier répondit avec bonté à ma requête.

Je me disposois à quitter le fort, lorsque le pere de l'enfant se retrouva blessé d'un éclat de bombe & dans l'impossibilité de se secourir lui-même ; il ne put qu'acquiescer avec plaisir aux dispositions que j'avois faites pour la sûreté

de ſon fils. Je partis donc accompagné de mes Anglois, ſous la ſauvegarde de trois grenadiers. Après deux heures d'une marche pénible, mais heureuſe, nous arrivâmes au quartier où étoient logés les Canadiens; je n'entreprendrai pas de vous rendre fidélement la nouvelle circonſtance qui couronna mon entrepriſe: il eſt des événemens qu'inutilement ſe flatteroit-on de préſenter au naturel. Nous étions à peine aux premieres avenues du camp, lorſqu'un cri vif & animé vint ſubitement frapper mes oreilles; étoit-ce de la douleur? étoit-ce de la joie? C'étoit tout cela & plus encore; car c'étoit la mere, qui de fort loin avoit diſtingué ſon fils, tant les yeux de la tendreſſe maternelle ſont éclairés. Elle accourut avec une précipitation qui dénotoit ce qu'elle étoit à cet enfant. Elle l'arracha des mains de l'Angloiſe avec un empreſſement qui ſembloit déſigner la crainte qu'elle avoit qu'on ne le lui enlevât une ſeconde fois. Il eſt aiſé de s'imaginer à quels tranſports de joie elle s'abandonna, ſur-tout lorſqu'elle fut aſſurée & de la vie & de la liberté de ſon mari, à qui elle croyoit avoir fait les derniers adieux; il ne manquoit à leur bonheur que leur réunion.

nion. Je crus la devoir à la perfection de mon ouvrage.

Je repris la route du fort. Mes forces suffirent à peine pour m'y rendre: il étoit plus d'une heure après midi, sans que j'eusse pris aucune nourriture. Aussi je tombai presqu'en défaillance en y arrivant. La politesse & la charité de MM. les Officiers François m'eut bientôt mis en état de continuer la bonne œuvre. Je fis chercher l'Anglois en question, mais les recherches furent pendant plusieurs heures sans succès. Les douleurs de sa blessure l'avoient obligé de se retirer dans le lieu le plus solitaire du fort, pour y prendre du repos; on le trouva enfin. Je me disposois à l'emmener, lorsque son épouse & son fils reparurent. Les ordres avoient été donnés de ramasser tous les Anglois dispersés dans les différens quartiers, au nombre de près de cinq cens, & de les conduire au fort, afin qu'on pût pourvoir plus sûrement à leur subsistance, en attendant qu'on pût les faire conduire à Orange. Ce qui fut heureusement exécuté quelques jours après. Les démonstrations de joie furent renouvellées avec encore plus d'épanchement qu'auparavant. Les remerciemens ne me furent pas épargnés, non-seule-

ment de la part des intéressés, mais encore de MM. les Officiers Anglois, qui eurent la bonté de me les réitérer plus d'une fois. Quant à leurs offres de service, elles ne m'ont flatté que par les sentimens d'où elles partoient. Un homme de mon état n'a aucune récompense à attendre que de Dieu seul.

Je ne dois pas passer ici sous silence le prix qu'a eu de sa charité l'autre femme Angloise qui s'étoit obligée à servir de mere à l'enfant en l'absence de la vraie mere, la Providence lui ménagea par l'entremise de M. Picquet le recouvrement du fils qui lui avoit été injustement ravi. Je restai encore quelques jours aux environs du fort, où mon ministere ne fut pas infructueux, soit envers quelques prisonniers, dont je fus assez heureux pour briser les fers, soit envers quelques Officiers François dont l'ivresse sauvage menaça les jours, & que je vins à bout de mettre à couvert.

Telles ont été les circonstances de la malheureuse expédition qui a déshonoré la valeur que les Sauvages avoient fait éclater durant tout le cours du siége, & qui nous a rendus onéreux jusqu'à leurs services. Ils prétendent la justifier. Les Abnakis, en particulier, par le droit

de repréſailles, alléguant que plus d'une fois, dans le ſein même de la paix, ou dans des pourparlers, tels que l'hyver paſſé, leurs guerriers avoient trouvé leurs tombeaux ſous les coups de la trahiſon dans les Forts Anglois de l'Acadie. Je n'ai ni les lumieres, ni les connoiſſances pour juger une nation, qui pour être notre ennemie, n'en eſt pas moins reſpectable par bien des titres. Je ne ſçache pas au reſte, que dans le tiſſu de cette relation, il me ſoit échappé une ſeule particularité dont on puiſſe avec juſtice infirmer la certitude, encore moins pourrois-je me perſuader que la malignité puiſſe découvrir un ſeul trait qui l'autoriſe à rejetter ſur la nation Françoiſe l'indignité de cet événement.

On avoit fait agréer aux Sauvages le traité de la capitulation, pouvoit-on prévenir plus ſûrement l'infraction ?

On avoit aſſigné aux ennemis, pour aſſurer leur retraite, une eſcorte de quatre cens hommes, dont quelques-uns même ont été la victime d'un zèle trop vif à réprimer le déſordre; pouvoit-on plus efficacement empêcher l'inobſervation du traité ?

Enfin on eſt allé juſqu'à racheter à

grands frais les Anglois, & à les tirer à prix d'argent des mains des Sauvages, de sorte que près de quatre cens sont à Quebec, prêts à s'embarquer pour Boston. Pouvoit-on plus sincérement réparer la violation du traité? Ces réflexions me paroissent sans replique.

Les Sauvages sont donc seuls responsables du violement du droit des gens. Et ce n'est qu'à leur insatiable férocité & à leur indépendance qu'on peut en attribuer la cause. La nouvelle de cette fatale exécution, répandue dans les colonies Angloises, y a semé la désolation & l'effroi au point qu'un seul Sauvage a bien osé pousser la témérité jusqu'à aller enlever des prisonniers presqu'aux portes d'Orange, sans qu'on l'ait inquiété, ni dans son expédition, ni dans sa retraite. Aussi les ennemis n'ont-ils formé aucune entreprise contre nous dans les jours qui ont suivi la prise du fort. Rien cependant de plus critique pour nous que la situation où se trouvoit alors l'armée Françoise. Les Sauvages, aux Abnakis, & aux Nipistingues près, avoient disparu dès le jour même de leur malheureuse expédition; douze cens hommes étoient occupés à la démolition du fort, près de mille étoient employés

à faire le transport des provisions immenses de bouche & de guerre dont nous nous étions emparés. A peine restoit-il une poignée de gens pour faire tête à l'ennemi, s'il avoit pris le parti de l'offensive. Sa tranquillité nous fournit les moyens de consommer notre ouvrage. Le fort George a été détruit & renversé de fond en comble, & les débris consumés par le feu. Ce ne fut que dans l'incendie que nous comprîmes la grandeur de la perte des ennemis. Il se trouva des casemates & des souterrains cachés remplis de cadavres, qui, pendant quelques jours, fournirent un nouvel aliment à l'activité des flâmes. Pour notre perte, elle consiste dans vingt-un morts, dont trois Sauvages, & dans environ vingt-cinq blessés. C'est tout.

Enfin le jour de l'Assomption je remontai en bateau pour Montréal, par un temps des plus pluvieux, & des plus froids. Ce voyage n'a été marqué que par la continuité des orages & des tempêtes qui faillirent à submerger une de nos berges, & à faire périr ses conducteurs. Mais les peines en ont été bien tempérées, non-seulement par la compagnie des autres Missionnaires, mais encore par celle de M. Fiesch, envoyé à

Montréal en qualité d'otage. Cet Officier, Suisse de naissance, & autrefois au service de France, est un des plus honnêtes hommes qu'on puisse trouver. Il a servi, dans son séjour au milieu de la colonie, la nation à laquelle il est lié avec une fidélité digne de tous les éloges.

Arrivé à Montréal, je comptois y prendre un repos nécessaire; mais les Sauvages y multiplierent si fort mes occupations, & toutes si peu consolantes pour mon ministere, que je hâtai mon départ pour ma mission. J'avois une raison de plus de me presser; il s'agissoit d'acquitter la parole que j'avois donnée à MM. les Officiers Anglois, de ne point m'épargner dans ce village pour engager les Sauvages à la restitution du reste des prisonniers. Il étoit temps d'y venir mettre la main à l'œuvre. Un de nos Canadiens échappé des prisons de la nouvelle Angleterre ne tarissoit point sur les mauvais traitemens qu'il y avoit essuyés, il rapportoit même qu'un Abnakis pris à l'action de M. de Dieskau, avoit péri de faim cet hiver dans les prisons d'Orange. Cette nouvelle ébruitée auroit pu faire périr bien des innocens. Je suis venu à bout de l'ensevelir

dans un silence profond qui a favorisé le départ de tous les Anglois injustement détenus dans les fers.

Voilà l'histoire fidelle de tous les événemens qui ont signalé la campagne qui vient de se terminer, vous y avez vu avec satisfaction que la valeur Françoise s'y est soutenue avec éclat, & a operé des prodiges: mais vous avez dû aussi vous appercevoir que les passions par-tout les mêmes, produisent par-tout les mêmes ravages, & que nos Sauvages, pour être Chrétiens, n'en sont pas plus irrépréhensibles dans leur conduite. Leur vie errante & vagabonde n'est pas une des moindres causes de leurs malheurs. Abandonnés à eux-mêmes, & aux prises avec leurs passions, sans être soutenus même par le secours d'aucun exercice extérieur de religion, ils échappent durant la plus grande partie de l'année aux empressemens du zele le plus actif, qui condamné durant ce long terme à la plus triste inaction, est réduit à ne pouvoir former en leur faveur que des vœux presque toujours inutiles & superflus. Peut-être le Dieu des miséricordes éclairera-t-il un jour ces malheureux, sur les dangers de leur étrange façon de vivre, & fixera-t-il leur insta-

bilité & leurs courſes ; mais ſi c'eſt là un événement qu'il eſt bien permis à un Miſſionnaire de ſouhaiter, il n'eſt pas en ſa puiſſance de le ménager.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Gabriel Mareſt, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Germon, de la même Compagnie.

Aux Caſcaskias, village Illinois, autrement dit de l'Immaculée Conception de la ſainte Vierge, le 9 Novembre 1712.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Je ſouhaiterois pouvoir vous donner de nos Miſſions des connoiſſances qui répondiſſent à l'idée que vous vous en êtes peut-être formée. Ce qu'on apprend tous les jours en Europe de ces vaſtes pays ſemés de villes & de bourgades, où une multitude innombrable d'Idolâtres ſe préſente en foule au zele des Miſſion-

naires, donneroit lieu de croire que les choses sont ici sur le même pied : il s'en faut bien, mon R. Pere, dans une grande étendue de pays, à peine trouve-t-on trois ou quatre villages : notre vie se passe à parcourrir d'épaisses forêts, à grimper sur les montagnes, à traverser en canot des lacs & des rivieres pour atteindre un pauvre Sauvage qui nous fuit, & que nous ne sçaurions apprivoiser ni par nos discours, ni par nos caresses.

Rien de plus difficile que la conversion de ces Sauvages ; c'est un miracle de la miséricorde du Seigneur : il faut d'abord en faire des hommes, & travailler ensuite à en faire des Chrétiens. Comme ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes, sans être assujettis à aucune Loi, l'indépendance dans laquelle ils vivent, les asservit aux passions les plus brutales. Il y a pourtant des Chefs parmi eux, mais ces Chefs n'ont nulle autorité : s'ils usoient de menaces, loin de se faire craindre, ils se verroient aussi-tôt abandonnés de ceux mêmes qui les auroient choisis pour Chefs ; ils ne s'attirent de la considération & du respect, qu'autant qu'ils ont, comme on parle ici, de quoi faire chaudiere, c'est-à-dire, de quoi donner des festins à ceux qui leur obéissent,

C'eſt de cette indépendance que naiſſent toute ſorte de vices qui les dominent. Ils ſont lâches, traîtres, légers & inconſtans, fourbes, naturellement voleurs, juſqu'à ſe faire gloire de leur adreſſe à dérober; brutaux, ſans honneur, ſans parole, capables de tout faire quand on eſt libéral à leur égard, mais en même temps ingrats & ſans reconnoiſſance. C'eſt même les entretenir dans leur fierté naturelle, que de leur faire gratuitement du bien; ils en deviennent plus inſolens: On me craint, diſent-ils, on me recherche. Ainſi quelque bonne volonté qu'on ait de les obliger, on eſt contraint de leur faire valoir les petits ſervices qu'on leur rend.

La gourmandiſe & l'amour du plaiſir ſont ſur tout les vices qui regnent le plus parmi nos Sauvages: ils ſe font une habitude des actions les plus malhonnêtes, avant même qu'ils ſoient en âge de connoître toute la honte qui y eſt attachée: ſi vous ajoutez à cela la vie errante qu'ils menent dans les forêts à la pourſuite des bêtes farouches, vous conviendrez aiſément que la raiſon doit être bien abrutie dans ces gens-là, & qu'elle eſt bien peu capable de ſe ſoumettre au joug de l'Evangile. Mais plus ils ſont éloignés du

Royaume de Dieu, plus notre zele doit-il s'animer pour les en approcher, & les y faire entrer. Persuadés que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous sçavons en même temps que tout nous est possible avec le secours de celui pour lequel nous travaillons. Nous avons même cet avantage dans les conversions que Dieu veut bien opérer par notre ministere, que nous sommes à couvert de l'orgueil & de tout retour que nous pourrions faire sur nous-mêmes. On ne peut attribuer ces conversions, ni aux solides raisonnemens du Missionnaire, ni à son éloquence, ni à ses autres talens qui peuvent être utiles en d'autres pays, mais qui ne font nulle impression sur l'esprit de nos Sauvages : on n'en peut rendre la gloire qu'à celui-là seul, qui des pierres mêmes, sçait faire, quand il lui plaît, des enfans d'Abraham.

Nos Illinois habitent un pays fort agréable. Il n'est pas néanmoins aussi enchanté que nous le représente l'Auteur de la nouvelle relation de l'Amérique méridionale, qui a paru sous le nom de M. le Chevalier de Tonti. J'ai oui dire à M. de Tonti lui-même, qu'il désavouoit cet ouvrage, & qu'il n'y reconnoissoit que son nom qui est à la tête.

Il faut convenir pourtant que le pays eſt très-beau : de grandes rivieres qui l'arroſent, de vaſtes & épaiſſes forêts, des prairies agréables, des collines chargées de bois fort touffus, tout cela fait une variété charmante. Quoique ce pays ſoit plus au ſud que la Provence, l'hyver y eſt plus grand : les froids y ſont pourtant aſſez modérés. Pendant l'été la chaleur y eſt moins brûlante : l'air eſt rafraîchi par les forêts, & par la quantité de rivieres, de lacs, & d'étangs dont le pays eſt coupé.

La riviere des Illinois ſe décharge dans le Miſſiſſipi vers le 39e dégré de latitude : elle a environ 150 lieues de longueur, & ce n'eſt gueres que vers le printems qu'elle eſt bien navigable. Elle court au ſud-oueſt, & vient du nord-eſt ou eſt-nord-eſt. Les campagnes & les prairies ſont toutes couvertes de bœufs, de chevreuils, de biches, de cerfs, & d'autres bêtes fauves. Le gibier y eſt encore en plus grande abondance : on y trouve ſur-tout quantité de cygnes, de grues, d'outardes & de canards : les folles avoines qui croiſſent naturellement dans les campagnes, les engraiſſent de telle ſorte, qu'il en meurt très-ſouvent que la graiſſe étouffe. Les pou-

les d'Inde y ſont pareillement en grand nombre, & elles ſont auſſi bonnes qu'en France.

Ce pays ne ſe borne pas à la riviere des Illinois : il s'étend encore le long du Miſſiſſipi de l'un & de l'autre côté, & a environ 200 lieues de longueur, & plus de 100 de largeur. Le Miſſiſſipi eſt un des plus beaux fleuves du monde : une chaloupe le monta ces dernieres années juſqu'à 800 lieues : des chutes d'eau l'empêcherent d'aller plus loin.

Sept lieues au-deſſous de l'embouchure du fleuve des Illinois, ſe trouve une grande riviere nommée le *Miſſouri*, (1) ou plus communément *Pekitanoui*, c'eſt-à-dire, eau bourbeuſe, qui ſe décharge dans le Miſſiſſipi, du côté de l'oueſt : elle eſt extrêmement rapide, & elle ſalit les belles eaux du Miſſiſſipi, qui coulent de-là juſqu'à la mer. Elle vient du nord-oueſt, aſſez près des mines que les Eſpagnols ont dans le Mexique, & eſt fort commode aux François qui voyagent en ce pays-là.

Environ 80 lieues au-deſſous, du côté de la riviere des Illinois, c'eſt-à-dire du côté de l'eſt (car le Miſſiſſipi court

---

(1) D'autres Miſſionnaires prétendent que les eaux du Miſſouri ſont plus claires & meilleures que celles du Miſſiſſipi.

ordinairement du nord au ſud) ſe décharge encore une autre belle riviere appellée *Ouabache.* Elle vient de l'eſt-nord-eſt. Elle a trois bras, dont l'un va juſqu'aux Iroquois, l'autre s'étend vers la Virginie & la Caroline, & le troiſieme juſqu'aux *Miamis.* On prétend qu'il s'y trouve des mines d'argent: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il y a dans ce pays-ci des mines de plomb & d'étain, & que ſi des mineurs de profeſſion venoient creuſer cette terre, ils y trouveroient peut-être des mines de cuivre & d'autre métal.

Outre ces grands fleuves qui arroſent un pays ſi étendu, il y a encore un grand nombre de petites rivieres. C'eſt ſur une de ces rivieres qu'eſt ſitué notre village du côté de l'eſt entre le fleuve *Ouabache* & le *Pekitanoui.* Nous ſommes par le 38 dégré. On voit quantité de bœufs & d'ours qui paiſſent ſur les bords du fleuve *Ouabache.* La chair des jeunes ours eſt un mets très-délicat.

Les marais ſont remplis de racines, dont quelques-unes ſont excellentes, comme ſont les pommes de terre, & d'autres dont il eſt inutile de marquer ici les noms barbares. Les arbres y ſont fort haut & fort beaux: il y en a un

auquel on a donné le nom de cedre du Liban : c'eſt un grand arbre fort droit, qui ne pouſſe ſes branches qu'en haut, où elles forment une eſpece de couronne. Le *Copal* eſt un autre arbre dont il ſort de la gomme, qui répand une odeur auſſi agréable que celle de l'encens.

Les arbres fruitiers ne ſont pas ici en grande quantité : on y trouve des pommiers & des pruniers ſauvages, qui produiroient, peut-être, de bons fruits, s'ils étoient greffés ; beaucoup de mûriers dont le fruit n'eſt pas ſi gros qu'en France, & différentes eſpeces de noyers. Les pacanes (c'eſt ainſi qu'on appelle le fruit d'un de ces Noyers) ſont de meilleur goût que nos noix de France : on nous a apporté des pêchers du Miſſiſſipi qui viennent fort bien. Mais parmi les fruits du pays, ceux qui me paroiſſent les meilleurs, & qui ſeroient certainement eſtimés en France, ce ſont les *piakimina*, & les *Racemina*. Ceux-ci ſont longs deux fois à peu près comme le doigt, & gros environ comme le bras d'un enfant : ceux-là reſſemblent aſſez aux neffles, à la réſerve que la couronne en eſt plus petite. Nous avons auſſi du raiſin, mais il n'eſt que médiocrement bon ; c'eſt au haut des arbres

qu'il faut le cueillir. Quelquefois nous avons été contraints d'en faire du vin, faute d'en avoir d'autre pour dire la Messe. Nos Sauvages ne sont pas accoutumés à cueillir le fruit aux arbres ; ils croient faire mieux d'abattre les arbres mêmes ; ce qui est cause qu'il n'y a presque aucun arbre fruitier aux environs des villages.

Il semble qu'un pays aussi beau & aussi étendu que celui-ci, devroit être semé de villages bien peuplés ; cependant il n'y en a que trois en comptant le nôtre, dont l'un est à plus de cent lieues d'ici, où il y a huit à neuf cens Sauvages, & l'autre est sur le Mississipi à 25 lieues de notre village. Les hommes sont communément d'une taille haute, fort lestes & bons coureurs, étant accoutumés dès leur plus tendre jeunesse à courir dans les forêts après les bêtes. Ils ne se couvrent qu'à la ceinture, ayant le reste du corps tout nud : pour les femmes, elles se couvrent encore le sein d'une peau de chevreuil. Mais les uns & les autres sont vêtus modestement quand ils viennent à l'Eglise ; ils s'enveloppent le corps d'une grande peau, ou bien ils s'habillent d'une robe faite de plusieurs peaux cousues ensemble.

Les Illinois ſont beaucoup moins barbares que les autres Sauvages ; le Chriſtianiſme & le commerce des François les a peu à peu civiliſés : c'eſt ce qui ſe remarque dans notre village dont les habitans ſont preſque tous Chrétiens ; c'eſt auſſi ce qui a porté pluſieurs François à s'y établir, & tout récemment nous en avons marié trois avec des Illinoiſes. Ces Sauvages ne manquent pas d'eſprit, ils ſont naturellement curieux, & tournent une raillerie d'une maniere aſſez ingénieuſe. La chaſſe & la guerre ſont toute l'occupation des hommes ; le reſte du travail regarde les femmes & les filles ; ce ſont elles qui préparent la terre que l'on doit enſemencer, qui font la cuiſine, qui pilent le bled, qui conſtruiſent les cabanes, & qui les portent ſur leurs épaules dans les voyages. Ces cabanes ſe fabriquent avec des nattes faites de jonc plat, qu'elles ont l'adreſſe de coudre les unes aux autres de telle ſorte, que la pluie ne peut y pénétrer quand elles ſont neuves. Outre cela elles s'occupent à mettre en œuvre le poil de bœuf, & à en faire des jarretieres, des ceintures & des ſacs ; car les bœufs ſont ici bien différens de ceux d'Europe ; outre qu'ils ont une groſſe

boſſe ſur le dos, vers les épaules, ils ſont encore tout couverts d'une laine très-fine, qui tient lieu à nos Sauvages de celles qu'ils tireroient des moutons, s'il y en avoit dans le pays.

Les femmes ainſi occupées & humiliées par le travail, en ſont plus dociles aux vérités de l'Evangile. Il n'en eſt pas de même vers le bas du Miſſiſſipi, où l'oiſiveté qui regne parmi les perſonnes du ſexe, donne lieu aux plus affreux déréglemens, & les éloigne entiérement de la voie du ſalut.

Il ſeroit difficile de dire quelle eſt la religion de nos Sauvages ; elle conſiſte uniquement dans quelques ſuperſtitions dont on amuſe leur crédulité. Comme toute leur connoiſſance ſe borne à celle des bêtes & aux beſoins de la vie, c'eſt auſſi à ces choſes que ſe borne tout leur culte. Des charlatans qui ont un peu plus d'eſprit que les autres, s'attirent leur reſpect par leur habileté à les tromper. Ils leur perſuadent qu'ils honorent une eſpece de Génie, auquel ils donnent le nom de *Manitou ;* & à les entendre, c'eſt ce Génie qui gouverne toutes choſes, & qui eſt le maître de la vie & de la mort. Un oiſeau, un bœuf, un ours ; ou plutôt le plumage des oiſeaux

& la peau de ces bêtes, voilà quel est leur *Manitou* : ils l'exposent dans leurs cabanes, & ils lui font des sacrifices de chiens ou d'autres animaux.

Les Guerriers portent leurs *Manitous* dans une natte, & ils les invoquent sans cesse pour remporter la victoire sur leurs ennemis. Les charlatans ont pareillement recours à leurs *Manitous* quand ils composent leur médecine, ou qu'ils pansent leurs malades. Ils accompagnent ces invocations de chants, de danses, & de contorsions affreuses, pour faire croire qu'ils sont agités de leurs *Manitous* ; & en même-temps ils agitent tellement leurs malades, qu'ils leur causent souvent la mort. Dans ces diverses agitations, le charlatan nomme tantôt une bête, & tantôt une autre ; ensuite il se met à sucer la partie du corps où le malade sent de la douleur ; après l'avoir sucée pendant quelque temps, il se leve tout-à-coup & il lui jette une dent d'ours, ou de quelque animal qu'il tenoit cachée dans la bouche : cher ami, s'écrie-t-il, tu as la vie, voilà ce qui te tuoit ; après quoi il dit en s'applaudissant : qui peut résister à mon *Manitou* ? N'est-ce pas lui qui est le maître de la vie ? Si le malade vient

à mourir, il a auſſi-tôt une fourberie toute prête, pour rejetter cette mort ſur une autre cauſe, qui eſt ſurvenue depuis qu'il a quitté le malade. Mais au contraire, ſi le malade recouvre la ſanté, c'eſt alors qu'on le conſidere, qu'on le regarde lui-même comme un *Manitou ;* & qu'après l'avoir bien payé de ſes peines, on lui apporte encore tout ce qu'il y a de meilleur dans le village pour le régaler.

L'autorité que ſe donnent ces ſortes de charlatans, met un grand obſtacle à la converſion des Sauvages : embraſſer le Chriſtianiſme, c'eſt s'expoſer à leurs inſultes & à leurs violences. Il n'y a qu'un mois qu'une fille Chrétienne en fit l'expérience : elle paſſoit tenant ſon chapelet à la main, devant la cabane d'un de ces impoſteurs ; celui-ci s'imaginant que la vue d'un chapelet ſemblable avoit cauſé la mort à ſon pere, entra auſſi-tôt en fureur, prit ſon fuſil, & étoit ſur le point de tirer ſur cette pauvre Néophyte, ſans qu'il fut arrêté par quelques Sauvages qui ſe trouverent préſens.

Je ne vous dis pas combien de fois j'ai reçu de leur part de pareilles inſultes, ni combien de fois j'aurois expiré

ſous leurs coups, ſans une protection particuliere de Dieu, qui m'a préſervé de leur fureur. Une fois, entr'autres, l'un d'eux m'auroit fendu la tête d'un coup de hache, ſi je ne m'étois détourné dans le temps même qu'il avoit le bras levé pour me frapper. Graces à Dieu, notre village eſt purgé de tous ces fourbes. Le ſoin que nous avons pris nous-mêmes des malades, les remedes que nous leur donnons, & qui operent la guériſon de la plûpart, ont perdu les charlatans de crédit & de réputation, & les ont forcés d'aller s'établir ailleurs.

Il y en a pourtant parmi eux qui ne ſont pas tout-à-fait ſi brutaux; on peut quelquefois les entretenir, & eſſayer de les détromper de la folle confiance qu'ils ont en leurs *Manitous* : mais il n'eſt pas ordinaire d'y réuſſir. Un entretien qu'un de nos Peres eut avec un de ces Charlatans, vous fera connoître juſqu'où va leur entêtement à cet égard, & quelle doit être la condeſcendance d'un Miſſionnaire, pour en venir juſqu'à réfuter des opinions auſſi extravagantes que celles dont ils ſont prévenus.

Les François étoient venus établir un Fort ſur le fleuve *Ouabache* : ils demanderent un Miſſionnaire, & le Pere Mer-

met leur fut envoyé. Ce Pere crut devoir aussi travailler à la conversion des *Mascoutens*, qui avoient fait un village sur les bords du même fleuve : c'est une Nation de Sauvages qui entend la langue Illinoise, mais qui par l'attachement extrême qu'elle a pour les superstitions de ses Charlatans, n'étoit pas trop disposée à écouter les instructions du Missionnaire.

Le parti que prit le Pere Mermet, fut de confondre en leur présence un de ces Charlatans, qui adoroit le bœuf comme son grand *Manitou*. Après l'avoir conduit insensiblement jusqu'à avouer que ce n'étoit point le bœuf qu'il adoroit, mais un *Manitou* de bœuf qui est sous la terre, qui anime tous les bœufs, & qui rend la vie à ses malades ; il lui demanda si les autres bêtes, comme l'ours, par exemple, que ses camarades adoroient, n'étoient pas pareillement animés par un *Manitou* qui est sous la terre : sans doute, répondit le Charlatan : mais si cela est, reprit le Missionnaire, les hommes doivent avoir aussi un *Manitou* qui les anime. Rien de plus certain, dit le Charlatan. Cela me suffit, répliqua le Missionnaire, pour vous convaincre que vous êtes bien peu raisonnable ; car si l'homme qui

eſt ſur la terre eſt le maître de tous les animaux; s'il les tue, s'il les mange, il faut que le *Manitou* qui anime les hommes ſoit auſſi le maître de tous les autres *Manitous* : où eſt donc votre eſprit de ne pas invoquer celui qui eſt le maître de tous les autres? Ce raiſonnement déconcerta le Charlatan, & c'eſt tout l'effet qu'il produiſit, car ils n'en furent pas moins attachés à leurs ridicules ſuperſtitions qu'ils l'étoient auparavant.

Dans ce temps-là même une maladie contagieuſe déſola leur village, & enlevoit chaque jour pluſieurs Sauvages : les Charlatans n'étoient pas épargnés, & ils mouroient comme les autres. Le Miſſionnaire crut pouvoir s'attirer leur confiance en prenant ſoin de tant de malades: il s'y appliqua ſans relâche, & ſon zèle penſa lui coûter pluſieurs fois la vie. Les ſervices qu'il leur rendoit n'étoient payés que d'outrages; il y en eut même qui en vinrent juſqu'à décocher des flêches contre lui, qui tomberent à ſes pieds, ſoit qu'elles fuſſent pouſſées par des mains trop foibles, ou que Dieu qui deſtinoit le Miſſionnaire à d'autres travaux, ait voulu le ſouſtraire pour lors à leur fureur. Le Pere Mermet ne laiſſa pas de conférer le Baptême à quelques Sauvages

qui le demanderent avec instance, & qui moururent peu après l'avoir reçu.

Cependant les Charlatans s'éloignerent un peu du Fort, pour faire un grand sacrifice à leur *Manitou*. Ils immolerent jusqu'à quarante chiens, qu'ils porterent au haut d'une perche en chantant, en dansant, & en faisant mille postures extravagantes. La mortalité ne cessoit pas pour tous ces sacrifices. Le chef des Charlatans s'imagina que leur *Manitou*, plus foible que le *Manitou* des François, étoit contraint de lui céder. Dans cette persuasion il fit plusieurs fois le tour du Fort, en criant de toutes ses forces: « Nous sommes morts; doucement, » *Manitou* des François, frappe douce- » ment, ne nous tue pas tous. Puis s'a- » dressant au Missionnaire: arrête, bon » *Manitou*, fais-nous vivre, tu as la vie » & la mort dans ton coffre; laisse la » mort, donne la vie ». Le Missionnaire l'appaisa, & lui promit de prendre encore plus de soin des malades qu'il n'avoit fait jusqu'alors; mais nonobstant tous les soins qu'il se donna, il périt plus de la moitié du village.

Pour revenir à nos Illinois, ils sont bien différens de ces Sauvages, & de ce qu'ils étoient eux-mêmes autrefois. Le

Christianisme

Christianisme, comme je l'ai déjà dit, a adouci leurs mœurs farouches, & ils se distinguent maintenant par certaines manieres douces & honnêtes, qui ont porté des François à prendre de leurs filles en mariage. De plus, nous trouvons en eux de la docilité, & de l'ardeur pour la pratique des vertus chrétiennes. Voici l'ordre que nous observons chaque jour dans cette Mission. Dès le grand matin on appelle les Catéchumenes à l'Eglise, où ils font la priere, ils écoutent une instruction & chantent quelques cantiques. Quand ils sont retirés, on dit la Messe, à laquelle tous les Chrétiens assistent, les hommes placés d'un côté & les femmes de l'autre : on y fait aussi la priere, qui est suivie d'une instruction ; après quoi chacun va à son travail ; nous nous occupons ensuite à visiter les malades, à leur donner les remedes nécessaires, à les instruire, & à consoler ceux qui ont quelque sujet d'affliction.

Après midi se fait le catéchisme, où tout le monde se trouve Chrétiens & Catéchumenes, hommes & enfans, jeunes gens & vieillards, & où chacun sans distinction de rang ni d'âge répond aux questions que lui fait le Missionnaire.

Comme ces peuples n'ont aucun livre, & que naturellement ils ſont indolens, ils auroient bientôt oublié les principes de la Religion, ſi on ne leur en rappelloit le ſouvenir par des inſtructions preſque continuelles. La viſite des cabanes nous occupe le reſte de la journée.

Le ſoir tout le monde s'aſſemble encore à l'Egliſe, pour y entendre une inſtruction, faire la priere & chanter quelques cantiques. Les Dimanches & les Fêtes on ajoute aux exercices ordinaires une inſtruction qui ſe fait après les Vêpres. La ferveur avec laquelle ces bons néophytes ſe rendent à l'Egliſe à toutes ces heures eſt admirable, ils interrompent leur travail, & accourent de fort loin pour s'y trouver au temps marqué. Ils terminent d'ordinaire la journée par des aſſemblées particulieres qu'ils font dans leur maiſon, les hommes ſéparément des femmes; & là ils récitent le chapelet à deux chœurs, & chantent, bien avant dans la nuit, des cantiques. Ces cantiques ſont de véritables inſtructions, qu'ils retiennent d'autant plus aiſément, que les paroles ſont ſur des airs qu'ils ſçavent & qui leur plaiſent.

Ils s'approchent ſouvent des Sacre-

mens, & l'uſage eſt parmi eux de ſe confeſſer & de communier de quinze en quinze jours. Nous avons été obligés de fixer les jours auxquels ils pourroient ſe confeſſer, ſans quoi ils ne nous laiſſeroient pas le loiſir de vaquer à nos autres fonctions. C'eſt le ſamedi & le dimanche de chaque ſemaine que nous les entendons, & ces jours-là nous ſommes accablés par la foule des pénitens. Le ſoin que nous prenons des malades nous attire toute leur confiance. C'eſt ſurtout dans ces momens que nous recueillons le fruit de nos travaux : leur docilité eſt parfaite alors, & nous avons la conſolation, aſſez ordinaire, de les voir mourir dans une grande paix, & avec une vive eſpérance d'être bientôt reunis à Dieu dans le ciel.

Cette Miſſion doit ſon établiſſement au feu Pere Gravier. A la vérité le Pere Marquet fut le premier qui découvrit le Miſſiſſipi il y a environ trente-neuf ans : mais ne ſçachant pas la langue du pays, il ne s'y arrêta pas. Quelque temps après il y fit un ſecond voyage, dans le deſſein d'y fixer ſa demeure, & de travailler à la converſion de ces peuples ; la mort qui nous l'enleva lorſqu'il étoit en chemin, laiſſa à un autre le ſoin

d'exécuter cette entreprise. Ce fut le Pere Daloës qui s'en chargea : il sçavoit la langue des *Oumiamis*, laquelle approche assez de celle des Illinois : cependant il n'y fit que fort peu de séjour, dans la pensée où il étoit qu'il feroit de plus grands fruits dans une autre contrée, où effectivement il finit sa vie apostolique.

Ainsi, c'est proprement le Pere Gravier qui doit être regardé comme le fondateur de la Mission des Illinois ; c'est lui qui a défriché le premier tous les principes de leur langue, & qui les a réduits selon les regles de la Grammaire : nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il a commencé avec succès. Ce Missionnaire eut d'abord beaucoup à souffrir des charlatans, & sa vie fut exposée à de continuels dangers : mais rien ne le rebutoit, & il surmonta tous les obstacles par sa patience & par sa douceur. Etant obligé de partir pour *Michillimakinac*, sa Mission fut confiée au Pere Bineteau & au Pere Pinet. Je travaillai quelque temps avec ces deux Missionnaires, & après leur mort je restai seul chargé de toutes les fatigues de la Mission jusqu'à l'arrivée du Pere Mermet. J'étois auparavant dans le grand village

des *Peouarias*, où le Pere Gravier, qui y étoit retourné pour la seconde fois, reçut une blessure qui lui causa la mort.

Nous avons perdu peu de monde cette année. Mais je regrette infiniment un de nos instructeurs, dont la vie & la mort ont été très-édifiantes. Nous appellons ici instructeurs, ce que dans d'autres Missions on appelle Catéchistes; parce que ce n'est pas dans l'Eglise, mais dans les cabanes, qu'ils instruisent les catéchumenes & les nouveaux fideles. Il y a pareillement des instructrices pour les femmes & pour les filles. Henry (c'est ainsi que se nommoit l'instructeur dont je parle) quoique d'une famille assez basse, s'étoit rendu respectable à tout le monde par sa grande piété. Il n'y avoit que sept à huit ans qu'il demeuroit dans notre village: avant que d'y venir, il n'avoit jamais vu de Missionnaires, & n'avoit pas même la premiere idée du Christianisme. Sa conversion eut quelque chose d'assez singulier. Il fut attaqué de la petite vérole, lui & toute sa famille: cette maladie lui ravit d'abord sa femme & quelques-uns de ses enfans; elle rendit les autres aveugles ou extrêmement difformes: il fut lui-même

réduit à l'extrémité. Lorſqu'il croyoit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il lui ſembla voir des Miſſionnaires qui lui rendoient la vie, qui lui ouvroient la porte du ciel, & qui le preſſoient d'y entrer; & dès ce moment il commença à ſe mieux porter.

A peine fut-il en état de marcher, qu'il vint nous trouver dans notre village, & nous pria inſtamment de lui apprendre les vérités de la Religion: à meſure que nous l'inſtruiſions, il enſeignoit à ſes enfans ce qu'il avoit retenu de nos inſtructions, & toute cette famille fut bientôt diſpoſée à recevoir le Baptême. Un de ſes enfans, tout aveugle qu'il étoit, nous charma par les grands ſentimens de piété que nous découvrîmes en lui. Dans les cruelles maladies, dont il fut long-temps affligé, ſa priere étoit continuelle, & il eſt mort depuis quelques années dans une grande innocence. Henry ſon pere a paſſé pareillement par de rudes épreuves; une longue & fâcheuſe maladie acheva de purifier ſa vertu, & l'a diſpoſé à une mort qui nous a paru précieuſe aux yeux de Dieu.

Il n'y a que peu de temps que je conférai auſſi le Baptême à une jeune caté-

chumene âgée de dix-ſept ans, qui a fort édifié nos Chrétiens par ſa fermeté, & par ſon attachement inviolable au Chriſtianiſme. Les exemples domeſtiques étoient bien capables de la ſéduire : fille d'un pere & d'une mere idolâtres, elle trouvoit dans ſa propre famille les plus grands obſtacles aux vertus qu'elle pratiquoit. Pour l'éprouver encore davantage, il prit fantaiſie à un jeune libertin de l'épouſer : il mit tout en œuvre pour la faire conſentir à ce mariage, jusqu'à promettre qu'il ſe feroit Chrétien. Le pere & la mere de notre catéchumene, qui avoient été gagnés par le jeune homme, la traiterent avec la derniere inhumanité pour ébranler ſa conſtance. Son frere en vint jusqu'à la menacer qu'il la tueroit, ſi elle s'obſtinoit à refuſer ſon conſentement. Ces menaces & ces mauvais traitemens ne firent nulle impreſſion ſur elle : toute ſa conſolation étoit de venir à l'Egliſe, & ſouvent elle me diſoit : « La mort dont on me » menace ne m'effraye point, je la pré- » férerai volontiers au parti qu'on me » propoſe. C'eſt un ſéducteur que ce » jeune homme qu'on veut que j'épouſe, » il ne penſe nullement à ſe convertir. » Mais quand ſes promeſſes ſeroient ſin-

» ceres, ni lui, ni d'autres ne change-
» ront point la résolution que j'ai prise :
» non, mon Pere, je n'aurai jamais d'au-
» tre époux que Jesus-Christ ».

La persécution qu'on continua de lui faire dans sa famille, fut poussée si loin, qu'elle fut obligée de se cacher chez un de ses parens qui étoit Chrétien : là elle fut éprouvée par diverses infirmités, qui ne ralentirent point sa ferveur : ce qui est d'autant plus surprenant, que la moindre adversité est capable de décourager nos Sauvages. Ayant appris quelque temps après que sa mere étoit en danger de perdre la vue, par deux cataractes qui lui couvroient les yeux ; cette généreuse fille, oubliant les indignes traitemens qu'elle en avoit reçus, courut aussitôt à son secours : sa tendresse & ses soins assidus attendrirent le cœur de la mere, & la gagnerent à un point, qu'elle accompagne maintenant sa fille à l'Eglise, où elle se fait instruire, pour se disposer à la grace du Baptême qu'elle demande avec empressement.

Comme nos Sauvages ne vivent gueres que de la chair boucannée des animaux qu'ils tuent à la chasse, il y a des temps pendant l'année où tout le monde quitte le village & se disperse dans les

forêts pour courir après les bêtes. C'est un temps critique où ils ont plus besoin que jamais de la présence du Missionnaire, qui est obligé de les accompagner dans toutes ces courses.

Il y a sur-tout deux grandes chasses : celle d'été, qui ne dure gueres que trois semaines ; & celle qui se fait pendant l'hiver, qui dure quatre à cinq mois. Quoique la chasse d'été soit la plus courte, elle est cependant la plus pénible : elle a coûté la vie au feu Pere Bineteau : il suivoit les Sauvages durant les plus grandes chaleurs du mois de Juillet ; tantôt il étoit en danger d'être étouffé au milieu des herbes qui sont extrêmement hautes ; tantôt il souffroit cruellement de la soif, ne trouvant point dans les prairies toutes desséchées une seule goutte d'eau pour l'appaiser. Le jour il étoit tout trempé de sueurs, & la nuit il lui falloit prendre son repos sur la terre, exposé à la rosée, aux injures de l'air, & à plusieurs autres miseres dont je ne vous fais pas le détail. Ces fatigues lui causerent une violente maladie, qui le fit expirer entre mes bras.

Pendant l'hiver les Sauvages se partagent en plusieurs bandes, & cherchent

les endroits où ils présument que la chasse sera plus abondante. C'est alors que nous souhaiterions pouvoir nous multiplier, afin de ne les perdre pas de vue. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de parcourir successivement les divers campemens où ils se trouvent, pour les entretenir dans la piété, & leur administrer les Sacremens. Notre village est le seul où il soit permis à quelques Sauvages d'y demeurer pendant toutes ces courses : plusieurs y élevent des poules & des cochons, à l'exemple des François qui s'y sont établis ; & ceux-là se dispensent, pour la plupart, de ces sortes de chasses. Le Pere Mermet, avec qui j'ai le bonheur d'être depuis plusieurs années, reste au village pour leur instruction : la délicatesse de sa complexion le met entiérement hors d'état de soutenir les fatigues attachées à ces longs voyages : cependant malgré sa foible santé, je puis dire qu'il est l'ame de cette Mission : c'est sa vertu, sa douceur, ses instructions pathétiques, & le talent singulier qu'il a de s'attirer le respect & l'amitié des Sauvages, qui ont mis notre Mission dans l'état florissant où elle se trouve. Pour moi qui suis fait à courir

ſur la neige, à manier l'aviron dans un canot, & qui ai, graces à Dieu, les forces néceſſaires pour réſiſter à de ſemblables travaux, je parcours les forêts avec le reſte de nos Sauvages, dont le plus grand nombre paſſe une partie de l'hiver à chaſſer.

Ces courſes qu'il nous faut faire de temps en temps, ſoit à la ſuite des Sauvages, ſoit pour d'autres raiſons importantes au bien de nos Miſſions, ſont extrêmement pénibles. Vous en jugerez vous-même par le détail de quelques-unes que je fis ces dernieres années, leſquelles pourront vous donner une idée de la maniere dont nous voyageons en ce pays-ci. Si nos Miſſions ne ſont pas ſi floriſſantes que d'autres par le grand nombre de converſions, elles ſont du moins précieuſes & ſalutaires par les travaux & les fatigues qui en ſont inſéparables.

A vingt-cinq lieues d'ici ſe trouve le village des *Tamarouas.* C'eſt une Miſſion qui d'abord avoit été confiée au Pere Pinet, dont Dieu bénit tellement le zéle & les travaux, que j'ai été témoin moi-même que ſon Egliſe ne pouvoit contenir la multitude des Sauvages qui s'y rendoient en foule. Ce

Pere eut pour successeur M. Bergier, Prêtre du Séminaire des Missions étrangeres. Ayant appris qu'il y étoit dangereusement malade, je m'y transportai aussi-tôt pour le secourir. Je demeurai huit jours entiers auprès de ce digne Ecclésiastique : les soins que je pris de lui, & les remedes que je lui donnai semblerent le rétablir insensiblement ; en telle sorte que, croyant se trouver mieux, & sçachant d'ailleurs combien ma présence étoit nécessaire dans ma Mission, à cause du départ des Sauvages, il me pressa de m'en retourner. Avant que de le quitter, je lui donnai par précaution le saint Viatique ; il m'instruisit de l'état de sa Mission, en me la recommandant, au cas que Dieu disposât de lui. Je chargeai le François qui avoit soin du malade, de nous faire avertir aussi-tôt qu'il seroit en danger, & je repris le chemin de ma Mission.

Comme il n'y a que vingt-cinq lieues de l'un à l'autre village, on ne couche qu'une fois dehors, pourvu qu'on marche bien : les repas qu'on prend en chemin, consistent en quelques épis de bled & quelque morceau de bœuf boucanné qu'on porte avec soi : lorsque la faim presse, on allume du feu auprès de

quelque ruiſſeau pour avoir de quoi boire, on fait griller le bled & la viande, après quoi on ſe couche auprès du feu, ſe tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſelon qu'on a beſoin de ſe réchauffer.

Lorſque j'arrivai à notre village, preſque tous les Sauvages étoient partis : ils s'étoient diſperſés le long du Miſſiſſipi. Je me mis auſſi-tôt en chemin pour les aller joindre. A peine avois-je fait ſix lieues, que je trouvai trois cabanes, dans l'une deſquelles étoit un bon vieillard fort malade. Je le confeſſai, je lui donnai quelques remedes, & je lui promis de venir le revoir, jugeant bien qu'il avoit encore pluſieurs jours à vivre.

Cinq ou ſix lieues plus loin, je trouvai un grand nombre de cabanes qui faiſoient une eſpece de village : je m'y arrêtai quelques jours pour y faire mes fonctions accoutumées. Dans l'abſence du Miſſionnaire, on ne manque point de s'aſſembler tous les jours dans une grande cabane; & là on fait la priere, on récite le chapelet, on chante des cantiques, quelquefois bien avant dans la nuit : car c'eſt principalement durant l'hyver, lorſque les nuits ſont longues,

qu'on en passe une grande partie à chanter les louanges de Dieu. Nous avons soin de nommer quelqu'un de nos Néophites des plus fervens & des plus respectés, pour présider à ces sortes d'assemblées.

J'avois déja demeuré quelque temps avec ces chers Néophytes, lorsqu'on vint m'avertir qu'à dix-huit lieues encore plus loin, en descendant le Mississipi, il y avoit des malades qui avoient besoin d'un prompt secours. Je m'embarquai sur l'heure dans une pyrogue : c'est une espece de bateau fait d'un grand arbre creusé jusqu'à quarante pieds en longueur, & qui est fort massif; ce qui donne beaucoup de peine, quand il faut remonter la riviere. Heureusement nous n'avions qu'à la descendre; & comme sa rapidité égale en cet endroit celle du Rhône, nous fîmes ces dix-huit lieues en un seul jour.

Les malades n'étoient pas dans un danger aussi pressant qu'on me les avoit dépeints, & je les eus bientôt soulagés par mes remedes. Comme il y avoit là une église & un grand nombre de cabanes, j'y demeurai quelques jours pour ranimer la ferveur de mes Néophytes par de fréquentes instructions, & par

la participation des ſacremens. Nos Sauvages ont une telle confiance au Miſſionnaire qui les gouverne, qu'ils lui découvrent avec une ouverture de cœur admirable tout ce qui s'eſt paſſé durant ſon abſence : ainſi quand il eſt arrivé quelque déſordre, ou lorſque quelqu'un a donné quelque occaſion de ſcandale, le Miſſionnaire en étant informé, eſt en état de remédier au mal, & de prévenir les ſuites fâcheuſes qu'il pourroit avoir.

Il me fallut ſéparer de mes Néophytes plutôt que je n'aurois voulu : ce bon vieillard que j'avois laiſſé aſſez mal, & la maladie de M. Bergier m'inquiétoient ſans ceſſe, & me preſſoient de retourner au village pour en apprendre des nouvelles. Je remontai donc le Miſſiſſipi, mais ce fut avec de grandes fatigues : je n'avois qu'un Sauvage avec moi, & ſon peu d'habileté m'obligeoit à ramer continuellement, ou à me ſervir de la perche. Enfin, j'arrivai à temps dans la cabane de ce fervent Chrétien qui ſe mouroit : il ſe confeſſa pour la derniere fois, & il reçut le ſaint Viatique avec de grands ſentimens de piété, exhortant ſon fils & tous les aſſiſtans à vivre ſelon les maximes de

l'Evangile, & à persévérer jusqu'au dernier soupir dans la Foi qu'ils avoient embrassée.

Aussi-tôt que je fus arrivé à notre village, je voulus aller voir M. Bergier, mais on s'y opposa, & on m'allégua pour raison que personne n'ayant apporté de ses nouvelles, comme on l'avoit promis, supposé qu'il se trouvât plus mal, on ne pouvoit douter que sa santé ne fût rétablie. Je me rendis à cette raison, mais peu de jours après, j'eus un véritable regret de n'avoir pas suivi mon premier dessein. Un jeune esclave vint sur les deux heures après midi nous apprendre sa mort, & nous prier d'aller faire ses obséques. Je partis à l'heure même. J'avois déja fait six lieues lorsque la nuit me prit : une grosse pluie qui survint ne me permit pas de prendre quelques heures de repos. Je marchai donc jusqu'à la pointe du jour, que le temps s'étant un peu éclairci, j'allumai du feu pour me sécher, & je continuai ma route. J'arrivai sur le soir au village ; Dieu m'ayant donné la force de faire ces quinze lieues en un jour & une nuit. Le lendemain dès le grand matin je dis la messe pour le défunt, & e le mis en terre.

La mort de M. Bergier fut presque subite, à ce que me rapporta le François qui étoit auprès de lui : il la sentit venir tout-à-coup, & dit qu'il étoit inutile de me venir chercher, puisqu'il seroit mort avant mon arrivée. Il prit seulement le crucifix entre ses mains, qu'il baisa affectueusement, & il expira. C'étoit un Missionnaire d'un vrai mérite, & d'une vie très-austere. Au commencement de sa Mission il eut à soutenir de rudes assauts de la part des Charlatans, qui, profitant du peu de connoissance qu'il avoit de la langue des Sauvages, lui enlevoient tous les jours quelques Chrétiens : mais dans la suite il sçut se faire craindre à son tour de ces imposteurs. Sa mort fut pour eux un sujet de triomphe. Ils s'assemblerent autour de la croix qu'il avoit plantée ; & là ils invoquerent leur *Manitou*, en dansant, & s'attribuant chacun la gloire d'avoir tué le Missionnaire ; après quoi ils briserent la croix en mille pieces. C'est ce que j'appris quelque temps après avec douleur.

Je crus qu'un pareil attentat ne devoit pas être impuni ; c'est pourquoi je priai les François de ne plus faire de traite avec eux, qu'ils n'eussent réparé l'insulte qu'ils avoient faite à la Reli-

gion. Cette punition eut tout l'effet que je souhaitois : les principaux du village vinrent deux fois de suite me témoigner le sensible regret qu'ils avoient de leur faute, & ils m'engagerent par cet aveu à aller de temps en temps les voir. Mais, il faut l'avouer, un Missionnaire ne fait pas grand bien auprès des Sauvages, à moins qu'il ne demeure avec eux, & qu'il ne veille continuellement à leur conduite. Sans cela, ils oublient bientôt les instructions qui leur ont été faites, & peu à peu ils retournent à leurs anciens désordres.

C'est cette connoissance que nous avons de l'inconstance des Sauvages, qui dans la suite nous donna beaucoup d'inquiétude sur l'état de la Mission des *Peouarias :* l'éloignement où nous étions de ce village, le plus grand qui soit dans ces quartiers, nous empêchoit d'y faire des excursions fréquentes. D'ailleurs les mauvais traitemens qu'ils avoient faits au feu Pere Gravier, avoient obligé Messieurs les Gouverneurs de Canada & de la Mobile de défendre aux François de faire la traite chez eux. A la vérité, plusieurs Chrétiens de ce village étoient venus se rendre auprès de nous; mais il y en

restoit beaucoup d'autres qui, n'étant pas soutenus par les instructions ordinaires, pouvoient chanceler dans la Foi.

Enfin, dans le temps que nous pensions aux moyens de rétablir cette Mission, nous apprîmes de quelques François qui y avoient fait la traite secrétement, que ces Sauvages étoient fort humiliés de l'abandon où on les avoit laissés; que dans plusieurs rencontres ils avoient été battus par leurs ennemis, faute de poudre dont ils n'étoient plus fournis par les François; qu'ils paroissoient vivement touchés de la maniere indigne dont ils avoient traité le Pere Gravier, & qu'ils demandoient avec instance un Missionnaire.

Ces nouvelles nous firent juger au Pere Mermet, au Pere de Ville & à moi, qu'il falloit profiter de la disposition favorable où étoient les *Peouarias* pour remettre la Mission sur son ancien pied. La Providence nous en fournissoit un moyen tout naturel: il étoit nécessaire que l'un de nous fît un voyage à *Michillimakinac*, c'est-à-dire, à plus de trois cens lieues d'ici, pour conférer avec le Pere Joseph Marest mon frere, sur les affaires de nos Missions dont il

eſt Supérieur. En faiſant ce voyage, on ne pouvoit ſe diſpenſer de paſſer par le village des *Peouarias* ; & l'on eſpéroit que la préſence d'un Miſſionnaire les détermineroit à renouveller les inſtances qu'ils avoient déja faites, & les marques de repentir qu'ils avoient données.

Comme j'étois parfaitement connu de ces Sauvages, le Pere Mermet & le Pere de Ville me chargerent de l'entrepriſe. Je partis donc le vendredi de la ſemaine de Pâques de l'année 1711. Je n'eus qu'un jour à me préparer à un ſi long voyage, parce que j'étois preſſé par deux *Peouarias*, qui vouloient s'en retourner, & dont j'étois bien aiſe d'être accompagné. Quelques autres Sauvages vinrent avec nous juſqu'au village des *Tamarouas*, où j'arrivai le ſecond jour de mon départ. J'en partis le lendemain, n'ayant ſur moi que mon crucifix & mon Breviaire, & n'étant accompagné que de trois Sauvages. Deux de ces Sauvages n'étoient pas Chrétiens, & le troiſiéme n'étoit encore que Catéchumene.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que je fus un peu embarraſſé, quand je me vis à la merci de ces trois Sau-

vages, ſur leſquels je ne pouvois guere compter. Je me repréſentois d'un côté la légereté de ces ſortes de gens, que la premiere fantaiſie porteroit peut-être à m'abandonner, ou que la crainte des partis ennemis mettroit en fuite à la moindre allarme. D'un autre côté, l'horreur de nos forêts, ces vaſtes pays inhabités, où je péririois infailliblement ſi j'étois abandonné, ſe préſentoient à mon eſprit, & m'ôtoient preſque tout courage. Mais enfin me raſſurant ſur le témoignage de ma conſcience, qui me diſoit intérieurement que je ne cherchois que Dieu & ſa gloire, je m'abandonnai entiérement à la Providence.

Les voyages qu'on fait en ce pays-ci ne doivent pas ſe comparer à ceux que vous faites en Europe. Vous trouvez de temps en temps des bourgs & des villages, des maiſons pour vous retirer, des ponts ou des bateaux pour paſſer les rivieres, des ſentiers battus qui vous conduiſent à votre terme, des perſonnes qui vous remettent dans le droit chemin, ſi vous vous égarez. Ici rien de tout cela : nous avons marché pendant douze jours ſans rencontrer une ſeule ame. Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de

ruiſſeaux & de rivieres, ſans trouver aucun ſentier qui nous guidât : tantôt il falloit nous ouvrir un paſſage à travers des forêts épaiſſes, au milieu des broſſailles remplies de ronces & d'épines : d'autres fois nous avions à paſſer des marais pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois juſqu'à la ceinture.

Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous falloit prendre le repos de la nuit ſur l'herbe ou ſur quelques feuillages, expoſés au vent, à la pluie & aux injures de l'air ; heureux encore quand on ſe trouve auprès de quelque ruiſſeau ; autrement, quelqu'altéré qu'on ſoit, la nuit ſe paſſe ſans pouvoir éteindre ſa ſoif. On allume du feu, & quand on a tué quelque bête en chemin faiſant, on en fait griller des morceaux, qu'on mange avec quelques épis de bled d'inde, ſi l'on en a.

Outre ces incommodités, communes à tous ceux qui voyagent dans ces déſerts, nous avons eu celle de bien jeûner pendant tout notre voyage. Ce n'eſt pas que nous ne trouvaſſions quantité de chevreuils, de cerfs, & ſur-tout de bœufs ; mais nos Sauvages n'en pouvoient tuer aucun. Ce qu'ils avoient

oui-dire la veille de notre départ, que le pays étoit infeſté de partis ennemis, les avoit empêché de prendre leurs fuſils, de peur d'être découverts par le bruit des coups qu'ils tireroient, ou d'en être embarraſſés, s'il leur falloit prendre la fuite; ainſi ils ne ſe ſervoient que de leurs fléches, & les bœufs qu'ils dardoient, s'enfuyoient avec la fléche dont ils étoient percés, & alloient mourir fort loin de nous.

Du reſte, ces pauvres gens avoient grand ſoin de moi; ils me portoient ſur leurs épaules, lorſqu'il falloit paſſer quelque ruiſſeau; & quand il y avoit de profondes rivieres à traverſer, ils ramaſſoient pluſieurs morceaux de bois ſec qu'ils lioient enſemble, & me faiſant aſſeoir ſur cette eſpece de bateau, ils ſe mettoient à la nage & me pouſſoient devant eux juſqu'à l'autre bord.

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'ils craignoient quelque parti de guerriers; il n'y auroit point eu de quartier pour eux; ou ils auroient eu la tête caſſée, ou bien on les auroit faits priſonniers, pour les brûler enſuite à petit feu, ou les jetter dans la chaudiere. Rien de plus affreux que les guerres de nos Sauvages. Ce ne ſont d'ordinaire que des partis de vingt,

de trente ou de quarante hommes. Quelquefois ces partis ne ſont que de ſix ou ſept perſonnes, & ce ſont les plus redoutables. Comme ils font conſiſter toute leur habileté à ſurprendre l'ennemi, le petit nombre facilite le ſoin qu'ils ont de ſe cacher, pour faire plus ſûrement le coup qu'ils méditent ; car nos guerriers ne ſe piquent point d'attaquer l'ennemi de front, & lorſqu'il eſt ſur ſes gardes : il faut pour cela qu'ils ſoient dix contre un ; encore, dans ces occaſions-là, chacun ſe défend-il d'avancer le premier. Leur méthode eſt de ſuivre leurs ennemis à la piſte, & d'en tuer quelqu'un lorſqu'il eſt endormi, ou bien de ſe mettre en embuſcade aux environs des villages, de caſſer la tête au premier qui ſort, & de lui enlever la chevelure pour s'en faire un trophée parmi ſes compatriotes ; & voici comme la choſe ſe pratique.

Auſſi-tôt qu'un de ces guerriers a tué ſon ennemi, il tire ſon couteau, il lui cerne la tête, & il en arrache la peau avec les cheveux, qu'il porte en triomphe dans ſon village : il ſuſpend, durant pluſieurs jours, cette chevelure au haut de ſa cabane, & alors tous ceux du village viennent le féliciter de ſa valeur,

valeur, & lui apportent des préſens pour lui témoigner la part qu'ils prennent à ſa victoire. Quelquefois ils ſe contentent de faire des priſonniers ; mais auſſi-tôt ils leur lient les mains, & ils les font courir devant eux à toutes jambes, dans la crainte qu'ils ont d'être pourſuivis, comme il arrive quelquefois, par les compagnons de ceux qu'ils emmenent. Le ſort de ces priſonniers eſt bien triſte, car ſouvent on les brûle à petit feu, & d'autres fois on les met dans la chaudiere pour en faire un feſtin à tous les guerriers.

Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes des traces d'un parti de ces guerriers. J'admirai combien la vue de nos Sauvages eſt perçante ; ils me montroient ſur l'herbe leurs veſtiges ; ils diſtinguoient où ils s'étoient aſſis, où ils avoient marché, combien ils étoient ; & moi, j'avois beau regarder fixement, je n'y pouvois pas découvrir la plus légere trace. Ce fut un grand bonheur pour moi que la peur ne les ſaiſit pas à ce moment, ils m'auroient laiſſé tout ſeul au milieu des bois. Mais peu à près, moi-même je leur donnai, ſans y penſer, une rude allarme. Une enflure que j'avois aux pieds, me faiſoit

marcher lentement, & ils m'avoient tant ſoit peu devancé, ſans que j'y fiſſe attention : je m'apperçus tout-à-coup que j'étois ſeul, & vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis auſſi-tôt à les appeller ; mais ils ne me firent aucune réponſe ; je criai plus fort ; & eux, ne doutant pas que je ne fuſſe aux priſes avec un parti de guerriers, ſe déchargeoient déjà de leurs paquets pour courir plus vîte : je redoublois mes cris, & leur frayeur augmentoit de plus en plus ; les deux Sauvages idolâtres commençoient déja à prendre la fuite ; mais le Catéchumene ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant ſoit peu pour examiner de quoi il s'agiſſoit : quand il ſe fut apperçu qu'il n'y avoit rien à craindre, il fit ſigne à ſes camarades ; puis, en m'abordant, « vous nous avez » bien fait peur, me dit-il d'une voix » tremblante ; mes compagnons s'en- » fuyoient déja ; mais pour moi, j'étois » réſolu à mourir avec vous, plutôt » que de vous abandonner ». Cet incident m'apprit à ſuivre de près mes compagnons de voyage, &, de leur côté, ils furent plus attentifs à ne pas s'éloigner de moi.

Cependant le mal que j'avois aux

pieds devenoit plus conſidérable. Dès le commencement du voyage, je m'y étois fait quelques empoules que je négligeai, me perſuadant qu'à force de marcher je m'endurcirois à la fatigue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faiſoit faire de longues traites, que nous paſſions la nuit au milieu des broſſailles & des halliers, afin que l'ennemi ne pût approcher de nous ſans ſe faire entendre; que d'ailleurs nous n'oſions allumer de feu de peur d'être découverts, ces fatigues me mirent dans un triſte état; je ne marchois plus que ſur des plaies, ce qui toucha tellement les Sauvages qui m'accompagnoient, qu'ils prirent la réſolution de me porter tour à tour; ils me rendirent ce ſervice deux jours de ſuite; mais ayant gagné la riviere des Illinois, & n'étant plus qu'à vingt-cinq lieues des *Peouarias*, j'engageai un de mes Sauvages à prendre les devants, pour donner avis aux François de mon arrivée, & de la fâcheuſe ſituation où je me trouvois. Je ne laiſſai pas d'avancer encore un peu pendant deux jours, me traînant comme je pouvois & étant porté de temps en temps par les deux Sauvages qui étoient reſtés avec moi.

Le troisieme jour, je vis arriver sur le midi plusieurs François, qui m'amenoient un canot & des rafraîchissemens. Ils furent étonnés de voir combien j'étois languissant; c'étoit l'effet de la longue abstinence que j'avois faite, & de la douleur que j'avois ressentie en marchant. Ils m'embarquerent dans leur canot, & comme je n'avois point d'autre incommodité, le repos & les bons traitemens qu'ils me firent, m'eurent bientôt rétabli. Je ne laissai pas d'être encore plus de dix jours sans pouvoir me soutenir sur les pieds.

D'un autre côté, je fus fort consolé des démarches que firent les *Peouarias*; tous les Chefs du village vinrent me saluer, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir, & me conjurant d'oublier leurs fautes passées, & de venir demeurer avec eux. Je répondis à ces marques d'amitié par des témoignages réciproques de tendresse, & je leur promis de fixer mon séjour au milieu d'eux, aussi-tôt que j'aurois terminé les affaires qui m'appelloient à *Michillimakinac*.

Après avoir demeuré quinze jours dans le village des *Peouarias*, & m'être un peu rétabli par les soins qu'on prit

de moi, je ſongeai à continuer ma route. J'avois eſpéré que les François, qui devoient s'en retourner vers ce temps-là, me meneroient avec eux juſqu'à mon terme; mais, comme il n'étoit point encore tombé de pluie, il ne leur fut pas poſſible de ſortir de la riviere. Ainſi, je pris le parti d'aller à la riviere de Saint-Joſeph, dans la Miſſion des *Pouteautamis*, qui eſt gouvernée par le Pere Chardon. En neuf jours de temps je fis ce ſecond voyage, qui eſt de ſoixante-dix lieues, & je le fis partie ſur la riviere, laquelle eſt pleine de courans, partie en coupant par les terres. Dieu me conſerva d'une façon toute particuliere dans ce voyage. Un parti de guerriers ennemis des Illinois, vint fondre ſur des chaſſeurs, à une portée de fuſil du chemin que je tenois: ils tuerent l'un d'eux, & en emmenerent un autre dans le village, qu'ils mirent dans la chaudiere, & dont ils firent un feſtin de guerre.

Comme j'approchois du village des *Pouteautamis*, le Seigneur voulut bien me dédommager de toutes mes peines, par une de ces aventures imprévues, qu'il ménage quelquefois pour la conſolation de ſes ſerviteurs. Des Sauvages qui enſemençoient leurs terres, m'ayant

apperçu de loin, allerent avertir le Pere Chardon de mon arrivée. Le Pere vint auſſi-tôt au-devant de moi ſuivi d'un autre Jéſuite. Quelle agréable ſurpriſe, quand je vis mon frere qui ſe jettoit à mon col pour m'embraſſer ! Il y avoit quinze ans que nous étions ſéparés l'un de l'autre, ſans eſperance de nous revoir jamais. Il eſt vrai que j'étois parti pour le joindre, mais ce n'étoit qu'à *Michillimakinac* que devoit ſe faire notre entrevue, & non pas à plus de cent lieues en deça. Dieu lui avoit inſpiré, ſans doute, le deſſein de faire en ce temps-là ſa viſite dans la Miſſion de ſaint Joſeph, afin de me faire oublier en un moment toutes mes fatigues paſſées. Nous benîmes l'un & l'autre la divine miſéricorde, qui nous faiſoit venir de lieux ſi éloignés, pour nous donner une conſolation, qui ſe ſent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime. Le Pere Chardon participa à la joie de cette heureuſe rencontre, & nous fit tous les bons traitemens que nous pouvions attendre de ſa charité.

Après avoir demeuré huit jours dans la Miſſion de ſaint Joſeph, je m'embarquai avec mon frere dans ſon canot, pour nous rendre enſemble à *Michillima-*

kinac. Ce voyage me fut fort agréable, non-ſeulement parce que j'avois le plaiſir d'être avec un frere qui m'eſt extrêmement cher, mais encore parce qu'il me procuroit le moyen de profiter plus long-temps de ſes entretiens & de ſes exemples.

Il y a plus de cent lieues de la Miſſion de ſaint Joſeph à *Michillimakinac.* On va tout le long du lac de *Michigan*, que dans les cartes on nomme, ſans aucun fondement, *le lac des Illinois*, puiſqu'il n'y a point d'Illinois qui demeurent aux environs. Le mauvais temps nous arrêta dix-ſept jours dans ce voyage, qu'on fait quelquefois en moins de huit jours.

Michillimakinac eſt ſitué entre deux grands lacs, dans leſquels ſe déchargent d'autres lacs, & pluſieurs rivieres. C'eſt ce qui fait que ce village eſt l'abord ordinaire des François, des Sauvages, & de preſque toutes les pelleteries du pays. Il s'en faut bien que le terroir y ſoit auſſi bon que chez nos Illinois. On n'y vit que de poiſſons durant la plus grande partie de l'année. Les eaux qui en font l'agrément pendant l'été, en rendent le ſéjour bien triſte & bien ennuyeux durant l'hiver. La terre y eſt couverte de neiges depuis la Touſſaint juſqu'au mois de Mai.

Le génie de ces Sauvages ſe ſent du climat ſous lequel ils vivent : il eſt âpre & indocile ; la Religion n'y prend pas d'auſſi fortes racines qu'on le ſouhaiteroit, & il n'y a que quelques ames qui ſe donnent de temps en temps véritablement à Dieu, qui conſolent le Miſſionnaire de toutes ſes peines. Pour moi, j'admirois la patience avec laquelle mon frere ſupportoit leurs défauts, ſa douceur à l'épreuve de leurs caprices & de leur groſſiéreté, ſon aſſiduité à les voir, à les inſtruire, à ranimer leur indolence pour les exercices de la Religion, ſon zèle & ſa charité, capable d'embraſer leurs cœurs, s'ils euſſent été moins durs & plus traitables ; & je me diſois à moi-même, que le ſuccès n'eſt pas toujours la récompenſe des travaux des hommes Apoſtoliques, ni la meſure de leur mérite.

Ayant terminé toutes nos affaires pendant environ deux mois que je demeurai avec mon frere, il fallut nous ſéparer. Comme c'étoit Dieu qui ordonnoit cette ſéparation, il ſçut en corriger toute l'amertume. J'allai rejoindre le P. Chardon avec qui je demeurai quinze jours. C'eſt un Miſſionnaire plein de zèle, & qui a un rare talent pour

apprendre les Langues : il sçait presque toutes celles des Sauvages qui sont sur les lacs ; il a même appris assez d'Illinois pour se faire entendre, quoiqu'il n'ait vu de ces Sauvages qu'en passant, lorsqu'ils viennent dans son village ; car les *Pouteautamis* & les Illinois vivent en bonne intelligence, & se rendent visite de temps en temps. Leurs mœurs sont pourtant bien différentes ; ceux-là sont brutaux & grossiers ; ceux-ci au contraire sont doux & affables.

Après avoir pris congé du Missionnaire, nous montâmes la riviere de Saint-Joseph pour aller faire un portage à 30 lieues de son embouchure. Voici ce que nous appellons faire portage. Les canots dont on se sert pour naviger en ce Pays-ci, n'étant que d'écorce, sont fort légers, bien qu'ils portent autant qu'une chaloupe. Quand le canot nous a portés long-temps sur l'eau, nous le portons à notre tour sur la terre pour aller gagner une autre riviere ; & c'est ce que nous fîmes en cet endroit. Nous transportâmes d'abord tout ce qui étoit dans le canot vers la source de la riviere des Illinois, qu'on appelle *Huakiki* ; ensuite nous y portâmes notre canot, & après l'avoir chargé, nous

nous y embarquâmes pour continuer notre route. Nous ne fûmes que deux jours à faire ce portage, qui est long d'une lieue & demie. Des pluyes abondantes qui vinrent en cette saison, enflerent nos petites rivieres, & nous délivrerent des courans que nous appréhendions. Enfin nous apperçûmes notre agréable Pays ; les bœufs sauvages & les troupeaux de cerfs se promenoient sur le bord de la riviere ; & du canot on en tiroit de temps en temps quelques-uns qui servoient à nos repas.

A quelques lieues du village des *Peouarias*, plusieurs de ces Sauvages vinrent au-devant de moi, pour me faire escorte, & pour me défendre des partis de guerriers qui courent dans les forêts : & quand j'approchai du village, ils y dépêcherent l'un d'eux pour donner avis de mon arrivée. La plupart monterent dans le Fort qui est placé sur un rocher au bord de la riviere. Lorsque j'entrai dans le village, ils firent une décharge générale de leurs mousquets en signe de réjouissance : la joie étoit peinte effectivement sur tous les visages, & c'étoit à qui la feroit éclater en ma présence. Je fus invité avec les François & les chefs Illinois, à un fes-

tin que nous donnerent les plus distingués des *Peouarias*. Ce fut là, qu'un de leurs principaux Chefs me parlant au nom de la Nation, me témoigna la vive douleur qu'ils ressentoient de la maniere indigne avec laquelle ils avoient traité le P. Gravier ; & il me conjura de l'oublier, d'avoir pitié d'eux & de leurs enfans, & de leur ouvrir la porte du Ciel qu'ils s'étoient fermée à eux-mêmes.

Pour moi je rendois graces à Dieu au fond du cœur, de voir l'accomplissement de ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur : je leur répondis en peu de mots, que j'étois touché de leur repentir ; que je les regardois toujours comme mes enfans ; & qu'après avoir fait un tour à ma mission, je viendrois fixer ma demeure au milieu d'eux, pour les aider par mes instructions à rentrer dans la voie du salut, dont ils s'étoient peut-être écartés. A ces mots il s'éleva un grand cri de joie, & chacun à l'envi me témoigna sa reconnoissance. Pendant deux jours que je demeurai dans ce village, je dis la Messe en public, & je fis toutes les fonctions de Missionnaire.

Ce fut vers la fin d'Août que je m'em-

barquai pour retourner à ma miſſion des *Caſcaskias*, éloignée de 150 lieues du village des *Peouarias*. Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes un canot de *Scioux* crevé en quelques endroits, qui alloit à la dérive, & nous apperçûmes un campement de guerriers, où nous jugeâmes à l'œil qu'il y avoit bien cent perſonnes. Nous fûmes juſtement effrayés, & nous étions ſur le point de rebrouſſer chemin vers le village que nous quittions, dont nous n'étions encore éloignés que de dix lieues.

Ces *Scioux* ſont les plus cruels de tous les Sauvages ; nous étions perdus, ſi nous fuſſions tombés entre leurs mains. Ils ſont grands guerriers, mais c'eſt principalement ſur l'eau qu'ils ſont redoutables. Ils n'ont que de petits canots d'écorce faits en forme de gondole, & guère plus larges que le corps d'un homme, où ils ne peuvent tenir que deux, ou trois au plus. Ils rament à genoux, maniant l'aviron tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, c'eſt-à-dire, donnant trois ou quatre coups d'aviron du côté droit, & puis autant du côté gauche, mais avec tant de dextérité & de viteſſe, que leurs canots ſemblent voler

ſur l'eau. Après avoir examiné toutes choſes avec attention, nous jugeâmes que ces Sauvages avoient fait leur coup, & ſe retiroient : nous nous tînmes cependant ſur nos gardes, & nous marchâmes plus lentement, pour ne point les rencontrer. Mais quand nous eûmes une fois gagné le Miſſiſſipi, nous allâmes à force de rames. Enfin le 10 de Septembre j'arrivai à ma chere miſſion en parfaite ſanté, après cinq mois d'abſence.

Je ne vous dis pas la joie que nous eûmes tous de nous revoir ; vous jugez aſſez combien elle fut grande de part & d'autre. Mais quand il fut queſtion de tenir la parole que j'avois donnée aux *Peouarias*, d'aller demeurer avec eux, les François & les Sauvages s'y oppoſerent, apparemment parce qu'ils étoient accoutumés à mes manieres, & qu'ils ne ſe plaiſoient point au changement. Ce fut donc le P. de Ville qui y fut envoyé en ma place. Ce Pere qui étoit depuis peu de temps avec nous, fait voir maintenant par ſon zèle, par le talent qu'il a de gagner les Sauvages, & par le progrès qu'il fait parmi eux, que Dieu le deſtinoit à cette miſſion, ne m'en ayant pas jugé digne.

Quand je fus de retour à ma miſſion, je bénis Dieu des faveurs dont il l'avoit comblée pendant mon abſence. Il y eut cette année-là une récolte abondante de froment & de bled ſauvage. Outre la beauté du lieu, nous avons encore des ſalines dans le voiſinage, qui nous ſont d'une grande utilité. On vient de nous amener des vaches qui nous rendront les mêmes ſervices pour le labour, que les bœufs rendent en France. On s'eſt efforcé d'apprivoiſer les bœufs ſauvages, mais on n'a jamais pu y réuſſir. Les mines de plomb & d'étain ne ſont pas loin d'ici : on en trouveroit peut-être de plus conſidérables, comme je l'ai dit plus haut, ſi quelque perſonne intelligente s'employoit à les découvrir. Nous ne ſommes qu'à 30 lieues du *Miſſouri*, ou *Pekitanoui*. C'eſt une grande riviere qui ſe jette dans le Miſſiſſipi, & l'on prétend qu'elle vient encore de plus loin que ce fleuve. C'eſt au haut de cette riviere que ſont les meilleures mines des Eſpagnols. Enfin nous ſommes aſſez près de la riviere *Ouabache*, qui pareillement ſe décharge au-deſſous de nous dans le Miſſiſſipi. On peut facilement, par le moyen de cette riviere, commercer avec les *Miamis*, & avec

une infinité d'autres Nations plus éloignées ; car elle s'étend juſqu'au Pays des Iroquois.

Tous ces avantages favoriſent extrêmement le deſſein qu'ont quelques François de s'établir dans notre village. De vous dire ſi ces ſortes d'établiſſemens doivent contribuer au bien de la Religion, c'eſt ſur quoi il ne m'eſt pas facile de m'expliquer. Que les François qui viendront parmi-nous, reſſemblent à ceux que j'y ai vu autrefois qui édifioient nos Néophytes par leur piété, & par la régularité de leurs mœurs, rien ne ſera plus conſolant pour nous, ni plus utile au progrès de l'Evangile. Mais ſi par malheur quelques-uns d'eux venoient à faire profeſſion de libertinage, & peut-être d'irréligion, comme il eſt à craindre, ce ſeroit fait de notre miſſion : leur pernicieux exemple feroit plus d'impreſſion ſur l'eſprit des Sauvages que tout ce que nous pourrions dire pour les préſerver des mêmes déréglemens : ils ne manqueroient pas de nous reprocher, comme ils l'ont déja fait en quelqu'endroit, que nous abuſons de la facilité qu'ils ont à nous croire ; que les Loix du Chriſtianiſme ne ſont pas auſſi ſéveres que nous l'enſeignons ;

qu'il n'est pas croyable que des personnes éclairées, comme sont les François, & élevées dans le sein de la Religion, voulussent courir à leur perte, & se précipiter dans l'enfer, s'il étoit vrai que telle & telle action méritât un châtiment si terrible. Tous les raisonnemens que le Missionnaire pourroit opposer à cette impression du mauvais exemple, n'auroient nulle force sur l'esprit d'un Peuple qui n'est guère touché que de ce qui frappe les sens. Ainsi, mon Révérend Pere, aidez-moi à prier le Seigneur qu'il rende mes appréhensions vaines, & qu'il continue à répandre ses bénédictions sur mes foibles travaux. Je me recommande à vos saints sacrifices, & suis avec respect, &c.

P. GABRIEL MAREST, Missionnaire.



LETTRE

Du Pere du Poiſſon, Miſſionnaire aux Akenſas, au Pere Patouillet.

MON RÉVÉREND PERE,

Recevez les complimens d'un pauvre *Miſſiſſipien* & qui vous a toujours eſtimé, & ſi vous lui permettez de le dire, qui vous a aimé autant que le meilleur de vos amis. La diſtance des lieux où la Providence nous a placés tous deux, n'affoiblira jamais en moi ces ſentimens à votre égard, non plus que la reconnoiſſance que j'ai de l'amitié que vous avez bien voulu avoir pour moi pendant que nous avons vécu enſemble. La grace que je vous demande déſormais, c'eſt de penſer un peu à moi, de prier Dieu pour moi, & de me donner de temps en temps de vos cheres nouvelles. Je ne ſuis pas encore aſſez au fait du Pays & des mœurs des Sauvages, pour vous en donner des nouvelles; je vous dirai ſeulement que le Miſſiſſipi ne préſente au voyageur rien

de beau, rien de rare que lui-même : rien ne le dépare que la forêt continuelle qui est à ses deux bords, & la solitude affreuse où l'on est pendant tout le voyage. N'ayant donc rien de curieux à vous mander de ce Pays, permettez-moi de vous entretenir de ce qui m'est arrivé depuis que je suis dans le poste auquel la Providence m'a destiné.

Deux jours après mon arrivée, le village des *Sauthouis* me députa deux Sauvages pour me demander si je trouvois bon qu'ils vinssent me chanter le calumet : ils étoient en habit de cérémonie, bien *mataché*, c'est-à-dire tout le corps peint de différentes couleurs, ayant des queues de chats sauvage aux endroits où l'on peint des aîles à Mercure, le *calumet* à la main, & sur le corps des grelots qui m'annoncerent de loin leur arrivée : je leur répondis que je n'étois point comme les Chefs François qui commandent aux guerriers, & qui viennent avec du *butin* pour leur faire des présens ; que je n'étois venu que pour leur faire connoître le *grand esprit* qu'ils ne connoissent pas, & que je n'avois apporté que les choses nécessaires à ce dessein ; que cependant j'acceptois

leur *calumet* pour le temps qu'il seroit monté quelque pirogue pour moi : c'étoit les remettre au *Calendres* grecques : ils me passerent le calumet sur le visage, & s'en retournerent porter ma réponse. Deux jours après, les Chefs vinrent me faire la même demande, ajoutant que c'étoit sans dessein qu'ils vouloient danser devant moi le calumet : *sans dessein* signifie parmi eux qu'il font un présent sans aucune vue de retour : j'étois prévenu sur tout cela : je sçavois que l'espérance du butin les rendoit si empressés, & que quand le Sauvage donne même *sans dessein*, il faut lui rendre au double, ou bien on les mécontente ; aussi je leur fis la même réponse qu'aux députés. Enfin ils revinrent encore à la charge pour me demander si je trouvois bon que du moins leurs jeunes gens vinssent danser chez moi *sans dessein* la danse de la *découverte* (c'est celle qu'ils font lorsqu'ils envoyent à la découverte de l'ennemi) : je leur répondis que je ne m'ennuyois point, mais que leurs jeunes gens pouvoient venir danser, que je les verrois avec plaisir. Tout le village, excepté les femmes, vint le lendemain à la pointe du jour : ce ne fut que danses, que chants, que harangues jusqu'à

midi. Leurs danſes, comme vous pouvez bien l'imaginer, ont quelque choſe de biſarre : l'exactitude avec laquelle ils obſervent la cadence eſt auſſi ſurprenante que les contorſions & les efforts qu'ils font. Je vis bien qu'il ne falloit pas les renvoyer ſans leur faire *chaudiere haute* : j'empruntai d'un François une chaudiere ſemblable à celles qui ſont à la cuiſine des Invalides : je leur donnai du maïs à diſcrétion : tout ſe paſſa ſans confuſion : deux d'entre eux firent l'office de cuiſiniers, firent les parts avec la plus exacte égalité, & les diſtribuerent de même : on n'entendoit que l'exclamation ordinaire *ho*, que chacun prononçoit lorſqu'on lui préſentoit un morceau. Jamais je n'ai vu manger de ſi mauvaiſe grace & de meilleur appétit. Ils s'en retournerent fort contents ; mais auparavant un des Chefs me parla encore de recevoir leur calumet : je les amuſai comme j'avois fait juſqu'alors ; au reſte c'eſt une dépenſe conſidérable que de recevoir leur calumet. Dans les commencemens où il falloit les ménager, les Directeurs de la conceſſion de M. *Laws* & les Commandans qui recevoient leur calumet leur faiſoient de grands préſens : ces Sauvages ont cru

que j'allois ramener l'ancienne mode ; mais quand je pourrois le faire, je m'en garderois bien, parce qu'il y auroit du danger que dans la suite ils ne m'écoutassent parler de Religion que par intérêt, parce que d'ailleurs on sçait par expérience que plus on donne au Sauvage, moins on a sujet d'en être content, & que la reconnoissance est une vertu dont ils n'ont pas la moindre idée.

Je n'ai pas encore eu jusqu'ici le loisir de m'appliquer à leur langue : cependant comme ils me rendent de fréquentes visites, je les questionne *talon jajai?* Comment appelle-tu cela ? J'en sçais assez pour me faire entendre dans les choses les plus communes : il n'y a ici aucun François qui la sçache à fond : ils n'en ont appris, encore fort superficiellement, que ce qui leur est nécessaire d'en sçavoir pour le commerce : j'en sçais déja autant qu'eux. Je prévois qu'il me sera très-difficile de l'apprendre autant qu'il faut pour parler de Religion à ces Sauvages. J'ai lieu de croire qu'ils sont persuadés que je sçais parfaitement leur langue. Un François parlant de moi à un d'entre eux, celui-ci lui dit : je sçais qu'il *est un grand esprit, qu'il sçait tout :* Vous voyez qu'ils

me font infiniment plus d'honneur que je ne mérite. Un autre me tint une longue harangue : je n'entendois que ces mots *indatai*, mon pere, *uyginguai*, mon fils. Je lui répondois à tout hasard, quand je voyois qu'il m'interrogeoit : *ai*, oui, *igalon*, cela est bon. Puis il me passa la main sur le visage & sur les épaules, & ensuite il en faisoit autant sur lui-même. Après tous ces *agios*, il s'en alla d'un air content. Un autre vint quelques jours après pour la même cérémonie : aussi-tôt que je m'en apperçus, je fis venir un François, & le priai de m'expliquer ce qu'il me diroit sans qu'il parût qu'il me servît d'interprête : j'étois bien aise de sçavoir si je m'étois trompé en répondant à l'autre : il me demandoit si je trouvois bon que je l'adoptasse pour mon fils ; que quand il reviendroit de la chasse, il jetteroit *sans dessein* son gibier à mes pieds ; que je ne lui demanderois pas comme les autres François *de quoi as-tu faim* (cela veut dire, que veux-tu que je donne pour cela) mais que je le ferois asseoir, que je lui donnerois à manger comme à mon fils, & que quand il reviendroit une autrefois me voir, je lui dirois : asseois-toi, mon fils, tiens, voilà du

vermillon, de la poudre, & vous voyez le génie des Sauvages; il veut paroître généreux en donnant *ſans deſſein*, & ne veut cependant rien perdre. Je répondis à ſon diſcours: *igaton thé*, cela eſt très-bon, je l'approuve, j'y conſens: après quoi il me paſſa la main comme l'autre avoit fait. Voici encore un trait qui marque combien ils ſont généreux: je reçus avant hier la viſite d'un Chef, je lui préſente à fumer: y manquer, ce ſeroit manquer à la politeſſe: un moment après, il va prendre une peau de chevreuil *matachée* qu'il avoit laiſſé dans l'allée de la maiſon où je ſuis, & me la met ſur les épaules; c'eſt leur maniere quand ils font ces ſortes de préſens: je priai un François de lui demander, ſans qu'il parût que ce fût de ma part, ce qu'il vouloit que je lui donnaſſe: *j'ai donné ſans deſſein*, répondit-il, *eſt-ce que je traite avec mon pere!* (traiter ſignifie ici rendre) Cependant quelques momens après, il dit au même François que ſa femme n'avoit point de ſel, & ſon fils de poudre: ſon but étoit que ce François me le redît. Le Sauvage ne donne rien pour rien, & il faut obſerver la même maxime à leur égard, ſans quoi on s'expoſe à leur mépris. Une

peau *matachée* eſt une peau peinte par les Sauvages de différentes couleurs, & ſur laquelle ils peignent des calumets, des oiſeaux, des animaux. Celles de chevreuils peuvent ſervir de tapis de table ; & celles de bœufs de couvertures de lit.

L'établiſſement François des Akenſas ſeroit conſidérable, ſi M. Laws avoit encore été en crédit quatre ou cinq ans. Sa conceſſion étoit ici dans une prairie à perte de vue, dont l'entrée eſt à deux portées de fuſil de la maiſon où je ſuis. La Compagnie des Indes lui avoit *concédé* ſeize lieues en quarré ; cela fait bien, je crois, cent lieues de tour. Son deſſein étoit d'y bâtir une ville, d'y établir des manufactures, d'y avoir quantité de vaſſaux, des troupes ; d'y fonder un Duché. Il ne commença l'ouvrage qu'un an avant ſa chûte. Les effets qu'il envoya alors dans ce pays, montoient à plus de quinze cent mille livres. Il y avoit entr'autres choſes de quoi armer & équiper ſuperbement deux cens hommes de cavalerie. Il avoit auſſi acheté trois cens Negres. Les François engagés pour cette conceſſion, étoient gens de toutes ſortes de métiers. Les Directeurs & les ſubalternes, avec cent hommes, monterent

le

le fleuve sur cinq bateaux, pour venir ici commencer l'établissement : ils devoient d'abord faire des vivres pour être en état de recevoir ceux qu'ils avoient laissé au bas du fleuve. L'Aumônier mourut en chemin, & fut enterré sur une bature du Mississipi. Douze mille Allemands étoient engagés pour cette concession. Ce n'étoit pas mal s'y prendre pour une premiere année ; mais M. *Laws* fut disgracié. De trois ou quatre mille Allemands qui avoient déja quitté leur pays, une grande partie mourut à l'Orient, presque tous en débarquant dans le pays ; les autres furent contremandés : la Compagnie des Indes reprit la concession, & l'abandonna peu après : tout s'en est allé ainsi à la *débandade*. Environ trente François sont restés ici ; la seule bonté du climat & du terrein les a retenus ; car, du reste, ils n'ont reçu aucun secours. Mon arrivée leur a fait plaisir, parce qu'ils ont jugé que la Compagnie des Indes n'avoit pas dessein d'abandonner ce quartier, comme ils se l'étoient imaginé, puisqu'elle y envoyoit un Missionnaire : je ne sçaurois vous exprimer avec quelle joie ces bonnes gens m'ont reçu. Je les ai trouvé dans une grande disette de toutes choses : cette

misere, avec les chaleurs excessives & extraordinaires qu'il a fait cette année, a mis tout le monde sur le grabat. Je les ai soulagés autant que j'ai pu. Le peu de remedes que j'ai porté avec moi leur est venu fort à propos. L'occupation que m'ont donné les malades, ne m'a point empêché de faire, chaque Dimanche & chaque Fête, une exhortation pendant la Messe, & une instruction après les Vêpres. J'ai eu la consolation de voir que la plûpart en ont profité pour s'approcher des Sacremens, & que les autres sont disposés à en profiter. On est bien dédommagé des plus grandes peines, quand elles ne seroient suivies que de la conversion d'un seul pécheur.

Les fatigues de la mer & celles du Missisipi, qui sont encore plus grandes, le changement de climat, de nourriture, de tout, n'a nullement altéré ma santé. Je suis le seul des François qui ait été préservé de la maladie depuis que je suis ici; on me plaignoit cependant sur la foiblesse de ma complexion, lorsque je quittai la France; l'on ne plaignoit pas, par la raison contraire, le Pere Souel, qui a déjà été trois fois malade depuis qu'il est dans le pays. Priez Dieu qu'il me fasse la grace de consacrer ce que

j'ai de force à la converſion des Sauvages : à en juger humainement, il n'y a pas grand bien à faire parmi eux, du-moins dans les commencemens. J'eſpere tout de la grace de Dieu. J'ai l'honneur d'être, avec reſpect, &c.

LETTRE

*Du Pere du Poiſſon, Miſſionnaire aux Akenſas, au Pere ***.*

ETES-VOUS curieux, mon cher ami, d'apprendre la choſe du monde la moins curieuſe, & qui coûte le plus d'apprendre par expérience; c'eſt la maniere de voyager ſur le *Miſſiſſipi*: ce que c'eſt que ce pays ſi vanté, ſi décrié tout à la fois en France, & quelle eſpece de gens on y trouve? Je n'ai rien autre choſe à vous mander à préſent : ſi la relation que je vais vous faire de notre voyage, n'eſt pas intéreſſante, prenez-vous-en au pays; ſi elle eſt trop longue, prenez-vous-en à l'envie que j'ai de m'entretenir avec vous.

Pendant notre ſéjour à la Nouvelle Orléans, nous y avons vu la paix &

le bon ordre rétabli par les ſoins & la ſageſſe du nouveau Commandant général : il y avoit deux partis parmi ceux qui étoient à la tête des affaires ; on appelloit l'un, la grande bande ; & l'autre, la petite bande. Cette diviſion eſt diſſipée, & il y a tout lieu d'eſpérer que la Colonie s'établira plus ſolidement que jamais. Quoi qu'il en ſoit, on attendoit chaque jour l'arrivée de la *Gironde* qui portoit les Peres Tartarin, Doutreleau, un de nos Freres & les Religieuſes : c'eſt ce qui fit précipiter notre départ pour épargner au Révérend Pere de Beaubois un ſurcroît d'embarras, quoique ce fût la mauvaiſe ſaiſon pour voyager ſur le *Miſſiſſipi*. D'ailleurs ce Pere avoit ſur les bras le Frere Simon qui avec quelques engagés, étoit deſcendu des Illinois, & nous attendoit depuis trois ou quatre mois. Simon eſt un *donné* de la Miſſion des Illinois : on appelle ici engagés des gens qui ſe louent pour ramer dans une pirogue ou un bateau, & l'on pourroit ajouter, pour faire enrager ceux qu'ils conduiſent.

Nous nous embarquâmes donc le 25 Mai 1727, les Peres Souel, Dumas & moi, ſous la conduite du bon homme

Simon. Les Peres de Guienne & le Petit devoient dans peu de jours prendre une autre route. Le premier, comme vous ſçavez, pour les *Alibamons*, & le ſecond pour les *Chaſſes*. Notre bagage & celui de nos engagés faiſoient un volume de plus d'un pied au-deſſus des bords de nos deux pirogues; nous étions perchés ſur un tas de coffres & de ballots, ſans avoir la liberté de changer de poſture. On nous prophétiſa que nous n'irions pas loin avec cet équipage. En remontant le *Miſſiſſipi*, on va terre à terre, parce que le courant eſt trop fort : à peine avions-nous perdu de vue la Nouvelle Orléans, qu'une branche qui s'avançoit, & qui ne fut point apperçue par celui qui gouvernoit, accroche un coffre, le renverſe, fait faire la culebute à un jeune homme qui étoit auprès, & frappe rudement le Pere Souel. Par bonheur elle ſe rompit dans ce premier effort, ſans quoi & le coffre & le jeune homme étoient dans l'eau. Cet accident nous détermina, lorſque nous fûmes arrivés aux Chapitulas, à trois lieues de la Nouvelle Orléans, à dépêcher au Pere de Beaubois, pour lui demander une plus grande pirogue.

Pendant ce temps-là, nous étions en

pays de connoiſſance. Le nom barbare qu'il porte, marque qu'il a été autrefois habité par des Sauvages : on appelle à préſent de ce nom cinq *conceſſions* qui ſont le long du *Miſſiſſipi*. M. Dubreuil, Pariſien, nous reçut dans la ſienne. Les trois ſuivantes appartiennent à trois freres Canadiens qui ſont venus dans ce pays, le bâton blanc à la main, & le brayer autour des reins, pour s'y établir, & qui ont plus avancé leurs affaires que les *conceſſionnaires* de France qui ont envoyé des millions pour fonder leurs conceſſions qui ſont *fondues* à préſent pour la plupart. La cinquieme eſt à M. de Koli, Suiſſe de nation, ſeigneur de la terre de Livry, près de Paris, un des plus honnêtes hommes qu'on puiſſe voir ; il avoit paſſé dans le même vaiſſeau que nous, afin de voir par lui-même l'état de la conceſſion pour laquelle il a équipé des vaiſſeaux & fait des dépenſes infinies. Il y a dans chacune de ces conceſſions au moins ſoixante Negres : on y cultive le maïs, le ris, l'indigo, le tabac : ce ſont celles de la Colonie qui ont le mieux réuſſi. Je vous parle de conceſſion ; j'aurai encore occaſion d'en parler auſſi-bien que d'établiſſement & d'habitation, vous

ne sçavez peut-être pas ce que c'est que tout cela, ayez donc la patience d'en lire l'explication.

On appelle concession une certaine étendue de terrein *concédée* par la Compagnie des Indes à un particulier ou à plusieurs qui ont fait société ensemble pour défricher & faire valoir ce terrein. C'est ce que l'on appelloit, dans le temps de la plus grande vogue du *Missisipi*, les Comtés, les Marquisats du *Missisipi* : ainsi les concessionnaires sont les Gentilshommes de ce pays. La plupart n'étoient point gens à quitter la France; ils ont équipé des vaisseaux remplis de directeurs, d'économes, de garde-magasins, de commis, d'ouvriers de différens métiers, de vivres & d'effets de toutes les sortes. Il s'agissoit de s'enfoncer dans les bois, d'y cabaner, d'y choisir un terrein, d'en brûler les cannes & les arbres. Ces commencemens paroissoient bien durs à des gens nullement accoutumés à ces sortes de travaux; les directeurs & leurs subalternes s'amuserent pour la plupart dans des endroits où il y avoit déja quelques François établis; ils y consommerent leurs vivres; à peine l'ouvrage étoit-il commencé, que la concession étoit déja

ruinée : l'ouvrier mal payé ou mal nourri refusoit de travailler, ou se payoit par lui-même ; les magasins étoient au pillage : ne reconnoissez-vous pas là le François ? c'est en partie ce qui a empêché que ce pays ne s'établisse comme il devroit l'être, après les dépenses prodigieuses que l'on a faites pour cela.

On appelle habitation une moindre portion de terre accordée par la Compagnie. Un homme avec sa femme, ou son associé, défriche un petit canton, se bâtit une maison sur quatre fourches qu'il couvre d'écorce, seme du maïs & du ris pour sa provision; une autre année, il fait un peu plus de vivres & une plantation de tabac : s'il vient enfin à bout d'avoir trois ou quatre Negres, le voilà tiré d'affaires; c'est ce que l'on appelle *habitation*, *habitant* : mais combien sont aussi gueux que lorsqu'ils ont commencé ?

On appelle établissement un canton où il y a plusieurs habitations peu éloignées les unes des autres, qui sont une espece de village.

Outre les concessionnaires & les habitans, il y a encore dans ce pays des gens qui ne sont d'autre métier que de

courir. 1°. femmes ou filles tirées des hôpitaux de Paris, de la Salpêtriere, ou autres lieux d'aussi bon renom, qui trouvent que les loix du mariage sont trop dures, & la conduite d'un ménage trop gênante : les voyages de quatre cens lieues ne font point peur à ces héroïnes ; j'en connois déja deux dont les aventures feroient la matiere d'un roman. 2°. Les voyageurs ; ce sont pour la plupart de jeunes gens envoyés pour causes au Mississipi par leurs parens ou par la justice, & qui, trouvant que la terre est trop basse pour la piocher, aiment mieux s'engager pour ramer, & courir d'un bord à l'autre. 3°. Les chasseurs ; ceux-ci remontent le Mississipi sur la fin de l'été jusqu'à deux ou trois cens lieues, dans le pays où il y a des bœufs ; ils font des plats côtés, c'est-à-dire, qu'ils font sécher au soleil la chair qui est sur les côtes du bœuf ; ils salent le reste, & font de l'huile d'ours ; ils descendent vers le printemps, & fournissent de viande la Colonie. Le pays qui est depuis la Nouvelle Orléans jusqu'ici rend ce métier nécessaire, parce qu'il n'est pas assez habité, ni assez défriché pour y élever des bestiaux. A trente lieues d'ici, on commence seule-

ment à trouver les bœufs, ils ſont par troupeaux dans les prairies ou ſur les rivieres; un Canadien deſcendit l'année paſſée à la Nouvelle Orléans quatre cens quatre-vingts langues des bœufs qu'il avoit tué pendant ſon hivernement avec ſon aſſocié ſeulement.

Nous quittâmes les *Chapitoulas* le 29. Quoiqu'on nous eût envoyé une plus grande pirogue, & malgré le nouvel arrimage de nos gens, nous étions preſque auſſi envolumés qu'auparavant. Nous n'avions que deux lieues à faire ce jour-là, pour aller coucher aux *Cannes brûlées*, chez M. de Benac, Directeur de la conceſſion de M. d'Artagnan; il nous reçut avec amitié, & nous régala d'une carpe du *Miſſiſſipi*, qui peſoit trente-cinq livres. Les *Cannes brûlées* ſont deux ou trois conceſſions le long du *Miſſiſſipi* : c'eſt un endroit à-peu-près comme les *Chapitoulas*; la ſituation m'en parut plus belle.

Le lendemain nous fîmes ſix lieues, on n'en fait guere davantage en remontant ce fleuve, & nous couchâmes, ou plutôt nous cabanâmes *aux Allemands*. C'eſt le quartier que l'on aſſigna au reſte languiſſant de cette troupe d'Allemands qui avoient péri de miſere, ſoit à

l'Orient, soit en arrivant à la *Louisiane*. C'est une grande pauvreté que leurs habitations. C'est ici proprement où l'on commence d'apprendre ce que c'est que voyager sur le *Mississipi*. Je vais vous en donner une petite idée, pour n'être point obligé de répéter à chaque jour la même chose.

Nous étions partis dans le temps des plus grandes eaux, le fleuve avoit monté à son ordinaire plus de quarante pieds: presque tout le pays est terre basse & par conséquent il étoit inondé. Ainsi nous étions exposés à ne point trouver de *cabanage*, c'est-à-dire, de terre pour faire chaudiere & pour coucher. Quand on en trouve, voici comme on couche. Si la terre est encore vaseuse, ce qui arrive lorsque les eaux commencent à se retirer, on commence par faire une couche de feuillage afin que le matelas n'enfonce point dans la vase, on étend ensuite par terre une peau, ou un matelas, & des draps si l'on en a; on plie trois ou quatre cannes en demi cercle, dont on fiche les deux bouts en terre, & que l'on éloigne les unes des autres selon la longueur de son matelas: sur celles-ci on en attache trois autres en travers, on étend ensuite sur ce petit édifice son

baire, c'eſt-à-dire une grande toile, dont on replie avec ſoin les extrêmités par-deſſous le matelat. C'eſt ſous ces tombeaux où l'on étouffe de chaleur que l'on eſt obligé de ſe coucher. La premiere choſe que l'on fait en mettant à terre, c'eſt de faire ſon baire en diligence: les maringouins ne permettent pas d'en uſer autrement. Si l'on pouvoit coucher à découvert, on gouteroit la fraîcheur de la nuit, on ſeroit trop heureux. On eſt bien plus à plaindre quand on ne trouve point de cabanage: alors on amarre la pirogue à un arbre; ſi l'on trouve un embarras d'arbres, on fait chaudiere deſſus; ſi l'on n'en trouve point, on ſe couche ſans ſouper, ou plutôt on ne ſoupe point, & l'on ne ſe couche point, on reſte dans la même ſituation que pendant la journée, expoſé pendant toute la nuit à la fureur des maringouins. Au reſte, on appelle *embarras* un amas d'arbres flottants que le fleuve a déraciné, que ſon courant entraîne continuellement, & qui ſe trouvant arrêtés par un arbre qui a la racine en terre, ou par une langue de terre, s'accumulent les uns ſur les autres, & forment des piles énormes: on en trouve qui fourniroit de bois votre bonne ville de Tours pendant trois

hivers. Ces endroits ſont difficiles & dangereux à paſſer. Il faut raſer ces embarras, le courant y eſt rapide, & s'il pouſſe la pirogue contre ces arbres flottants, elle diſparoit auſſitôt, elle eſt abîmée dans les eaux ſous l'embarras.

C'étoit auſſi la ſaiſon des plus grandes chaleurs qui augmentoient chaque jour; pendant tout le voyage, nous n'avons eu qu'un jour entier d'un temps couvert, toujours un ſoleil brûlant ſur nos têtes, ſans avoir pu pratiquer ſur nos pirogues un petit tendelet qui nous fît un peu d'ombrage; d'ailleurs, la hauteur des arbres & l'épaiſſeur des bois qui ſont dans toute la route des deux bords du fleuve ne laiſſent pas goûter le moindre ſouffle de vent, quoique le fleuve ait une demi-lieue de traverſe, l'air ne ſe fait ſentir qu'au milieu du fleuve, lorſqu'il faut le traverſer pour prendre le plus court. Nous pompions ſans ceſſe l'eau du *Miſſiſſipi* avec des cannes pour nous déſaltérer; quoique fort boueuſe, elle ne fait aucun mal. Un autre rafraîchiſſement que nous avions, c'étoient les raiſins qui pendent des arbres preſque par tout, & que nous arrachions en paſſant, ou que nous allions cueillir lorſque nous mettions pied à terre. Il y a dans ce pays

du moins aux Akenſas deux ſortes de raiſins, dont l'un mûrit en été, & l'autre à l'automne. C'eſt la même eſpece ; les grains en ſont fort petits, & rendent un jus fort épais. Il y en a encore d'une autre eſpece, la grape n'eſt que de trois grains qui ſont gros comme des prunes de damas : nos Sauvages l'appellent *aſi*, *contai raiſin*, *prune*.

Nos proviſions de vivres conſiſtoient en biſcuit, lard ſalé & bien rance, ris, maïs, pois, & le biſcuit nous manqua un peu au-deſſus des Natchez. Nous n'avions déja plus de lard à dix ou douze lieues de la Nouvelle Orleans ; nous vécûmes de pois, enſuite de ris qui ne nous a manqué qu'à notre arrivée ici ; l'aſſaiſonnement conſiſtoit en ſel, huile d'ours, & dans un riche appétit : la nourriture la plus ordinaire de ce pays, preſque l'unique pour bien des gens, & ſurtout pour les voyageurs c'eſt le gru : on pile le maïs pour lui ôter ſa premiere pellicule, on le fait bouillir longtemps dans l'eau, les François l'aſſaiſonnent quelquefois avec de l'huile, voilà ce que c'eſt que le gru. Les Sauvages pilant le maïs bien menu le font cuire quelquefois avec du ſuif, & plus ſouvent avec de l'eau ſeulement, c'eſt de

la ſagamité. Au reſte, le gru tient lieu de pain; une cuillerée de gru & un morceau de viande marchent enſemble.

Mais le plus grand ſupplice ſans lequel tout le reſte ne ſeroit qu'un jeu, mais ce qui paſſe toute croyance, ce que l'on ne s'imaginera jamais en France, à moins qu'on ne l'ait expérimenté, ce ſont les maringouins, c'eſt la cruelle perſécution des maringouins. La plaie d'Egypte, je crois, n'étoit pas plus cruelle; *dimittam in te & in ſervos tuos & in populum tuum & in domos tuas omne genus muſcarum & implebuntur domus Ægyptiorum diverſi generis & univerſa terra in qua fuerint.* Il y a ici des *frape d'abord*; il y a des *brulots*, ce ſont de très-petits moucherons, dont la piquure eſt ſi vive ou plutôt ſi brulante, qu'il ſemble qu'une petite étincelle eſt tombée ſur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *mouſtiques*, ce ſont des brulots, à cela près qu'ils ſont encore plus petits, à peine les voit-on, ils attaquent particulierement les yeux; il y a des *guêpes*, il y a des *thons*; il y a en un mot *omne genus muſcarum*: mais on ne parleroit point des autres ſans les maringouins: ce petit animal a plus fait jurer depuis que les François ſont au *Miſſiſſipi* que l'on n'avoit juré juſqu'alors

dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarque le matin avec le voyageur; quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, & ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvente gueres; ils font un petit vol, & reviennent sur le champ à l'attaque; le bras se lasse plutôt qu'eux. Quand on met à terre pour dîner depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une armée entiere que l'on a à combattre : on fait de la boucane, c'est-à-dire, un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution; je ne sçais lequel vaut mieux du remede ou du mal. Après dîné, on voudroit faire un petit sommeil au pied d'un arbre, mais cela est absolument impossible; le temps du repos se passe à luter contre les maringouins. On se rembarque avec les maringouins, au soleil couchant, on met à terre, aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois & des feuilles vertes, pour faire son baire, la chaudiere & la boucane,

chacun y eſt pour ſoi ; alors ce n'eſt pas une armée, mais pluſieurs armées que l'on a à combattre, c'eſt le temps des maringouins, on en eſt mangé, dévoré, ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles ; le viſage, les mains, le corps en eſt couvert ; leur aiguillon pénetre l'habit, & laiſſe une marque rouge ſur la chair qui enfle à ceux qui ne ſont pas encore faits à leurs piquures. *Chicagon*, pour faire comprendre à ceux de la nation la multitude des François qu'il avoit vu, leur diſoit qu'il y en avoit autant dans le grand village (à Paris) que de feuilles ſur les arbres & *de maringouins dans les bois.* Après avoir ſoupé à la hâte, on eſt dans l'impatience de s'enſevelir ſous ſon baire, quoique l'on ſache qu'on va y étouffer de chaleur : avec quelque adreſſe, quelque ſubtilité qu'on ſe gliſſe ſous ce baire, on trouve toujours qu'il y en eſt entré quelques-uns, & il n'en faut qu'un ou deux pour paſſer une mauvaiſe nuit.

Telles ſont les incommodités du voyage Miſſiſſipien. Combien de voyageurs les ſouffrent pour un gain ſouvent très-modique ! Il y avoit dans une pirogue qui montoit avec nous, une de ces héroïnes dont je vous ai parlé, qui alloit

rejoindre son héros ; elle ne faisoit que babiller, que rire, que chanter. Si pour un petit bien temporel, si pour le crime même on fait un pareil voyage, des hommes destinés à travailler au salut des ames doivent-ils le craindre !

Je reviens à mon journal. Le 31 nous fîmes sept lieues : le soir point de cabanage ; de l'eau, du biscuit pour la collation, couchés dans la pirogue, mangés des maringouins pendant la nuit. *Nota.* C'étoit la vigile de la Pentecôte, jour de jeûne.

Le 1er Juin nous arrivâmes aux Oumas à une habitation Françoise, où nous trouvâmes assez de terrein qui n'étoit pas inondé pour y cabaner. Nous y séjournâmes le lendemain, pour donner du repos à notre équipage. Le Pere Dumas & moi nous nous embarquâmes le soir sur une pirogue qui devoit faire pendant la nuit le même chemin que nous devions faire le lendemain : nous évitions par-là la grande chaleur.

Le 3 nous arrivâmes en effet de bon matin aux *Bayagoulas*, (Nation détruite) chez M. du Buisson, Directeur de la concession de Messieurs Paris. Nous trouvâmes des lits, dont nous avions déjà presque perdu l'habitude ; pendant la

matinée nous reprîmes le repos que les maringouins ne nous avoient pas permis de prendre pendant la nuit. M. du Buisson n'oublia rien pour nous soulager : il nous régala d'un dindon sauvage ; (ils sont en tout semblables aux dindons domestiques, mais d'un meilleur goût.) La concession nous parut bien arrangée & en bon état : elle vaudroit encore mieux si elle avoit toujours eu un pareil Directeur. Nos gens arriverent le soir, & nous quittâmes les *Bayagoulas* le lendemain, charmés des bonnes manieres & des gracieusetés de M. du Buisson.

Framboise, chef des *Sitimachas*, qui a été esclave de M. de Bienville, nous y étoit venu voir & nous avoit invités à dîner chez lui, où nous devions passer vers midi : il nous avoit déja fait la même invitation lorsqu'il étoit descendu avec sa nation à la Nouvelle Orléans pour chanter le calumet au nouveau Commendant. Cela donna occasion à une aventure dont nous nous serions bien passés, & dont vous vous passeriez bien aussi de lire le récit ; mais *n'importe.*

L'inondation avoit contraint les *Sitimachas* de s'enfoncer dans les bois ; nous tirâmes un coup de fusil pour annoncer

notre arrivée ; un coup de fusil dans les bois du *Mississipi* est un coup de tonnerre, aussi-tôt voilà un petit Sauvage qui se présente : nous avions un jeune homme avec nous qui sçavoit la langue, il lui parle & nous fait réponse, que le petit Sauvage étoit envoyé pour nous conduire, que le village n'étoit pas éloigné. Il faut observer que ce jeune homme avoit bon appétit, & qu'il voyoit bien que nous ne pourrions faire chaudiere à cause des eaux. Sur sa parole nous nous mettons dans une pirogue Sauvage qui étoit là ; l'enfant nous conduit, nous n'étions gueres avancés lorsque l'eau manqua à la pirogue, ce n'étoit presque plus que de la vase : nos gens qui nous assuroient qu'il n'y avoit plus qu'un pas, poussent la pirogue à force de bras ; l'espérance de faire festin chez Framboise les encourageoit ; mais enfin nous ne trouvâmes plus que des arbres renversés, de la vase, & quelques bas-fonds où l'eau croupissoit. Ce petit Sauvage nous laisse-là & disparoît en un moment. Que faire dans ces bois sans guide ? Le Pere Souel saute dans l'eau, nous en fîmes autant ; c'étoit quelque chose de plaisant de nous voir barboter parmi les ronces & les broussailles, & dans l'eau

jusqu'aux genoux ; notre plus grande peine étoit d'arracher nos souliers de la vase : enfin bien crotés, bien harrassés, nous arrivâmes au village qui étoit éloigné du fleuve de plus d'une demi-lieue. Framboise fut surpris de notre arrivée ; il nous dit froidement qu'il n'avoit rien : à ce trait nous reconnûmes le Sauvage. Notre Interprete nous avoit trompés, car Framboise ne nous avoit pas envoyé chercher, il ne nous attendoit pas, & avoit cru qu'il ne risquoit rien de nous inviter, persuadé que l'inondation nous empêcheroit bien d'aller chez lui : quoi qu'il en soit, nous retournâmes bien vîte & sans guide, nous nous égarâmes un peu, nous retrouvâmes la pirogue Sauvage, nous nous remîmes dedans & nous regagnâmes les nôtres comme nous pûmes : ceux qui étoient restés se divertirent de notre équipage & de notre aventure ; jamais nous n'avons tant ri, ou plutôt, c'est la seule fois que nous ayons ri. Il n'y avoit pas terre pour faire chaudiere, comme je l'ai déja dit, il fallut se contenter d'un morceau de biscuit ; nous arrivâmes le soir au-dessus de *Manchat*, c'est une branche du *Mississipi*, qui se jette dans le lac *Maurepas* ;

point de terre, point de chaudiere, point de cabanage, des millions de maringouins pendant la nuit : *nota iterum*: c'étoit un jour de jeûne : les eaux commençoient à baiſſer, ce qui nous faiſoit eſpérer que nous ne coucherions plus dans la pirogue.

Les *Sitimachas* habitoient le bas du fleuve dans les commencemens de la colonie: ils tuerent alors M. de Saint-Côme, Miſſionnaire. M. de Bienville qui commandoit pour le Roi, vengea ſa mort. La carte du Miſſiſſipi place mal la nation des Sitimachas; ce n'eſt pas la ſeule faute qui s'y trouve. Après ces petits traits d'érudition miſſiſſipienne, je reviens à notre voyage.

Le 4 nous couchâmes au *Bâton-Rouge;* ce lieu eſt ainſi appellé, parce qu'il y a un arbre rougi par les Sauvages, & qui ſert de bornes pour la chaſſe des Nations qui ſont au-deſſus & au-deſſous. Nous y vîmes les reſtes d'une habitation Françoiſe, abandonnée à cauſe des chevreuils, des lapins, des chats ſauvages, des ours qui ravageoient tout. Quatre de nos gens allerent à la chaſſe, & revinrent le lendemain ſans autre gibier qu'un hibou.

Le 7 nous dînâmes à la conceſſion de

M. Mezieres : elle a l'air d'une habitation qui commence : nous y vîmes une baraque, des Negres, & un bon manant qui ne nous fit ni bien ni mal. Nous cabanâmes le ſoir à la *Pointe-Coupée*, devant la maiſon d'un habitant qui nous reçut fort bien. La pluie nous y arrêta le lendemain & ne nous permit de faire qu'une lieue ce jour-là juſques chez un autre habitant : ſa maiſon poſée ſur quatre fourches nous mit, tant bien que mal, à couvert d'un orage affreux. Que ces bonnes gens ont beſoin de conſolation & ſpirituelle & temporelle !

Le 9 à peine fûmes-nous embarqués qu'il ſortit hors du bois une odeur exécrable : on nous dit qu'il y avoit à terre une bête que l'on appelle *bête puante* qui répand cette mauvaiſe odeur par-tout où elle eſt. Nous cabanâmes le ſoir aux *petits Tonicas* dans les cannes : pendant l'hiver on y met le feu ; pendant l'été il faut les couper pour y pouvoir cabaner. Le village Sauvage eſt dans les terres ; de-là aux *grands Tonicas* il y a dix ou douze lieues par le Miſſiſſipi ; par terre il n'y a qu'une pointe ou langue de terre qui ſépare les deux villages : autrefois on faiſoit un portage en

traverſant par terre. On appelle encore ce trajet *le portage de la Croix*. Le fleuve a pénétré cette pointe & l'inonde entiérement dans les grandes eaux : c'eſt ce que nous avions à faire le lendemain, c'eſt-à-dire, deux lieues, pour éviter les dix lieues qu'il faudroit faire ſi on continuoit ſa route par le *Miſſiſſipi*. Nous prîmes un Sauvage aux *petits Tonicas* pour nous ſervir de guide.

Le 10, nous entrâmes donc dans ce bois, dans cette mer, dans ce torrent, car c'eſt tout cela à la fois. Notre guide, dont perſonne n'entendoit la langue, nous parloit par ſignes ; l'un les interprétoit d'une façon, & l'autre de l'autre ; ainſi nous allions au haſard. Au reſte, quand on eſt engagé dans ce bois, il faut continuer ſa route ou périr, car ſi on ſe laiſſoit aller au courant pour reculer, ce courant rapide jetteroit immanquablement la pirogue contre un arbre qui la briſeroit en mille pieces. Sans cela nous nous ſerions retirés d'un ſi mauvais pas auſſi-tôt que nous nous y vîmes engagés. Il falloit ſans ceſſe virer la pirogue en zig-zag pour n'aller pas donner de la pointe contre les arbres ; quelquefois elle ſe trouvoit ſerrée entre deux arbres qui ne laiſſoient pas aſſez d'eſpace

d'eſpace pour paſſer, contre l'attente de celui qui gouvernoit. Tantôt c'étoit un torrent dont l'entrée étoit preſque fermée par un *embarras*, ou ſeulement par deux arbres d'une longueur & d'une groſſeur énorme, renverſés en travers des deux bords du courant, & qui le rendoit plus impétueux; tantôt l'entrée étoit entiérement barrée par un arbre, il falloit changer de route au haſard de trouver le même obſtacle un moment après, ou de ne trouver que très-peu d'eau, de la vaſe, & des brouſſailles; alors il falloit paſſer la pirogue à force de bras; ſouvent un de nos hommes étoit obligé de ſe jetter dans l'eau juſqu'au cou pour aller amarer la pirogue à un arbre avancé, afin que ſi le courant l'emportoit ſur la force des rames, & fit reculer la pirogue, elle n'allât point ſe briſer contre un arbre. La nôtre riſqua le plus; elle commença à s'emplir dans un courant qui l'avoit fait reculer & nous vîmes le moment où elle alloit couler à fond; la force des rames nous ſauva, & par bonheur il n'y avoit point là ni embarras, ni arbres renverſés. Après en avoir paſſé un autre, qui ne laiſſoit de paſſage que la largeur de la pirogue, elle demeura un moment immobile en-

tre la force du courant & la force des rames ; nous ne ſçavions ſi elle reculeroit ou ſi elle avanceroit ; c'eſt-à-dire , que dans ce moment nous étions entre la vie & la mort ; car ſi la rame eût cédé à la force du courant nous allions nous briſer contre un gros arbre qui barroit preſque entiérement le courant. Nos gens de l'autre pirogue, qui avoit paſſé avant nous , nous attendoient dans un morne & triſte ſilence , & jetterent un grand cris de joie quand ils nous virent hors de danger. Je ne finirois point ſi je voulois vous raconter tous les travaux de cette journée. Ce paſſage eſt bien nommé le *paſſage de la Croix* ; un voyageur qui ſçait ce que c'eſt & ne laiſſe pas d'y paſſer , mérite les Petites Maiſons s'il en réchappe. On n'abrége le voyage par ce raccourci que d'une très-petite journée. Le Seigneur nous ſauva la vie , & nous vînmes enfin à bout de faire ces deux lieues fatales.

Nous arrivâmes donc à quatre ou cinq heures du ſoir aux *grands Tonicas*. Le Chef de cette Nation vint au bord de l'eau nous recevoir , nous ſerra la main , nous embraſſa , fit étendre une natte & des peaux devant la cabane , & nous

invita à nous y coucher ; ensuite il nous fit présenter un grand plat de mures de ronces, & une *manne* (c'est-à-dire une hotte) de féves vertes : c'étoit un vrai régal pour nous. Le *passage de la Croix* ne nous avoit pas permis de nous arrêter pour dîner.

Ce Chef a été baptisé, aussi bien que quelques-uns de sa Nation, par M. Davion, mais depuis le retour de ce Missionnaire en France, où il se retira peu de temps après l'arrivée des Peres Capucins dans le pays, il n'a guere de Chrétien que le nom, une médaille & un chapelet. Il parle un peu François ; il nous demanda des nouvelles de M. Davion ; nous lui dîmes qu'il étoit mort, il en témoigna du regret, & il nous parut souhaiter un Missionnaire. Il nous montra aussi une médaille du Roi, que M. le Commandant général lui a envoyée au nom de Sa Majesté, avec un écrit qui porte que c'est en considération de l'attachement qu'il a toujours eu pour les François, que ce présent lui a été fait. Il y a quelques François aux *Tonicas* ; ils nous firent de grands gémissemens de ce qu'ils n'avoient point de Missionnaire. Le Pere Dumas dit la Messe le lendemain de grand matin dans la

cabane du Chef, & nous fûmes édifiés de l'empressement qu'eurent quelques François de profiter de cette occasion pour s'approcher des Sacremens.

Le 11, nous passâmes la nuit pour la derniere fois dans la pirogue. Le 12, nous cabanâmes aux *Ecors blancs*, & le 13, aux *Natchez*. Nous rendîmes aussitôt notre visite au Révérend Pere Philibert, Capucin, qui en est Curé; c'est un homme de bon sens, qui n'a pas été effarouché de nous voir, comme ses confreres l'avoient été à la Nouvelle Orléans; d'ailleurs, c'est un homme de bien, & très-zélé. Nous descendîmes ensuite au bord de l'eau pour y *faire nos baires*.

L'établissement François des Natchez devient considérable. On y fait beaucoup de tabac, qui passe pour le meilleur du pays. C'est un canton fort élevé; de-là on voit serpenter le *Mississipi* comme dans un abîme; ce sont des butes continuelles & des bas fonds; le terrein des concessions est plus uni & plus beau. La chaleur excessive nous empêcha d'y aller, aussi-bien qu'au village sauvage.

Le village est éloigné d'une lieue des François: c'est la seule, ou presque la seule Nation où l'on voit une espece de gouvernement & de Religion. Ils entre-

tiennent un feu perpétuel, & ils sçavent par tradition que s'il venoit à s'éteindre, il faudroit l'aller allumer chez les *Tonicas*. Le Chef a beaucoup d'autorité sur ceux de sa Nation & il s'en fait obéir : il n'en est pas ainsi de la plûpart des autres Nations, ils ont des Chefs qui n'en ont que le nom, chacun est maître, & l'on ne voit cependant jamais de sédition parmi eux. Quand le Chef des *Natchez* meurt, un certain nombre d'hommes & de femmes doit s'immoler pour le servir dans l'autre monde: plusieurs se sont déja dévoués à la mort pour le temps que celui-ci mourra ; on les étrangle dans ces occasions. Les François font ce qu'ils peuvent pour empêcher cette barbarie, mais ils ont bien de la peine d'en sauver quelqu'un. Ils disent que leurs ancêtres ont passé les mers pour venir dans ce pays : des personnes qui connoissent leurs mœurs & leurs usages mieux que moi prétendent qu'ils sont venus de la Chine.

Quoi qu'il en soit, les *Tonicas* & les *Natchez* sont deux Nations considérables qui devroient avoir chacune un Missionnaire. Le Chef des *Tonicas* est déja Chrétien, comme je vous l'ai dit; il a beaucoup d'autorité sur les siens, &

d'ailleurs tout le monde convient que cette Nation eſt très-bien diſpoſée pour le Chriſtianiſme. Un Miſſionnaire trouveroit le même avantage aux Natchez, s'il avoit le bonheur de convertir le Chef; mais ces deux Nations ſont dans le diſtrict des Révérends Peres Capucins, qui, juſqu'ici, n'ont appris aucune langue ſauvage.

Nous quittâmes les *Natchez* le 17, & nous nous embarquâmes, le Pere Dumas & moi, ſur une pyrogue qui partoit pour la chaſſe. Les nôtres n'avoient pas encore fait leurs vivres, c'eſt-à-dire acheté & fait piler du maïs.

Les batures commençoient à ſe découvrir, nous y trouvions des œufs de tortues; nouveau régal pour nous; ces œufs ſont un peu plus gros que ceux de pigeons; on les trouve dans le ſable des batures; le ſoleil les fait éclore; les traces que les tortues ont laiſſées, ſont découvrir les endroits où elles ont caché leurs œufs; on en trouve en quantité, & l'on en fait des omelettes qui ſont bonnes pour des gens qui ne mangent que du gru.

On compte de la Nouvelle Orléans aux *Natchez*, près de cent lieues, & des *Natchez* aux *Yatous*, quarante; nous

fîmes cette ſeconde traverſée, ſans autre avanture, ſinon que nous fûmes ſurpris pendant une nuit d'un orage violent avec des éclairs & du tonnerre : jugez ſi on eſt bien à couvert de la pluie ſous une toile. Le lendemain un Sauvage qui remontoit avec nous, mit à terre pour aller à la chaſſe; nous continuâmes notre route; nous n'eûmes pas fait une demi-lieue, qu'il parut ſur le rivage avec un chevreuil ſur les épaules; nous cabanâmes ſur la premiere bature pour faire ſecher nos hardes & pour faire *chaudiere haute.* Ces repas que l'on fait après une bonne chaſſe, ſont tout-à-fait à la ſauvage; rien n'eſt plus plaiſant; la bête eſt en piece dans un moment; rien n'eſt perdu; nos voyageurs tirent du feu ou de la marmite, chacun ſelon ſon gout; leurs doigts & quelques petits bâtons leur tiennent lieu de toutes ſortes d'inſtrumens de cuiſine & de table; à les voir couverts ſeulement d'un brayer, plus halés, plus boucanés que des Sauvages, étendus ſur le ſable ou accroupis comme des ſinges, dévorer ce qu'ils tiennent en main, on ne ſçait ſi c'eſt une troupe de Bohémiens ou de gens qui font feſtin au ſabat.

Le 23 nous arrivâmes aux Yatous;

c'eſt un poſte François à deux lieues de l'embouchure de la riviere de ce nom, qui ſe jette dans le *Miſſiſſipi*. Il y a un Officier ſous le nom de Commandant, une douzaine de ſoldats & trois ou quatre habitans. C'étoit-là où étoit la conceſſion de M. le Blanc, qui eſt allé en décadence comme bien d'autres : le terrein eſt élevé par buttes, il eſt peu découvert, l'air y eſt, dit-on, mal ſain. Le Commandant à notre arrivée fit tirer toute l'artillerie du fort, qui conſiſte en deux pieces de très-petits canons. Ce fort eſt une barraque où loge le Commandant, entourée d'une paliſſade, mais bien défendu par la ſituation du lieu. Le Commandant nous reçut chez lui avec beaucoup d'amitié ; nous cabanâmes dans ſa cour ; nos deux pyrogues, dont l'une portoit le Pere Souel, Miſſionnaire des Yatous, arriverent deux jours après nous ; le fort lui fit les mêmes honneurs qu'il nous avoit faits. Ce cher Pere avoit été dangereuſement malade pendant la traverſée des *Natchez* aux Yatous ; il commençoit à ſe rétablir ; il m'a écrit depuis mon arrivée ici qu'il étoit retombé malade, & qu'il étoit en convaleſcence lorſqu'il m'écrivoit. Pendant notre ſéjour aux Yatous

il acheta une maison, ou plutôt une cabane à la Françoise, en attendant qu'il prît ses arrangemens pour se placer parmi les Sauvages qui sont à une lieue du poste François. Il y a trois villages qui parlent trois langues différentes & qui composent une Nation peu nombreuse : je ne les connois pas davantage.

Le 26 nous nous rembarquâmes le Pere Dumas & moi ; des Yatous aux Akensas, on compte soixante lieues, nous y arrivâmes le 7 Juillet, sans autre aventure que d'avoir fait une fois *chaudiere haute* d'un ours qu'un de nos gens avoit tué à la chasse.

Les villages des *Akensas* sont mal placés sur la carte. La riviere à son embouchure fait une fourche ; dans la branche d'en-haut se jette une riviere que les Sauvages appellent *niska*, *eau blanche*, qui n'est point marquée sur la carte, quoiqu'elle soit considérable ; nous entrâmes par la branche d'en-bas ; de l'embouchure de cette branche à l'endroit où la riviere se sépare en deux, il y a sept lieues, de-là il y a deux lieues au premier village qui renferme deux Nations, les *Tourimas* & les *Tougingas* ; de ce premier village au second, il y a deux lieues par eau & une lieue

par terre, on l'appelle le village des *Southouis ;* le troisieme village est un peu plus haut du même bord de la riviere, ce sont les *Kappas ;* de l'autre bord & vis-à-vis de ce dernier village, sont les habitations Françoises. Les trois villages sauvages qui renferment quatre Nations qui portent des noms différens, n'en font qu'une sous le nom commun d'Akensas que les François ont aussi donné à la riviere, quoique les Sauvages l'appellent *ni gitai*, eau rouge ; ils parlent la même langue, & font en tout environ douze cens ames.

Nous étions peu éloignés de ces villages, lorsqu'une bande de petits Sauvages nous ayant apperçus, fit un grand cri & courut au village ; une pyrogue Françoise qui nous avoit précédé d'un jour, avoit averti de notre arrivée. Nous trouvâmes tout le village assemblé au débarquement ; aussi-tôt que nous eûmes mis à terre, un Sauvage demanda à un de nos gens qu'il connoissoit & qui savoit la langue, *combien de lunes le Chef noir* demeureroit parmi eux ; *toujours*, répondit ce François ; *tu mens*, repartit le Sauvage ; le François lui répondit que non, qu'il y en auroit toujours parmi eux pour leur

apprendre à connoître le *Grand Esprit*, comme il y en a aux Illinois; le Sauvage le crut & lui dit, *mon cœur rit quand tu dis cela.* Je me fis conduire par ce même François au village des *Sauthouis*, par terre; avant que d'y arriver, nous trouvâmes le Chef sous son *antichon*, (c'est le nom que les François donnent à une espece de cabane ouverte de tous côtés, que les Sauvages ont à leur desert (à leur campagne) & où ils vont prendre le frais) il m'invita à me coucher sur sa natte, & me présenta de la sagamité; il dit un mot à son petit enfant qui étoit là; celui-ci fit aussi-tôt le cri sauvage, & cria de toutes ses forces *panianga sa*, *panianga sa*, le *chef noir*, le *chef noir*; dans un instant tout le village entoura l'antichon; je leur fis dire dans quel dessein j'étois venu; je n'entendois de tous côtés que ce mot, *igaton*, mon interprete me dit qu'il signifioit *cela est bon.* Toute cette troupe me conduisit au bord de l'eau en poussant de grands cris; un Sauvage nous fit traverser la riviere dans sa pyrogue, & après avoir marché un demi-quart de lieue, nous arrivâmes aux habitations Françoises; je me logeai dans la maison de la Compagnie des Indes qui étoit celle des

Commandans lorſqu'il y en avoit ici, & je ſentis bien de la joie d'être au bout des deux cens lieues que j'avois à faire ; j'aimerois mieux faire deux fois le voyage que nous avions fait ſur mer dans la même ſaiſon, que de recommencer celui-ci. Le Pere Dumas n'étoit qu'au milieu de ſa route pour ſe rendre aux Illinois; il ſe rembarqua le lendemain de ſon arrivée ; on ne trouve pas la moindre habitation d'ici aux Illinois, mais on ne manque gueres de tuer quelques bœufs qui raccommodent bien des gens qui n'ont que du gru pour vivre.

Me voici au bout de ma longue & ennuyeuſe relation; je n'ai écrit que pour vous & pour un ami auſſi indulgent que vous, c'eſt le Pere Bernard à qui je vous prie d'adreſſer cette lettre, il eſt à Dijon ; je tâcherai de contenter davantage votre curioſité, lorſque je connoîtrai mieux les mœurs des Sauvages de ce quartier. Vous n'avez pas la même excuſe que moi ; vous êtes ſur le grand théatre qui change de ſcene tous les jours & fournit matiere aux lettres les plus longues & les plus curieuſes. Je vous ai écrit de la Nouvelle Orléans, avez-vous reçu ma lettre?

Je vous prie de faire mes honneurs

au Révérend Pere de Fontenai, & de me recommander à ses saints Sacrifices; je me recommande aussi aux vôtres; vous êtes vous deux dans tous mes *memento*. Présentez aussi mes respects au Révérend Pere Davaugour & au cher frere Talard; je prie ce cher frere de m'adresser, dans le premier envoi qu'il fera au Révérend Pere de Beaubois, le plus qu'il pourra d'estampes, & sur-tout celles qui représentent les différens mysteres de la vie de Notre-Seigneur, M. Cars lui en donnera, en le saluant de ma part, il m'en a promis. C'est un des grands moyens que l'on puisse prendre pour donner quelque idée des mysteres de notre religion aux Sauvages; ils sont tous extasiés quand ils voient l'image de Saint Régis que j'ai dans ma chambre, qui a été gravée par M. Cars; ils se mettent la main devant la bouche, c'est un signe d'admiration parmi eux; *ouakantaqué*, s'écrient-ils, *c'est le grand Esprit;* je leur dis que non, qu'il a été chef à robbe noire comme moi; qu'il a bien écouté & observé la parole du grand Esprit pendant sa vie, & qu'après sa mort il est allé au Ciel avec lui. Quelques-uns passent leur main en différentes fois sur le visage du saint & puis la portent sur

leur visage; c'est une cérémonie qu'ils font quand ils veulent donner une marque de vénération à quelqu'un; puis il se mettent en différens endroits de ma chambre, & disent à chaque fois en riant : *il me regarde*, *il parle presque*, *il ne lui manque que la parole*. Voilà bien des minuties, il est temps que nous reprenions haleine tous deux.

Adieu, &c.

Aux Akensas, ce 3 Octobre 1727.

Fin du sixieme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du sixieme volume.

